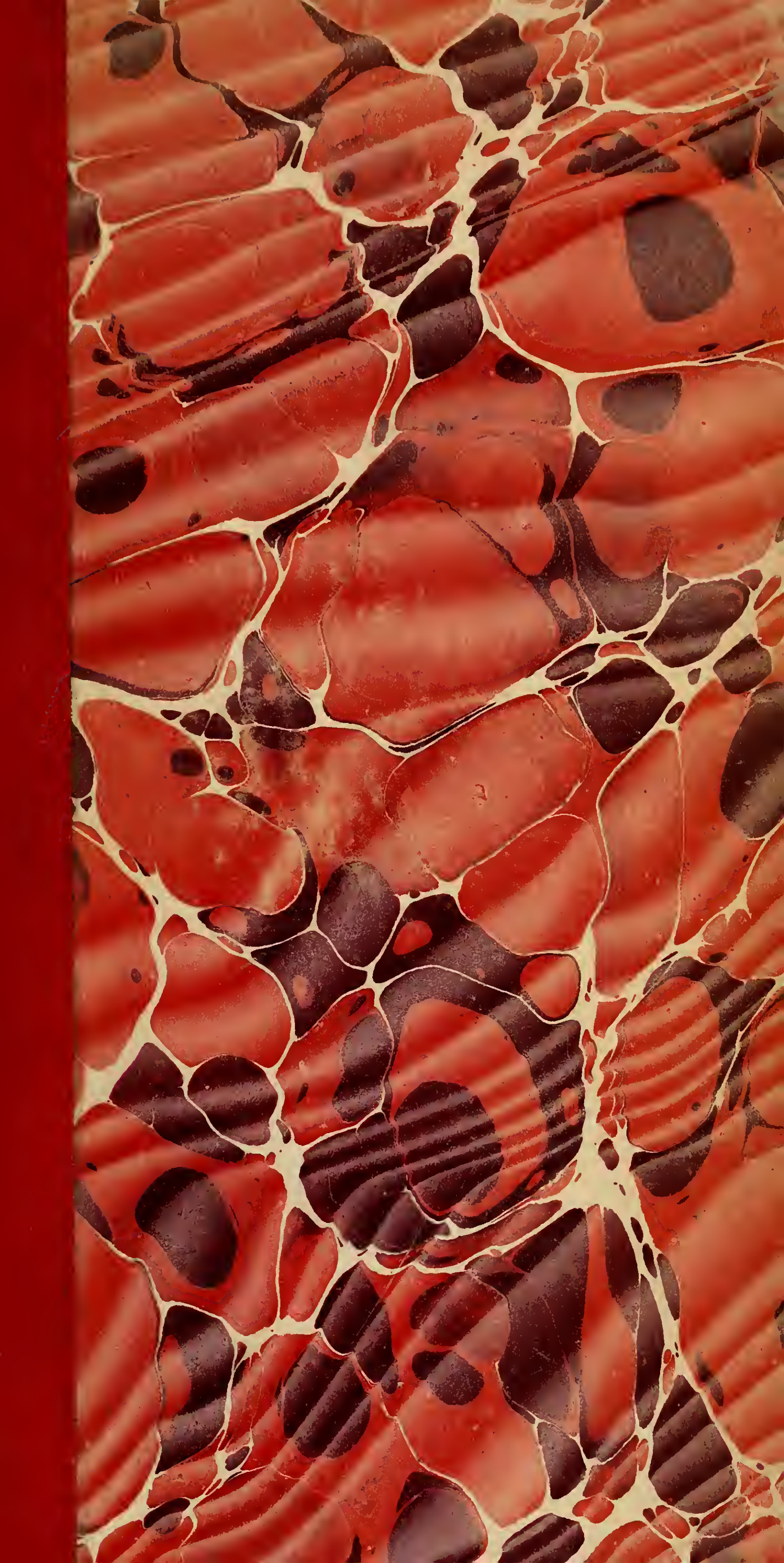






LE

GRAND FRÉDÉRIC

AVANT L'AVÈNEMENT

DU MÊME AUTEUR :

Étude sur l'une des origines de la Monarchie prussienne, ou la Maison de Brandebourg sous la dynastie ascanienne. (Hachette et Cie.) *Ce volume est épuisé.*

Études sur l'Histoire de Prusse, 3e édition. (Hachette et Cie.)

Essais sur l'Allemagne impériale, 2e édition. (Hachette et Cie.)

Vue générale de l'histoire politique de l'Europe, 5e édition. (Armand Colin et Cie.)

Trois empereurs d'Allemagne : GUILLAUME Ier, FRÉDÉRIC III, GUILLAUME II ; 3e édition. (Armand Colin et Cie.)

La Jeunesse du Grand Frédéric. (Hachette et Cie.)

LE

GRAND FRÉDÉRIC

AVANT L'AVÈNEMENT

PAR

ERNEST LAVISSE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1893

PRÉFACE

Ce volume est la suite de la *Jeunesse du grand Frédéric*, que j'ai publiée il y a deux ans. N'est-ce pas beaucoup que deux volumes sur la jeunesse d'un prince, et combien en faudra-t-il pour achever l'histoire de Frédéric II ?

Je n'ai pas l'intention d'achever cette histoire. Très curieux d'origines, — qu'il s'agisse d'un État ou d'une personne, —, parce que c'est un plaisir rare de remonter au principe des choses, et parce que l'intelligence des conduites s'acquiert au prix de la peine que ce plaisir a coûté, j'ai voulu me donner du temps et de l'espace pour étudier la formation d'un esprit clair et d'une volonté forte par lesquels l'histoire fut modifiée.

Le précédent volume nous a donné le milieu de la jeunesse de Frédéric. C'est la pauvre Prusse, élevée de la veille à la dignité de monarchie, et à qui la couronne est lourde comme une tête grosse à des membres grêles. C'est la maison paternelle, un atelier où

peine en geignant, un temple où chante et prie, un cabaret où ribote Frédéric-Guillaume Ier, cet étrange artisan très grossier et très noble.

Dans ce milieu, grandit un enfant joli, délicat, né avec une moue dédaigneuse et le goût du fruit défendu. Il aime les livres, la musique, la philosophie et les beaux habits, et il a tout l'air d'un fils de paysan qui s'en ira quelque jour à la ville croquer de ses belles dents la fortune paternelle. Le père se fâche et ses colères sont féroces; il roue de coups ce joli cœur; il le met au régime de la crainte de la mort; il l'oblige ainsi à faire des objets de son dégoût sa besogne quotidienne, et le jeune philosophe se transforme en fermier, le joueur de flûte en employé à la comptabilité. Mais pendant qu'il s'humilie en propos menteurs de piété filiale, sa nature, qu'il ne connaît pas bien encore, proteste en lui, où croît l'ambition de faire autrement et autre chose que son père. Pour se bien connaître, se résoudre et prendre ses partis, il aspire à la liberté dans la solitude.

Le présent volume raconte l'usage de cette liberté. C'est une histoire extraordinaire, et, je crois bien, sans exemple. Frédéric entreprend de se donner une éducation d'homme et une éducation de prince; il les conduit l'une et l'autre avec la sûreté et la tranquillité d'une méthode philosophique. Il propose nos grands problèmes humains à son esprit libéré de toute croyance, de toute illusion d'amour-propre, de

tout charme de rêve, et nu comme la table rase cartésienne. Il les discute l'un après l'autre, chacun dans chacune de ses parties logiquement ordonnées; il se heurte à l'inconnaissable, et, après qu'il a constaté qu'il ne peut passer outre, il s'arrête, résume, conclut et se décide fermement. Par les mêmes procédés, il recherche les origines et définit la nature et les caractères du principat, *in abstracto*, comme si n'existaient pas la longue tradition des pompes monarchiques et l'accoutumance des hommes à vénérer dans les rois les représentants de Dieu.

De quel temps est donc ce jeune homme? Il semble qu'il ne soit d'aucun temps. De quel pays? Il semble qu'il ne soit d'aucun pays; il ne parle pas même sa langue natale. N'est-il pas en péril de mal connaître la réalité et de s'y égarer un jour?

Mais, d'abord, voyez son pays de Neu-Ruppin et de Rheinsberg, si simple, tout uni, sans relief de nature ni d'histoire. Ce désert, où ne se lève aucun mirage, est un lieu pour penser librement. Puis, voyez la Prusse : c'est encore un je ne sais quoi d'indéterminé, qui apparaît à peine à l'entrée du devenir. Et Frédéric qui annonce qu'il veut « déterminer cet être » le pourra; le devenir de la Prusse est dans sa volonté.

Frédéric n'a pas échappé à la fatalité des milieux : le sien voulait qu'il fût libre.

D'ailleurs, ce jeune homme qui travaille nuit et jour trouve du temps pour tout faire, de la philoso-

phie, de la musique, des vers et de la politique réelle. Il traite la politique par la même méthode toujours, sans préjugés, sans illusions, en regardant les faits jusqu'à ce qu'il les voie tels qu'ils sont. Il évalue tout au juste les forces de la Prusse, et il estime avec raison qu'elle vaut plus qu'elle ne paraît. Et l'Europe, vue au vrai encore, par-dessous les phrases dont il crève la vanité, n'est plus pour lui qu'une carrière à entreprises. En même temps qu'il résolvait en négations et en incertitudes le problème de l'âme et de Dieu, il étudiait celui-ci : Étant donné cette Europe oscillante et folle, sans premier moteur qui la mette en branle, cette Europe de parade où se pavanent des douairières, et cette Prusse nouvelle venue, petite, mais de « reins solides », que faire? Ici la réponse n'hésitait pas : Il faudra donner au bon moment le « coup de reins. »

Cet intellectuel est donc de son pays et de son temps autant que personne, et il les domine par la première des qualités du génie politique : voir les choses comme elles sont. Il les domine encore par la force très curieuse de sa personnalité morale.

Frédéric est un sceptique et un pessimiste, de naissance et d'instinct, aussi par rancune contre l'inutilité de ses recherches philosophiques, contre les maux qu'il endura, les coups et les injures qu'il reçut, contre ses fièvres, ses crampes d'estomac et ses coliques; mais la volonté d'agir est la maîtresse

vertu de son tempérament : il faudra donc que sa philosophie s'en accommode, car notre philosophie, quand nous sommes sincères, obéit toujours à nos instincts. Et le scepticisme de Frédéric cesse devant la certitude fondamentale que la vie *est* et qu'elle se manifeste par la pensée et par l'action : « Je suis, je pense, j'agis; » en ces trois affirmations inséparables se pourrait résumer son *Credo*. Et son pessimisme, qui l'arme contre les méchancetés de la vie, attendues et méprisées à l'avance, lui persuade de se saisir de toutes les joies que la vie peut offrir, dont les plus fortes sont les joies de penser et d'agir. Sa sombre philosophie ne conclut point par un : A quoi bon? Elle aboutit à une théorie de l'activité, mais elle l'enferme en lui-même, comme en une défiante forteresse, car le scepticisme et le pessimisme ne produisent pas en lui la pitié fraternelle envers les compagnons d'ignorance et de misère : Frédéric est un égoïste terrible et superbe.

Je sais bien qu'il a des regards pour l'humanité, mais la vague humanité n'est qu'un être de raison, objet lointain de ses froides amours. Sans doute encore, il s'est dévoué à sa Prusse, dont il se disait « le premier domestique », et le mot est fort admiré; mais cette jeune Prusse indécise était en son roi, bien plus que notre France riche de forces antiques et de vieilles gloires n'était en Louis XIV. La Prusse, c'était lui. En la servant, il sera le domestique de

lui-même ; elle n'agira, ni même ne pensera que par lui, et il régnera comme vit le plus libre des particuliers. Tout viendra de lui pour revenir à lui, à ce *moi* gigantesque, qui se suffit à lui-même et n'a pour le *non-moi* que du dédain et de la haine. Et il paraîtra devant l'histoire sous un double aspect qui trouble l'historien. Son for intérieur est peuplé de hautes vertus, sincérité envers soi-même, stoïcisme, héroïsme, et il n'a pour autrui que cynisme et violence. Il est un Marc-Aurèle et il est un Machiavel.

A cause de cela, il n'est pas de ces héros dont la gloire est aimée par l'humanité, mais c'est un grand et rare spectacle, de regarder vivre ce philosophe et régner ce prince qui fut roi comme personne n'a été roi. Prêt à tous les hasards pour s'en esquiver ou s'en servir, il organise des conjonctures favorables à ses desseins ; il assemble les nuages d'où partira son tonnerre ; il est un créateur d'événements ; il conduit l'histoire, et il demeure un homme qui ne s'en donne à croire sur rien, magnifiquement orgueilleux dans cette modestie, et majestueux par cette simplicité.

C'est merveille de voir aussi comme il façonna la Prusse à son image. La Prusse devient lettrée, savante, philosophique, et l'on y pense librement par ordre du roi. Elle est laborieuse, ordonnée, vaillante, et dure comme le roi. Et même elle parut vieillir avec lui. Quelques années après que « la vieille carcasse »,

comme il disait de lui-même, eut été portée dans le caveau de Potsdam, la Prusse hiératisée dans les formes et les attitudes qu'il lui donna, s'écroula en un jour, au choc d'Iéna. Alors ce fut une question de savoir si elle continuerait d'être : « Les lèvres de Napoléon n'avaient qu'à siffler, dit Henri Heine, et la Prusse n'existait plus. » Tant cette œuvre de Frédéric paraissait factice, c'est-à-dire faite par lui et pour lui. Elle survécut pourtant, et sans doute un des motifs de sa survivance fut la gloire de Frédéric. L'Allemagne de 1813 employa cette force revivifiée par elle, mais la Prusse reprit le cours désormais fatal de sa destinée; l'état militaire de Frédéric-Guillaume et de Frédéric II, organisé pour la conquête, conquit l'Allemagne. Aujourd'hui c'est une question de savoir si la Prusse fridéricienne, très simple en son essence — commandement suivi d'immédiate obéissance, entretien et accroissement de la force, perpétuel qui vive sur des lèvres de sentinelle dressée à l'inquiétude, promptitude à devancer l'ennemi et à le surprendre — est propre aux tâches qui s'imposent à elle, et qui sont difficiles : concilier des religions, des intérêts et des passions, réprimer des résistances du passé et des efforts vers l'avenir, diriger enfin ces mouvements contradictoires où s'agite sous la discipline prussienne, l'incohérente Allemagne. Frédéric avait cette règle de conduite : « *Leben, und leben lassen.* » vivre, puis laisser vivre. Peut-être bien

qu'aujourd'hui, il faut que les monarques laissent vivre d'abord, et tâchent de vivre ensuite. Dans le grand tumulte de ce siècle, il est réclamé beaucoup de droits à l'existence : ce dont notre siècle est fier avec raison.

Mais, je m'égare hors d'un avant-propos de ce livre où j'achève l'histoire de la jeunesse de Frédéric. Il me reste à exprimer l'espoir qu'on me pardonnera les longues analyses que j'ai faites de toutes les parties de l'éducation qu'il se donna pendant la veillée de son règne. Aucun détail ne m'en paraît indifférent. Quoi qu'il fasse, qu'il apprenne à écrire notre langue, qu'il étudie un problème philosophique ou une question politique, c'est avec le même sérieux, la même vigueur, le même ordre dans l'effort soutenu. Si ce livre peut rendre quelque service, c'est justement parce que cette complète analyse donnera le pressentiment raisonné de la grandeur de sorte très particulière, de Frédéric-le-Grand, de *Frédéric l'unique*, comme on dit en Prusse.

Le prince royal souffrait douloureusement de sa force inemployée. Les jours de son père lui paraissaient longs. Il redoutait à Rheinsberg le retour possible des violences et de la contrainte. Puis, il voyait les occasions du « coup de reins » se présenter et se perdre, et il enrageait. Il combinait dans sa tête des campagnes diplomatiques et des entreprises de guerre, et coupait ses impatien-

ces par des lectures, des concerts et des propos de table arrosés de vins de France. Je ne sais comment des historiens et des philosophes ont pu se méprendre sur son caractère, au point de l'en croire lorsqu'il célèbre en prose et en vers les douceurs de la vie privée, et qu'il fait le renchéri devant « l'éclat du trône » et le dégoûté devant la morosité du métier de roi, car il régnait en esprit, pendant les années de Rheinsberg, et sa gloire et ses victoires s'impatientaient en lui.

Le jour enfin se leva, où la mort espérée, qui plusieurs fois n'avait paru que pour s'enfuir, s'accouda résolument au fauteuil roulant de l'hydropique Frédéric-Guillaume. Ce fut une grande scène dramatique, la réconciliation du moribond et de son héritier. Le père, cédant à la force majeure qui le poussait hors du monde, n'avait plus de raison de jalouser son fils ; tendrement, il lui recommanda l'héritage. Le fils n'avait plus de raison de haïr ce père qui laissait la place : il reçut l'héritage pieusement. Ils reconnurent qu'ils s'étaient méconnus, que l'un avait été le prédécesseur, que l'autre serait le continuateur qu'il fallait. Le sentiment entrevu par eux qu'ils se ressemblaient se précisa en l'heure suprême. Frédéric n'a-t-il pas dit que son père fut un philosophe sur le trône? Un philosophe, oui, puisqu'il raisonna — tumultueusement, il est vrai — ses devoirs, mais empêtré d'un homme de nature, *Naturmensch*, de

gros appétits, et d'un prince allemand dévot aux antiques idoles politiques, quelque envie qu'il eût de les briser, et d'un prince chrétien, possédé de la peur du diable. La Prusse se démenait en lui, retenue par de vieilles chaînes. Son dernier souffle l'exhala, libre, forte et implacable.

ERNEST LAVISSE

BIBLIOGRAPHIE

DOCUMENTS CONSULTÉS

Correspondance politique (inédite), aux archives du ministère des affaires étrangères de France, fonds de Prusse, années 1732 à 1740, tomes 92 à 110.

Œuvres de Frédéric le Grand, 30 volumes, Berlin, 1846-1857 (éditées par J.-D.-E. Preuss, historiographe de Brandebourg). — Les documents relatifs à la période étudiée dans ce volume sont visés dans la bibliographie mise en tête de chacun des chapitres.

Histoire de mon temps (Rédaction de 1746), au t. IV des *Publicationen aus den K. Preussischen Staatsarchiven*, (éditée par Max Posner.) Leipzig, 1879.

Politische Correspondenz Friedrich's des Grossen (éditée par J.-G. Droysen, M. Duncker, H. v. Sybel), t. I, Berlin, 1879.

Friedrich Wilhelm I König von Preussen, par Fr. Förster, 3 vol. Potsdam, 1834-1835, contient plusieurs documents visés dans la bibliographie des chapitres I, IV, V.

Friedrich Wilhelm in seiner Thätigkeit für die Landescultur Preussens, par R. Stadelmann, au t. II des *Publicationen aus den K. Preussischen Archiven*, Leipzig, 1878. — La seconde partie du volume (p. 208-308) contient les documents.

Aus der Zeit Friedrichs des Grossen und Friedrich Wilhelms III (*Abhandlungen zur preussischen Geschichte*), par Max Duncker, Leipzig, 1878. — La première des *Abhandlungen* intitulée *Eine Flugschrift des Kronprinzen Friedrichs* contient (pages 29 à 43) des lettres de Frédéric.

Aus vier Jahrhunderten, Mittheilungen aus dem Staatsarchive zu Dresden, neue Folge, par K.-V. Weber, 2 vol., Leipzig, 1861. — Les chapitres *Vom berliner Hofe unter König Friedrich Wilhelm I*, au t. I, et *Aus der Jugend und Correspondenz Friedrichs des Grossen*, et *Die Potsdamer Garde*, au t. II, contiennent des extraits de la correspondance des ministres et agents de la Saxe à Berlin.

Elisabeth-Christina, Königin von Preussen, Gemahlin Friedrichs des Grossen, par F.-W.-V. Hahnke, Berlin, 1848. — L'appendice contient des lettres et des écrits ou fragments d'écrits de cette princesse.

Lettres familières et autres de Monsieur le baron de Bielfeld, 2 vol., La Haye, 1763. Les vingt-quatre premières lettres se rapportent à notre période.

Journal secret du baron Chr. L. de Seckendorff. — (L'exemplaire que j'ai consulté ne porte ni date ni lieu d'impression.)

Mémoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg royale de Prusse, par Ch.-L. baron de Pöllnitz, 2 vol., Berlin. — Le second volume est consacré à Frédéric-Guillaume Ier.

Histoire d'un voyage littéraire fait en MDCCXXXIII en France, en Angleterre et en Hollande avec une lettre fort curieuse contenant les prétendus miracles de l'abbé Paris et les convulsions risibles du chevalier Folard, La Haye, 1735. (Sans nom d'auteur; l'auteur est Jordan.)

OUVRAGES CONSULTÉS

Zeller, *Friedrich der Grosse als Philosoph*, Berlin, 1886.

Koser, *Friedrich der Grosse als Kronprinz*, Stuttgart, 1886.

Preuss, *Friedrichs des Grossen Jugend und Thronbesteigung*, Berlin, 1840.

— *Friedrich der Grosse mit seinen Verwandten und Freunden*, Berlin, 1838.

— *Friedrich der Grosse als Schriftsteller*, Berlin, 1837, et l'*Ergänzungsheft* du même ouvrage, Berlin, 1838.

CARLYLE, *History of Friedrich II of Prussia*, 6 vol., Londres, 1858-1865, traduit en allemand par Neuberg et Althaus, 6 vol., Berlin, 1858-1869.

DUC DE BROGLIE, *Frédéric II et Marie-Thérèse*, 2 vol., Paris, 1883.

HAMILTON, *Rheinsberg*, traduit en allemand par R. Dielitz, 2 vol., Berlin, 1882-1883.

FONTANE, *Die Graffschaft Ruppin* (1re partie des *Wanderungen durch die Mark Brandenburg*), 4e édition, Berlin, 1883.

HENNERT, *Beschreibung des Lustschlosses und Gartens Sr. Königl. Hoheit des Prinzen Heinrichs Bruders des Königs zu Reinsberg wie auch der Stadt und Gegend um dieselbe*, Berlin, 1778.

V. SCHLÖZER, *General Graf Chasot*, Berlin, 1878.

V. KNOBELSDORFF, *Georg Wenceslaus von Knobelsdorff der Baumeister und Freund Friedrichs des Grossen*, Berlin, 1861.

SEIDEL, *Friedrich der Grosse und die französische Malerei seiner Zeit*, Berlin, 1893.

— *Antoine Pesne*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, livraisons du 1er avril, 1er mai et 1er juillet 1891.

RANKE, *Zwölf Bücher preussischer Geschichte*, 2e édition, Leipzig, 1878-1879, dans l'édition des *Sämmtliche Werke* de l'auteur.

DROYSEN, *Friedrich Wilhelm I König. v. Preussen*, 2 vol., Leipzig, 1869 (dans la *Geschichte der preussischen Politik*).

LE GRAND FRÉDÉRIC AVANT L'AVÈNEMENT

CHAPITRE PREMIER [1]

LE SÉJOUR DE FRÉDÉRIC A NEU-RUPPIN

LES SOUVENIRS DU PRINCE ROYAL

Peu d'hommes eurent à repasser, sur la fin de leur vie, autant de souvenirs et d'aussi dramatiques, que le prince royal Frédéric, à la fin de sa vingtième année. Sa petite

1. *Friedrichs Briefwechsel mit dem Könige Friedrich Wilhelm I seinem Vater*, au tome XXVII, 3e partie, des *Œuvres de Frédéric le Grand*, édition Preuss. — *Correspondance de Frédéric avec sa sœur Wilhelmine, margrave de Bayreuth, ibidem*, au tome XXVII, 1re partie; *avec M. de Camas*, et *avec M. de Grumbkow*, *ibidem*, au tome XVI. — *Instruction wonach des Kronprinzen Liebden, auch die beiden Generalmajors, der Graf von Schulenburg und von Kleist, desgleichen der Obristlieutenant von Bredow, sich während der Campagne am Oberrhein achten sollen*, au tome Ier de Förster, *Friedrich Wilhelm I, König von Preussen*, pages 397-406. — *Journal secret du baron Christophe-Louis de Seckendorf.* — Archives du ministère des affaires étrangères de France, correspondance de Prusse, année 1734. — Koser, *Friedrich der Grosse als Kronprinz.* — Theodor Fontane, *Die Graffschaft Ruppin*, 1re partie des *Wanderungen durch die Mark Brandenburg*, 4e édition. — Stadelmann, *Friedrich Wilhelm I in seiner Thätigkeit für die Landescultur Preussens*, second volume des *Publicationen aus den K. Preussischen Staatsarchiven.*

enfance ne lui rappelait aucune douceur; sa maison natale fut sombre et rude. Dès que sa nature avait commencé de se révéler, ses instincts s'étaient trouvés en révolte contre toutes les idées de son père. Ses rares joies avaient été des joies de contrebande, et ses plaisirs, des fruits défendus. Si prudent et si rusé qu'il fût, sa jeune personnalité était trop marquée pour ne point transparaître. Son dédain pour les habitudes et les manies paternelles perçait dans ses mines et dans son silence; et même il se plaisait à un jeu redoutable; il cachait des qualités qu'il avait et que son père eût aimées : — il donnait de lui l'idée qu'il serait un mauvais soldat, — et il en affectait qu'il n'avait point et que son père haïssait : il prenait les airs d'un prince libéral et magnifique. Il choisissait ainsi en toute chose le contrepied du roi, et jouait le rôle d'un prince héritier chef d'opposition. Par cette attitude, par ses intrigues audacieuses avec des ministres étrangers, mal connues du roi, mais soupçonnées par lui, il inquiétait, il exaspérait ce brutal, ce bourreau de soi-même et des autres : il allait au devant des coups. Mais quel souvenir, celui des humiliations infligées dans le privé devant les domestiques, en public devant des généraux, des princes et des rois, à un jeune prince en qui la connaissance de sa valeur doublait l'orgueil d'être né pour commander aux hommes!

C'étaient ensuite les souvenirs de la tragique année 1730 : la fuite préparée comme un épisode de roman d'amour, l'arrestation et les interrogatoires du conseil de guerre; la claustration dans une cellule sinistre, et, par une matinée de novembre, l'adieu de Katte allant au

supplice; l'évanouissement pour ne pas voir tomber le glaive; au réveil, le visage de l'aumônier, la conversation sur les choses saintes et les affres de la mort. Après la joie d'être assuré de vivre, ce fut l'ennui de l'existence entre les murs de Cüstrin où il était interné, le déshonneur d'être privé de l'épée, le dégoût d'une éducation d'employé, la gêne et presque la misère, la honte des platitudes et des mensonges qu'il écrivait à son père. Le roi pardonne enfin, mais sur un ton terrible et avec des menaces de malédiction; encore le pardon n'est-il pas complet; l'épée n'est pas rendue à Frédéric ; sa liberté d'aller et de venir est limitée à quelques pauvres cantons; il continue la besogne fastidieuse d'apprenti administrateur et l'hypocrisie de sa correspondance. Peu à peu les lettres de son père se sont adoucies; elles deviennent presque aimables, mais c'est l'annonce d'une nouvelle épreuve, celle du mariage forcé. Il faut que le prince se résigne ou qu'il rallume la fureur du roi. Il adresse à son père des protestations d'obéissance empressée, et, à d'autres, des confidences pleines de rage, de sarcasmes et d'impiétés. A la fin, il se soumet; il prend l'anneau des fiançailles, mais en pleurant de rage, et il se jure de faire payer un jour à la princesse royale ce mariage que la politique de l'Autriche avait inventé.

La haine de son père, les mauvais traitements, les injures, la prison, un mariage contre son gré, le prince royal avait souffert tout cela, et n'avait que vingt ans [1].

1. Voir notre *Jeunesse du grand Frédéric*, notamment les chapitres III (*Le conflit entre le père et le fils*), IV (*La tentative d'évasion et le châtiment*), et V (*Le mariage du grand Frédéric*).

Du moins, il avait acheté par son mariage le droit de ne plus vivre avec son père. Après les fiançailles, le roi l'avait nommé colonel d'un régiment logé à Neu-Ruppin et à Nauen. Quelques semaines après son mariage, Frédéric retournait à la garnison, seul, la princesse étant demeurée à Berlin, parce qu'il était impossible de loger à Neu-Ruppin la cour, si modeste fût-elle, des jeunes Altesses Royales [1]. Il y demeura quatre années environ, à peu près libre, mais de temps en temps, ressaisi par le roi. Dans cette période nouvelle de sa vie, persiste moins violent, il est vrai, le conflit entre le père et le fils. Si celui-ci avait été tout à fait libre, il n'aurait suivi que les penchants de son esprit. Le roi lui imposa des besognes qui lui furent désagréables, mais qui étaient nécessaires. Dans cette liberté surveillée et par ce mélange d'éducation volontaire et d'éducation forcée achèvera de se former le grand Frédéric.

LE PAYS DE NEU-RUPPIN

Neu-Ruppin avait été longtemps la capitale des sires de Ruppin, qui seuls faisaient figure de grands seigneurs parmi la noblesse très pauvre du Brandebourg. Dans les premières années du XVI[e] siècle, le sire était un jeune

1. Le mariage du prince fut célébré en juin 1733. Les fiançailles étaient de mars 1732. — Le roi donna à la princesse royale le château de Schönhausen, près de Berlin.

homme malade, passionné pour les femmes et pour la chasse. Un jour, il se refroidit en forêt et fut rapporté à la maison, grelottant et frissonnant. Le pays n'était pas assez riche pour avoir un médecin. La fièvre montant, les gens du malade chauffèrent sa chambre comme un four, et le grisèrent d'hydromel et de vin; il mourut, la seigneurie fit retour à l'électeur de Brandebourg, très médiocre prince alors, pour qui cet héritage fut une fortune. Encore aujourd'hui, dans la longue *titulature* des rois de Prusse, entre *comte princifié à Henneberg* et *comte de Mark*, on lit : *comte à Ruppin.*

Il est impossible de se représenter la ville de Neu-Ruppin comme elle était en 1732, à l'arrivée de Frédéric. Elle fut incendiée à la fin du siècle dernier, et Frédéric-Guillaume II commit, en la rebâtissant, un de ces péchés contre le goût où beaucoup de princes d'Allemagne furent induits par naïveté d'orgueil. Il affubla cette bourgade en style de « ville de résidence ». Des rues très larges, bordées de maisons basses, aboutissent à une place capable de recevoir une grande foule, mais jamais n'y viendra la foule. Quand le collège est en vacances et la garnison aux manœuvres, Neu-Ruppin a l'air d'une ville dont la population serait en voyage.

Le pays est un canton mélancolique de la région comprise entre les bas cours de l'Elbe et de l'Oder. C'est une fin de continent dessinée à peine par la nature, qui a jeté là, comme pour finir, des hachures incohérentes. Les cours d'eau ne sont pas sûrs de leur chemin; ils ont tout juste une raison suffisante pour tourner à gauche plutôt qu'à droite, vers l'Elbe et vers la mer du Nord, plutôt que vers

l'Oder et la Baltique. Ils s'épanchent en petits lacs où ils prennent un temps de sommeil. Le sol, maigre comme un pauvre homme, est vêtu de pièces et de morceaux disparates. Ici, des aspects de Sahara sous un ciel pâle; des villages s'enfoncent dans le sable, entourés de jardins où le vent secoue les ramures malingres de pruniers et de cerisiers aigres; plus loin, des prairies, des cultures, et le miroir des étangs encadrés de hauteurs.

Neu-Ruppin est placé dans un de ces contrastes. Au midi, un lac au-delà duquel verdoient des prés et des bosquets; au nord, le sable s'amasse en monticules qu'on appelle les *Kahlenberge*, les monts chauves. La tranquillité du pays est profonde aujourd'hui encore; le chemin de fer le touche à peine; les voyageurs et les marchandises circulent à l'est entre Berlin et Stettin, et, à l'ouest, entre Berlin et Hambourg. Ruppin est sur le chemin de Berlin à des villes mecklembourgeoises qui n'attirent personne.

Aux bords de ce lac sont venus se reposer des héros de guerre. Zieten, le vieux Zieten, l'ancêtre des hussards, y dort dans le cimetière de Wustrau, au pied du château de la famille, devenu le musée de sa gloire. Tout près, à Carwe, le futur maréchal de Knesebeck chantait en 1792 un hymne à la guerre :

« Vive la guerre ! Dans la vie sauvage du guerrier, — C'est là que se trempe le courage ! — Dans la seule guerre se déploie librement la force. — La guerre, la guerre est bonne !

« Le faux ami qui feint une fidélité hypocrite, — La

guerre le dévoile! — Dans la bataille ouverte, l'épée blanche ne flatte pas. — Chaque coup porte vrai. »

Beaucoup plus tard, rentré dans la paix du pays de Ruppin, il écrivait :

« Avec l'épée défends-toi contre l'ennemi; — Avec la charrue, augmente les biens de la terre! — Que le bon air verdisse librement dans les bois. — Que le droit et simple honneur habite ta poitrine fidèle. — Fuis le bavardage des villes. — Sans nécessité, ne quitte pas ton troupeau. — Ainsi prospère et croît une famille; — Ce sont les mœurs, c'est le vieux droit de la noblesse! »

Dans ces vers de gentilhomme soldat et laboureur, passe un souffle de l'air calme d'un pays propre au repos, à la rêverie et à l'étude avant ou après l'action.

L'INSTALLATION DU KRONPRINZ

Frédéric avait besoin de cette tranquillité pour enfin prendre possession de lui-même. Il allait « humer l'air de la liberté à grands traits, et mettre à profit les jours que la Parque nous file », panser ses blessures, retrouver peut-être ce tempérament qui le portait à la joie, et qui n'était plus « qu'un membre démis qui voudrait en vain faire ses fonctions ordinaires ». Il avait repris son épée; les soldats qui avaient ordre à Cüstrin de ne point le saluer, lui l'officier dégradé, lui rendaient à présent les honneurs : « Ici, disait-il, je me sens plus honoré

qu'ailleurs », et il lui plaisait d'être honoré. Il était fier de porter sa tenue de colonel. Il avait obtenu du roi pour lui et ses officiers la permission de porter, au lieu de broderies d'or, des broderies d'argent, qu'il trouvait plus distinguées. Quand le nouvel uniforme fut prêt, il réunit ses officiers autour d'un grand feu allumé sur la place, et tous jetèrent le vieil habit dans la flamme et revêtirent le nouveau, sous les yeux des Ruppinois étonnés qu'on pût être un si grand seigneur et si gai.

Il se donna beaucoup de peine pour embellir et pour égayer sa résidence. Mal logé dans deux maisons qu'on avait accommodées à son usage, il voulut au moins avoir un parc. La ville démolissait ses remparts; il en sauva une partie et fit dessiner des allées au pied du talus planté de grands arbres[1]. Ce jardin de Frédéric a été conservé ; j'y ai vu, noircis et verdis, effrités et boursouflés, des satyres porte-corbeilles qui rient et tirent la langue; des capitans-pachas et des matamores; des génies qui battent le tambour et soufflent dans des pipeaux. Un petit temple soutenu par six colonnes s'élève sur un monticule. Au plafond, Vénus voyage sur l'onde, en coquille traînée par des dauphins; des têtes antiques, des joueurs de conque et de trompe, des glaces encadrées d'or et des tentures de soie bleue et rose complétaient la décoration. Tout cela est aujourd'hui fort mélancolique, comme l'aspect des choses qui furent gaies en leur temps. Frédéric avait cherché cette gaîté. Il avait arrangé ce joli décor

1. Une inscription rappelle que « sous l'ombre de ces arbres, Frédéric l'unique, étant prince de la couronne, médita les plans qu'il exécuta plus tard, étant roi ».

pour y oublier le château paternel de Wusterhausen, gardé par des ours et par des aigles, et dont le luxe principal était un chenil. Il se plaisait au milieu de ces images prises à la comédie italienne, à la mythologie et à l'histoire de l'antiquité. Il appelait son jardin Amalthée, du nom de la nourrice d'Hercule, jadis porté par une villa d'Atticus. Les soirs des beaux jours, il allait y souper, et il aimait à manger les melons qu'il cultivait de ses mains. Il se donnait ainsi des airs de la vie noble qu'il rêvait alors de vivre; les melons étaient une rareté dans le pays, une rareté pour prince, comme les satyres et les matamores, les colonnes à l'antique et la fresque du plafond.

Malheureusement, Frédéric n'avait pas à Neu-Ruppin la société de gens d'esprit qu'il aurait souhaitée, — le roi la lui avait refusée; — il était à peu près réduit au commerce des officiers de son régiment. Le roi, qui disait : « Je ne le trouve pas encore en état que je puisse le laisser seul, » lui avait imposé un mentor en la personne du colonel von Bredow, chargé « de veiller sur la tenue de la maison, de donner au prince de bons sentiments par des représentations raisonnables et un bon exemple, et d'inspirer le respect aux jeunes officiers, de façon qu'ils gardent en paroles et en manières beaucoup de ménagements ». Mais le colonel et ses officiers savaient échapper aux regards de von Bredow, qu'ils appelaient l'Argus. Ils firent ensemble, entre autres escapades, une expédition dont le bruit arriva jusqu'à Berlin. L'aumônier du régiment avait essayé plusieurs fois de se faire inviter à la table de Frédéric; il se présentait à l'heure du dîner, et,

pour bien expliquer son intention, il rappelait que son couvert était toujours mis chez le précédent colonel. Frédéric supportait les gêneurs obligatoires, mais il était impitoyable pour les autres; le ministre de l'évangile ne fut pas invité; il se vengea de cette impiété en comparant le prince en plein prêche à Hérode, qui faisait danser Hérodiade et lui envoyait en présent la tête de saint Jean. A quelque temps de là, par une nuit noire, le presbytère fut cerné, les fenêtres brisées, et M. l'aumônier et sa femme, arrachés au lit conjugal, furent portés au milieu de la cour dans une mare d'ordures.

Les officiers du *Régiment kronprinz* n'étaient propres qu'à ces farces de garnison, ou à jouer aux cartes avec le prince, ou bien, quand la poste de Hambourg apportait des « délicatesses », à souper avec lui, mais alors en petit comité choisi, le prince n'étant pas assez riche, comme il disait, pour rassasier dix personnes de denrées si chères. Frédéric ne trouvait point dans cette compagnie joyeuse un compagnon de son esprit; aussi sa vie était-elle monotone : « Je suis si retiré que l'on peut être; je m'applique aux affaires du régiment; beaucoup d'exercices; ensuite, les commissions économiques que le roi m'a données m'occupent; après, la parole; après, si je ne vais pas visiter quelque village, je me divertis à lire ou à la musique. Vers sept heures, je vais dans la compagnie des officiers qui s'assemblent; je joue avec eux. A huit heures, je mange; à neuf heures, je me retire, et voilà comme se passe régulièrement un jour comme l'autre, hormis quand la poste de Hambourg vient... Tout le divertissement que j'ai est de me promener sur

l'eau, ou bien de jeter quelques fusées dans un jardin qui est devant la ville. Je ne vois pas comme, dans un endroit sédentaire comme celui-ci, on peut passer la vie autrement... »

LA VIE A NEU-RUPPIN

Il partageait en effet sa vie entre ses devoirs officiels et les plaisirs de l'esprit.

Par ordre de son père, il visite les domaines, inspecte les bâtiments d'exploitation agricole, apprend comment se pratique la mouture, revoit les baux de fermage, pour en faire de plus avantageux et obtenir ainsi le fameux *Plus*, toujours réclamé par son père. Il envoie des comptes exacts jusqu'au *Pfennig* inclusivement. Le roi lui a commandé de dresser à lui seul un état général des domaines de Ruppin; il se met à l'ouvrage, étudie l'état précédent et fait venir des pièces de Berlin. Il se transporte sur les lieux, recueille les dires des vieux paysans, procède à l'arpentage et surveille les arpenteurs; il se donne une peine énorme et s'en fait les honneurs auprès du très gracieux père, assurant qu'il se tire de besogne sans recourir à personne: ce qui n'est pas vrai, d'ailleurs[1].

1. Le roi commande au Prince de faire l'état tout seul, sans le secours de personne de la Chambre: *Niemanden aus der Kammer deshalb zu Rathe zu ziehen* (6 octobre 1732). — Le prince répond le 9 octobre qu'il n'y a ici personne de la Chambre et qu'il s'aide uniquement, *nichts anderes zu Hülfe nehme*, de l'état précédent, des dires des plus vieux

C'était malgré lui qu'il continuait à Neu-Ruppin l'apprentissage forcé commencé à Cüstrin, cet apprentissage nécessaire à un prince royal de Prusse, car il n'y aurait pas eu de Prusse, sans l'attention des rois à regarder l'argent sourdre de terre, et à le suivre jusqu'à l'arrivée dans les caisses royales. « Ce ne sera jamais mon métier que les caméralités », disait Frédéric dédaigneusement, mais tout de même il les apprenait, et les caméralités sont une partie de son métier de roi où il excellera, heureusement pour lui, grâce à son père.

Il a tout l'air de se moquer de ses fonctions militaires : « Je viens de l'exercice, j'exerce, j'exercerai, voilà tout ce que je puis dire de nouveau. » S'il attend l'inspection du roi, il se démène pour donner une figure martiale à sa maison et à son régiment, et il en plaisante : « Je serai une bête jusqu'à samedi. » Mais il lui plaisait de faire la bête de cette façon-là. Il méprisait le pédantisme des vieux officiers maniaques férus des beautés du maniement d'armes, mais il aimait la belle tenue, et la précision des mouvements et la figure martiale d'une troupe. Il savait que « le militaire » était l'instrument de la grandeur qu'il rêvait pour sa Prusse. Il était résolu

paysans et de ses informations personnelles. — Mais il écrit à Grumbkow le 3 octobre : « *A vous dire le vrai, je n'en sais pas assez pour faire cela tout seul. C'est pourquoi je vous prie de me tirer de cet embarras en m'envoyant un homme qui sait faire un Anschlag... Je suis embarrassé autant que je puis, et je vous prie de m'aider; je dois faire plus* (c'est-à-dire un bail qui rapporte davantage), *et, si je sais comment, je veux être pendu* ». Dans une autre lettre à Grumbkow (13 octobre), on voit qu'il a été aidé par quelqu'un, mais aussi qu'il s'est vraiment donné beaucoup de peine. Il se félicite (29 octobre) d'avoir trouvé « un *plus* de 3 à 400 écus, et sans qu'aucun paysan ne soit chargé. » Il est évident que ces besognes obligatoires étaient très utiles au Prince, quoi qu'il en dît.

à prendre sa place parmi les illustres guerriers de tous les temps, dont il lisait l'histoire et dont il admirait la gloire. Et pour achever cette haute conception du métier de soldat, il y mettait de la philosophie : il se considérait comme un éducateur « occupé à faire des hommes avec des créatures qui n'ont d'humain que le visage ». Quelqu'un qui l'observait de très près répondit un jour à cette question que lui adressait le principal ministre de l'empereur : « Le prince royal aimera-t-il le militaire? » « Oui, et plus solidement que son père; » il aurait pu ajouter : plus noblement.

Ces fonctions et corvées accomplies, il restait à Frédéric de longs loisirs qu'il employait à des lectures, La passion de la lecture lui avait jadis fait commettre la première désobéissance : enfant, il se levait la nuit, et, sur la pointe des pieds, retenant son souffle pour ne pas éveiller son gouverneur couché près de lui, il allait dévorer des romans dans la cheminée d'une chambre voisine. Cette passion, il n'avait pu encore la satisfaire. Ses études d'écolier terminées, il avait été mis tout de suite aux besognes pratiques; c'est à la dérobée qu'il courait à une maison proche du château, où son ancien précepteur avait caché des livres dans des armoires. A Cüstrin, le roi ne lui avait permis que des manuels de piété ou des traités d'administration. A Neu-Ruppin enfin, Frédéric s'en donne à cœur-joie : « Je ne bouge quasi pas de chez moi; je me divertis avec les morts, et leur conversation muette m'est plus utile que toutes celles que je puis avoir avec les vivants. » Il lisait avec volupté, assis au coin d'un bon feu, enveloppé d'une belle pelisse,

dans la tranquillité des nuits silencieuses. Il ne se mettait au lit que le matin, pour y demeurer jusqu'à la parade « qui ne se fait qu'à onze heures, afin que Monsieur ait le temps de dormir la grasse matinée. »

Sa bibliothèque n'était pas riche alors; il lisait non tout ce qu'il aurait voulu, mais tout ce qu'il pouvait. Il n'était pas encore entré en relations avec les écrivains célèbres : sa correspondance littéraire et philosophique commençait à peine[1]. Aussi sommes-nous assez mal informés sur le travail de son esprit, mais nous savons que déjà, en même temps qu'il jouissait de l'agrément infini qu'il trouvait dans la conversation des morts, Frédéric y recherchait « l'utile », comme il le comprenait. Il demandait aux morts de former en lui l'homme et le prince qu'il voulait être. Entre temps, il quittait son livre et prenait la flûte ou la plume. Il écrivait des vers, ou pour parler comme lui, il recourait à la douce lyre dont Apollon daignait l'inspirer. Il les jetait au feu souvent, ce qu'il appelle offrir les productions d'Apollon à Vulcain qui les résout. Il ne les a pas brûlés tous, et nous en pouvons lire qui méritent tout au plus d'envelopper des bonbons ou des mirlitons; il n'était pas maître encore de sa forme, mais il s'exerçait à le devenir, et il avait de temps en temps des rencontres heureuses dont il était fier; il croyait être poète; cette illusion embellissait encore sa vie.

1. Dans les lettres datées de Ruppin sont marquées déjà les directions principales de l'esprit de Frédéric. Mais c'est à Rheinsberg qu'elles apparaissent toutes, très nettement. Voir les chapitres III et IV de ce volume.

Il se disait parfaitement heureux. Avec des réminiscences de poètes anciens et modernes, il compare aux embarras de la cour la paix des champs : « Les soins et les inquiétudes sont bannis de l'esprit... Déchargé du fardeau que vous donnent les soins des affaires, le sommeil vous devient paisible. Des rêves fortunés vous font passer la nuit agréablement. Le sommeil, semant de ses pavots sur vos yeux, ils ne se rouvrent qu'après que le valet de chambre, à force de secousses, vous les fait rouvrir... Un repas frugal, accompagné de bon vin, vous attend toujours prêt, jusqu'à ce que l'appétit dicte l'heure où il doit être servi.... Enfin, on se fait un plaisir de tout, et telle nymphe villageoise, embaumée d'odeur de gousset d'aisselle, plaira mieux que la comtesse D... avec tous ses airs précieux. »

Il écrit l'éloge du juste milieu, l'état le meilleur du monde, où l'homme jouit de la vie sans inquiétude. Il se souvient, à la vérité, qu'il est né prince, et il se résigne à sa destinée ; mais, quand l'heure sera venue de régner, il s'en tirera, dit-il, au meilleur compte possible, se contentant de s'informer, de diriger la masse entière, et d'être un maître bien servi. De régner, il assure qu'il ne sent pas la plus petite impatience. Il ne s'occupe d'aucune affaire, et méprise le tripotage de la politique : « Je puis vous assurer que je vis comme si le roi était immortel, et je veux mourir sur l'heure si je me suis formé un plan pour l'exécuter après sa mort. »

LA PREMIÈRE CAMPAGNE

Pris au mot, Frédéric serait mort sur l'heure, car il ne pouvait s'empêcher de faire des plans, et déjà les principales lignes de sa conduite future étaient dessinées dans son esprit. Les belles déclarations qu'il multipliait pour qu'elles fussent répétées au roi ne trompaient personne. Grumbkow y voyait l'application du « nouveau système par rapport à papa », et le père disait à son fils : « Vous n'attendez que ma mort pour avoir comédie et opéra. » Mais le prince était résolu à se donner d'autres plaisirs encore, de vrais plaisirs de roi. A Neu-Ruppin, il était attentif à tous les mouvements de la politique, et il caressait des rêves de guerre.

En l'année 1732, il espérait la mort de l'électeur palatin et l'ouverture de la succession de Juliers et de Berg, ces duchés sur lesquels le roi de Prusse avait des droits qu'il rappelait en toute occasion. Ces droits étaient contestés, et ni la Hollande, ni l'Angleterre-Hanovre, ni la France, ni l'empereur ne se souciaient de laisser Frédéric-Guillaume entrer en possession de Berg et de Juliers; la guerre semblait donc très probable. Un jour, arrive à Neu-Ruppin l'ordre de se préparer à partir; Frédéric le reçoit avec une très vive émotion; il s'amuse à regarder la garnison en remue-ménage et la ville en révolution, chacun courir éperdu, les soldats prendre congé de leurs hôtes et les officiers de leurs maîtresses. Il exécute « avec

toute la justesse imaginable » ses instructions ; il fait tendre ses tentes. Il va donc enfin voir agir « la belle armée du roi ! » Son regard la précède dans les plaines de Juliers et de Berg, et découvre, aux portes des villes prises, les nouveaux sujets prosternés aux pieds de leur nouveau maître. C'est le premier frisson d'un amour qui s'éveille, l'amour de la gloire.

L'électeur ne mourut point ; les tentes furent repliées ; les officiers reprirent leurs maîtresses, et Ruppin rentra dans son calme ; mais l'Europe, en aucun temps, ne laisse chômer l'espérance de guerre. C'étaient alors les successions qui l'entretenaient ; à défaut de celle de Berg et de Juliers, on eut la succession de Pologne. A l'automne de 1733, les Français passaient le Rhin et s'emparaient de Kehl, pour opérer une diversion au profit de Stanislas Leczinski, élu roi de Pologne, contre qui étaient coalisées la Russie, la Saxe et l'Autriche. L'empire prit les armes avec sa lenteur coutumière, et le roi de Prusse se mit en devoir de fournir à l'empereur un secours de dix mille hommes qu'il lui avait promis. Cette fois, l'occasion n'échappera point à Frédéric de « jouer du moulinet » ; et ce n'est pas trop tôt, en vérité ! Il se plaignait que la force de son bras se perdît dans le repos. A vingt-deux ans, disait-il, on pouvait encore devenir un écolier militaire, mais il n'y avait plus de temps à perdre : « Un métier tel que celui de la guerre mérite plus que les applications de la vieillesse. » Et il écrit son éloge de la guerre, comme tout à l'heure l'éloge des champs : « La guerre corrige la luxure et le faste ; elle apprend la sobriété et l'abstinence ; elle déracine tout ce qui est

efféminé. » Elle a toutes les vertus, pourvu qu'elle se fasse sur le terrain d'autrui, « hors de nos confins et limites ». L'occasion qui s'offrait lui était particulièrement agréable : c'était contre la France qu'il allait combattre. Il aimait la France et les Français au point de ne parler, de ne lire, de n'écrire que notre langue, de s'habiller à notre mode et de mépriser comme barbare et grossier tout ce qui n'était pas de France. Il donnait à croire au cabinet de Versailles qu'il serait le meilleur de nos alliés et le plus empressé à nous servir; mais bien fol qui se fût fié à ces apparences. Voltaire écrira bientôt à Frédéric :

> Votre esprit, votre ardeur guerrière
> Des Français se feront chérir.
> Vous aurez le double plaisir
> Et de nous vaincre et de nous plaire!...

Le prince royal se promettait bien l'un et l'autre plaisir, le premier surtout. Au moment de se trouver pour la première fois en face de nous, il se flatte de montrer « à messieurs les Français qu'il y a, au fond de l'Allemagne, de jeunes aigres-fins assez insolents qui se présenteront devant toutes leurs armées sans trembler ».

Le 30 juin 1734, après avoir passé la nuit à danser chez la reine au château de Mon-Bijou, il se mit en route. Le roi lui avait donné pour l'accompagner les deux généraux von Schulenburg et von Kleist, et le colonel von Bredow, qu'il avait pourvus d'une instruction en bonne et et longue forme, où se retrouve le pêle-mêle ordinaire de ses pensées.

Il espère que son fils se conduira comme il convient à

un prince du vieux sang de Brandebourg et à un brave et honnête soldat. Il lui recommande par-dessus tout de craindre Dieu et de l'avoir sous les yeux à tout moment, et de toujours garder dans son cœur le seigneur Jésus, base unique du salut de l'homme, et sans l'aide duquel l'homme n'est qu'un airain qui vibre et une cloche qui sonne; puis d'apprendre tout ce qui concerne le service, non seulement les grandes choses, mais les plus petites, par exemple comment sont faits les souliers du soldat, et de s'élever ensuite du petit au grand jusqu'aux *dispositiones generalissimi*[1]. Le prince devra regarder, observer, interroger, demander les raisons de tout et raisonner sur ces raisons. Il ne fréquentera que des hommes capables de l'instruire. Dans une armée se trouvent des gens de toute sorte : fils de princes, jeunes comtes et autres fils de famille, dont la plupart ne valent pas grand'-chose; il sera poli avec ces messieurs, mais il se contentera de leur souhaiter le bonjour. Il recherchera la compagnie des vieux généraux, et surtout du général en chef, le prince Eugène, qu'il suivra chaque fois que celui-ci sortira pour une reconnaissance, une approche ou une bataille. Avec la plus grande attention, il observera les ordres et les mouvements, et il demandera des

1. *Soll des Kronprinzen Liebden sich von Allem und Iedem, so zu dem Dienst gehöret, wohl und accurat informiren, und zwar nicht nur allein von dem grossen Dienste, sondern auch von dem ganzen Detail, so zu den Soldaten gehöret; zu sagen, dass Er wisse, wie die Schuhe der Musketiere seyn sollen, wie lange ein soldat Solche tragen kann und wie lange er in einer Campagne damit auskommen muss, desgleichen von allen andern Kleinigkeiten, so zu den Soldaten gehören und so ferner... bis zu dem grossen Dienst und bis zu des Generalissimi dispositiones, als welches alles Er gründlich lernen und nichts daran auslassen muss.*

explications, non pas au prince lui-même, car ce serait contre le respect, mais à von Schulenbourg et à von Kleist.

Le roi semble craindre que son fils ne veuille s'émanciper de sa qualité de Prussien. Il lui ordonne de prendre son campement dans le corps prussien. Chaque jour, après avoir été à « la parole » auprès du prince Eugène, le prince retournera au camp pour y assister aussi à la parole. Le général von Röder, qui commande les dix mille hommes du roi, lui communiquera les ordres, les dispositions de marche, d'attaque et de siège, et le tiendra au courant de ce qui se passera dans les régiments. C'est avec les officiers prussiens que le prince fraiera de préférence ; depuis le moindre enseigne, il devra les connaître tous et les appeler par leur nom. C'est au camp de Prusse qu'il apprendra la subordination, ce fondement de l'état militaire : il doit au général le respect et l'obéissance comme au roi lui-même, et ne se permettra point la plus petite immixtion dans le commandement. Les jours de bataille, il demeurera auprès du prince Eugène jusqu'au milieu de l'action, mais il achèvera la journée dans les rangs prussiens. C'est avec les Prussiens qu'il priera Dieu.

Le prince sera un modèle de tenue, de conduite et de vertu ; il ne quittera jamais l'uniforme ; il ne tolérera aucune parole contre Dieu et sa toute-puissance, sagesse et justice, ni contre son écriture sainte. Il s'abstiendra des filles, du vin et du jeu, et donnera sa parole d'honneur qu'il ne jouera, de toute la campagne, ni aux cartes, ni aux dés, ni à pair ou impair, ni à aucun jeu, de quelque

nom qu'il se nomme. Si, par malheur, il tombe dans le péché, von Schulenbourg et von Kleist, après lui avoir fait leurs remontrances, avertiront le roi par estafette. Et bien entendu, il faudra être « ménageux » ; le nombre des plats du dîner est réglé pour l'ordinaire, et pour les jours où l'on invitera les généraux (deux plats de plus), ou le prince Eugène (six plats de plus) ; le soir, un rôti froid suffira. Du reste, le prince dînera souvent chez les autres ; ces jours-là, on ne fera pas de feu dans sa cuisine, puisqu'il emmènera ses officiers avec lui. Il ne doit pas se mettre sur le pied de devenir le vivandier de l'armée ; deux fois cette recommandation est répétée dans les mêmes termes, et pour qu'elle fût efficace, le roi n'avait donné au colonel von Bredow que 4,400 thalers pour la table du prince et de sa suite.

Du grand et du petit, du sublime et du trivial, Dieu et des chaussures, le péché, la chandelle et la cuisine ! De cette macédoine étrange Frédéric se moqua bien sûr, et aussi de cette manie de régler jusqu'aux moindres de ses mouvements. Mais il était tout à la joie de partir, de partir pour la gloire !

Le 7 juillet, il se présentait devant Eugène, au camp de Wiesenthal, près de Philippsbourg, que les Français assiégeaient et que les Impériaux voulaient délivrer. Il fit très bien son compliment au vieux général : « Je suis venu voir comment un héros acquiert des lauriers. » Eugène ne cueillit pas de lauriers cette année-là, où les Impériaux, sans bataille, nous laissèrent prendre Philippsbourg, mais ce fut une immense joie pour Frédéric de voir la guerre autrement que dans les livres, et de

parler à des généraux, non plus sur le champ de manœuvres ou à la tabagie paternelle, mais sous le feu. Il se sentit très honoré de vivre dans la familiarité d'un des héros de la lutte de l'Europe contre Louis XIV. Le prince Eugène n'était plus que l'ombre de lui-même, mais il apparaissait à l'imagination du jeune prince entouré du cortège des batailles et des victoires d'autrefois. Frédéric admirait la simplicité de ce grand personnage à qui personne n'osait donner une louange, et comme Eugène avait l'habitude du parler laconique, il se mit à parler bref. Lui, si prompt d'habitude à juger et à dédaigner, il est respectueux de ses anciens; il se défend de s'ériger en juge et de « prononcer d'un ton doctoral, en sentence, ce que chacun aurait dû faire ». Il veut n'être qu'un écolier auprès de ces maîtres, instruits à force de services et d'années et de blessures.

Et pourtant il voit très bien qu'il aurait fallu attaquer les Français, qui ne pouvaient déployer leur armée dans la dangereuse position où ils étaient, et qui auraient été détruits s'ils avaient été vaincus. Il est sévère pour les contingents d'empire et l'armée autrichienne : « La campagne présente est une école où l'on a pu profiter de la confusion et du désordre qui règne dans cette armée. » Le premier jour, il remarqua l'encombrement des états-majors ; quand il se présenta au prince Eugène, « c'était si plein de généraux impériaux autour de lui, qu'on pouvait à peine fendre la presse ». La tenue peu martiale et le luxe des officiers autrichiens le choquèrent. Il regarda les régiments d'Autriche avec la sûre clairvoyance de l'œil paternel : un seul lui parut bien tenu ; aussi

n'oubliera-t-il pas le nom du colonel, le baron de Riesdal, qu'il engagera à son service, l'année d'après son avènement : « Je me souviens, lui dira-t-il, que votre régiment était le seul qui fût en ordre. » Qui sait si l'expérience acquise dans cette campagne, et la certitude que donne le *de visu*, n'expliquent point en partie que Frédéric ait osé, dès qu'il fut roi, ce coup hardi contre l'Autriche[1] ?

Il s'est éprouvé lui-même sous le feu. C'est une vie nouvelle qui commence avec ce métier d'exposer sa vie tous les jours; aussi la première rencontre s'appelle-t-elle un baptême. Il arrive aux plus braves de sentir leur sang affluer *circum præcordia ;* d'autres, comme Frédéric, sont allés au feu tranquillement, ainsi qu'à un rendez-vous prévu auquel les destinèrent leur naissance et leur éducation. Il écrit très simplement au roi qu'à peine arrivé, il s'est rendu aux avant-postes pour reconnaître les retranchements français, et qu'il chevauchera le lendemain le long des lignes. Il note que trois hommes ont été tués dans une redoute où il a passé, tués misérablement, dit-il; parole humaine prononcée devant les premiers morts par un prince qui jettera tant de cadavres sur tant de champs de bataille.

Il est au naturel, point troublé, ni emballé, gai sincèrement; il dit de jolies choses sur l'odeur de la poudre et le bruit du canon. Il fut ravi que, pendant son premier repas au camp, la canonnade française accompagnât la première santé portée par lui. Un jour, au retour d'une

1. Quelques-unes des lettres au roi sont des rapports militaires d'une précision parfaite, par exemple la lettre du 22 septembre 1734.

reconnaissance, il passait dans un bois où des boulets coupaient les branches; des officiers autrichiens qui l'accompagnaient remarquèrent qu'il continuait la conversation, et que sa main, sur la bride de son cheval, demeurait tranquille. Il plaisante les camarades qui ne l'ont pas accompagné, comme ce pauvre Natzmer, qui est resté là-bas derrière son poêle, et qu'il appelle un écriturier. Lui qui n'écrivait en allemand que lorsqu'il y était forcé, le voilà qui fait des vers allemands, comme s'il sentait que la rudesse de la langue maternelle sied à l'expression de la vie guerrière :

... Wer nicht kann Kartaunenknall' und Stücken hören brausen,
Dem rathe ich er bleibe zu Haus...

« A celui qui ne peut entendre le bruit du canon et le sifflement des boulets, je conseille de rester à la maison. » *Kartaunenknall* et *brausen*, voilà des mots, qui mieux que les nôtres rendent l'éclat sec d'une pièce qui tire et le bruit du boulet qui passe. Ce rimeur français trouve tout à coup de la poésie de lansquenets. Il célèbre comme un soudard le noble jus de la vigne, qui lui monte au cerveau et lui fait oublier le cours des étoiles. Il adopte un juron militaire recueilli de la bouche des Hongrois : *Ordek teremtete*, c'est le diable qui t'a fait.

La campagne ne fut donc pas perdue pour tout le monde. Frédéric n'y put acquérir une expérience complète de la guerre, puisqu'aucune grande bataille n'y fut livrée, mais il fit une reconnaissance en lui-même, et il y découvrit le jeune héros.

LA MALADIE DU ROI

A la fin de la campagne, le héros fut mis à une épreuve d'une autre sorte, d'où il ne se tira pas si bien.

Le roi de Prusse était allé faire un tour à l'armée du Rhin. Il y avait montré une assez méchante humeur, à cause du désordre qu'il voyait partout, et s'était beaucoup fatigué, ayant voulu être traité non pas en roi, mais en officier, et coucher sous la tente. Il partit souffrant d'un mal qui s'aggrava en route. Vers la mi-septembre, son état était désespéré. Assis sur son lit ou dans un fauteuil roulant, il respirait à grand'peine ; il ne mangeait presque plus et mettait de l'eau dans son vin ; après quelques tentatives, où le souffle lui manqua, il cessa de fumer. Pour se donner l'odeur du tabac, il faisait fumer des généraux auprès de son lit. Plusieurs fois on le crut étouffé ; ses gens le roulaient en hâte vers la fenêtre pendant qu'il criait : « De l'air ! de l'air ! » Il avait de rares accalmies ; un jour qu'il se sentait mieux, il commanda d'amener dans sa chambre deux cents grands grenadiers, dont le spectacle le réconforta, mais le mal reprenait plus terrible ; le corps enflait jusqu'au-dessus du nombril ; quand on le remuait, on entendait l'eau battre les parois. Le visage noircissait. Tantôt, le malheureux querellait les docteurs, refusait de prendre des médecines et appelait la mort en battant ses pages à tour de bras. Tantôt il obéissait aux médecins, se pur-

geait, se faisait suer devant le feu de la cheminée, et disait à un nègre qui le servait : « Prie ferme! Je ne mourrai pas. » Mais ceux qui l'entouraient attendaient sa mort d'un jour à l'autre.

Le prince royal était encore à l'armée quand il apprit que son père était en danger. Il lui écrivit des lettres touchantes, où il disait ses mille anxiétés et l'espoir qu'il gardait que Notre-Seigneur Dieu laisserait vivre longtemps encore Sa Majesté pour la consolation de tous [1]. Mais en même temps il laissait voir à sa sœur, la margrave Wilhelmine, sa soumission aux desseins du bon Dieu, qui est le principe de tous les événements et en dispose selon sa sainte volonté. La margrave paraissant « attendrie », il la consolait : « Je suis fort persuadé que, pendant qu'il vivra, je n'aurai guère de bon temps, et je crois que je trouverai cent raisons pour une qui nous le feront oublier assez vite; car ce qui vous attendrit envers lui, c'est, ma très chère sœur, que vous ne l'avez pas vu depuis longtemps, car, si vous le revoyiez, je crois que vous le laisseriez bien reposer sans chagrin. Consolons nous donc ensemble, ma très chère sœur! » Quand les nouvelles deviennent tout à fait mauvaises, il annonce à Wilhelmine que leur père ne passera pas l'année ; après avoir décrit l'état du malade, qui a de l'eau dans la poitrine, ni respiration, ni sommeil, ni appétit, et les jambes enflées, il avoue qu'il ne peut s'empêcher de pâtir

1. *Unser Herrgott geobe doch, dass es sich bald zur wiedergenesung ändere und dass mein allergnädigster Vater noch lange Jahre zu unserem Troste lebe.* — Lettre au roi du 29 septembre 1734. Les lettres à la margrave Wilhelmine sont des 2, 9, 24 septembre.

d'une certaine façon : « En revanche, je suis bien aise de me trouver *alors* dans un état à pouvoir vous servir. »

Le moment était arrivé pour le prince de quitter l'armée, qui prenait ses quartiers d'hiver. Il demanda au roi la permission de s'arrêter à Bayreuth, où il passa quelques jours chez sa sœur. Wilhelmine se plaint amèrement de cette visite dans ses *Mémoires*. Le prince aurait regardé d'un air moqueur la cour de Bayreuth, turlupinant tout le monde et répétant cent fois le mot de petit prince et de petite cour. Il aurait fait placer à la table des Altesses un simple lieutenant de sa suite, en disant que les lieutenants du roi valaient bien les ministres du margrave. Il aurait conseillé à sa sœur de « casser » toute cette cour aussitôt que son benêt de beau-père, le margrave régnant, serait mort, et de se mettre avec son mari sur le pied de simples gentilshommes, jusqu'à ce qu'ils eussent payé leurs dettes. Il lui aurait donné à entendre très clairement qu'il ne fallait pas trop compter sur ses largesses, après la mort « du sire ». Et comme elle ne pouvait retenir ses larmes, son frère, pour toute consolation, lui aurait dit que, sans doute, elle était mélancolique et qu'il allait lui faire passer cet accès en jouant de la flûte. La correspondance de Wilhelmine avec son frère, avant et après la visite, semble démentir les mémoires; elle est pleine d'effusions de tendresse, mais le frère et la sœur étaient de grands maîtres en la phraséologie d'affection épistolaire. Il se peut bien que Frédéric ait montré son mépris des petites cours et aussi sa résolution de tenir serrés les cordons de la bourse. Wilhelmine ajoute que son frère se montra plus obligeant les deux derniers

jours qu'il passa auprès d'elle. Ils s'entretinrent assurément alors du « changement » qui allait arriver. La bonne Wilhelmine comptait bien prendre sa revanche des peines et des humiliations d'autrefois. Il lui était doux de penser que sa mère, dont la hauteur l'avait tant fait souffrir, allait descendre au rang de douairière : « La reine doit être au désespoir. Ce sera un furieux coup pour elle, quoique à la vérité elle serait plus heureuse. »

Le prince arriva le 12 octobre à Potsdam. Le roi, qui pensait mourir tout à l'heure, le reçut avec une émotion touchante ; il l'appelait petit Fritz, lui ouvrait son cœur et lui faisait des confidences politiques. Comme il était alors engagé dans le parti de l'Autriche, il regrettait les bénéfices qu'il aurait tirés d'une alliance avec la France. Il pestait contre son chien de ministère, qui l'avait mal conseillé, et contre l'empereur qui le traitait, lui, un vieil ami, comme un chiffon. Il conseillait à Frédéric d'exiler un tel, de faire pendre celui-ci et celui-là ; il s'habituait donc à l'idée de transmettre le pouvoir. Par moments, la vieille rancune remontant, il était pris de la peur que son fils ne fît un mauvais emploi de l'héritage paternel : « Si tu ne t'y prends pas bien, et que tout aille sens dessus dessous, je rirai de toi dans le tombeau. » Le prince s'empressait autour du malade ; il s'ingéniait à trouver les moyens de le soulager et de lui procurer un lit commode. Le sentiment filial se réveillait en lui, comme le sentiment paternel dans le cœur du roi. La vue de son père qui avait deux aunes et quart d'enflure autour du ventre et les pieds ouverts, lui arrachait des larmes, et les assistants admiraient cette douleur. Mais le

roi l'ayant renvoyé à Ruppin, les larmes séchèrent tout de suite. Frédéric se plaint à sa sœur « de cette invention qui a pris au roi, tandis qu'il est à l'agonie » ; et il ajoute qu'il est touché jusqu'au fond de l'âme des souffrances de son père, mais qu'il se prépare de tout son possible à ce funeste événement.

En effet, à un ami, qu'il prend pour confident, il dit tout ce qu'il fera le premier moment après que le roi sera mort ; en quel endroit il se rendra ; quand il se fera prêter l'hommage ; s'il se fera couronner ; comment il réglera le deuil et la cour ; quelles nouvelles charges il introduira ; comment il traitera ses ministres dans les conférences, de quel ton il leur parlera et s'ils seront de ses parties de plaisir ; quel accueil il fera aux ministres étrangers, s'il leur donnera des audiences publiques, s'il les fera dîner avec lui ordinairement ou seulement les jours de fête ; si, aux jours de cérémonie, il dînera seul ; quelles gardes il entretiendra, comment il les nommera, habillera et paiera ; s'il gardera les colosses ; s'il continuera les levées en pays étrangers, quel règlement il fera dans l'armée et l'administration ; quels sont ses sentiments sur la justice et sur la religion ; en quel endroit il fera loger la reine et quelle subsistance il lui donnera ; ce qu'il fera de ses frères ; ce qu'il pense des favoris de son père et s'il leur destine un mauvais sort ; à quelles charges il élèvera certaines personnes, qui à présent n'y songent pas ; ce qu'il adviendra des autres, qui se flattent à cette heure d'une grande fortune. Bref, du petit au grand, il a tout prévu et tout résolu. Il disait à cet ami, Alexandre de Wartensleben : « Oui, mon cher

petit comte, j'aurai beaucoup de travail un jour, mais j'espère de le surmonter et il y a assez de plaisir d'être l'unique roi de Prusse. » Il considère si bien les affaires de Prusse comme les siennes qu'il recommande à Grumbkow de suspendre toute conversation avec les étrangers, et il commence une inattendue et grave négociation avec le ministre de France, La Chétardie[1].

Cependant le roi Frédéric-Guillaume désenflait. L'eau lui coulant des jambes et des pieds par des crevasses, il se trouva soulagé. Au commencement de novembre, il montrait gaiement son ceinturon diminué d'une main entière. L'appétit revint et le sommeil, mais comme un grand malaise persistait, les médecins doutaient encore de la guérison, et le prince royal n'était pas rassuré : « Je souhaite, écrivait-il au roi, que nous recevions de bonnes nouvelles de la maladie de mon très gracieux père. Certainement, l'ardente prière et les vœux de tant et tant de gens obtiendront quelque chose de Notre-Seigneur Dieu. Plût à Dieu que je pusse venir en aide à mon très gracieux père ! Je donnerais volontiers ma vie pour lui[2]. » Mais Dieu ne demanda pas ce sacrifice à Frédéric ; novembre finit, décembre commença et s'acheva ; la mi-janvier, terme ultime fixé par le prince, approchait : « Je vous marque avec le plus grand étonnement, écrit Frédéric à sa sœur, que le roi se remet entièrement, qu'il

1. Voir au chapitre IV, pp. 201 et suivantes.

2. *Ich wünsche nur dass wir einmal möchten gute Zeitungen von meines Allergnädigsten Vaters Krankheit hören; es werden ya so vieler Leute inbrünstiges Gebet und Wünsche bei unserm Herrgott was ausrichten.* — Lettre au roi, du 30 novembre 1734. La lettre à la margrave Wilhelmine citée en cette même page est du 10 janvier 1735.

commence à marcher et qu'il se porte mieux que moi. J'ai dîné avec lui hier, et je puis vous assurer qu'il mange et boit comme quatre... C'est un miracle aussi extraordinaire qu'il y en a eu... et il faut croire que le bon Dieu a de bonnes raisons de lui rendre la vie. » Le changement est si complet que Frédéric ne croit plus que son père ait jamais été malade. Il oublie l'eau dans la poitrine, l'essoufflement, l'insomnie, les jambes enflées et rouges, et les deux aunes et demie de circonférence. « La maladie du roi n'est que politique ; il se porte bien dès qu'il en a envie ; il se rend plus malade quand il le trouve à propos... Vous pouvez compter, ma très chère sœur, que, grâce à Dieu, il a la nature d'un Turc et qu'il survivra à la postérité future, pourvu qu'il en ait envie. » Et cette lettre mélancolique se termine par ce propos de philosophe : « Dégoûté du monde de tous les côtés, comme je le suis, je donne extrêmement dans les réflexions qui me font connaître de plus en plus qu'il n'y a aucun bonheur stable et permanent à trouver ici-bas... »

Frédéric ajourna donc le plaisir d'être « l'unique roi de Prusse », mais il aurait voulu prendre au moins sa part d'événements qu'il ne dirigeait pas — qu'il aurait tout autrement dirigés, — et retourner au Rhin pour y faire la campagne de 1735. Le roi n'était pas disposé à lui donner cette consolation. Le prince le prie et le supplie de ne pas le déshonorer devant l'Europe, qui ne voudra pas croire qu'il soit retenu par son père, puisqu'elle sait que celui-ci le destine à la vie des braves. Et ce sera pour lui, en même temps qu'une honte, un cruel chagrin,

grausamer Chagrin, de n'être pas à l'armée pour tout voir et profiter de ce qu'il verra, *um zu profitiren*. Le roi faisant la sourde oreille, il s'avise d'un moyen extrême ; il prie la princesse royale d'intercéder pour lui. Toute heureuse que son mari daigne espérer d'elle un service, la pauvre femme s'empresse : « Votre Majesté m'a fait la grâce de me choisir pour sa belle-fille, grâce que je reconnaîtrai toute ma vie, et lui en serai redevable jusqu'au dernier soupir. Votre Majesté voudra aussi que je sois heureuse. Elle me pourra le rendre par là, puisque le prince royal m'en a tant priée de le faire, et m'ayant écrit qu'il en aurait une reconnaissance éternelle et sans égale. » Le roi répondit affectueusement à Madame sa fille que, si elle était au fait des affaires, elle trouverait elle-même que des raisons très importantes mettaient au voyage des obstacles invincibles.

Il paraît bien que les raisons du roi étaient bonnes en effet. Il ne se souciait pas de s'engager plus avant dans le parti de l'Autriche en envoyant son fils à l'armée pour la seconde fois, ni de dépenser de l'argent, sans profit et sans gloire, car il n'était pas glorieux, disait-il, pour un prince royal de Prusse, d'être le témoin de l'inaction impériale. Frédéric se résigna : « Je suis persuadé que mon très gracieux père a ses raisons ; » mais il écrivait à sa sœur : « Il me dit qu'il a des raisons très cachées. Je le crois, car je suis persuadé qu'il ne les sait pas lui-même... Mon Dieu ! je suis charmé de la conduite du duc de Brunswick. Il a eu la politesse de mourir pour faire plaisir à son fils. Je trouve qu'il n'a pas abusé des grandeurs de ce monde ! »

A la place de la campagne, le roi proposa au prince un voyage d'agrément, ou qu'il croyait tel. Il y mit les formes les plus séduisantes, et il importe de lire avec attention cette lettre, dont il avait pesé tous les termes :

« J'ai à vous demander s'il vous plairait de faire en Prusse un voyage d'agrément de cinq ou six semaines pour examiner et pour apprendre l'économie et la façon de ce pays-là, et pour voir ce qui y manque encore et ce qui fait que cela ne veut pas encore bien aller là-bas. Cela peut vous être utile de bien regarder ce qui se passe là-bas aussi bien dans les villes que dans les campagnes et dans les offices, puisque vous devez pourtant gouverner ces pays, et vous ne vous trouveriez pas bien d'être obligé de vous en fier aux rapports spécieux des gens qui sont très intéressés pour la plupart. Je n'ai que trop éprouvé cela, et, quoique ce pays soit un de mes plus beaux, je dois pourtant avouer qu'il est encore dans un méchant et misérable désordre. Si donc vous voulez aller là-bas, je vous donnerai une instruction complète où vous verrez sur quelles parties vous devez proprement porter votre attention, comment j'ai ordonné là-bas l'administration et ce qui s'y trouve encore à désirer. Vous serez autorisé à vous informer exactement de toutes les circonstances auprès de la chambre des domaines et de guerre et partout où cela sera nécessaire. Les régiments qui sont en Prusse, vous verrez, par la même occasion, s'ils sont en ordre, comme je veux qu'ils soient, et vous pourrez redresser tout ce qui ne sera pas en ordre. J'attends votre opinion là-dessus et je suis toujours, avec la plus sincère affection, etc. »

L'ŒUVRE DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME EN PRUSSE

La Prusse, c'est-à-dire la province lointaine située hors d'Allemagne, au-delà de la Vistule, était un des objets les plus chers et les plus douloureux de la sollicitude de Frédéric-Guillaume. Elle avait été martyrisée par la guerre au temps de son grand-père, le grand-électeur. La Pologne y avait envoyé ses Tartares, qui avaient brûlé 13 villes, 249 bourgs ou villages et enlevé 23,000 prisonniers. La famine et la peste, escorte habituelle de ces sauvages, avaient tué 80,000 hommes. Au cours du demi-siècle qui suivit la paix d'Oliva, le pays s'était un peu refait, mais pendant trois années, de 1708 à 1711, une peste charbonneuse venue d'Orient le ravagea de nouveau; il perdit 235,000 âmes, plus du tiers de la population; dans les seuls cantons lithuaniens de la Prusse, 150,000 hommes, qui faisaient les trois quarts des habitants, moururent. La plus grande partie des villages étaient abandonnés; la campagne en friche se recouvrait de broussailles, et le bétail errant nourrissait les loups.

Dans cette ruine demeuraient debout les monuments des chevaliers teutoniques, qui jadis conquirent le pays sur les Prussiens idolâtres. Leurs églises et leurs châteaux, bâtis en briques sur blocs erratiques, leurs palais d'architecture sarrasine, souvenirs et témoins d'un âge héroïque, semblaient reprocher aux modernes d'avoir laissé dépérir la terre conquise par eux pour l'honneur

de Marie mère de Dieu. Les paysans qui survécurent aux désastres étaient-ils demeurés chrétiens ? Il n'y avait pas si longtemps que les dieux païens étaient encore adorés dans les bois de Prusse, où se cachait un clergé de prêtres et de prêtresses. Un moine franciscain du xvi[e] siècle raconte qu'il tomba un jour dans un conciliabule d'impies et qu'il y aurait trouvé le martyre, s'il n'avait su le prussien et n'avait juré en cette langue, par Perkun, le dieu du tonnerre, qu'il ne raconterait pas à l'évêque ce qu'il avait vu. Aujourd'hui encore, dans la Lithuanie prussienne, les paysans se souviennent de Perkun, qui tonne au ciel ; de Bligullis, qui sème la neige ; de Lagema, la déesse de la terre, qui fait pousser les moissons et dont l'arc-en-ciel est la ceinture... Ces pays-là sont bien jeunes en comparaison des nôtres : ils reçurent le christianisme douze cents ans après nous, un siècle avant que Christophe Colomb le portât en Amérique[1].

A peine roi, Frédéric-Guillaume entreprit de refaire la Prusse. Son premier soin fut de combler les vides, ces *wüste Stellen*, dont la vue lui faisait mal, parce qu'il pensait qu'à cette place déserte un homme pourrait travailler et payer l'impôt. Il répandit dans toute l'Allemagne et en Europe des appels rédigés en allemand et en français, promettant à tous ceux qui viendraient s'établir en Prusse le transport gratuit, la subsistance le long de la route, tant de *Groschen* par jour par tête d'homme et tant par tête de femme ; et, à l'arrivée, de

1. Je fais ici quelques emprunts à mes *Etudes sur l'histoire de Prusse* (livre III, *les Princes colonisateurs de la Prusse*).

bonnes terres, des charrues, des faulx, des bœufs, des vaches, des chevaux, de la semence, des années de franchise d'impôt, même la franchise du service militaire. Un assez grand nombre de familles arrivèrent de la Suisse, du Palatinat et de la Franconie dans les premières années du règne, mais c'étaient des gouttes d'eau pour remplir une mer desséchée. Frédéric-Guillaume enviait à son aïeul, le grand-électeur, la bonne fortune qu'il avait eue de vivre au temps de la révocation de l'édit de Nantes, qui lui avait procuré tant de sujets et de si grande valeur.

Heureusement, le baron de Firmian, prince-évêque de Salzbourg, seigneur de 200,000 sujets, se mit à jouer les Louis XIV. La réforme avait osé pénétrer dans l'évêché; ses prédécesseurs, après avoir essayé de la combattre, s'étaient résignés à la tolérer, mais lui, dès son avènement, résolut de ramener sous la crosse le troupeau dissident. N'y pouvant réussir, il appliqua l'article de la paix de Westphalie qui autorisait les princes à ne tolérer chez eux d'autre religion que la leur, et il condamna ses sujets protestants à l'exil. Avant même que l'évêque eût pris sa décision, Frédéric-Guillaume, flairant la chair d'émigrant, avait fait savoir à ses coreligionnaires de Salzbourg qu'il les recevrait volontiers chez lui. Dès que le décret d'exil eut paru, il publia cette déclaration : « Par charité chrétienne et cordiale, j'ai résolu d'offrir une main secourable à mes coreligionnaires de Salzbourg, vivement contraints et poursuivis, et, à cette fin, de les recevoir et de les transporter dans certains districts de mon royaume de Prusse pour les y pourvoir. » L'appel fut

entendu ; les agents de Frédéric-Guillaume lui annoncèrent l'arrivée prochaine de 5,000 à 6,000 Salzbourgeois; il fit ses préparatifs pour les bien recevoir, mais le nombre des voyageurs pour la Prusse s'accroissait de jour en jour. Un des commissaires envoyés au-devant d'eux annonce avec terreur au roi qu'il lui faut compter sur quelques milliers de plus : « Très bien ! écrit Frédéric-Guillaume en marge de la dépêche ! Dieu soit loué ! Quelle grâce Dieu fait là à la maison de Brandebourg! Car certainement ceci vient de Dieu[1]. » A Potsdam, il voulut voir la première troupe de ces hommes que Dieu chassait de leur pays exprès pour qu'ils allassent coloniser la Prusse ; il les fit ranger dans le parc et parut sur le front. Il adressa la parole à quelques-uns, les interrogeant sur la foi, comme s'il passait la revue des consciences. Content des réponses qu'il trouva modestes et conformes à l'Évangile, il cria de sa voix de colonel : « Ça ira, mes enfants ! ça ira très bien ! » Un autre jour, il rencontra une seconde troupe ; il se mit sur le côté de la route, fit défiler devant lui les Salszbourgeois et leur commanda de chanter le cantique : « C'est sur mon Dieu que je me repose dans le danger ! » Comme ils s'excusaient de ne pas savoir l'air, il entonna le chant à pleine voix, et toute cette foule se mit à chanter avec lui. « Allez, leur dit-il, et voyagez avec Dieu ! *Reiset mit Gott !* »

Quinze mille d'entre eux voyagèrent avec Dieu vers la

1. *Ganz gut, Gottlob! was thut Gott dem Brandenburgischen Hause für Gnade! Denn dieses gewiss von Gott kommt.* Stadelmann, ouvrage cité, p. 40.

Prusse, 5,000 étant demeurés dans les pays allemands du roi, où il y avait aussi des places à remplir. Ces 15,000 Salzbourgeois valaient plus de 100,000 Prussiens. Ils n'étaient pas les premiers venus, les hommes qui abandonnaient, pour obéir à la voix intérieure, leur pays de naissance, un des plus charmants du monde. Plus d'un laissait derrière lui des biens considérables, dont la vente, obtenue par le roi, fit entrer en Prusse quelques centaines de milliers de thalers. Même les plus pauvres apportaient un trésor; ils savaient des métiers; artisans ou laboureurs, répartis entre les villes et les campagnes, ils allaient donner des leçons aux sauvages ruinés de la pauvre Prusse.

Pour reconstruire méthodiquement sa province, il fallait à Frédéric-Guillaume des artisans de tous métiers, des ouvriers de bâtiment, — charpentiers, maçons, couvreurs, menuisiers, vitriers, — ici des meuniers, ailleurs de bons fermiers ou bien des valets de charrue, des bergers, des vachers. Le roi les prenait dans ses pays d'Allemagne. Il a remarqué, dans un voyage en Lithuanie, que les paysans ne savent pas soigner les vaches et il s'est souvenu qu'il a vu dans le pays de Magdebourg d'excellents vachers : il ordonne au président de la chambre de cette province d'expédier trois pâtres de vaches, connaissant bien le bétail et capables de le soigner. Il donne quantité d'ordres dont la conclusion était toujours la même, qu'il s'agît de trois vachers, ou de trois fermiers, ou de cinquante valets de charrue, ou de cinquante servantes, ou de quatre cents jardiniers : les présidents des chambres devaient procéder par voies

de persuasion envers « les gens exigés pour la Prusse », mais, au besoin, les lever, *aufheben*, et les envoyer sous escorte au lieu désigné[1]. Le plus souvent, il fallait user de la force; les volontaires de la transportation étaient rares, à l'étonnement du roi qui disait : « Puisque ces gens-là sont nécessaires où on les demande, je ne parviens pas à découvrir les raisons qui les empêchent d'y aller. »

Sur toute l'étendue de la province, on bâtit ou plutôt le roi bâtit; c'est lui qui donne avec le dernier détail les plans des villes, des villages, des maisons, des jardins, et qui choisit les sortes de culture. Il interdit les grossiers instruments agricoles, comme la houe ou la meule à la main, et fait fabriquer des charrues et construire des moulins. Les naturels de Prusse ne savent même pas lier leurs gerbes; ils se servent de paille trop fraîchement coupée; il leur adresse une instruction sur la matière. Il choisit pour leurs troupeaux de bons reproducteurs, les boucs de Kottbus, qui sont vigoureux et portent la meilleure laine. Les cantons de Lithuanie sont riches en prairies naturelles : il y établit en grand l'élève du cheval afin que ses sujets ne soient plus obligés d'acheter à l'étranger des chevaux de labour. Il fait défricher les broussailles et il ordonne, en grand toujours, des plantations d'arbres : en deux années, 335,219 arbres, dont 120,875 fruitiers, sont plantés; il n'est pas satisfait : « Le pays est si grand! Faut encore planter autant

1. Sans bruit s'il est possible, *Habet Ihr die Sache dergestalt zu fassen, dass es ohne Bruit zugehe*, pour ne pas effrayer les autres. Stadelmann, p. 297.

d'arbres! » Pour introduire l'industrie dans ce pays agricole, il commande que toute la laine du pays soit ouvrée dans le pays. Comme il a vu les femmes de Kœnigsberg flâner dans les rues, il fonde une école de filerie à leur usage. De bonnes fileuses seront envoyées dans les campagnes pour y donner des leçons : toute femme qui ne filera pas sera condamnée à une amende.

Les routes étaient défoncées, recouvertes d'eau et de broussailles : il les dessèche, les défriche et il comble les trous. Les rivières sortaient de leurs lits encombrés de vase : il cure les lits et les y fait rentrer. Il ouvre des routes nouvelles et creuse et rectifie des fleuves pour les rendre navigables. Ici, comme à la bâtisse, l'armée travaille avec les paysans et les ouvriers. C'est qu'il faut tout de suite faire circuler les marchandises et ouvrir les débouchés. Le roi a déjà traité avec une compagnie russe, qui achètera du drap de Kœnigsberg pour l'armée de la tsarine. Il espère que les paysans vont exporter leur bétail et leur beurre, et que le commerce de Prusse sera enlevé aux Hollandais et aux Anglais qui « sucent la graisse de son pays ». — « Toutes les nouveautés que j'ai faites pour le commerce, Dieu le sait, dit-il, et que j'ai fait cela pour que le plat pays florisse. »

Il défend sa plantation de Prusse contre les ennemis du travail de l'homme. « Ici, disait-il, il y a autant de loups que de moutons. » Les paysans, impuissants à défendre leurs bêtes, laissaient troupeaux et maisons, et s'en allaient : le roi organise de grandes chasses et offre des primes aux tueurs de loups; le mal était si grand que la prime monte de 1 à 16 thalers par tête de vieux loup.

Même guerre aux ours et aux sangliers; mais les petites bêtes sont aussi méchantes que les grosses; les moineaux prélèvent plus que la dîme sur les fruits de la terre et des arbres : chaque paysan devra présenter chaque année un certain nombre de têtes de moineaux, le propriétaire 12 têtes, et le berger 6. Par centaines de mille furent massacrés ces malfaiteurs.

Le roi se mesure avec un ennemi plus cruel encore, la peste des animaux. Toutes les précautions imaginables, il les prend, les amende et les perfectionne. Il impose au bétail étranger des certificats d'origine et des quarantaines. Il ordonne que les cadavres des animaux soient enterrés avec cornes et peaux et saupoudrés de chaux, à cinq aunes de profondeur, afin que l'herbe qui poussera sur les sépultures ne donne pas la contagion aux chiens et aux corbeaux qui ensuite la propageraient. Il prescrit la surveillance des bêtes malades et la purification des vêtements des pâtres qui les soignent, et l'isolement des lieux infectés, d'où ne sortiront ni bêtes ni gens. Pour les contrevenants, il édicte des peines terribles, même la mort, qui ne lui coûtait guère, comme on sait : l'équarrisseur qui sera convaincu d'avoir dépouillé une bête malade sera pendu. Chaque année, le roi prenait de nouvelles mesures, et, ne sachant plus que faire, il priait tout le monde par affiches de lui donner des conseils.

Frédéric-Guillaume savait que, tant vaut l'ouvrier, tant vaut l'œuvre. Ce despote s'élevait par le sentiment de l'intérêt bien entendu jusqu'à comprendre la dignité de l'homme. Il protège les paysans contre leurs seigneurs,

qui les traitent comme des bêtes. Il supprime les corvées et les redevances abusives, et défend contre l'usurpation des féodaux l'héritage des pauvres. Chez lui, dans ses domaines, il abolit le servage : « Sa Majesté a considéré que c'est une noble chose que les sujets se glorifient d'être, au lieu de serfs, des hommes libres. Ils font leur travail et métier avec d'autant plus de zèle qu'ils travaillent pour eux et qu'ils sont plus sûrs de posséder leur champ et leur propriété, pour eux et pour les leurs, dans le présent et dans l'avenir. »

Comme le servage, la barbarie est improductive; et, comme la liberté, l'église et l'école sont fécondes. Frédéric-Guillaume, l'année même de son avènement, avait pris des dispositions pour rendre l'enseignement obligatoire dans ses États. Quatre ans après, il édictait l'obligation, attendu que les parents négligent d'envoyer leurs enfants à l'école, et qu'à cause de cela « la pauvre jeunesse demeure ignorante de la lecture, de l'écriture et du calcul aussi bien que des choses hautement nécessaires à son salut ». Mais comment appliquer la loi en Prusse? Il n'y restait que très peu d'écoles, et dans un état pitoyable; aussi rares étaient les églises et les pasteurs : la plupart des sujets du roi étaient obligés de faire de longs voyages pour trouver un prêche. Frédéric-Guillaume demande aux universités de Halle et de Kœnigsberg de lui fournir des maîtres et des ministres de l'Évangile, qui sachent la langue lithuanienne, pour être compris par leurs élèves et leurs ouailles. Il donne pour les constructions le terrain, les matériaux, le charroi, et de l'argent. Il presse de ses ordres répétés les

administrations, et s'irrite de leurs lenteurs : « Vous voulez donc maintenir ce pauvre pays dans la barbarie? Mais si je cultive et améliore le pays et que je n'y fasse pas de chrétiens, toute mon œuvre est inutile![1] »

Œuvre chrétienne, œuvre allemande en même temps. C'est d'Allemagne qu'il fait venir les hommes, d'Allemagne les instruments et les méthodes de travail. Les champs devront être labourés, « sans exception par des « charrues allemandes, *absolute mit teutschen Pflügen* ». Ils devront être ensemencés avec de la « semence allemande ». Dans chaque ferme, il veut un maître allemand, et deux principaux valets allemands. Les jardins doivent être établis « sur le pied d'Allemagne ». Le mot allemand revient à toute minute. On sent qu'il est prononcé avec orgueil, un orgueil de conquérant; mais à des conquêtes de cette sorte, qui trouverait à redire?

Frédéric-Guillaume allait très souvent en Prusse. Il y présidait d'interminables séances de commissions, et dictait des ordres sur chacun des points qui lui étaient rapportés. Absent, il envoyait des commissaires munis d'instructions et de questionnaires ; il exigeait d'eux une correspondance abondante, exacte et minutieuse. Il faisait dresser des tableaux avec colonnes pour mettre des chiffres, et pratiquait la statistique dans la perfection[2]. Je ne saurais dire combien de milliers d'ordres il donna. Suivant son habitude, il eut des impatiences, des inquiétudes et des moments de désespoir. Parmi les co-

1. *Wenn Ich baue und verbessere das Land und doch mache keine Christen, so hilft mir Alles nicht...* Stadelmann, p. 60.
2. Voir les *Urkunden* à la fin du volume de Stadelman.

lons, se trouvait plus d'un fainéant et d'un vaurien; même les bons lui donnaient du tracas, quand ils se plaignaient de leurs désillusions à l'arrivée dans ce pays rude, au milieu de ces sauvages. Dès qu'un colon avait épuisé les années de franchise et qu'il lui fallait payer les redevances et les corvées, il criait à l'injustice et à l'oppression. Les officiers du domaine et les chambres voyaient les émigrants de mauvais œil à cause de l'embarras qu'ils causaient, et plus d'une fois ils provoquèrent des révoltes. L'énormité des frais d'établissement étonnait toujours le roi, bien qu'il les eût calculés. En réponse à des demandes de crédit pour payer des dépenses ordonnées par lui, il se soulage un moment en écrivant : « Je n'ai pas le sou », mais il s'exécute, ajoute sur ses registres la somme aux précédentes, et s'effraie devant le total grossissant toujours. A la fin, il aura rebâti 332 villages, 11 villes et porté la population de la province de 440,000 à 600,000 âmes. Il verra dans ses voyages Allemands et Lithuaniens « entourer de haies les villages et les jardins », et que le pays a bonne mine, et que le bétail n'erre plus sans berger dans la campagne. Il mangera du pain lithuanien qui lui semblera bon; il trouvera dans les chaumières du lard et de la viande, et des gens gros et gras. Alors il ne regrettera plus ni peines ni dépenses : « Les millions employés en Prusse, dira-t-il, ne rapportent pas encore de gros intérêts, cela ne fait rien; avec ces millions, le pays a été mis en culture. » Mais avant d'être arrivé à cette satisfaction, il a passé par des transes terribles : « Je ne suis pas content de mon ménage prussien. Je n'obtiens rien; au contraire je m'épuise, moi et

mes autres pays, en hommes et en argent, et commence à croire que je ne réussirai pas. » Quand il était dans cette disposition d'esprit, la moindre mauvaise nouvelle était une blessure. Un de ses meilleurs collaborateurs lui écrivait un jour : « Le cœur me saigne, quand je vois comment, par le grand chagrin et l'altération, la santé et la vie du roi sont mis en danger, alors que la conservation de l'une et de l'autre est de si grande importance. »

LE VOYAGE DU PRINCE-ROYAL EN PRUSSE

Le roi Frédéric-Guillaume pensait donc qu'au lieu de retourner sur le Rhin pour y regarder l'inaction des impériaux, le prince royal ferait mieux d'aller étudier en Prusse l'œuvre de son père ; mais ces mots : « Vous verrez comment j'ai ordonné là-bas l'administration, » ne laissaient pas soupçonner tant de labeur et de tourments. Il s'excusait de n'avoir pas mieux réussi : « Je dois vous avouer que ce pays est encore dans un méchant et misérable désordre. » Il ressent comme l'embarras d'un ouvrier qui a mis dans une œuvre toute sa science et tout son effort, et qui doute d'elle d'autant plus qu'elle lui a coûté davantage et qu'il en a plus joui et plus souffert.

Sans même prononcer le nom de Prusse, Frédéric répondit que, se sachant né pour l'obéissance, il se soumettait à la volonté de son père, mais il écrivit à sa sœur :

« Il veut m'envoyer faire un voyage en Prusse ; c'est un peu plus honnête qu'en Sibérie, mais pas beaucoup ! » Aller en Prusse, c'était, comme il le dit en propres termes, aller à l'étranger. A l'étranger ! Mais cette Prusse, cette Sibérie était le berceau même de la monarchie. Quand le roi disait le *royaume*, ce n'était pas du Brandebourg qu'il parlait, ni des duchés du Rhin ; à Clèves, il n'était que duc ; en Brandebourg, il n'était qu'électeur : en Prusse seulement il était roi. Sa capitale royale était non pas Berlin, mais Kœnigsberg, la ville du sacre. Quelle histoire que celle de ce pays, si Frédéric avait daigné la considérer ! Mais il en était encore à cet état d'ignorance que Hille lui reprochait à Cüstrin, en disant qu'il ne savait pas si ses ancêtres avaient gagné Magdebourg aux cartes ou autrement. D'ailleurs, en vrai fils du XVIII[e] siècle, il méprisait le moyen âge, qu'il ne comprenait pas. Les Teutoniques, ces pionniers de l'Allemagne dans le *far-east* européen, n'étaient pour lui que des fanatiques, des maniaques de la croisade. Plus tard il profanera leurs monuments : dans cette suberbe Marienbourg, résidence des grands maîtres, où le moyen âge a si clairement exprimé la philosophie de son histoire, — car la Marienbourg est à la fois une forteresse, un palais, une église et un monastère, — il mettra des bureaux et des casernes. Il dédaigne les ancêtres dont il est l'héritier. Il est tout au présent, orienté non pas vers la Vistule si lointaine, mais vers le Rhin, vers la terre classique des batailles modernes, où Condé, Turenne, Guillaume d'Orange, Marlborough et Eugène cueillirent les grands lauriers. Son père, il est vrai, ne savait guère

mieux que lui la vieille histoire, mais je crois bien qu'il avait quelque vénération mystique pour Kœnigsberg où il fut sacré. Qu'importe Kœnigsberg à Frédéric, qui a résolu de ne point prendre la couronne sur un autel, et qui fera frapper à son avènement une médaille avec cette légende : Frédéric roi de naissance, *Fredericus rex natura?*

Le prince cependant partit pour la Prusse, et il y fit admirablement ce qu'il avait à faire. Le roi lui avait donné une instruction détaillée : il la suivit de point en point. Il regarda de tout près les régiments, la tenue, la taille et jusqu'au teint des hommes, qu'il trouva trop pâles. Il visita les villages et les domaines, goûta du pain de paysan et en envoya des morceaux au roi. Il s'offensa de l'inégale répartition des redevances, qui épargnait ici le laboureur et ailleurs le ruinait. Il prescrivit des expériences comparées sur des modes de culture. Il ordonna à la chambre de prendre à cœur l'affaire de l'enseignement, et voulut savoir où elle accrochait, *woran sich denn die Sache accrochire*. Il lut, lui aussi, des rapports, et répondit aux questions par des notes marginales en style de son père. Le roi était ravi : « Il m'est particulièrement agréable que vous alliez ainsi dans le détail, *ins Detail*, et que vous vous efforciez de pénétrer au fond des choses; cela, c'est le principal. » Il eut la joie d'expédier des ordres conformes aux propositions de son fils.

Le roi ne s'est donc pas trompé, et Frédéric a tiré profit de son voyage. Il ne l'avoue pas à tout le monde; il écrira, de retour à Ruppin, qu'il arrive du fond de la barbarie, où il a été chargé de commissions auxquelles il

n'entendait pas grand'chose; mais il s'entendait à tout, dès qu'il le voulait ou qu'il y était obligé. Un Français qui le vit à Kœnigsberg admire en lui toute sorte de qualités, parmi lesquelles sa fermeté, et la sûreté de son coup d'œil à « tout examiner »[1].

Il a causé avec le roi Stanislas et les Polonais réfugiés à Kœnigsberg, qui lui ont beaucoup appris sur l'anarchie polonaise. Il a rencontré des dragons du roi de Pologne : les chevaux étaient passables, mais de toutes couleurs, et les cavaliers n'avaient pas bonne mine. Tout autres étaient les soldats de son père. Un jour, après avoir inspecté quatre régiments de cavalerie, il est enthousiasmé, et il lui « démange de se mettre à leur tête pour rabaisser un peu son voisin, cet impertinent Saxon, qui tranche du roi de Sarmatie ». Il a traversé la Prusse polonaise; le pays avait « un cruel aspect de désert »; il n'y a rencontré que des femmes et quelques enfants[2]. Tout autre était la Prusse de son père : « Les villes sont belles, bien peuplées, et, étant bâties dans toute leur enceinte, la plupart ont été obligées de faire des faubourgs; enfin, le monde fourmille dans les villes et le plat pays, et,

1. Portrait de Frédéric par l'abbé Langlois, qui se trouvait auprès du roi Stanislas : « Le prince m'a paru très aimable, instruit pour son âge, porté d'inclination pour nous... aimer la guerre, avoir envie de la faire et d'accord avec nous, avoir du penchant et de l'estime pour le roi Stanislas, de l'antipathie pour l'électeur de Saxe, de la haine, même du mépris pour la cour de Saint-Pétersbourg, être ferme, examiner tout, de sentiments très différents de ceux de son père, poli avec nos dames et nos seigneurs, ayant du goût pour une de nos demoiselles polonaises... et aimer à disculer principalement sur l'immortalité de l'âme (*Affaires étrangères* (Prusse) 1735, novembre).

2. *In dem polnischem Preussen, siehet es grausam wüste aus; man sieht nichts als Weiber und einige Kinder*. Lettre au roi du 27 septembre 1735.

dans une huitaine d'années, ce royaume sera mieux peuplé que la Suisse et la Franconie, à cause de la jeunesse de huit, neuf à dix ans qu'on y trouve, et qui tire son origine depuis les établissements qu'on y a faits. Les Salzbourgeois commencent à se former au génie du pays, et il est certain que ce pays, dans quelques années, sera dans une parfaite culture et à l'abri des malheurs ordinaires. »

Frédéric est sincère dans cette lettre écrite à un ami. Ce n'est donc pas une Sibérie, cette Prusse ; ce n'est pas une barbarie ; ce n'est pas un pays étranger, c'est la terre royale, refaite par le roi. Malgré lui, il s'est instruit en l'art paternel, qu'il pratiquera plus tard, de « bâtir » une province. C'est peut-être au cours de ce voyage qu'il se promit de ne jamais signer un ordre, quand il serait roi, sans s'être demandé si son père l'approuverait. Le père, une fois de plus, lui avait rendu service en forçant ce génie jeune encore, et qui ne se plaisait qu'aux lettres, à la philosophie ou aux grands projets de politique et de guerre, à regarder *ins Detail* sa laborieuse façon de régner. Quand Frédéric, après six semaines d'absence, rentra dans la « garnison chérie », pour y reprendre la belle pelisse et le livre au coin du feu, il avait fait dans la réalité une bonne lecture.

CHAPITRE DEUXIÈME [1]

L'IDYLLE DE RHEINSBERG

LE PAYS ET LA VILLE

Le voyageur qui sort de Neu-Ruppin pour se diriger au nord vers le Mecklembourg parcourt un des pays les plus tranquilles qu'il y ait au monde. La route est de sable pur où le pas des chevaux s'étouffe ; à la montée des *Kahlenberge*, — les monts chauves, — les roues s'enfoncent; l'effort de l'attelage secoue la voiture dans l'ornière, et l'essieu gémit. Je fus hanté pendant ce voyage

1. Œuvres de Frédéric le Grand (Preuss) : *Friedrichs Briefwechsel mit dem Könige Friedrich-Wilhelm I seinem Vater*, t. XXVII, 2e partie; Correspondance de Frédéric avec la margrave de Baireuth, même tome, 1re partie; avec le comte de Manteuffel, t. XVI et t. XXV; avec M. de Camas, t. XVI; avec le comte de Schaumbourg-Lippe, *ibid.;* avec M. de Suhm, *ibid.*; avec la marquise du Châtelet, t. XVII; avec M. Jordan, *ibid.*; avec M. Duhan de Jandun, *ibid.*; avec le comte Algarotti, t. XVIII; avec le baron de la Motte-Fouqué, t. XX; avec Voltaire; t. XXI; avec M. de Grumbkow, t. XXIV; avec la reine Élisabeth sa femme, au t. XXVI. (Ces correspondances sont à utiliser pour les années 1736-1740). — *Paralèle de la liberté et des agréments que je goûte ici dans ma retraite avec la vie pleine de trouble et d'agitation que mènent les courtisans; A la divine Émilie; Poème adressé au sieur Antoine Pesne; Trois Épîtres à Jordan; A Césarion; Épître à M. de Chasot; Épitre sur la nécessité de remplir le vide de l'âme par l'étude*, poésies, au t. XIV des Œuvres

par l'idée de l'obscur effort continu, qui est le trait principal de l'histoire de la Prusse.

Le long du chemin s'alignent des bois de pins très bien tenus, comme il convient à des bois du roi. Des poteaux noir et blanc, portant la couronne d'or, donnent le nom de la circonscription royale forestière. Par endroits s'ouvrent des clairières; un groupe d'habitations apparaît; une chute d'eau fait mouvoir une scierie. Le bois et l'eau sont les seules richesses de ce canton; au bord de la rivière, des prairies verdoient à fleur de sable, d'un vert pâle, mais quand l'eau manque et cesse la forêt, l'œil ne distingue pas la route sablonneuse des champs sablonneux, où croissent le seigle et la pomme de terre clairsemés; il faut qu'une quantité de petites bornes tachées de chaux dessine le chemin.

Après une dizaine de kilomètres, on découvre Rheinsberg dans un vaste défriché. Pour embrasser l'aspect du pays, gagnez à gauche une colline où s'élève une tour nommée le phare, et bien nommée, car la mer semble toute proche; des lignes de dunes ondulent mollement vers le phare, qu'on dirait soulevé par une vague plus

de Frédéric-le-Grand. — Archives du ministère des affaires étrangères, correspondance de Prusse, années 1736 à 1740. — Jordan, *Voyage littéraire*. — Bielfeld, *Lettres familières et autres*. — *Koppe, Chronik von Rheinsberg, verbunden mit den wichtigsten Begebenheiten der vaterländlichen Geschichte*. — Hennert, *Beschreibung des Lustschlosses und Gartens... zu Rheinsberg*. — Hamilton, *Rheinsberg*, traduit de l'anglais par R. Dielitz. — Preuss, *Friedrichs des Grossen Jugend und Thronbesteigung*, et *Friedrich der Grosse mit seinen Verwandten und Freunden*. — Koser, *Friedrich der Grosse als Kronprinz*. — Von Schlözer, *General Graf Chasot*. — Von Knobelsdorf, *Georg Wenceslaus von Knobelsdorf*. — P. Seidel, *Antoine Pesne*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, livraisons des 1er avril, 1er mai et 1er juillet 1891, et *Friedrich der Grosse und die französische Malerei seiner zeit*.

haute. Sous le ciel très pâle, la couche bleu foncé des bois de sapin ferme l'horizon, vers lequel de petites routes tortues cheminent entre des bouleaux dont l'écorce blanche jette de la lumière.

Rheinsberg est une ville plus petite que Neu-Ruppin, refaite aussi après incendie en un style de « résidence » trop ample et magnifique pour ses deux mille habitants. La place du marché, plantée de tilleuls dans l'ombre desquels sont posées de toutes petites maisons, contiendrait nos halles centrales. Elle descend vers le château, dont le corps de logis, en avancée légère, est flanqué de deux pavillons carrés. Après avoir passé sous la porte et traversé une cour, on arrive au bord d'un lac : c'est le Grinericksee, relié par un chenal au lac de Rheinsberg, dont la nappe, surmontée d'îles boisées, s'étend à perte de vue sur la droite. A gauche, au pied du château, s'échappe du Grinericksee une petite rivière, le *Rhin*, qui a déjà traversé des lacs, et en traversera d'autres encore avant de finir dans la plate et molle Havel, près du confluent de cette rivière avec l'Elbe. Rheinsberg est le chef-lieu d'un département de forêts calmes et d'eaux qui sommeillent.

Les seigneurs de ce lieu étaient, au moyen âge, les vassaux des comtes de Ruppin. Au XIIIe siècle, un sire de Rheinsberg avait clos de murs son village, qui devint une ville, mais les habitants demeurèrent en servage, trop pauvres pour acheter, pour conquérir ou même pour désirer la liberté. Ce pays était pourtant rongé par des hobereaux, qui vivaient sur les meurt-de-faim leurs sujets. Plusieurs dynasties se succédèrent au bord du

Grinericksee ; après les Rheinsberg, vinrent les Platten, puis les Bredow. Ceux-ci sont restés célèbres grâce à une aventure arrivée à leurs ancêtres. Un jour, le diable, en tournée dans le canton de Ruppin, reconnut que tous les seigneurs étaient du gibier d'enfer ; il les foura dans un sac et les enleva, mais pendant qu'il se reposait sur le clocher d'une église, plusieurs des prisonniers échappés par un trou retombèrent sur le sol ; parmi eux étaient les Bredow, qui conservèrent la seigneurie jusqu'au début de la guerre de trente ans.

Vers ce moment-là, vivait à l'université de Rostock le professeur Eilhard Lubin, auquel il n'eût pas fallu conter des sornettes comme cette légende du diable, car il était un très savant homme nourri fortement de lettres classiques. Il apprit un jour qu'un tombeau avait été trouvé dans une île du lac de Rheinsberg. Le mot Rheinsberg s'écrivait de vingt façons, entre autres celle-ci : Remsberg. Lubin ne douta pas que ce nom ne fût la traduction vulgaire des mots latins *Remi mons*, montagne de Remus, et il conclut que ce tombeau ne pouvait être que celui de Remus, le frère de Romulus. L'histoire, qui accusait le fondateur de Rome d'un fratricide, avait donc menti. Le professeur composa une longue dissertation latine sur « le sépulcre de Remus, frère de Romulus, nouvellement découvert par l'extraction de deux marbres, l'un très ancien et l'autre plus récent, par lesquels est réfutée l'erreur si longtemps répandue du meurtre de Remus par son frère ». Plus d'un siècle après, le savant Pezoldus prenait encore des précautions pour réfuter l'opinion de Lubin, lorsqu'il publiait dans les *Miscellanea lipsensia*

son traité « sur le faux ou tout au moins suspect sépulcre de Remus trouvé dans la marche ». Les gens du pays tenaient à cette légende qui faisait un si grand honneur à leur petit canton. Il n'est pas certain que Frédéric n'y ait pas cru un moment ; il la raconte dans une lettre datée de *Remusberg* à Voltaire qui s'en amuse.

En l'an 1618, les Lochow achetèrent la seigneurie aux Bredow, qui l'avaient à peu près épuisée ; les villages étaient quasi-déserts et le terroir abandonné. Pendant la guerre de trente ans, les Impériaux et les Suédois, Wallenstein et Torstenson passèrent et repassèrent sur cette misère, pillant et torturant les derniers habitants et brûlant les dernières maisons : Rheinsberg ne garda que six masures. Après quelques années de paix, les Suédois nos alliés envahirent le pays de nouveau, pour rappeler des bords du Rhin le grand-électeur, qui combattait contre nous ; les Lochow n'avaient plus de quoi vivre, quand ils s'éteignirent en 1685. Mais c'était l'année de la révocation de l'édit de Nantes ; déjà un certain nombre de Français s'étaient refugiés en Brandebourg sans attendre le dernier acte de la persécution, et ils étaient entrés dans l'armée ou dans les conseils du grand-électeur. Ce prince donna Rheinsberg au général du Hamel, qui le vendit au conseiller secret Chenevix de Béville. Des huguenots arrivèrent bientôt dans ces solitudes, et Rheinsberg eut sa communauté de réfugiés qui élut un pasteur.

La petite ville était devenue à peu près française, lorsque Frédéric la visita et eut l'idée d'acheter la seigneurie aux Béville. Son père ne le laissait vivre en garçon à Neu-Ruppin qu'en attendant qu'il eût trouvé

une maison où loger la princesse royale et le train d'une petite cour. Le prince fut séduit par la tranquillité du pays et par le charme de son paysage, peut-être aussi, la petite ville étant plus éloignée de Berlin que Neu-Ruppin, n'était-il pas fâché d'allonger de quelques milles de sable le chemin entre son gracieux père et lui. Dans les premiers jours de l'année 1734, l'acte d'acquisition était signé par le prince; le roi le confirma, quelques semaines après, et il donna une bonne part du prix d'acquisition : le reste fut prélevé sur la maigre dot de la princesse royale.

LE CHATEAU DE RHEINSBERG

Frédéric-Guillaume voulut que la ville fît toilette pour recevoir son nouveau seigneur. Il ordonna de laver et de peindre les maisons, de remplacer les toits de paille par des toits de tuiles et d'ardoises, et de paver la rue principale et la place du marché. Il abolit les redevances de servage, octroya des privilèges pour tous les corps de métier imaginables[1] et fit planter des mûriers dans le cimetière. C'est à croire qu'il s'imaginait que Rheinsberg pût devenir tout à coup une grande ville, mais c'était sa manière de demander le plus pour avoir le moins : l'occasion se présentant de nettoyer un endroit mal-

1. Dix privilèges furent accordés par lui à des corps de métier en dix mois. Koppe (ouvrage cité).

propre et de le relever de sa misère, il l'avait saisie.

Cependant les architectes démolissaient en grande partie le vieux château seigneurial et ils en transformaient les restes. Dès le milieu de la troisième année, la résidence était habitable. Le prince, la princesse et la petite cour s'y installèrent dans l'été de 1736. Frédéric avait approuvé le plan, donné ses idées et inspiré les artistes décorateurs. La maison fut faite sous ses yeux et pour lui, et, comme l'homme qui bâtit son logis à sa guise y exprime sa façon de vivre et même quelques-unes des idées qu'il se fait de la vie, le château de Rheinsberg est un document sur l'histoire de la jeunesse de Frédéric.

Le château est dans le style du XVIIIe siècle, qui aimait les proportions réduites et la simplicité élégante, parce que le XVIIe avait aimé la grandeur et la majesté froides[1]. C'est un bâtiment quadrangulaire, dont les deux longs côtés font façade sur la ville et sur le lac. Une saillie de

1. Le château de Rheinsberg fut donné par Frédéric après son avènement au prince Henri, qui y mourut en 1802 et y fut enterré. Sur son monument funèbre (une pyramide) se lit l'inscription qu'il composa lui-même, en style philosophique : « Jeté par sa naissance dans ce tourbillon de vaine fumée — Que le vulgaire appelle Gloire et Grandeur — Tourmenté par les passions des autres — Agité par les siennes, etc... » Après sa mort, le château fut délaissé, dépouillé à peu près de tout ce qui pouvait être emporté, et oublié. Dans ces dernières années, la famille royale à qui ce domaine appartient s'y est intéressée, surtout, autant que j'ai pu savoir, après la visite que fit à cette ruine S. A. R. la Princesse Royale de Prusse, aujourd'hui S. M. l'Impératrice Frédéric. La maison, toujours vide, est au moins entretenue proprement, et reçoit à époques réglementaires, des couches de badigeon. Les visiteurs y sont rares, le chemin de fer n'allant pas à Rheinsberg. Le gardien, un invalide de la guerre de 1866, espère que, comme l'empereur Guillaume II a beaucoup de fils, Rheinsberg redeviendra un jour une résidence. — C'est un sujet d'étonnement pour un étranger que la maison où Frédéric vécut ses années heureuses, soit si négligée.

corniche, une ligne d'encadrement au-dessus des fenêtres, des appuis de croisée en fer forgé où sont dessinées des lyres, des balcons, quelques statues symboliques et des vases composent tout l'ornement. La façade du lac déroge un peu à cette simplicité. L'architecte avait gardé une tour de l'ancien château, qui marque aujourd'hui l'extrémité de l'aile gauche : une autre fut construite en pendant à l'autre aile. Entre les deux tours règne une rangée double de huit paires de colonnes corinthiennes, montée sur dix marches et portant une galerie. Vue du lac, la maison est aimable, ouverte et accueillante : la colonnade et les tours, qui dépassent le faîte de quelques pieds, lui donnent un petit air de grandeur.

A l'intérieur, une grande salle occupe toute l'aile droite; le reste est aménagé en petits appartements pour la vie intime, intime et gaie, car l'ornementation est un décor de fête : plafonds peints et sculptés, pilastres cannelés, consoles portant bustes antiques, et des fleurs, des rinceaux, des coquilles, des acanthes, et ce dessin léger, ennemi des arêtes et des angles, dont les lignes se raccordent dans une harmonie charmante. Les artistes égayèrent les murs des joyeusetés de l'Olympe, entremêlées d'images de philosophes et de héros de l'antiquité.

A la vérité, on s'aperçoit bien qu'on n'est pas à Trianon. Les lambris sont en stuc, ce marbre des princes pauvres ; dans les scènes érotiques sculptées sur les portes de la grande salle, l'artiste va droit au fait et ne sait point badiner avec l'amour. La main n'est pas assez légère pour donner à la sculpture, qui tranche par reliefs brusques sur le panneau, l'air d'une efflorescense natu-

relle de la boiserie. L'ensemble est pourtant très joli. Le premier salon de l'appartement du prince et de la princesse, la seule pièce bien conservée, est tout en fenêtres, en portes et en glaces, surmontées de médaillons et de trophées de bois doré, que prolongent des branches porte-bougies. Au-dessus de la cheminée, une grande toile représente Apollon qui saisit au sein Daphné, un joli corps laiteux avec des cheveux blonds et des yeux humides. Au plafond, Mars prend le menton de Vénus, dont un amour enlève la tunique; d'autres amours jouent avec les armes du dieu.

Tout cela était du temps, et point de l'invention de Frédéric, mais il aimait le goût de son siècle. La mythologie mignarde était, avec la philosophie, la source de sa poésie. Le décor des divinités folâtres, où s'égarent les têtes graves des sages d'autrefois, était fait pour lui. Il n'aimait pas la peinture austère. Ses peintres favoris étaient Watteau et Lancret ; il avait une chambre pleine des toiles de ces gracieux maîtres. Pesne, le décorateur principal de la maison, ayant voulu s'adonner à la peinture religieuse, le prince lui écrivit :

Abandonne tes saints entourés de rayons :
Sur des sujets brillants exerce tes crayons.
Peins-nous d'Amaryllis les grâces ingénues,
Les nymphes des forêts, les grâces demi-nues,
Et souviens-toi toujours que c'est au seul amour
Que ton art si charmant doit son être et le jour.

Frédéric demandait à l'art, quel qu'il fût, architecture ou musique, peinture ou sculpture, de lui procurer du plaisir. Il ne voulait voir que des images aimables et

des couleurs claires : couleur de chair, gris de lin, bleu de lin, bleu céladon, rose. Était-ce que son humeur fût tout à la joie? Mais cela veut dire peut-être tout le contraire. Il demeurait comme opprimé par les souvenirs de sa jeunesse, et les idées où il allait s'arrêter sur la destinée de l'homme étaient austères et tristes; c'était bien le moins que le dehors fût joyeux et lui sourît.

Rheinsberg était le lieu de plaisance qu'il avait rêvé à Neu-Ruppin, une jolie maison pour la vie noble et tranquille. Quand elle fut achevée, il fit écrire au front de la voûte d'entrée, au-dessous des statues de la Poésie, de la Musique, de la Peinture et de la Géométrie : *Frederico tranquillitatem colenti*[1]. Réfugié loin de ses souvenirs, il allait vivre au jour le jour, priant chaque journée de lui être douce.

Cependant, à Rheinsberg comme à Neu-Ruppin, il songeait à l'avenir; tout le monde y songeait autour de lui, et puisque je parlais de documents sur la jeunesse de Frédéric, en voici qui valent des pages de mémoires.

Le pont sur le fossé, devant l'entrée principale, était décoré des statues de Mars, de Vénus, de Saturne et de Diane, de Jupiter, d'Apollon, de Mercure et de l'Aurore : c'était le cortège du soleil levant. Au plafond de la grande salle, la Nuit s'en va, d'un vol rapide, entourée d'oiseaux et de rêves. Diane la suit, le croissant au front; puis la Renommée qui tient d'une main la trompette, et tend,

1. FREDERICO
TRANQUILLITATEM COLENTI
CIƆIƆCCXXXIX.

de l'autre, une couronne au soleil qui va venir. Un cortège d'amours qui jouent avec des guirlandes de fleurs précède Vénus environnée d'étoiles ; tout près, se cabrent les chevaux du soleil levant ; ils désarçonnent un amour qui est précipité vers la terre où tombent ses flèches et ses fleurs ; Apollon paraît, ou plutôt paraissait, — car la fresque a souffert en cet endroit, — rayonnant sur son char d'or. Au temps où la peinture avait l'éclat de sa fraîcheur, c'était une grande scène lumineuse en couleurs d'aurore, une scène triomphale : « le Soleil levant qui chasse les méchants démons de la Nuit. » L'allégorie était parlante et parlait clair. Au-dessous du cortège, à côté de l'Océan et d'Amphitrite encore endormis, une figure, la tête levée, les bras vers le soleil attendu, semble crier : *Adveniat regnum tuum !* Monseigneur, que votre règne arrive !

LE SERVICE DE LEURS ALTESSES

Au château de Rheinsberg, Leurs Altesses Royales avaient auprès d'elles un service d'honneur et des amis. Le service était fait par des personnes que le roi avait choisies presque toutes, mais qui étaient pourtant d'agréables personnes ; le prince avait recruté les amis avec soin. Il avait cherché des intelligences d'aptitudes variées, mais qui toutes fussent des intelligences. Il s'accommodait des variétés d'humeur, pourvu que la bonne humeur

dominât. Il avait arrangé sa compagnie à son goût, comme il avait meublé sa maison, ou plutôt, il l'avait composée comme un concert; il y présidait avec l'autorité et avec la grâce d'un chef d'orchestre habile et charmant.

Mme de Katsch, grande-maîtresse de la princesse, avait les qualités de l'emploi : la soixantaine, un air de dignité et les manières de la grande politesse. Quand les convenances étaient en péril, ce qui arrivait de temps en temps dans cette jeune cour, elle présentait des remontrances en faisant une révérence profonde, mais elle n'était point revêche, ni trop grondeuse. Les demoiselles d'honneur étaient Mlle de Schack, point belle, maïs qui avait la main bien coupée, et dont le joli pied dépassait toujours le bord de son panier, et Mlle de Walmoden, une blonde gracieuse et vive, qui rappelait au prince les charmes d'Iris. Ces trois dames habitaient la maison ; d'autres y faisaient des visites fréquentes.

Mme de Kannenberg, fille du général de Finkenstein, avait été la camarade du prince, qui l'aimait pour la communauté de leurs souvenirs et parce qu'elle était « née pour la société ». Mme de Morien était la femme du grand-maréchal de la reine, un fort brave homme de qui l'on contait une histoire drôle. Un jour, sir Charles Hombury Williams, lui ayant adressé un de ses compatriotes, le comte d'Essex, qui désirait être présenté à la reine, avait terminé sa lettre par cette plaisanterie : « Vous pouvez être assuré que ce comte d'Essex n'est pas celui à qui la reine Élisabeth a fait couper la tête. » Consciencieux comme il était, M. de Morrien jugea qu'il

devait exactement répéter ces paroles à la reine de Prusse : « Madame, le comte d'Essex.., mais je puis assurer Votre Majesté que ce n'est pas celui qui a été décapité par ordre de la reine Élisabeth. » Mme de Morrien avait de l'esprit pour deux et de si vif qu'on la nommait le Tourbillon; elle était avec cela fort sérieuse, et l'on allait chez elle « faire une partie de raison, comme on va ailleurs faire une partie d'hombre ». Mme de Brandt plaisait au prince par la grâce de sa conversation ; elle aurait voulu lui plaire pour d'autres motifs, et il ne tint point qu'à elle que M. de Brandt se repentît de la mener si souvent à Rheinsberg, où il était goûté pour son talent à organiser des représentations de théâtre. Les méchantes langues disaient encore que la petite Tettau, qui jouait la comédie à merveille avec un visage d'enfant ingénu, avait un bel avenir à la cour de Prusse; Frédéric l'appelait sa Finette, mais les intrigues amoureuses n'allaient pas loin à Rheinsberg, le prince n'ayant pas un de ces tempéraments forts qui font les chairs faibles. Il apprit du moins à se plaire en la compagnie des femmes. Il plaisantait bien le goût frelaté de ces Allemandes, qu'il comparait au teint fardé des Françaises, mais il savait à Rheinsberg, ce qu'il oubliera bientôt, « que les femmes répandent des charmes inexprimables dans le commerce de la vie »[1].

La princesse royale avait pour aumônier Antoine Deschamps, fils d'un Français réfugié en Mecklembourg.

1. « En faisant même abstraction de la galanterie elles sont d'une nécessité indispensable dans la société. Sans elle, toute conversation est languissante... »

C'était un jeune homme fort instruit en religion et en philosophie. Il avait appelé sur lui l'attention de Frédéric par une traduction d'un traité de Wolf, où est développée la pensée de Platon que les hommes seront heureux quand ils seront gouvernés par des philosophes. Deschamps traduisit encore la *Logique* du même maître, qu'il envoya au prince avec une dédicace où il annonçait la venue prochaine d'un nouvel Auguste, d'un nouveau Trajan, qui rendrait un culte public à la vertu.

Ce jeune pasteur savait se pousser dans le monde, et ne dédaignait pas, comme on disait, « les temporalités ». Frédéric n'aimait pas les flagorneurs, ni les ecclésiastiques, mais un ecclésiastique philosophe, et qui se proposait, comme Deschamps, d'appliquer la méthode de Wolf à la discussion des textes sacrés, trouvait grâce devant lui. Il le fit venir à Rheinsberg pour le donner à la princesse. Quant à lui, il n'assistait pas aux prêches du château. En sa qualité de colonel, il était lui-même un peu ministre de l'Évangile. Le dimanche, il allait à Neu-Ruppin faire un sermon à son régiment, auquel il récitait des traductions de Bourdaloue, de Fléchier et de Massillon. Et voyez-vous ce prince libre penseur et fils d'un roi protestant dévot, qui chevauche de bon matin par les bois, en repassant dans sa mémoire les classiques de notre chaire française? Le voyez-vous descendu de cheval, entrer dans quelque masure nue, et, devant ces corps raides et ces rudes visages de soldats, dire de sa voix claire, avec le talent qu'il avait pour déclamer, les paroles jadis entendues par Louis XIV et par Mme de Sévigné ou par les roués et les rouées de la Régence?

Le service du prince royal était dirigé par le maréchal de cour Wolden, que Frédéric connaissait depuis longtemps, puisqu'il avait vécu avec lui les deux années de Cüstrin : il le trouvait insignifiant et bavard, mais il était habitué à ce brave homme, qui arrivait au retour de l'âge sans avoir commis une méchanceté, très bien d'ailleurs dans son office, où il mettait, comme Mme de Katsch, de la politesse et de la dignité. Au contraire, le prince continuait à se défier du colonel von Bredow, qu'il appelait l'Argus, et qu'il aurait voulu laisser à Ruppin. Il réservait sa confidence et son affection pour le major Senning, son maître de mathématiques, un vieillard savant, aimable et gai, qui avait laissé une jambe en Flandre et l'avait remplacée par une jambe de bois, mais si bien faite et si adroitement recouverte d'une guêtre blanche, qu'on avait peine à la distinguer de la vraie.

LES AMIS MILITAIRES DU PRINCE ROYAL

Frédéric voulut avoir auprès de lui des officiers qui fussent ses camarades. Il avait connu à Cüstrin Dietrich von Keyserlingk, pour lequel il s'était pris d'une vive affection. Il avait désiré l'emmener à Ruppin; le roi n'y avait pas consenti, mais il permit à son fils de l'appeler à Rheinsberg, où son arrivée fut saluée comme « le lever d'un soleil perçant les ténèbres d'une nuit d'hiver ». Keyserlingk avait été un écolier prodige à l'université de

Kœnigsberg ; il y était demeuré célèbre pour avoir soutenu ses thèses en allemand, en français, en latin et en grec. Il était érudit en lettres anciennes et modernes, faisait des vers, et traduisait, — en français, bien entendu, — les odes d'Horace ; il était musicien, danseur, gros mangeur, et buveur, *et cætera*. D'origine courlandaise, sa taille était courte, ses yeux petits, son nez large, sa bouche laide et son teint jaune brunâtre. C'était un homme d'une autre race, mais civilisé comme personne, aimable dès la première rencontre, traitant un inconnu de façon à lui faire croire qu'il avait depuis longtemps l'honneur d'être son ami intime. En un moment, il récitait des morceaux de la *Henriade* et des tirades de vers allemands, parlait chevaux et chasse, dessinait quelques entrechats et quelques pas de « rigaudon », puis il passait à la politique, à la mathématique, à la peinture, à l'architecture, au militaire, trouvant d'une matière à l'autre des transitions heureuses. Aussi bien qu'à travers les idées, il circulait dans la maison en tourbillonnant « comme Borée dans le ballet des roses ». Il adorait son prince, parlait de lui à tout propos, et il souhaitait que tout le monde le connût et l'aimât. Frédéric l'appelait son meilleur ami, son tout [1].

1. Il envoya Keyserlingk à Voltaire, auquel il écrivit : « Césarion a le malheur d'être né Courlandais..., mais il est le Plutarque de cette Béotie moderne. Je vous le recommande au possible. Confiez-vous entièrement à lui. Il a le rare avantage d'être homme d'esprit et discret en même temps. Je dirai en le voyant partir :

Cher vaisseau, qui portes Virgile,
Sur le rivage athénien... »

Il y a, au château royal de Berlin, un portrait de Keyserlingk par

Le major Stille était aussi un savant. Il étudiait à l'université de Helmstadt, quand il entra au service du roi de Prusse dans la guerre contre Charles XII. La guerre finie, il prit un congé pour achever ses études à l'université de Halle. Homme tranquille, sérieux et dévot, mais point dépaysé dans ce milieu, puisqu'il savait écrire et parler en plusieurs langues.

Il fallait bien que la France fût représentée dans cet état-major de Frédéric. Le baron de La Motte-Fouqué était né à La Haye en 1698; il avait appris la guerre à une rude école, comme page du prince d'Anhalt, qui, lui trouvant un nom de consonance trop française, lui avait enjoint de signer Fouquet. Frédéric l'avait connu à Cüstrin et retrouvé sur le Rhin, dans la campagne de 1734. Fouquet, ou, n'en déplaise au vieux Dessau, Fouqué avait, outre sa grande valeur d'officier, des talents de société; il jouait la tragédie, pas bien, d'ailleurs, et même il eut à Rheinsberg un bruyant insuccès dans le rôle de Mithridate, mais Frédéric lui savait gré de sa bonne volonté. Il regretta le baron lorsque celui-ci, brouillé avec Dessau, dut aller prendre du service en Danemark. Heureusement, Frédéric avait alors auprès de lui un autre Français, le comte de Chasot.

Chasot était né à Caen, en 1715, d'une très vieille famille bourguignonne, transportée en Normandie de-

Pesne : large face rouge de buveur, tricorne galonné posé à la diable sur la tête, chemise déboutonnée au col et aux manches, débraillement de toute la personne. Keyserlingk se verse une énorme rasade. Près de lui, le gibier qu'il vient de tuer; par terre, un livre. Ce sont bien là tous ses attributs.

puis un siècle environ. Après avoir étudié chez les jésuites de Rouen, au collège de Joyeuse, il était entré au corps des cadets gentilshommes, à Metz. En 1734, il faisait la campagne du Rhin, comme lieutenant dans le régiment de Bourbonnais. A l'armée se trouvaient de jeunes courtisans, promus officiers pour la guerre, incapables de commander et d'exercer leurs soldats, et à qui l'on avait conseillé de s'instruire auprès de leurs camarades sortis du corps des cadets; mais ces jeunes seigneurs croyaient que la naissance, la bravoure et les beaux habits conféraient toute la science militaire. Il n'y avait pas de jour où leur impertinence ne causât quelque mauvaise affaire. Le malheur voulut que celui de ces Parisiens avec qui Chasot eut à en découdre fût un parent du duc de Boufflers, courtisan de grande marque et pair de France, à qui appartenait précisément le régiment de Bourbonnais. Après qu'il eut laissé son homme sur le terrain, Chasot fut pris de peur : un duel devant l'ennemi était un acte grave d'indiscipline, quand la victime était de la cour et bien apparentée; le jeune homme courut tout droit à l'asile le plus proche, qui était le camp ennemi. Ni lui, ni personne ne pensa qu'il commît une trahison; les officiers de son régiment lui donnèrent une déclaration attestant la parfaite honorabilité de la raison qui le forçait à s'exiler. L'état-major ennemi l'accueillit comme un hôte et le fêta comme un frère d'armes : c'étaient les aimables mœurs d'un temps où la guerre était encore polie, parce qu'elle se faisait entre des personnes qui se voyaient combattre.

Dès que Frédéric apprit l'aventure, il demanda que Chasot lui fût amené. Il était trop heureux de mettre la main sur un jeune Français, non point fils de réfugié, mais Français direct, pris tout vif au sortir du camp de France. Du premier coup, il le garda deux heures à le faire causer. Le surlendemain, il l'invitait à un grand dîner. Pendant qu'on était à table, on annonça qu'un trompette envoyé par le marquis d'Asfeld, général en chef de l'armée française, venait d'amener les chevaux du fugitif : « Vous devriez vendre tout de suite ces bêtes-là qui ne comprennent pas l'allemand, dit le prince Eugène à Chasot, nous nous arrangerons pour que vous n'alliez pas à pied. » Tout de suite, le prince de Lichtenstein achète les chevaux, qu'il paie le triple de leur valeur : « Voyez, dit tout bas le prince d'Orange, combien il est avantageux de vendre ses chevaux à des gens qui ont bien mangé. » Bien entendu, personne n'attendait de l'officier rien qui fût contraire à l'honneur : Chasot était en visite au camp ennemi, et il ne porta pas les armes contre nous; mais le prince royal de Prusse ne voulut point se séparer de lui, et, la campagne finie, il l'emmena à Ruppin; puis, de Ruppin, à Rheinsberg. Keyserlingk, Stille et Fouqué avaient la quarantaine; Chasot était plus jeune que le prince de quatre ans. Frédéric le traitait en pupille ; il lui faisait donner des leçons et prenait plaisir à lui en donner lui-même. Le jeune homme fut frotté de philosophie juste assez pour pouvoir en discuter à table avec une verve française, c'est-à-dire se moquer des philosophes et faire rire à gorge déployée le maître du logis. Il essaya de prendre tous les goûts de la mai-

son, mais son amour pour la flûte ne fut pas heureux, si nous en croyons Frédéric :

Pour Chasot, qui, dans son réduit,
En damné travaille sa flûte,
Qui fait enrager, jour et nuit,
Ses voisins qu'il persécute,
D'un instrument tendre et charmant,
Il tire des sons de trompette[1]...

LES AMIS LITTÉRAIRES

C'étaient là des officiers comme Frédéric les aimait, qui n'avaient pas « contracté dans le service la dureté quant à la conversation et à la société », mais le prince rêvait d'attirer à Rheinsberg un homme de lettres, un véritable homme de lettres de profession pour faire de lui son secrétaire.

« Les ouvrages de Gresset, disait-il au ministre de France, La Chétardie, m'ont extrêmement plu, et je pense qu'il est en état de faire de mieux en mieux. Quelle douceur ne serait-ce pas pour moi, dans la solitude où je suis, d'avoir la compagnie d'un homme d'esprit! Il me formerait le goût et me préserverait souvent

1. Pesne a présenté Chasot en toilette de bal masqué, tenant le masque de la main droite; l'autre main est sur la hanche. C'est une très jolie figure : nez retroussé, yeux malins, lèvres relevées par un sourire; le chapeau enrubanné, penché sur l'oreille droite, achève de donner à la physionomie un air de gaieté, de gaminerie et d'impertinence. Le portrait est au château royal à Berlin.

de l'ennui. Tâchez donc, je vous en supplie, que M. l'abbé Gresset veuille entrer à mon service. » Et il s'excusait de ne pouvoir promettre plus que quatre ou cinq cents thalers de traitement annuel avec le vivre et le couvert.

Sur les instances de La Chétardie, qui recherchait tous les moyens de « cultiver les goûts du prince pour la nation », le garde des sceaux Chauvelin appela Gresset, qu'il trouva médiocrement disposé à quitter Paris, où il avait quelque commencement de fortune, pour aller si loin gagner un salaire si mince. Frédéric insista ; il promit, non plus quatre ou cinq cents écus, mais cinq cents écus, et l'argent du voyage, et le vivre et le couvert, plus un avenir magnifique, pour le temps où « il serait à portée de disposer de toutes choses ». Il donnerait alors à l'abbé une autorité sur les catholiques qui sont dans ses États. Il alla jusqu'à promettre de consentir que Gresset se fît revêtir par la cour de Rome de la dignité épiscopale. Or il n'y avait plus en Prusse d'évêque catholique, et, sans doute, le roi Frédéric-Guillaume aurait succombé en un accès de rage, s'il avait su cette fantaisie de son fils d'acheter une plume française au prix d'une crosse.

Gresset ébloui annonce qu'il va se mettre en route. Frédéric lui envoie une lettre de change et lui recommande de bien soigneusement dissimuler sa qualité, pour ne point fâcher le roi de Prusse, qui n'aimait pas « la religion des autres ». Malheureusement le roi fut averti par les nouvelles à la main de Paris, lues à la tabagie, du prochain départ de l'abbé, et il fit un beau tapage. Il fallut inviter Gresset à retarder son départ. Frédéric

était au désespoir. Les nouvelles littéraires de Paris étaient si intéressantes à ce moment-là! Il apprenait qu'une terrible guerre venait d'éclater entre les partisans de Voltaire et ceux de J.-B. Rousseau, et il réclamait les pièces de la querelle. Il avait entendu parler de la *Pucelle* que Voltaire préparait, et souhaitait qu'on lui envoyât la primeur de quelques fragments; mais comme il aurait été mieux informé de toutes choses, s'il avait pu interroger à son aise un homme de lettres arrivant de Paris! Il renouvelle ses instances; avec un peu de précautions, on trompera la vigilance du roi : que Gresset prenne le nom de Sanftar; qu'il se dise officier français, obligé de sortir du royaume pour duel; qu'il aille directement à Hambourg, où il trouvera une lettre de La Chétardie, décrivant le chemin de Rheinsberg dans le plus grand détail, de façon qu'il n'ait besoin d'interroger personne. Ces précautions parurent à Gresset un peu compliquées. La Chétardie eut beau rappeler au garde des sceaux qu'il avait promis de procurer un secrétaire au prince, et qu'il lui serait désagréable de manquer sa parole « par la fantaisie d'un particulier ». Ce particulier n'était pas né pour les aventures; il connaissait la réputation du roi de Prusse et craignait, « d'avoir quelque désagrément avec lui ». Le prince lui-même, après plus d'un an que durait cette négociation, finit par rendre à Gresset sa promesse. Il remettait à un temps plus heureux « le plaisir de se donner des satisfactions aussi innocentes[1] ».

1. La correspondance sur ce sujet, commencée le 3 avril 1736, se termine le 7 juillet 1737. On y voit qu'à défaut de Gresset, le prince voudrait avoir « un jeune poète nommé Bernard ». Il désire savoir si

A défaut d'un Parisien, le prince se choisit un secrétaire parmi les réfugiés, et il eut la main heureuse. Jordan, né à Berlin en 1700, — il était donc de douze ans l'aîné du prince, — avait été pasteur dans l'Uckermark ; la perte de sa femme, la douleur qu'il en ressentit, sa mauvaise santé, peut-être aussi la faiblesse de sa foi, le déterminèrent à quitter le ministère. Un de ses frères lui offrit les moyens de faire un voyage à l'étranger. Il hésita, se demandant si un homme de lettres doit voyager. La négative et l'affirmative lui semblaient pouvoir être soutenues par d'égales bonnes raisons. Comme il avait au fond l'envie de faire son tour d'Europe, il se persuada qu'un homme de lettres « ne peut être accusé de perdre son temps s'il voyage dans le dessein de visiter les bibliothèques, de connaître les savants hommes, de voir les cabinets des curieux, de visiter les ateliers des fameux artistes, d'observer les débris de l'antiquité, les pièces peintes, gravées ou sculptées, que la noble curiosité des hommes a su soustraire à la voracité du temps ». Il s'appuya, en bon classique, de l'autorité d'un ancien, de Sénèque, qui engage le philosophe à étudier les différents caractères des hommes, la nature des climats, la température de l'air, et la disposition des rochers et des montagnes. Et il partit.

Une fois en route, il oublia les conseils de Sénèque. Il n'a pas l'air d'avoir vu la nature, ni en Allemagne, ni en France, ni en Angleterre, ni en Hollande. Dans le livre

Gresset est gentilhomme. La Chétardie insiste très vivement pour qu'on procure au prince un nouveau Français à mettre auprès du Prince royal. « Cela, dit-il, compléterait Chasot. » (Archives des Affaires étrangères.)

où il raconte son voyage, il remplace les descriptions par des listes de relais. Des caractères des hommes, il n'aurait rien dit, si la France ne l'avait intéressé passionnément. Il a été ravi de trouver, dès Strasbourg[1], les manières françaises. A Paris, après le premier étourdissement causé par le tumulte, il admire un peuple « bon et officieux », honnête envers les étrangers ; les marchandes obligeantes et polies, qui engagent par leurs manières prévenantes à acheter ce qu'elles offrent et à payer le prix qu'elles demandent ; les comédiens, qui lui paraissent les meilleurs du monde. Il s'offense du spectacle des processions, et les miracles du diacre Pâris et les convulsions du chevalier Folard lui inspirent une dissertation, où il a le tort d'avoir raison en un trop grand nombre de pages. Un personnage serviable, qui est venu s'asseoir auprès de lui sous les arbres des Tuileries, lui a donné des doutes sur la vertu des dames de Paris. Il se moque de la profusion du rouge sur les joues de ces dames, et de la grandeur de leurs paniers et du tour de main qu'elles ont pour éviter la rencontre des paniers voisins et le heurt des arbres dans les petites allées, de leur habileté à disposer cette cage pour satisfaire certains besoins en ayant l'air de penser à autre chose. Ces remarques, et une comparaison entre les dames anglaises et les dames françaises, — il dit qu'il faut regarder celles-là sans leur parler, et parler à celles-ci sans les regarder, — sont les seules qu'il ait faites sur les caractères des nations.

1. « Cette ville n'a rien de fort riant par rapport à la situation du lieu ; mais tout y est riant par rapport aux manières françaises qui y règnent. » (Jordan, ouvrage cité, p. 25.)

En revanche, il ne manque pas de décrire les cabinets de curiosités ; celui de M. l'apothicaire Linck, de Leipzig, où il a vu des animaux, des métaux, des pierres, des coquillages, des pétrifications, quelques monstres et une machine concave en bois par le moyen de laquelle on peut allumer une chandelle, pourvu qu'on expose au foyer, à un pied de distance, un charbon allumé ; et celui de la maison des orphelins à Halle, où se trouvent réunies la divinité Visthu, qu'on adore au Malabar, plusieurs divinités des Germains et des tarentules conservées dans l'esprit de vin.

A Paris, il visita toutes les bibliothèques, et bouquina sur le quai Saint-Augustin, heureux quand il découvrait un catalogue ou quand il apprenait d'un libraire le nom de l'auteur d'un ouvrage anonyme.

Chez les écrivains et les savants illustres, il passa les heures les meilleures de son voyage. Il fut charmé par un air de politesse et de belle humeur qu'il trouva chez tous excepté chez Voltaire : « ce jeune homme maigre, qui semble attaqué de consomption et dévoré d'un feu aveugle », souffrait comme un martyr des parodies de son *Temple du goût*[1]. Fontenelle regarda Jordan de son œil vif et fin ; il lui parla de l'impertinente question du père Bouhours : « Si un Allemand peut avoir

1. « Je fus rendre visite à M. de Voltaire. C'est un jeune homme maigre, qui paraît attaqué de consomption et *cæco carpitur igne*. Il travaille trop pour son état... Il est poli. Sa conversation est vive, enjouée et pleine de saillies. Il possède bien toutes les beautés des anciens poètes. Sa *Henriade* qu'il appelle son enfant gâté est une pièce unique en son genre. Si ses tragédies ont des défauts, elles ont toujours une infinité de beautés qui charment et qui ravissent... »

de l'esprit, » et la désapprouva en citant l'exemple de M. de Leibniz et de plusieurs autres illustres Allemands qui font voir combien ce jésuite s'était trompé. Il tint à Jordan vingt autres discours où respirait un air de paix et de charité. L'abbé de Saint-Pierre se montra plein de douceur et d'humanité. Le père Monfaucon était tout enfoncé dans des manuscrits grecs nouvellement arrivés, mais il reçut l'étranger avec une politesse exquise et enjouée. Jordan fut surpris de voir que Rollin était un petit vieillard sans mine, s'exprimant moins bien qu'il n'écrit, et d'une modestie inconcevable chez un homme tant loué à si juste titre. L'abbé Du Bos l'émerveilla par la beauté de sa conversation, la pureté de son langage et par une érudition qui s'exprimait en idées précises. Jordan s'entretenait avec ces savants de leurs livres et des ouvrages célèbres du moment, de l'*Antiquité rétablie*, du *Parallèle de la poésie et de la peinture*, de l'*Histoire de l'établissement de la monarchie en France*, et de la meilleure édition de Platon, de la meilleure traduction de Polybe, de l'emplacement occupé par les anciens Francs, de l'ouvrage d'Eccard sur la loi salique, de celui de M. Huet sur *la Faiblesse de l'esprit humain*, et des fautes grammaticales de Grégoire de Tours, qui confondait souvent le nominatif avec l'ablatif[1].

1. Jordan ne se lasse pas de dire qu'il est charmé : « Je n'oublierai jamais le plaisir que j'ai eu de voir ce grand homme », dit-il à propos de la visite à Fontenelle. A propos de la visite à Du Bos : « Que je fus heureux ce jour-là ! » Mais c'est évidemment chez les libraires et sur les quais qu'il s'amusa le plus. Il y fit maintes trouvailles, entre autres celle de Pomponace, *de Immortalitate animæ*, qu'il acheta 4 sols « ouvrage cependant très rare, puisque... », et il cite quantité de preuves de la rareté. — Son pédantisme affairé est fort amusant.

Son petit livre, où il va d'un sujet à l'autre très vite, mais s'arrêtant par endroits pour faire une citation inattendue, une dissertation grammaticale ou théologique, ou pour insérer quelque morceau peu connu ou encore un catalogue, est l'image de son esprit et donne l'idée de sa conversation. C'était l'homme qu'il fallait pour servir de dictionnaire à la curiosité de Frédéric. Le prince s'amusait à l'entendre répéter de mémoire des passages d'auteurs célèbres que personne n'avait l'honneur de connaître. Il feuilletait cette érudition inépuisable et point pédantesque, car Jordan était d'origine méridionale, — petit, brun avec des yeux très vifs et de larges sourcils noirs, — et le pédantisme n'est pas du midi, où il y a trop de soleil et d'invitations à sortir de soi. Comme il était d'ailleurs doux, bon et sûr, le prince l'employait aux offices de conseiller littéraire, de copiste, de critique, — d'atome critique, comme il disait, — et d'ami. Il aimait tout en lui, jusqu'à la pauvreté, qui achevait cette physionomie de savant et de philosophe.

Sage, discret Jordan,
Plus aimable qu'Érasme, autant et plus savant,
Mais plus gueux de beaucoup, grâce au destin peu sage
Qui réunit sur toi ton bien, ton équipage,
Qui, de livres rongés t'a rendu l'héritier,
Sans feu ni lieu d'ailleurs, même sans encrier[1]...

Frédéric crut faire encore une bonne acquisition en la personne du Hambourgeois Bielfeld, qu'il avait

1. Le portrait de J. Jordan, par Pesne, est au château royal de Berlin comme ceux de Kryserlingk et de Chasot. La figure, d'un bel ovale, au front large, est calme et douce. Jordan est entouré de livres en désordre.

connu d'une façon assez singulière. Le roi son père et lui étant en visite chez le prince d'Orange, au château de Loo, la conversation vint à table sur la franc-maçonnerie. Le roi s'exprima durement sur le compte de cette société secrète, et le prince eut tout de suite envie d'y entrer. Il conta son dessein à un des convives, le comte de La Lippe, qui s'était vanté d'appartenir à un ordre « voué au bonheur de l'humanité ». On convint que l'initiation serait faite à Brunswick en grand secret. Bielfeld, qui s'y trouva, adresse un si joli discours au prince, que celui-ci résolut de se l'attacher et le fit venir à Rheinsberg. Il semble que le nouveau-venu n'était pas aussi bien doué que le reste de la compagnie. Plus de vingt ans après l'avènement de Fréderic, dont il avait quitté le service pour n'y avoir pas trouvé les honneurs espérés, il écrivit des *Lettres familières*, où il raconta le temps de Rheinsberg. Ces lettres, où l'on sent, sous les formes de politesse, des aigreurs contre les favoris du prince, ne méritent pas toute créance, mais elles donnent de la petite cour et de la vie qu'on y menait une jolie impression et qui doit être vraie. Malgré lui, Bielfeld demeura sous le charme de ses souvenirs.

LES ARTISTES DU PRINCE

Une colonie d'artistes complétait le cénacle de Rheinsberg. Le prince, en attendant qu'il pût avoir opéra, en-

tretenait une « chapelle » et donnait des concerts. Il aurait bien voulu se procurer des voix du timbre des *tenorini* de la chapelle Sixtine; il en fit chercher en Italie, mais messieurs les *tenorini* refusèrent de s'expatrier, et Frédéric dut se priver de ce luxe pontifical. Ses deux principaux musiciens furent les deux frères Graun; le plus jeune, violoniste, ténor et compositeur extraordinairement fécond, à la mode des musiciens du siècle dernier, écrivit à Rheinsberg une cinquantaine de cantates, dont le prince donnait le texte qui était ensuite traduit en italien.

Il est probable que Frédéric, qui prenait avec Graun des leçons de composition, ne se faisait pas faute de retoucher déjà la musique du maître, comme il fera plus tard, quand il sera roi : dans les deux opéras par an que lui fournira Graun, Sa Majesté taillera et ajoutera au point de les rendre méconnaissables. Et, sans doute, elle aura tort d'en agir avec ce sans-façon, puisque les deux seules œuvres de Graun qui se jouent encore aujourd'hui, le *Te Deum* sur la prise de Prague et la *Mort de Jésus*, sont précisément de celles auxquelles le roi ne collabora point. Pour composer sa *Kapelle* de Rheinsberg, Frédéric se donna beaucoup de tracas, et plus encore pour la tenir en bonne harmonie. MM. les artistes se jalousaient, se querellaient, et toujours haussaient leurs exigences. Un jour, ils menacèrent de s'en aller tous ensemble, et Frédéric étudia la discours de Ménénius Agrippa au peuple retiré sur l'Aventin, afin de ramener « ces enfants d'Euterpe », s'ils allaient jusqu'à la sécession.

Les architectes, sculpteurs, peintres et décorateurs du

château étaient sous les ordres de Pesne et de Knobelsdorf.

Pesne est un Français, né à Paris, en 1683, d'une belle famille d'artistes et d'ouvriers d'art : du côté paternel et du côté maternel, ce ne sont que peintres, graveurs ou orfèvres. A vingt ans, il se distinguait dans un concours où l'Académie avait donné pour sujet : *les Filles de Jethro insultées par les bergers et défendues par Moïse.* Puis il partait pour l'Italie, et, après avoir visité Rome et Naples, s'arrêtait à Venise. Un des portraits qu'il peignit alors fut présenté au roi de Prusse Frédéric Ier. Ce solennel grand-père du grand Frédéric s'installait dans sa récente majesté royale. Il bâtissait des palais, où les murs des salles de parade attendaient les représentations de sa gloire. Il appela le jeune peintre auprès de lui. Pesne, avant de quitter l'Italie, alla épouser à Rome la Française Anne du Buisson, dont le père, les trois frères et les deux sœurs étaient peintres de fleurs. Femme, beau-père, beaux-frères, belles-sœurs, il emmena tout ce monde avec lui à Berlin, car il était un très brave homme, qui avait de la bonté dans son air de bourgeois de Paris, ses grands yeux bien ouverts, son gros nez, la plénitude de ses joues et le sourire relevé de ses lèvres épanouies. Il arriva donc à Berlin avec sa troupe en 1711, pour y demeurer plus d'un demi-siècle. Il eut de durs moments à passer après la mort de son magnifique protecteur, Frédéric Ier, car le nouveau roi n'était ni magnifique, ni protecteur. Heureusement Frédéric-Guillaume, barbouilleur à ses moments perdus, avait quelques égards pour la peinture et les peintres, et la manie de donner et

de collectionner des portraits. Pesne garda une petite pension, et le roi lui permit d'aller peindre dans les cours étrangères des princes et des scènes de chasse.

Pesne n'oubliait pas son Paris. En 1721, il présentait sa candidature à l'Académie qui l'agréait, et lui donnait pour sujet du tableau de réception *Dalila coupant les cheveux à Samson*. Deux ans après, allant en Angleterre pour y faire les portraits de la famille royale, il prenait séance dans la compagnie, qui le voyait encore au retour, et poliment lui souhaitait bon voyage. Revenu à Berlin, il dirigea un atelier, on pourrait dire une manufacture de portraits, où des aides nombreux travaillaient sous ses ordres à reproduire les effigies royales, princières ou simplement nobles. Il lui fallait beaucoup brosser pour peu gagner, et Pesne valait mieux que ces œuvres hâtives. Ce fut un bonheur pour lui d'être appelé à Rheinsberg. Il y passait plusieurs mois par an avec les du Buisson, et avec ses filles dont les yeux de Françaises — Pesne nous a laissé leurs portraits — ont dû conter de jolies malices aux Berlinois. A Rheinsberg, où il se retrouvait dans un milieu de France, il mit de l'esprit et de la grâce à peindre les scènes mythologiques et les portraits. Les physionomies des hôtes de Rheinsberg revivent, vraies, finement vraies, sous ce pinceau léger et ce coloris discret. Le bon Pesne, qui était alors à mi-chemin entre la cinquantaine et la soixantaine, se refit une jeunesse à la cour du prince royal. Par un très joli portrait de Frédéric, et par la scène du triomphe du soleil, il exprima ce charme d'aurore qui était répandu sur la veillée du règne.

Knobelsdorf était un vrai Allemand. Fils d'un pro-

testant de Silésie réfugié en Prusse, il commença par être soldat; à quinze ans, il faisait campagne en Poméranie et pensait mourir de froid et de faim sous les murs de Stralsund assiégé l'hiver par le roi de Prusse. A trente ans, il prenait son congé avec rang de capitaine, pour se donner entièrement aux arts. Il était musicien, peintre, sculpteur, architecte, avec une prédilection pour l'architecture. Il avait travaillé dans l'atelier de Pesne à Berlin, mais il ne reconnaissait pour maîtres que la nature et l'antiquité, qu'il aimait l'une et l'autre comme un païen. Dans un voyage en Italie, il n'admira que les monuments antiques. Tout le moderne lui parut n'être qu'une décadence : « Quel déplorable malheur, écrit-il, que l'empereur Constantin n'ait pas eu aussi bon goût en art qu'en religion! Avoir détruit les temples païens, pour bâtir avec ces admirables ruines de si méchantes églises au vrai Dieu! Comment, alors que s'est levée la lumière de la foi, la raison a-t-elle pu tomber en de telles ténèbres? Jusqu'à l'heure présente, elle ne s'est pas encore relevée en Italie. » Même pour les grands artistes de la Renaissance, il est sévère. Les plus illustres noms ne lui en imposent pas. Il n'admet pas qu'un Christ, « qui s'élève au ciel dans une atmosphère de froideur sibérienne, pendant qu'au premier plan toute l'attention des spectateurs est occupée aux contorsions d'un enfant possédé du démon, ait toute la valeur du monde parce que c'est un Raphaël qui l'a peint ». Il se vante d'être un hérétique contre la tradition.

Knobelsdorf regarde l'Italie du haut de son orgueil de Germain, méprisant la bassesse du peuple obséquieux,

servile et perfide, toute cette valetaille de princes nourrie par les pourboires des visiteurs des collections, et les princes eux-mêmes : les uns, hommes d'église, se donnent des mines de dévots et de penseurs; les autres, hommes du monde, ont appris chez les jésuites à bien conduire une voiture et à consoler dans les prisons les condamnés à mort. Il se détourne de ces laideurs pour regarder la nature et dessiner des paysages, pour regarder l'antiquité et dessiner des monuments. Encore les monuments romains ne lui plaisent-ils que si l'art grec les inspira ; son imagination le ramenait sans cesse aux temples et aux portiques d'Athènes et de Delphes.

A Rheinsberg, où il arriva d'Italie, les mains pleines d'esquisses et la tête en travail de projets, il fut nommé par Frédéric intendant des bâtiments. La bâtisse était déjà commencée : il l'hellénisa du mieux qu'il put. C'est lui qui éleva la colonnade entre les deux tours, et, à l'entrée du parc, un portique circulaire à colonnes corinthiennes, portant des vases et des statues. Il n'avait aucun scrupule à transporter l'art de l'Ionie et de la Doride aux confins du Mecklembourg. Il ne sentait pas qu'il faut aux marbres la clémence de l'air, et aux arches des portiques l'ouverture dans le ciel bleu. Un jour pourtant, il chercha une combinaison d'humour germanique et d'art grec dans les projets d'un temple de Bacchus, qui devait avoir la forme d'un bol de punch renversé, soutenu par des satyres.

Knobelsdorf était, j'imagine, un de ces Allemands emmaganiseurs de formes et d'idées, que jamais ils ne parviennent à exprimer à leur gré, et qui portent en eux

un chaos dans l'attente d'un *Fiat lux*, qui ne viendra pas. A Rheinsberg, il avait sa physionomie tout à part : c'était un grand, gros et bel Allemand au front haut, à la figure ovale et pleine, à l'œil ouvert et franc. Il gardait l'air d'un soldat : Pesne le représente cuirassé, les mains gantées croisées sur l'épée. Rien de galant en lui ; pas la plus petite manière ; à peine de la politesse. Il était silencieux ou, quand il parlait, ferme et carré dans son dire. Il tranchait sur ce fond aimable de grâces et de sourires : « Je le compare à un fort beau chêne, dit Bielfeld, et vous savez qu'il n'est pas nécessaire que tous les arbres d'un jardin soient taillés en arcades de Marly. »

VOYAGES ET VISITES

A Rheinsberg, Frédéric aurait voulu voir les jours succéder aux jours, tous semblables, « tous jumeaux ». Là, « presque hors du monde », dans son « couvent », il goûtait le contentement de l'esprit et la tranquillité de l'âme. Ailleurs, il n'ose, disait-il, se montrer comme la nature l'a fait; il n'est qu'un miroir soumis à la nécessité de se se conformer à la bizarrerie des objets qui se présentent devant lui; à Rheinsberg, il est son maître; il est le maître, et son empire est doux aux autres et à lui-même. Malheureusement, il était souvent obligé de quitter son chez-soi. Il allait à Berlin au printemps pour les grandes revues : le hussard qui lui apportait l'ordre de partir lui semblait

« une préfiguration de la mort ». Il y retournait en décembre pour les fêtes de la cour, et, d'avance, il maudissait la méchante et frivole société qu'il allait rencontrer. A Pâques, il était appelé à Potsdam pour s'acquitter en famille de ses devoirs religieux, et il se moquait de la cour qui se mettait en dévotion à heure fixe : — « Je ne sais pas ce qu'ils ont fait, mais ils me disent qu'ils veulent se repentir dimanche de leurs péchés. » — Plusieurs fois il dut s'absenter des semaines durant ; il voyagea en Prusse et en Hollande. Et de partout, de Berlin comme de Potsdam, de Prusse comme de Hollande, il aspirait « à la douce, à la chère solitude » ; sitôt qu'il pouvait, il partait « comme une fronde crétoise » et revenait « se recogner »[1].

Autant que les voyages, il redoutait les visites qui troublaient le train habituel de la maison. Il invita pourtant son père à venir le voir au moment où il achevait son installation. On raconte que le roi, arrivé un dimanche, alla droit à l'église et se plaça en face du pasteur, qui achevait de lire le texte de son sermon : le menton appuyé sur sa canne, il levait les yeux vers l'orateur

1. « Que je suis charmé de pouvoir dater mes lettres de Rheinsberg ! Il me semble que je vous écris avec plus de liberté et que mon esprit, moins contraint qu'à l'ordinaire, s'exprime avec plus de facilité. » Lettre à Manteuffel... — Manteuffel s'intitulait Seigneur de Sans-Souci, *Juncker v. Kummerfrei.* De là vint sans doute à Frédéric l'idée d'appeler *Sans-Souci* le palais charmant qu'il fera bâtir plus tard à Potsdam. Il appelait déjà Rheinsberg de ce nom : « C'est mon Sans-Souci. » Il trouva quantité d'expressions vraies du charme intime qu'il goûte en son chez-soi : « Ma pauvre solitude... On est presque hors du monde... C'est une retraite, un lieu d'étude où règne l'amitié... et le repos... Il s'agit du contentement de l'esprit et d'une tranquillité d'âme que je m'efforce, moi et mon couvent, de cimenter le mieux possible... »

avec l'expression de recueillement d'un dévot qui attend la parole du Seigneur. Mais le pasteur le reconnut, perdit la tête, bredouilla, et, après quelques efforts pour retrouver le fil de son discours, brusqua la bénédiction. Le roi, furieux, brandissait sa canne ; le pasteur n'en descendit que plus vite. A quelque temps de là, il fut cité devant le consistoire pour y répondre du péché de respect humain. Mais la même histoire m'a été racontée et mimée à Spandau par le sacristain, qui prétend qu'elle s'est passée dans son église ; la canne de Frédéric-Guillaume est restée populaire dans ce pays-là, comme chez nous la poule au pot d'Henri IV.

Frédéric se mit en frais pour recevoir le roi ; il lui donna une « chasse par force », une pêche et un tir aux pigeons, toutes choses qui l'ennuyaient, mais qu'il savait du goût de son père. Celui-ci fut satisfait et le prouva en déliant les durs cordons de sa bourse. Malgré cette libéralité qu'il avait espérée et qui fut la bienvenue, car le manque d'argent était la seule douleur dont il souffrît alors, Frédéric n'aurait pas vu avec plaisir ces visites se renouveler. Heureusement, le roi n'y était pas fort enclin ; il ne parut que deux fois à Rheinsberg.

Le prince était obligé à quelques devoirs de politesse envers son voisinage ; il nous a raconté ses relations avec le prince Charles-Louis-Frédéric de Mirow, frère du duc régnant de Mecklembourg-Strélitz : c'est un amusant chapitre de l'histoire de Rheinsberg et qui donne le ton de la maison.

Le château de Mirow est tout près de Rheinsberg ; Frédéric partit à cheval un beau matin, accompagné d'un

officier de son régiment. Arrivé à Mirow, il laisse ses chevaux à la poste et se dirige vers le château. Sur le pont-levis qui mène à la porte d'une tour en ruines, un grenadier en faction avait déposé son bonnet, sa ceinture et son fusil pour travailler plus à son aise à tricoter des bas : « D'où venez-vous et où allez-vous ? » crie cette sentinelle. — « Je viens de la poste et vais au bout du pont. » — Très troublé, car il n'était pas habitué à voir des visages étrangers, l'homme appelle le caporal, qui, sortant tout juste de son lit, paraît sans souliers, culottes ouvertes, et répète la question : — « Où allez-vous ? » — Le prince, sans répondre, entre dans la cour. C'est bien un château, pense-t-il ; il n'y a pas moyen d'en douter, puisque voici, de chaque côté, de la porte, une lanterne, et, au-dessus, un écusson, même deux écussons. Il frappe et refrappe ; une servante toute cassée apparaît : — « Tiens, se dit Frédéric, ce doit être la nourrice du père de Mirow, » mais déjà la vieille lui a fermé la porte au nez sans mot dire. Il entre à l'écurie, où il apprend d'un valet que son altesse s'est rendue avec son altesse son épouse à Neu-Strélitz pour y visiter son altesse Mme la duchesse sa mère et qu'elle a emmené tous ses gens en gala, si bien qu'il n'est resté que la servante, le valet et la garde d'honneur.

Neu-Strélitz est à deux milles de Mirow ; Frédéric prit des chevaux à la poste et fit son entrée, à midi sonnant, dans cette capitale, qui se composait d'une rue habitée par des gentilshommes de la cour, des employés et des domestiques. Il sut au château que Mirow était allé dîner à Konow, à un demi-mille de là. Comme il avait faim,

l'officier qui l'accompagnait le mena dîner chez un gentilhomme de sa connaissance auquel il ne le nomma point. On parla du duc régnant de Strélitz, et en particulier de l'habileté de son altesse à coudre des casaquins, ce qui donna envie à Frédéric de la voir. L'altesse, à qui on le présenta comme étranger, le reçut avec bonne grâce, mais elle était si timide qu'elle n'eût pas ouvert la bouche si son conseiller, Herr von Altrock, — Monsieur de Vieil-Habit, — ne lui avait soufflé des paroles. Après l'audience, les deux cavaliers partirent pour Konow, une maison de chasse, le Versailles de Neu-Strélitz, flanquée d'un moulin. Frédéric entra au moulin d'où il se fit annoncer.

Le maître des cérémonies vint le saluer et le conduisit à la maison. La famille allait se mettre à table. Après les saluts et les compliments, le prince de Mirow fit part à son hôte d'un accident déplorable : le meilleur cuisinier de la maison était tombé en revenant des achats; il s'était cassé le bras et les provisions étaient gâtées. Frédéric fit semblant de croire ce conte ingénu. Il dîna moins bien que s'il eût été au cabaret à Potsdam, mais la conversation, digne d'une si noble compagnie, ne roula que sur les généalogies illustres : les Weimar, les Gotha, les Waldeck, les Hoym et quantité d'autres défilèrent sur le tapis jusqu'à ce qu'enfin le prince de Mirow, las de se verser des rasades, levât la séance. Frédéric reprit le chemin de Rheinsberg, inquiet de la promesse que Mirow lui avait faite de lui rendre sa visite : « Il viendra certainement, mais comment me ferai-je quitte de lui? Dieu le sait, Dieu seul! »

Quelque temps après, Frédéric dormait tranquillement comme c'était son droit, puisqu'il était trois heures du matin, quand ses gens l'éveillèrent pour lui dire qu'une estafette était là. Il se lève en grande hâte. Quelle nouvelle un messager pouvait-il apporter à pareille heure? Toutes les idées durent passer par la tête du prince, et je pense qu'il ne fut pas maître de ne pas penser au premier moment que, peut-être, il était arrivé malheur à son gracieux père. L'estafette lui remit une lettre du prince de Mirow, qui annonçait son arrivée pour le jour même, à midi. Frédéric, pestant contre l'esbrouffe de ce message nocturne de voisin à voisin, donna des ordres pour que son hôte fût reçu avec des honneurs impériaux. A son arrivée, l'altesse fut complimentée par un général et introduite en grande pompe auprès du prince qui attendait, entouré de sa maison : « Voilà, dit le général, le prince Kajuka. » Sur cette présentation inattendue, éclat de rire général; Frédéric eut de la peine à tourner la chose de façon que Mirow ne se fâchât point; mais le margrave Henri de Schwedt, qui se trouvait alors à Rheinsberg, entreprit le noble visiteur; il s'extasiait sur son bel habit, son grand air et l'aisance de ses façons : « Comme Votre Altesse doit bien danser! » disait-il. La compagnie se mordait les lèvres. L'après-midi, comme il pleuvait, Frédéric fut curieux d'étudier l'effet de la pluie sur le bel habit de monseigneur. Il le mena tirer les oiseaux. Tout le monde vit bien que le prince souffrait des dégâts faits à sa toilette, mais admira la force d'âme qui lui permettait de simuler une indifférence magnanime. Le dîner fut superbe; Mirow y but comme

quatre, mais, tout à coup : « Des affaires d'État très considérables, dit-il, me rappellent à la maison. » Il resta pourtant jusqu'à deux heures du matin ; le vin de Champagne lui avait fait remettre au lendemain les affaires sérieuses[1].

LES PLAISIRS DE RHEINSBERG

Si Mirow n'était pas né prince, il n'aurait jamais passé le seuil de Rheinsberg. Frédéric exigeait des simples mortels qui sollicitaient l'honneur de lui être présentés, une condition préalable : avoir de l'esprit. C'était au reste la condition unique. Il disait : « Un tel est un misérable ! mais il est drôle à table, » et il dînait avec ce misérable. Il n'estimait pas La Chétardie, mais le marquis avait tant d'esprit que le prince se délectait à ses visites : « C'est du bonbon pour nous. » Les conversations de la plupart des hommes étaient intolérables à Frédéric, parce que « la plupart des hommes ne pensent pas, ne s'occupent que des objets présents et ne parlent que de ce qu'ils voient[2] ». Pendant un séjour à Berlin, il a en-

1. C'est Frédéric qui raconte les deux scènes comiques de la visite faite et rendue dans ses lettres au roi, du 26 octobre, 8 et 11 novembre 1736. Les lettres amusèrent certainement le roi, qui avait un grand mépris des principicules.

2. Frédéric avait la juste horreur des intellectuels pour les gens vides. — Un jour, étant à Ruppin, au temps de sa première ferveur pour la métaphysique, il voit arriver son frère Guillaume avec quelques officiers. Que faire de cette caravane? On parle bâtiments, mesures,

tendu toute une soirée parler coiffures, paniers et modes; la veille, à table, le discours n'avait roulé que sur la différence des soupes et la façon la plus avantageuse de guérir la v... Il s'étonne que des gens si « profondément remplis de bagatelles aiment à vivre et appréhendent la mort ». A aucun prix, il n'en supportait de pareils dans sa compagnie; un gros cavalier saxon, très noble, et le jeune Seckendorf, ministre de l'empereur, attendirent vainement une invitation à Rheinsberg, parce qu'ils étaient « inconversables ». Frédéric disait: « Pour vivre avec nous, il faut que la matière ne l'emporte pas sur l'esprit, » et même il eût voulu supprimer cette matière, vivre avec de pures intelligences, avec des séraphins. Ah! s'il y avait sur la terre un royaume habité par de purs esprits, c'est là qu'il ferait bon régner: « Un prince qui voudrait n'avoir que de pareils sujets serait réduit à n'avoir pas un empire fort peuplé; je préférerais pourtant son indigence à la richesse des autres! »

L'esprit était la vie même de la compagnie de Rheinsberg; chacun des hôtes jouait sa partie dans le concert sans fin et sans trouble. Comme il n'y avait point lieu à des cabales autour d'un prince relégué hors des affaires, et qui ne disposait ni de biens ni d'honneurs, ces intellectuels n'avaient point de raisons de se haïr : ils

pieds, mais c'est bientôt épuisé : « Voilà qui est fini, et je me vois au sec, comme Boileau aux bords du Leck. Que faire? » Il les mène dans son jardin, leur fait tirer un petit feu d'artifice, et, à table, les « met sur la philosophie de Duval (son cuisinier), qui leur a bourré la bedaine... » Quant à lui, il se lassait de les voir manger, et il aurait volontiers jeûné deux jours, pour causer philosophie avec son ami Suhm, auquel il conte cette aventure.

s'aimaient donc, et l'esprit produisait, par une exception rare, l'amitié. Frédéric disait qu'il avait consacré Rheinsberg à l'amitié, comme jadis un roi de France son royaume à la Vierge. Il voulait toujours avoir tout son monde auprès de lui[1]. Il ne se sépara de Keyserlingk que pour l'envoyer en qualité d'ambassadeur intellectuel auprès de Voltaire. Si Jordan était absent depuis trois jours, les trois jours paraissaient au prince longs comme à des amants trois années d'attente : « On ne peut se passer de vous, lui écrivait-il; la table a besoin de votre philosophie ; apportez-nous toute l'érudition de votre bibliothèque sans en apporter la poussière et comptez d'être reçu comme un homme qui nous est nécessaire. » Il appelait d'un surnom chacun de ses amis : Jordan, c'était Héphestion; Keyserlingk, Césarion ou le Cygne de Mittau; Knobelsdorf, le chevalier Bernini.

Il y avait à Rheinsberg du bonheur dans l'air pour tout le monde, même pour la princesse royale. Il est vrai, Frédéric n'aimait toujours point cette aimable femme; les lettres qu'il lui écrit pendant ses voyages sont glaciales; il l'appelle toujours *Madame*, et, s'il lui demande une fois la permission de l'embrasser de tout son cœur, il termine d'ordinaire ses billets par de sèches formules. Il n'a jamais le temps de lui écrire longuement; une

1. Je ne parle pas de l'*Ordre de Bayard* qui fut fondé à Rheinsberg, et dont La Motte-Fouquet fut le grand maître, parce qu'on en sait peu de choses et qu'il ne tint pas grand'place dans la vie de Rheinsberg. Les chevaliers s'écrivaient en style chevaleresque vieux français. Ils se donnaient des noms; Frédéric s'appelait « Le Constant ». Les membres de l'Ordre portaient une petite croix d'argent. Il y a une de ces croix au Musée des Hohenzollern, à Berlin.

fois, il est fatigué; une autre fois, il a un mal de tête effroyable. Il n'avait jamais mal à la tête lorsqu'il écrivait à Voltaire. Du moins, il tolérait la princesse royale, qui regrettera plus tard les années de Rheinsberg[1]; il lui permettait d'avoir des attentions pour lui et de le gâter. Intelligente et gaie, elle comprenait les conversations les plus sérieuses, s'amusait aux propos joyeux et s'enhardissait jusqu'à commettre des espiègleries.

Un soir, le prince royal avait décidé que l'on ferait ribote : il porta coup sur coup des santés auxquelles il fallut rendre raison, et les accompagna d'un débordement de bons mots qui déridèrent les fronts les plus graves. Au bout de deux heures, Bielfeld, le plus jeune de la compagnie, s'aperçut, comme il dit, que les plus grands réservoirs ne sont pas des goufres, et malgré le respect dû à la présence de la princesse, il sortit pour respirer l'air frais dans le vestibule. L'air frais le saisit, et il sentit en rentrant un petit nuage qui offusquait sa raison. Il avait laissé devant lui un grand verre d'eau : la princesse avait jeté l'eau et rempli le verre d'un vin de Sillery. Du coup, Bielfeld se grisa, d'un gris qui tirait sur l'ivresse. Le prince l'appela près de lui, lui dit les choses les plus gracieuses, et, tout en le faisant voir dans l'avenir aussi loin que ses faibles yeux le pouvaient porter, il lui versait du vin de Lunel. La gaîté de la compagnie devenait un peu forte. Une dame ayant été obligée de se lever brusquement pour une petite absence, son action fut jugée héroïque et elle fut accablée de caresses et de

1. Au-dessus d'une porte donnant sur le parc, sont enlacées les initiales des deux époux : F. C.

louanges à son retour. Enfin la princesse royale, par hasard ou à dessein, cassa un verre ; tous les verres aussitôt volèrent dans tous les coins de la salle. Le prince s'esquiva, aidé par ses pages ; la princesse en fit autant, puis toute la société. Bielfeld sortit le dernier, et, ne trouvant aucun valet pour prendre soin de sa chancelante figure, il manqua la première marche de l'escalier et roula tout en bas, où il demeura sans connaissance. Une vieille servante, passant dans l'obscurité, le prit pour le barbet du château, mais s'aperçut, au coup de pied qu'elle lui donna, qu'elle avait affaire à un homme. Elle appela ; les gens de Bielfeld accoururent et le transportèrent dans son lit. Le chirurgien le soigna, pansa ses blessures et parla de trépan, mais Bielfeld fut quitte pour la peur et pour quinze jours d'arrêt de rigueur dans son lit.

Cette petite orgie sortait de l'ordinaire ; la preuve, c'est que le lendemain personne ne parut à table, excepté la princesse royale. Chez le roi, les lendemains de ribote, tout le monde était à son poste et prêt à recommencer. Frédéric n'était ni grand buveur, ni gros mangeur. Sa table, servie par un cuisinier français, était délicate. La commande qu'il fait un jour de 800 bouteilles de vin de Champagne et de 200 bouteilles des vins de Volnay et de Pomard prouve que les vignes de France étaient mieux estimées à Rheinsberg que celles de Hongrie et du Rhin, et qu'entre nos vins, les préférés étaient ceux qui donnent le plus de chaleur et de gaieté. Pour tempérer la chaleur, le prince coupait d'eau son vin de Bourgogne.

Le vrai plaisir de la table, c'était la conversation.

Quand la compagnie était au complet, il y avait une vingtaine de couverts. Comme elle n'était jamais réunie qu'au dîner et au souper, elle avait bien des choses à se dire. On parlait des incidents de la vie du château. Chasot fournissait une inépuisable matière aux plaisanteries; il était, comme on dit « de château ». Ses voisins de chambre se plaignaient que sa flûte les réveillât ; on le taquinait sur ses aventures de chasse ou d'amour, car ce Normand servait

par semestre
Ou Diane ou tantôt Vénus...

Il était prompt à la riposte et à l'attaque. Un soir que Jordan dissertait sur la nature de l'homme, Chasot lui démontra avec une verve de gamin français qu'il était formé de la composition d'une douzaine d'œufs. La philosophie se mêlait à toutes les joyeusetés. Un exploit de Mimi, la guenon du prince royal, qui avait brûlé aux bougies le manuscrit d'une traduction de Wolf, pendant que son maître était à souper, donnait lieu à un échange de vues sur les raisons que pouvait avoir cette bête de ne pas aimer la philosophie. Mais de quoi ne parlait-on pas?

Nous parlons de philosophie,
Des charmes de la vérité,
De Newton, de l'astronomie,
De peinture et de poésie,
D'histoire et de l'antiquité,
Des heureux talents, du génie,
De la Grèce et de l'Italie,
D'amour, de vers, de volupté.

Chacun des convives, compétent en tout sujet et capable de s'intéresser à tout, avait sa note à lui qu'il

donnait. La présence des dames empêchait que la conversation ne devînt doctorale. L'esprit mettait la couleur gaie, et il « tempérait la morosité et la trop grande gravité philosophique ».

Tous les soirs, il y avait concert au château. Le goût du prince pour la musique devenait une passion : « Nous faisons de la musique à toute sauce. » Il avait toujours sous la main sa *traverse*, et il interrompait sa lecture par des airs de flûte. Entre deux lettres, ou bien au milieu de quelque dissertation philosophique ou politique, il composait des symphonies, et préparait le concert du soir. Les critiques d'Allemagne discutent aujourd'hui le génie musical du grand roi. Ils y trouvent les défauts du temps, une certaine monotonie, une brièveté de souffle, du dilettantisme, de l'afféterie, trop de facilité, mais de l'habileté, de la vivacité, de l'originalité, de l'invention, aussi de la sensibilité, de la mélancolie, de la rêverie, même de la profondeur. Ils disent que Frédéric musicien est très supérieur à Frédéric poète : le poète, en lui, n'est pas maître de sa forme ; il est le disciple d'un esprit étranger, il en est le tributaire, au lieu que le musicien traduit directement la voix intérieure, la *Stimmung*. Ils disent encore qu'à cet homme, qui eut le malheur de n'aimer jamais une femme, la musique en exprimant le vague de l'âme, et comme une dévotion, comme une adoration, tenait lieu de l'amour. Il est certain qu'il goûtait et savourait toutes les joies de la musique. Il y cherche le plaisir intellectuel « d'entendre et de déchiffrer les pensées du compositeur ». Il aime la musique, quand elle est jolie et gaie, bien ordonnée, quand « les

parties lui paraissent justes et la composition très pure ». Il l'aime encore lorsqu'elle égale « l'éloquence la plus véhémente et la plus pathétique », et que « ses accords touchent et remuent merveilleusement l'âme ». Par elle, il fit plus que charmer ses loisirs; il calma ses impatiences, apaisa ses chagrins et il exprime le je ne sais quoi d'idéal et de réel, d'insaisissable et de certain qui proteste au fond de nous contre la misère de nos ignorances. La musique, avec les lettres et la philosophie, aida certainement Frédéric à se composer une âme supérieure à sa destinée, si haute que fût cette destinée.

La petite cour jouait aussi la comédie et la tragédie : Racine et Voltaire, — si l'on voulait marquer l'ordre des préférences, il faudrait dire Voltaire et Racine, — étaient les tragiques préférés. Le prince faisait « le héros de théâtre » et il joua dans *Œdipe* le rôle de Philoctète. Il aimait aussi les mascarades à l'italienne, et les voulait fort gaies, même irrévérencieuses, empruntant au besoin pour les y faire figurer le chapeau et la robe d'un ministre protestant, qui les prêtait de bonne grâce; car, disait le prince, en s'y prenant bien, on fait de ces gens-là ce qu'on veut. Enfin il ne dédaignait pas de danser « pour se dégourdir les jambes », et, les jours de bal, il quittait l'uniforme pour l'habit de cour.

Tels étaient les plaisirs de Rheinsberg : « Nous nous divertissons de riens, et n'avons aucun souci des choses de la vie qui la rendent désagréable... Nous faisons de la tragédie, nous avons bal, mascarade et musique. » Vingt fois, en prose et en vers, Frédéric célébra cette vie délicieuse. Quel dommage qu'un peintre, Pesne ou Knobels-

dorf, n'en ait pas reproduit pour nous quelques scènes! Quel joli sujet d'illustration, par exemple, que la page où Bielfeld décrit le grand Frédéric dansant un menuet! Le prince a juste la taille qu'il faut : ni trop grand, ni trop petit. Un petit-maître de Paris ne trouverait pas sa figure assez régulière, mais ses cheveux, qu'il porte au naturel, sont d'un beau brun, bien ajustés à l'air de son visage et tournés en boucle négligemment. Le front est haut et noble. Les grands yeux bleus ont quelque chose de sévère, et qui deviendrait vite hautain et dur, mais aussi de doux et de gracieux. Les manières sont celles d'un homme de grande naissance, et l'on est surpris de lui trouver un tel air de jeunesse. Il paraît à peine vingt printemps. Il est vêtu d'un habit de moire céladon, garni de larges brandebourgs d'argent avec des houppes flottant aux extrémités; la veste, de moire d'argent, est richement galonnée. Les cavaliers de la cour sont vêtus de même, mais moins magnifiques. Les dames portent le long corsage indiscret, fleuri aux épaules et à la taille, et qui semble offrir aux regards la gorge des beautés; leurs paniers d'étoffes claires sont enguirlandés de fleurs. Et la musique accompagne cette pantomime charmante, qui « représente par les gestes et les attitudes une intrigue amoureuse, une déclaration, un désir mutuel de se plaire, une disposition à s'écouter favorablement en se donnant la main, une petite répugnance, une réflexion en s'éloignant de nouveau, et enfin une conclusion du roman en présentant les deux mains à la dame, et en la conduisant jusqu'à l'endroit où l'on avait commencé ».

Bielfeld, qui a des impressions vives et justes, fut ravi au premier regard sur ce château enchanté. Il avait passé, avant d'arriver à Rheinsberg, par Potsdam, la ville du roi. Réveillé par le bruit d'une centaine de tambours, il avait fait sa toilette au son de la musique militaire. C'était dimanche. Il vit défiler, pour se rendre à « la parade de l'église », le régiment du roi dans ses plus beaux atours; en tête, marchaient les hautbois tout chamarrés, et les tambours et les fifres, et de grands nègres avec des turbans ornés d'aigrettes, des carcans et des pendants d'oreilles d'argent massif poli. Puis chaque compagnie passa, précédée de ses fifres et de ses tambours. Les hommes portaient la mitre de cuivre où brillait l'aigle de Prusse, l'uniforme bleu aux brandebourgs d'or, doublé de rouge, avec de petits parements écarlate, les vestes et les culottes couleur chamois et les guêtres blanches. C'étaient les fameux colosses, enfants chéris du roi. Dans l'église, Bielfeld était obligé de jeter la tête en arrière pour observer leur physionomie. Il se demandait en regardant les statues de Mars et de Bellone, posées en sentinelles à l'entrée du caveau où Frédéric-Guillaume avait préparé sa sépulture, s'il était bien dans un temple du Christ; mais officiers et soldats faisaient d'un grand air de dévotion l'exercice de la prière.

Chez le colonel où il fut prié à dîner, quantité de bouteilles de vieux vin du Rhin furent rangées le long du mur, à mesure qu'elles étaient vidées par ces grands sacs à vin, qui sablaient des rasades « avec une facilité et une bonne foi germaniques ». Et plus s'allongeait la file, plus l'air des visages, d'abord rébarbatif, s'adoucissait.

Après le café, que l'on alla prendre chez un capitaine, arrivèrent les hautbois. Bielfeld tourna la tête de tous les côtés, espérant de voir arriver les dames, mais un officier rubicond et hâlé lui présenta la main pour ouvrir la danse, et l'on dansa un étrange menuet d'hommes. Le bal, animé de plus en plus par le vin de Champagne, dura jusqu'à huit heures du soir. Un officier proposa de se rendre chez une dame, qui tenait une assemblée ; en y arrivant, Bielfeld reconnut quelques-uns des convives, qui l'avaient précédé et dont l'un venait de s'asseoir entre deux chaises sans pouvoir se relever. Le lendemain, de bonne heure, il vit le roi partir pour Wusterhausen, le regard terrible, le teint composé des nuances les plus fortes du rouge, du bleu, du jaune et du vert, la tête grosse et le cou enfoncé dans les épaules. Et lorsqu'à Rheinsberg il trouva « chère de roi, vin des dieux, musique des anges, promenades délicieuses dans les jardins et les bois, parties sur l'eau, culture des lettres et des beaux-arts, conversation spirituelle », et ce prince, « le plus joli mortel du royaume qui l'attend », il crut, dit-il, au sortir d'un Rembrandt, entrer dans un Watteau.

LE SANCTUAIRE

Et pourtant, Rembrandt aurait trouvé son sujet à Rheinsberg : le grand Frédéric dans son cabinet de la vieille tour.

Les meubles de ce cabinet sont argentés et recouverts de soie vert tendre ; le pupitre de la table dorée est tendu de soie rose, et des vases et des guirlandes sont peints sur panneaux clairs, et, ici encore, il y a des glaces, des bustes et le décor mythologique, mais le décor est grave : au plafond, Minerve, lance en main, casque en tête, siège sur son trône, et, près d'elle, un génie ouvre un livre où sont écrits les noms d'Horace et de Voltaire. Les trois baies profondes percées dans la muraille épaisse donnent à ce boudoir la sévérité d'une niche féodale.

Ici était le saint des saints de Rheinsberg. Aucun bruit n'y arrivait de la maison, ni du dehors. Si le prince levait la tête, il n'apercevait que des arbres, de l'eau et du ciel. Et certes le paysage de Rheinsberg a son charme très particulier, le charme d'une oasis ; le contraste des sablonneux alentours y fait l'eau plus fraîche et plus verte la verdure. La simplicité des lignes et la médiocrité des hauteurs grandissent les spectacles du ciel. J'ai vu, du cabinet de Frédéric, le soleil se coucher derrière la colline du parc ; il embrasait d'une dorure rougeâtre les sapins du sommet, dont la ramure se découpait sur ce fond d'incendie ; et l'or, la ramure et les moindres nuages se miraient en une bande argentée au milieu du lac, tandis que, sur l'eau du rivage, entrée dans la nuit, l'ombre des sapins dessinait sa bordure effrangée de velours noir. Frédéric aimait-il à regarder par la fenêtre ? Il n'était pas insensible aux beautés de la nature, mais il n'y était pas non plus très sensible [1]. Le siècle ne savait

1. Très rares sont ses admirations pour la nature et très banales : « Il fait beau temps dehors et la promenade est charmante. » « Nous

pas encore admirer les bois ni les couchers du soleil, et Frédéric ne devançait pas son siècle. Un beau livre, une belle pensée, un heureux coup de plume, comme il disait, lui plaisaient mieux qu'un paysage. Assurément, il ne levait guère la tête. Du dehors, il n'avait cure : « Je ne sais trop à la vérité le temps qu'il fait ici. La sphère de mon activité ne s'étend que de mon foyer à ma bibliothèque ». Il lisait avec des yeux grands ouverts et fixes, lui qui dira plus tard à un jeune officier : « Sais-tu lire? Lire, c'est penser ». Ou bien il a fermé le livre ; sa fine écriture court sur le papier en lignes courtes et longues, en vers ou en prose, à moins qu'il ne place des signes sur une portée. Sa guenon Mimi le regarde, compagne de sa solitude.

Frédéric ne vivait avec la compagnie qu'à table, et quelques moments après le repas. Il tirait de chacun de ses hôtes ce qu'il pouvait de science, de connaissances et de gaieté, mais il se réservait les longs tête-à-tête avec lui-même. Il faisait quelquefois une grande marche avec un de ses amis; la conversation était alors un dialogue philosophique. Rarement, il se laissait débaucher à une promenade en bateau jusqu'à l'île de Remus, où l'on montre aujourd'hui des arbres qu'il planta. Les amis

voyons renaître les fleurs, revenir la verdure, et le soleil, favorable à nos climats, commence déjà à nous faire sentir ses ardeurs. » — « Le matin, quand je me réveille, — Je vois dans la belle saison — Phébus brillant sur l'horizon — Colorer les fruits de la treille. — Je vois la diligente abeille — D'un parterre semé de fleurs, — Éclatant de mille couleurs, — Par une adresse sans pareille — Ravir les sucs et les douceurs. » — J'aime mieux :

« Et humer la divine odeur
Des parfums de notre prairie.. »

allaient en chasse : « Cette passion, disait-il, est juste le contrepied de la mienne. Il y a ici une coterie qui chasse, et j'étudie pour eux. Chacun y trouve son compte. » Levé à quatre heures, il lisait six heures de suite; puis, pendant deux heures, il prenait des notes sur ses lectures et copiait des extraits. L'après-midi, il se remettait à l'ouvrage ; il veillait quelquefois jusqu'à deux heures. Il essaya même de ne pas dormir du tout. Après quatre jours de ce régime, il tomba malade ; des coliques et des crampes d'estomac faillirent l'envoyer dans l'éternité. Les médecins se fâchèrent, mais, disait-il, « l'habitude a changé l'aptitude que j'avais pour les arts en un tempérament ; quand je ne puis ni lire, ni travailler, je suis comme ces grands preneurs de tabac qui meurent d'inquiétude et qui mettent mille fois la main à la poche, quand on leur a retiré leur tabatière ». Il trouvait le médecin plus cruel que la maladie, et il aimait mieux être malade de corps que d'esprit[1].

Ses premières études avec son maître Duhan lui avaient laissé l'ambition d'une large culture intellectuelle : à Rheinsberg, il se donnait enfin cette culture. Philoso-

1. Frédéric se plaint de sa santé constamment, de coliques inhumaines, de coliques néphrétiques, d'oppressions de cœur, de battements de cœur très violents, de maux de tête, de crampes d'estomac, d'insomnies, de sueurs exténuantes, de réplétion de sang. Il se soigne hygiéniquement, en prenant de l'exercice, en trottant chaque matin; un moment il pense à se mettre à scier du bois. Mais il n'aime pas l'hygiène parce qu'elle l'empêche de travailler; il emploie quantité de remèdes de la « nature la plus forte », passe « par ce qu'il y a de plus dégoûtant » en fait de médecine. Il finit par se croire médecin ou tout au moins « très habile en fait de médecine ». Il conseille à un de ses amis des lavements d'herbe cuite avec de l'huile, des poudres absorbantes, des gouttes qui ne sont pas faites avec de l'eau-de-vie, et des pilules qui rendent du ton aux viscères du bas-ventre.

phie, histoire, lettres anciennes et modernes, mathématiques, physique, l'attiraient tour à tour ; il avait des préférences décidées, mais sur tout il voulait des lumières. Il se faisait un devoir de comprendre tout l'intelligible ; il apprenait pour apprendre, pour la joie de savoir ; mais il cherchait son profit même dans les études qui semblaient le plus désintéressées. Il avait dans sa curiosité avide un ordre admirable. De toutes les lumières venues de l'horizon immense, il éclairait à l'avance son chemin royal.

LA CORRESPONDANCE DU PRINCE ROYAL

Combien et comment travailla Frédéric pendant les années passées à Rheinsberg, nous le savons par lui. Il y écrivit des traités philosophiques en vers et en prose, des morceaux de morale et de politique, et enfin des centaines et des centaines de lettres, car il est de la famille des épistoliers, ces bavards charmants à qui la conversation parlée ne suffit pas ; ils ont trop à dire sur toute sorte de choses ! Ils écriraient volontiers à tout ce qui, dans l'univers, porte un nom et tient une plume. Ils choisissent des correspondants variés, capables de les entretenir sur tous les sujets dont leur intelligence est occupée. Ils arrivent ainsi à « expliquer » tout leur esprit, pour employer une expression que Frédéric aimait et qui est heureuse ; elle rend bien le besoin de produire au de-

hors sa vie intime, de « se parler soi-même », comme disent les Allemands.

Frédéric avait des correspondants extraordinaires comme Fontenelle[1] et Rollin[2], et de réguliers comme Camas, Suhm, Manteuffel et Voltaire. Le colonel de Camas, d'une famille de réfugiés français, était un homme très cultivé, grand liseur, bon géomètre et très honnête homme, point courtisan : Frédéric s'entretenait avec lui à cœur ouvert de ses ennuis et de ses chagrins. Suhm fut longtemps ministre de Saxe à Berlin; il assista de son amitié, autant qu'il put, Frédéric et Wilhelmine au temps des grandes fureurs de Frédéric-Guillaume. Il semble être un philosophe égaré dans la politique : une mélancolie de penseur souffreteux mettait dans ses lettres un charme que Frédéric goûtait vivement. Il appelait Suhm « mon cher Diaphane », et lui disait : « Votre corps délicat est le dépositaire d'une âme fine,

1. Frédéric écrit à Fontenelle pour l'interroger sur l'attraction mais aussi pour avoir un autographe de lui. « Envoyez-moi, lui dit-il, quelques pensées et quelques coups de plume ». — « Que les philosophes soient rois, répond Fontenelle, voilà des pauvres gens à qui la tête va tourner, ou j'en ai bien peur. Que les rois soient philosophes, voilà des gens que leur constitution a sauvés d'un grand péril, et que je suis sûr qui feront des merveilles ». C'est bien le coup de plume qu'il fallait pour l'album du prince royal de Prusse.

2. Il écrit à Rollin, au moment de relire son histoire romaine qu'il a « lue et dévorée », pour l'assurer de sa reconnaissance et de son respect. Rollin remercie par une lettre charmante, où il se donne le plaisir de raconter qu'un jeune homme de qualité a soutenu brillamment ses exercices dans un collège où il fut longtemps principal. Et nous reconnaissons à ce trait un brave et digne principal, notre ancêtre. — A d'autres encore, Frédéric écrit pour les remercier de plaisirs qu'ils lui ont faits, de services rendus. Il paraît vouloir que personne, parmi les gens d'esprit, n'ignore qu'il y a en Prusse un prince homme d'esprit et philosophe.

spirituelle et déliée. » Manteuffel, Prussien passé au service de la Saxe, et retraité à Berlin, après une longue carrière politique, la continuait par le métier d'espion : il espionnait la Prusse à Dresde et la Saxe à Vienne. Frédéric saura plus tard qu'il servait des traitements à des domestiques du roi et au cuisinier de Rheinsberg, mais qui l'eût dit ? Manteuffel présidait une Société d'Aléthophiles, adonnés à « la recherche de la vérité », et un cercle d'hommes d'État qui allaient chez lui, une fois par semaine, discuter les affaires de leur métier. Il écrivait beaucoup et bien, sur la politique de préférence, mais il savait ses lettres et sa philosophie comme personne. Très modeste, il avouait son ignorance et qu'à la recherche des lumières il ne rencontra que ténèbres : il s'intitulait *Quinze-Vingt*. Il conseillait Frédéric en toute matière, mais en morale surtout et en religion ; il lui procurait des démonstrations de l'existence de Dieu.

Avec aucun de ces amis épistolaires qui s'ajoutaient au cercle des amis présents, le prince royal n'expliqua son esprit aussi bien qu'avec Voltaire, dont le portrait « présidait » dans le cabinet de la tour. Il lui écrivit dès le lendemain de son arrivée à Rheinsberg, sitôt qu'il fut libre enfin et maître de lui. Écrire à Voltaire, c'était s'émanciper de la longue tutelle, s'échapper des ténèbres dans la lumière ; recevoir une lettre de Voltaire, c'était, pour un homme de lettres à son début, un honneur et le commencement de la gloire.

Lorsque Frédéric espérait une lettre venant de Cirey, il attendait l'heure de la poste avec une impatience d'amoureux. Il envoyait ses domestiques au-devant du cour-

rier, courait à la fenêtre pour les voir revenir de loin, retournait à sa table, se levait au moindre bruit dans l'antichambre ; enfin, quand le paquet arrivait, il cherchait vivement l'écriture désirée. S'il l'apercevait, son empressement même retardait l'ouverture du cachet ; il lisait, mais si vite qu'il lui fallait une seconde et une troisième lecture, pour que ses esprits calmés lui permissent de comprendre ce qu'il avait lu. Voltaire, à qui le prince décrit cette scène de l'arrivée de la poste, répond : « Je suis enivré de plaisir, de surprise et de reconnaissance. »

Le prince et l'écrivain échangent les propos les plus tendres. « C'est bien dommage que vous soyez né pour régner ailleurs », écrit Voltaire, qui se déclare le sujet de *Divus Fredericus :* « Le marquisat de Cirey est une ancienne dépendance du Brandebourg. » A louer son héros, il dépense l'histoire et la fable : Frédéric « est plus instruit qu'Alcibiade et joue de la flûte mieux que Télémaque ». Frédéric réfutant Machiavel, c'est Apollon terrassant le serpent Python ; s'il envoie à Cirey un flacon de vin de Hongrie, c'est Bacchus guérisseur ; s'il conseille des recettes de médecine, c'est Marc-Aurèle qui se fait Esculape ; s'il construit un manège : « apparemment qu'il y aura une place pour le cheval Pégase ». Le prince ne demeure pas en reste : « Il était bien nécessaire que vous vinssiez au monde, pour que j'y fusse heureux ! » Mais c'est à peine s'il peut croire qu'il existe au monde un Voltaire. Il a, dit-il, fait un système pour nier son existence. Non, il n'est pas possible qu'un homme fasse le travail prodigieux qu'on attribue à M. de Voltaire. Cirey

possède assurément une académie composée de l'élite de l'univers, « des philosophes qui traduisent Newton, des poètes héroïques, des Corneille, des Catulle, des Thucydide et l'ouvrage de cette académie se publie sous le nom de Voltaire ». Puisqu'enfin il faut bien croire à ce prodige, et qu'il existe un Voltaire comme il existe un Dieu, il ne reste qu'à les confondre dans un même acte de foi et d'adoration : « Je crois qu'il n'y a qu'un Dieu et un Voltaire, et que ce Dieu avait besoin en ce siècle d'un Voltaire pour le rendre aimable... Vous avez lavé, nettoyé, retouché un vieux tableau de Raphaël. »

Frédéric était naturellement attiré vers l'homme qui excellait en tout ce qu'il aimait, vers ce poète dramatique, ce poète épique, cet historien, ce philosophe, ce moraliste, ce libre esprit, cette grande lumière du siècle des lumières, cette science universelle légèrement portée, avec des couleurs claires et gaies, comme les aimait le seigneur de Rheinsberg, vers cette humanité enfin qui rêvait le bonheur des hommes, en même temps qu'elle les méprisait. Voltaire était surpris et ravi de rencontrer « un prince qui pense aux hommes... un monarque fait homme », et cela non pas dans un roman, sous le nom d'Alcimédon et d'Almanzor, mais dans la réalité de l'histoire. Et par l'amitié de ce roi de demain, il prenait sa revanche de la Bastille et de l'exil; il commencait à régner sur l'avenir.

Frédéric goûtait dans le commerce de Voltaire les joies d'esprit les plus vives : lui qui disait qu'une correspondance est un trafic de pensées, il s'enrichissait au trafic avec Voltaire. Mais il cherchait aussi la gloire d'une rela-

tion illustre, et, la bienveillance d'un grand dispensateur de la renommée, et autre chose encore, qu'il osait à peine s'avouer à lui-même : il voulait imiter Voltaire, et l'égaler peut-être ! En vain il se répète cent fois : « Malheureux ! laisse là un fardeau dont le poids dépasse tes forces ! on ne peut imiter Voltaire qu'à moins d'être Voltaire même ! » Il ne peut s'empêcher de mesurer son esprit avec cet esprit. Par moment, il s'échappe à parler d'égal à égal, et il dit à Voltaire : « Nous autres poètes ». A Voltaire, poète tragique, il annonce qu'il prépare une tragédie dont Nisus et Euryale seront les héros ; au poète moraliste, il envoie des poésies morales ; au savant, des expériences et des hypothèses sur des questions de physique ; à l'historien, ses *Considérations sur l'état présent de l'Europe* et sa réfutation de Machiavel ; avec le philosophe, il discute sur Dieu, l'âme et la liberté. Aussi sa correspondance avec Voltaire est-elle le document le plus complet sur l'immense travail intellectuel où peinait Frédéric dans le cabinet de la vieille tour.

Maintenant, demandons à ce millier de lettres de Frédéric, à ses poésies et à ses écrits philosophiques et politiques, de nous livrer les sentiments de ce cœur et les idées de cet esprit, qui se préparent et s'arment, aux bords muets du lac de Rheinsberg, dans cette solitude, ce recueillement, cette grâce d'aurore et la parure apprêtée d'un tableau mythologique, pour une des existences les plus agitées, les plus rudes, les plus fécondes en réalité qu'un homme ait vécue, depuis qu'il y a des hommes et qui agissent.

CHAPITRE III [1]

LES LETTRES ET LA PHILOSOPHIE

L'HORIZON DE L'ESPRIT

Le temps de la jeunesse de Frédéric était un heureux temps pour l'esprit. La curiosité des intelligences ne se choisissait pas d'objets particuliers : les savants étaient des philosophes, c'est-à-dire des chercheurs de la raison des choses. Les mystères vivement attaqués semblaient céder sur tous les points ; la science mesurait le ciel et la terre ; le télescope se perfectionnait ; Fahrenheit et Réaumur avaient gradué le thermomètre ; Watt allait construire la machine à vapeur, et la machine à frotter

1. Outre la correspondance citée au chapitre précédent avec la margrave de Baireuth, avec Manteuffel, Camas, Suhm, la marquise du Châtelet, Jordan, Algarotti, Voltaire, et les poésies également citées, voir : *Lettres de Frédéric à M. Achard*, et *Correspondance avec M. de Beausobre*, au t. XVI des Œuvres de Frédéric le Grand ; et les poésies des tomes X, XI, XIV, qui sont du temps de Rheinsberg, notamment la *Bulle du Pape*, et le *Faux pronostic*, au t. XIV, le *Miracle manqué*, au t. XI, l'*Apologie des bontés de Dieu*, au t. XIV, une *Épître à Jordan*, au t. XI ; la *Dissertation sur l'innocence des erreurs de l'esprit*, l'*Avant-propos sur la Henriade de M. de Voltaire* et l'*Anti-Machiavel* ou *Examen du Prince de Machiavel*, au t. VIII. — L'évolution philosophique est admirablement étudiée mais avec un involontaire parti pris d'admiration dans Zeller, *Friedrich der Grosse als Philosoph*.

d'Otto de Guéricke devenait la machine électrique. Aucun être, aucun phénomène n'était réputé indigne de l'observation. On savait ce que rapporte à l'intelligence de l'homme et à sa puissance l'attention à regarder la vapeur soulever le couvercle d'une marmite ou bien à étudier les jeux de la lumière et les organes des animaux humbles et des plantes dédaignées.

Rien ne paraissait inaccessible à l'observation et à l'expérience conduites par la méthode et raisonnées par la raison. La théologie déclinait et, avec elle, la métaphysique, même celle que Descartes avait établie sur la certitude de l'être démontrée par le fait de la pensée. L'esprit ne descendait plus des principes aux phénomènes ; des effets, il remontait aux causes. La science, qui n'était pas encombrée du détail immense des faits, ni requise pour les usages de la vie, avait la légèreté divine de l'éther. Et l'homme était en même temps que la nature un objet d'étude pour l'homme. Il se ressaisissait sur les idées admises et les traditions les plus vénérables, sur la politique et sur les religions; il cherchait Dieu par-delà les églises, lui-même par-delà l'histoire, dans les temps inconnus où ses fraîches épaules n'étaient façonnées encore à aucun joug.

La joie des découvertes provoquait au mépris du passé. Le contraste était si vif entre les idées et les espérances d'une part, et, de l'autre, les institutions et les mœurs, que celles-ci semblaient ridicules; aussi la lutte était-elle gaie et l'esprit en fut l'arme principale. La certitude d'entrer dans un monde nouveau et de voir de belles choses auxquelles succéderaient des choses plus belles

indéfiniment, animait l'ironie d'une sorte d'allégresse. Nous avons beaucoup abusé des mots obscurantisme et lumière, et, tous les jours, nous entendons célébrer les lumières par des aveugles, mais l'éveil du XVIII[e] siècle était bien une aurore; son espérance semblait sortir de la nuit, et, même quand il s'inquiétait et se troublait en sentant la persistance et la résistance du mystère, il jouissait encore de l'orgueil de voir s'élargir devant lui la nature, l'homme, et, comme dira Diderot, Dieu lui-même.

L'esprit du siècle avait pénétré Frédéric par l'éducation qu'il avait reçue de ses premiers maîtres et par ces voies inaperçues que suivent jusqu'au berceau des nouveau-nés les grandes influences intellectuelles et morales. Frédéric a l'universelle curiosité et l'activité alerte de l'intelligence : « Je voltige de la métaphysique à la physique, de la morale à la logique, de l'histoire de la musique à la poésie. » Il connaît les grands géomètres et leurs systèmes pour l'explication du monde; il compare les théories de Descartes et de Newton, discute la question du plein et du vide et les hypothèses sur la découverte du feu. Il prescrit des expériences et en fait lui-même; il a organisé, dans une des tours de Rheinsberg, un observatoire et un cabinet de physique, où il étudie le mouvement dans le vide sous la cloche de la machine pneumatique[1]. Mais c'est une des marques particulières

1. « J'ai fait construire une tour au haut de laquelle je placerai un observatoire. L'étage d'en bas devient une grotte; le second, une salle pour les instruments de physique; le troisième, une petite imprimerie... »

de cette intelligence qu'en se répandant sur toutes choses, elle ne perd jamais de vue certains objets, et qu'elle s'étend sans se disperser.

Jamais homme ne fut aussi maître de lui que ce jeune homme et ne régla sa liberté par des lois plus précises : « Je fais tout ce que je puis pour acquérir les connaissances qui me sont nécessaires pour m'acquitter dignement de toutes les choses qui peuvent être de mon ressort. » Il a « son but où il fait tendre toutes les choses extérieures ». A ce but ne conduisaient ni les mathématiques, ni la physique. Il n'est pas né mathématicien, — il avoue que les calculs infinis l'épouvantent et passent ses forces, — et il ne fait pas effort pour le devenir : la géométrie, dit-il, sèche trop l'esprit. Que Clairaut, Maupertuis et La Condamine parcourent donc l'univers afin d'y chercher une ligne; que d'autres aillent troubler les glaçons de la Nouvelle-Zélande et les déserts de l'Éthiopie pour s'informer de la figure du monde : il aimerait mieux, lui, aller tout simplement à Cirey, auprès de Voltaire, faire « sa quête de vérités ». Un moment, il voulut se mettre à la physique, sur l'invitation de M[me] du Châtelet, qui le priait de donner à cette science une place « dans son immensité ». Il promet à la divine Émilie de lire les *Mémoires de l'Académie des sciences*, la *Physique* de Muschenbrock et la *Philosophie de la nature* de Newton, l'hiver prochain. L'hiver venu, il écrivit l'*Anti-Machiavel*[1].

1. Il discute avec la marquise sur le feu et sur l'eau, en badinant. Il n'admet pas que le feu ait été produit par le frottement des branches d'arbres secouées par le vent. Il a chez lui, dit-il, des forêts où soufflent

Il entend demeurer sur la planète où il sait qu'il aura fort à faire un jour. Il n'aurait pu supporter en lui la totale ignorance des mathématiques de la physique, mais c'est assez qu'il sache les principes, la méthode et la direction générale de ces sciences et ce qu'elles peuvent apprendre sur l'origine du monde et de la vie. Il est avant tout curieux de l'homme et des choses humaines, et, pour ne point parler encore de la politique, qu'il n'oublie pas un moment, il donne la plus grande part de son esprit aux lettres et à la philosophie.

COMMENT ET POURQUOI FRÉDÉRIC AIMAIT LES LETTRES

Frédéric demandait aux lettres d'abord qu'elles fussent agréables. Philosophe, il ne recule pas devant l'austérité des problèmes; homme de lettres, il estime comme Voltaire que l'austérité est une maladie et qu'il vaut mieux avoir la fièvre que de penser tristement. Il lit avec délices les petits poèmes de Voltaire, commé *le Mondain* et l'*Épître sur le plaisir*, parce qu'ils respirent la joie[1]. Il veut que l'écrivain mêle aux matières même sérieuses de l'enjouement, de petites digressions et du sel : « Je ne

des vents qui font honneur à l'impétuosité de Borée, et qui ne prennent pas feu. « Je sens bien, écrit-il à la marquise que, si j'étais auprès de vous, je vous parlerais de toute autre chose que de physique. »

1. Lorsque Césarion part pour Cirey, Frédéric lui dit : « Vous y verrez l'esprit humain dans son dernier degré de perfection, la sagesse sans austérité, entourée des tendres Amours et des Ris. »

sais rien de pire que l'ennui, et je crois qu'on instruit mal le lecteur lorsqu'on le fait bâiller. » Il est un amant des grâces en littérature et il désespère des lettres allemandes qui ne savent pas se familiariser avec ces divinités[1]. Il goûte l'élégance, la finesse, les tours arrondis, les épithètes nouvelles et justes, et les métaphores heureuses, comme celle-ci, par laquelle Voltaire désigne les serviteurs du sérail,

> Que le fer a privés des sources de la vie.

Il se récrie à cet endroit : « Belle et noble périphrase! » C'est qu'il aime aussi la noblesse du style ; le vulgaire lui répugne ; le rampant le dégoûte[2], et il ne souffre pas même les mots familiers. Quand il a rencontré dans un des *Discours sur l'homme* de Voltaire un chien qui meurt en léchant les mains de son maître : « Ce chien n'est-il pas un peu trop bas? » demande-t-il. La noblesse est une des beautés de la *Henriade* qu'il admire le plus : « L'auteur s'élève jusqu'au sublime et ne s'abaisse qu'avec grâce et dignité. » Il voulait dans les lettres, comme dans sa compagnie et sa maison, de l'esprit, des couleurs gaies et l'air noble.

Il aimait aussi le bel ordre et l'art de lier toutes les parties d'un sujet pour l'amener et conduire à ses fins. La *Henriade* lui paraît très supérieure à l'*Iliade* et à

1. Quand les Allemands, dit-il, « se sont emparés d'une matière, ils pèsent dessus ; leurs livres sont d'un diffus assommant. Si on pouvait les corriger de cette pesanteur et les familiariser un peu plus avec les grâces, je ne désespérerais pas que ma nation ne produisît des grands hommes... »

2. C'est à propos de La Chaussée qu'il exprime cette répugnance.

l'*Odyssée*, parce qu'elle est mieux liée. Il est l'homme de la règle, — ce mot revient à tout moment sous sa plume, — rien ne lui plaît que la raison :

. . . . . de la brillante poésie
Au poids de la raison je pèse les beautés...

Il se dit et il est en effet le disciple docile de « l'exact et sévère Boileau », qu'il sait par cœur. S'il énumère des grands hommes, il met Boileau, une fois avec Voltaire et Newton, parmi les génies qui survivraient à l'anéantissement de la plus grande partie du monde; une autre fois avec Colbert et Luxembourg parmi les gloires du règne de Louis XIV. Il est, je crois bien, le seul qui ait ajouté au nom du législateur du Parnasse l'épithète de « divin », qui est un peu forte.

Afin que nul n'ignore les règles et les lois[1], il les voudrait voir rédigées, promulguées et appliquées par un corps constitué. Berlin a bien son académie : le premier roi de Prusse, ce pompeux Frédéric Ier, la fonda sur l'assurance que lui donnèrent les astronomes qu'ils découvriraient quantité d'étoiles dont il serait le parrain, mais cette académie est en décadence. D'ailleurs, elle prétend avoir une compétence universelle; c'est une académie pour la langue qu'il faudrait à la Prusse, ou

1. Frédéric imite Boileau perpétuellement dans ses poésies, par exemple dans les vers à Pesne citées au chapitre précédent, ou bien encore :

Dis-nous, divin Voltaire, où ton esprit sublime,
Apprit à renfermer le bon sens dans la rime,

et :

On ne peint point Caton avec un patenôtre,
Ni saint Pierre en pourpoint et la Vierge en pompons,

etc., etc...

plutôt à l'Allemagne entière, et comme l'infinité de souverains entre lesquels ce malheureux pays est partagé ne consentira jamais à se soumettre aux décisions d'une académie, Frédéric déclare qu'il n'y aura jamais de bons livres en Allemagne.

Jamais Français de France ne fut plus français ni plus classique que le prince royal de Prusse. L'horizon de son esprit est tout français. Parmi les anciens, il a notre prédilection pour les Latins, qu'il ne connaît du reste que par nos traductions. Il lit, dans nos traductions encore, les auteurs modernes et parle avec plaisir de quelques écrivains anglais ou italiens, mais il ne connaît ni Shakspeare, ni Dante : ces génies sont trop éloignés de son point de vue. Dans sa philosophie de l'histoire intellectuelle, il va des anciens à nous tout droit : « Nous avons cette obligation aux Français d'avoir fait revivre les sciences. Après que des guerres cruelles, l'établissement du christianisme et les fréquentes invasions de barbares eurent porté un coup mortel aux arts réfugiés de Grèce en Italie, quelques siècles d'ignorance s'écoulèrent quand enfin le flambeau se ralluma chez vous. »

Aujourd'hui, les philosophes de l'histoire en Allemagne n'admettent plus que trois phases de la civilisation : *Griechenthum*, *Römerthum*, *Germanenthum*. C'est pour eux vérité démontrée qu'après que le monde ancien fut épuisé, les Germains, l'inondant de leur sève, renouvelèrent la vie politique, sociale et religieuse. Nous, ils nous mettent de côté, comme des dérivés. Ils interprètent avec injustice et malveillance notre façon d'être, qui est en effet de n'être ni tout un, ni tout autre, de tenir à la

fois de l'un et de l'autre, et de composer avec des éléments divers, conciliés par notre nature propre, un génie libre, clair et actif, dont le monde entier a senti la puissance ; mais ils ont raison d'estimer très haut le *Germanenthum*, et Frédéric, lui aussi, était malveillant et injuste en oubliant le moyen âge, et la Renaissance et la Réforme allemandes. Par là il nous appartient encore, et son ignorance est du classique le plus pur.

Frédéric répétait souvent qu'il faut mêler *utile dulci*, et il prétendait que les lettres fussent utiles autant qu'agréables. Il est bien de son temps, où les intelligences savent qu'il y a quelque chose à faire, qu'il faut faire. Il aime l'agrément dans la poésie, mais non pas la poésie d'agrément, « les fredonneurs d'idylles ennuyeuses, d'églogues faites sur le même moule et de stances insipides ». Il ne cherche pas non plus dans la poésie une émotion de sensibilité : l'éternel soupirant des tragédies le fatigue et l'agace ; pas plus sur la scène que dans la vie, il n'aime l'amour. Il voudrait y substituer des sentiments plus calmes, qui sont presque de la raison. La tragédie de *Mérope* ayant démontré que l'amour maternel est propre à émouvoir autant que l'amour, il veut essayer dans une tragédie dont Nisus et Euryale seront les héros, si l'amitié n'est pas capable aussi de faire recette au théâtre.

Au reste, le poète ne doit point, à son avis, se proposer uniquement d'émouvoir. Son office est d'instruire, et, s'il a bien cadencé des pensées métaphysiques « dans une ode qui ne contienne que des vérités très évidentes » ;

s'il a enseigné l'histoire, comme Voltaire dans son *César;* surtout s'il a démontré, comme Voltaire encore dans *Alzire*, que le christianisme mal entendu et guidé par un faux zèle rend plus barbare que le paganisme même, il a bien employé son temps. Le meilleur des poèmes est celui qui renferme « un cours de morale où l'on apprend à parler et agir » ; et la *Henriade* est le chef-d'œuvre du genre : les caractères y sont présentés de manière à faire haïr le vice et aimer la vertu ; les récits sont accompagnés de réflexions « excellentes, qui ne peuvent que former l'esprit de la jeunesse[1] ». Le poète y fait le procès aux guerres de religion ; il tance les factieux et recommande aux peuples l'obéissance et la fidélité envers leurs rois :

Et qui meurt pour son roi meurt toujours avec gloire...

Ce vers, Frédéric le cite seul, pour le mettre en belle lumière, dans la préface d'une édition qu'il prépare de la *Henriade*, et il laisse un peu trop voir par cette citation et par sa théorie de la fonction des lettres, ces « auxiliaires des lois », qu'il attend des Muses quelques services. Ce jeune homme ne s'égare pas dans les vallons sacrés ; il s'y promène en compagnie du prince royal de Prusse.

1. Frédéric dit encore que « le bien et le repos de la société font le principal but du poème ».

COMMENT FRÉDÉRIC APPREND A ÉCRIRE

Parce qu'il était homme de lettres dans l'âme, mais aussi parce qu'il voulait employer la puissance des lettres, Frédéric résolut de devenir un écrivain. Il se donna beaucoup de peine, et, d'abord, il fallut qu'il apprît notre langue. Il la parlait depuis qu'il parlait ; sa gouvernante, son précepteur et presque tous ses maîtres étaient nos compatriotes ; avec la reine sa mère et avec sa sœur Wihelmine, il causait et correspondait en français ; il ne se servait de l'allemand qu'avec le roi et les domestiques ; mais les réfugiés ses maîtres avaient emporté en exil un français d'une certaine date et d'un certain esprit. L'imperceptible perpétuel mouvement d'une langue vivante et vive comme la nôtre s'était arrêté en eux. Les Français de France discernaient tout de suite le *français réfugié*, qui se reconnaît dans les premiers écrits de Frédéric. Comme le prince était réputé savoir notre langue, on ne la lui avait pas enseignée ; pour la même raison, on ne lui avait pas enseigné la sienne ; il ne savait aucune grammaire, et, le seul instinct ne suffisant pas à pénétrer les génies des deux langues, il mêlait son français de germanismes et son allemand de gallicismes. Puis il tenait de sa nation, comme il disait, quelques petits défauts, la longueur, la lenteur et l'habitude de peser sur une matière ; son esprit n'était pas de chez nous : sa plaisanterie insistait trop quelquefois, ou bien elle avait

besoin d'être commentée. Un jour il glisse dans une lettre un jeu de mots si compliqué que son correspondant s'excuse de n'avoir pas bien entendu le passage. Le prince le lui explique et regrette de n'avoir pu « marquer l'endroit où il fallait sourire ».

Ce fut une des occupations de Frédéric à Rheinsberg que d'apprendre notre langue, notre style et notre esprit, et il choisit pour précepteur, ce qui était un vrai luxe de roi, Voltaire.

Il doit à Voltaire un certain dégrossissement, et j'oserai dire, à condition d'expliquer le mot tout de suite, de déniaisement. Il avait gardé une candeur que je ne sais trop comment appeler, juvénile, germanique ou provinciale, qui l'induisait à des naïvetés un peu lourdes, par exemple, à un respect superstitieux de l'antiquité. Un jour, il rencontre dans un poème de Voltaire l'épithète de « chimérique » appliquée à l'histoire romaine, et il y voit aussi que les premiers étendards des Romains étaient de foin. Ce foin lui paraît bien vulgaire, et l'épithète de chimérique bien aventurée, quand il s'agit d'une histoire avérée, dit-il, par le témoignage de tant d'auteurs, de tant de monuments respectables de l'antiquité, et d'une infinité de médailles. A ce « colonel du plus beau régiment de l'Europe, qui a peine à consentir que de si grands vainqueurs n'aient pas toujours eu des aigles d'or à la tête de leur armée », Voltaire répond que tout a un commencement, et il prouve par textes authentiques que ses bottes de foin sont bien constatées. Puis il énumère les miracles de l'histoire romaine : la louve nourricière de Romulus, le pivert, la tête d'homme toute fraîche qui fit

bâtir le Capitole, Nævius qui coupait des pierres avec un rasoir, la vestale qui tira un vaisseau avec sa ceinture, et les boucliers tombés du ciel, etc. « Allons, monseigneur, il faut mettre tout cela dans la salle d'Odin avec notre sainte ampoule, la chemise de la Vierge, le sacré prépuce et les livres de nos moines ! » Mais Frédéric ne renonce pas si vite à ses illusions sur la primitive histoire romaine ; il est, dit-il, engagé à la défendre par un certain motif.

Sur quoi, le voilà qui raconte, en l'agrémentant de nouveaux détails, la fable que nous connaissons déjà de la fondation de Rheinsberg. Il y a quelques années, dit-il, on trouva au Vatican un manuscrit qui « fait foi » que Remus, pour se dérober à la jalouse fureur de son frère, se réfugia dans le pays de l'Elbe, qu'il y bâtit au bord d'un lac une ville à laquelle il donna son nom, et se fit ensevelir dans une île du lac. Le pape s'empressa d'envoyer deux moines pour découvrir la retraite de Rémus. Les bons pères ont jugé que ce ne pouvait être que Remusberg, bien qu'ils n'aient pu retrouver les cendres du héros, soit parce que ces restes n'ont pas été soigneusement conservés, soit parce que le temps, qui détruit tout, les a confondus avec la terre... Le plus piquant dans la longue lettre très étudiée de Frédéric, c'est la précaution qu'il prend de ne point paraître trop naïf. « On ne m'accuse pas trop de crédulité, dit-il, et si je pèche, ce n'est point par superstition. » Il énumère donc ses preuves ; les principales sont la découverte récente faite dans son jardin d'une urne et de monnaies romaines, et le souvenir gardé dans le pays de deux

pierres sur lesquelles on reconnaissait encore, il y a cent ans, « quelque chose », qui avait été la représentation de l'histoire des vautours. « J'espère, monsieur, dit-il en terminant, que vous me saurez gré de l'anecdote que je viens de vous apprendre, et que, en sa faveur vous excuserez l'intérêt que je prends à tout ce qui peut regarder l'histoire d'un des fondateurs de Rome, dont je crois conserver la cendre. »

Il est aisé de se figurer les mines qu'échangèrent à Cirey Voltaire et la divine Émilie, en lisant ce mémoire d'un archéologue de province. Voltaire répond que Rémus ne mérite pas l'honneur d'avoir ouvert l'asile de Frédéric, et que, si cet aimable lieu fut fondé par des exilés de Rome, c'est par Scipion, par Cicéron et par Ovide qui portèrent là-bas le courage l'éloquence, et l'art d'aimer et de plaire. Quant aux antiquaires à capuchons soi-disant envoyés par le pape, il leur conseille de faire de ce Rémus un saint, plutôt que le fondateur du palais de Frédéric : « Mais apparemment que Rémus aurait été aussi étonné de se voir en paradis qu'en Prusse. »

Frédéric se le tient pour dit, et il met l'anecdote de Rémus à côté de l'histoire de la sainte ampoule et des opérations magiques de Merlin. Ceci est une des occasions, la plus frappante, où le rapide bon sens de Voltaire redresse la gaucherie de Frédéric. Comme l'élève a l'intelligence prompte, il se fait vite aux façons du maître : il s'allège de tous ses restes de respect, et, de plus en plus, de mieux en mieux, il prend le ton voltairien.

Écrire comme Voltaire, c'est l'ambition qu'il avoue avec des précautions de modestie. Il prie le maître lui-

même de vouloir bien l'y aider. Il a auprès de lui un correcteur en titre, Jordan :

Jordan, mon critique et copiste,
Vous qui poursuivez à la piste
Mes fautes en digne limier,
De grâce, daignez corriger,
Raturer, effacer, transcrire...

Mais Jordan ne lui suffit pas, et, dans presque toutes ses lettres à Voltaire, il demande des corrections et des avis. Voltaire aimerait mieux ne donner que des compliments; très habilement il loue avec effusion les sentiments de l'écrivain, qui sont très louables, en effet ; mais Frédéric réclame la critique du style ; il prie l'habile philosophe et le grand poète de vouloir bien s'abaisser à faire le grammairien rigide. Voltaire s'exécute de temps à autre ; il glisse des critiques dans de grands éloges, non sans se moquer de son pédantisme. A propos de l'épître adressée par le prince à son frère de Prusse, il se récrie d'admiration sur un certain *encor* qu'il y a trouvé :

O vous en qui mon cœur tendre et plein de retour
Chérit *encor* le sang qui lui donna le jour...

« Mais s'il plaît à Votre Altesse, ajoute-t-il, n'écrivez plus opinion avec un *g* et daignez rendre à ce mot les quatre syllabes dont il est composé. Toute la grandeur du génie ne peut rien sur les syllabes. Avec ces petites attentions, vous serez de l'Académie française quand il vous plaira, et, principauté à part, vous lui ferez bien de l'honneur. » Plutôt que des critiques, il donne à Frédéric des avis et d'une main si légère ! Tels compliments sur

une pièce de vers octosyllabiques où respirent la facilité du génie, l'aisance, les grâces, et qui « ne sent pas le travail d'un homme trop occupé de la poésie », sousentendent des réserves sur d'autres pièces, arrivées par le même courrier et dont il ne parle point. Il a des façons charmantes d'avertir Frédéric d'élaguer son style et de le resserrer : « Cet or en filière, devenu plus compact, en aura plus de poids et de brillant. » Rien de plus facile, d'ailleurs : « une petite lime de deux liards suffira ! [1] » Au fond, Voltaire voudrait qu'il fût entendu une fois pour toutes que Frédéric écrit fort bien le français pour un Allemand et qu'on n'en parlât plus. Ce n'est pas l'écrivain qui l'intéresse, c'est le prince, au lieu que Frédéric prétend traiter d'écrivain à écrivain, d'homme de lettres à homme de lettres. Ici transparaît un malentendu entre les deux personnages, qui éclatera un jour.

Les leçons que Voltaire lui ménageait, Frédéric les chercha lui-même dans les écrits de Voltaire. Quand il avait reçu un ouvrage du maître, il le lisait en compagnie de Keyserlingk et de Jordan, et l'apprenait par cœur, comme les rois d'Israël, dit-il, apprenaient les paroles de Moïse. Il réfléchissait longuement sur ses attentives lectures; il comparait une nouvelle édition de la *Henriade* avec la précédente, parce que les remarques sur les passages modifiés lui paraissaient être l'exercice le plus instructif. A force de s'appliquer, il trouvait des critiques et qui

1. Il donne au prince quelques conseils précis sur l'emploi du vocabulaire et du tour poétiques, et sur l'utilité de s'exercer à « mettre ses pensées en vers quand on veut parler une langue avec plus d'énergie, l'essence des vers étant de dire plus et mieux que la prose », mais il passe le plus vite qu'il peut sur cette besogne.

étaient justes, tantôt sur une œuvre entière, comme *Mérope* ou *Mahomet*, tantôt sur une expression, sur un mot. Voltaire, après avoir admiré que Frédéric ait jugé *Mérope* comme s'il avait passé sa vie à fréquenter nos théâtres, lui annonce qu'il a corrigé sur ses avis, tout malade qu'il soit, le quatrième et le cinquième acte. Une autre fois il reconnaît que Frédéric a exactement relevé des fautes dans une épître copiée par Mme du Châtelet elle-même ; il consent à remplacer dans un poème « écraser des étincelles », qui a paru au prince une expression impropre, par « étouffer des tincelles ». Avoir réussi à corriger Voltaire, c'était pour l'écolier de Rheinsberg une joie de bataille gagnée.

Pour tout ce travail, par des exercices répétés, par des thèmes qu'il reprend jusqu'à trois fois, Frédéric se rendit à la fin maître de notre langue. Certes il a encore de l'expérience et de l'inhabileté [1]. Il lui arrive d'écrire avec la préméditation d'avoir de l'esprit à la façon de La Fontaine ou de Voltaire, et il manque ses pastiches. Tel conte de lui, comme la *Bulle du pape*, veut être galant,

1. Il ne devine pas « certaines manières que l'usage introduit dans notre langue »; il ne sait pas transformer le style de prose en style poétique selon la recette que Voltaire lui donna un jour : « Je dirai en prose : il y a dans le monde un prince vertueux et qui déteste l'envie et le fanatisme; et je dirai en vers :

O Minerve! ô déesse Astrée,
Par vous sa jeunesse inspirée
Suivit les arts et les vertus.
L'envie au cœur faux, à l'œil louche
Et le fanatisme farouche
Sous ses pieds tombent abattus...

Que Frédéric ait manié maladroitement ces petits tours-là, nous le lui pardonnons de grand cœur. Malheureusement, il est, par endroits, détestable.

qui n'est que grossier, et tel autre, comme le *Faux pronostic*, qui prétend être drôle, est insipide. Ou bien il se propose, comme dans l'*Anti-Machiavel*, d'atteindre la plus haute éloquence, et il tombe dans le pathos. Mais cela revient à dire que, s'il veut forcer son talent, il se fourvoie. Là, au contraire, où il exprime sincèrement des idées à lui, il fait des rencontres heureuses. N'est-ce pas une jolie définition de l'âme que celle-ci :

Cet être que j'ignore et qui réside en moi
Immortel en théologie,
Incertain en philosophie,
Ce fantôme spirituel,
Ce je ne sais quel sens, cet intellectuel...

Et ne voyons-nous pas glisser et s'évanouir dans l'inconnu notre âme incertaine :

Telle qu'une vapeur légère
Son existence passagère
Se perd dans l'ombre du trépas... ?

Quand il interpelle le malheureux qui ne sait pas remplir par l'étude « le vide de l'âme » :

Étranger à toi-même, au dehors répandu...

ou quand il met dans la faculté de penser la valeur de la vie :

Un siècle entier n'est rien, beaucoup penser c'est vivre...

il trouve de ces vers qui, tout de suite, se logent dans la mémoire pour y demeurer, et l'on admire qu'ils soient de ce jeune homme qui commençait ainsi naguère une pièce à Mme de Wreech :

Permettez-moi, madame, en vous offrant ces lignes,
Que je vous fasse part de cette vérité ;
Depuis que je vous vois j'ai été agité,
Vous êtes un objet qui en êtes bien digne...

pour la terminer par ce quatrain :

Mais j'en écris trop et la passion m'emporte,
Je crois vous ennuyer, vous priant à la fin
De croire que ce cœur de vous rempli et plein
Y persévérera toujours de même sorte...

La prose est en progrès comme les vers. Dans ses premières lettres à Voltaire, il construisait des phrases à la tudesque : « Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation et à vous uniquement, en cas que la dispute, à qui, d'eux ou des anciens, la préférence est due, vienne à renaître, que vous fassiez pencher la dispute de leur côté[1]. » De lettre en lettre, avec des rechutes de plus en plus rares, il se dépouille de son germanisme, pour revêtir notre forme, où il se trouve presque, puis tout à fait à l'aise. Son vocabulaire se nuance et se précise ; il acquiert enfin ce qu'il appelle l'art de bien définir. Les *Considérations sur l'état présent de l'Europe*, ce vif pamphlet contre la politique de la France, et le dialogue où il défend contre la fureur des théologiens « l'innocence des erreurs de l'esprit », ont des pages courant en phrases vives et légères ; personne n'y soupçonnerait la main d'un étranger.

Est-il permis de dire que, si Frédéric n'avait pas fait

1. Ou encore : « J'ose même avancer, sans déroger au mérite d'autrui, que, dans l'univers entier, il n'y aurait pas d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez pas être le maître. »

cet effort pour apprendre notre langue et l'écrire, il y aurait peut-être quelque chose de changé dans son histoire?

Sans doute, la culture intellectuelle n'ajoute rien à la faculté d'action : des esprits éclairés à grande lumière sont accouplés souvent à des volontés obscures et inertes. Mais s'il faut compter parmi les moyens préparatoires de l'action la langue où elle se délibère, il n'est pas indifférent que Frédéric ait préféré notre langue à la sienne.

De celle-ci, on croirait qu'il avait peur. Il ne voulait même pas lire en allemand les œuvres de Wolf, au moment où il étudiait ce philosophe dont la doctrine occupait tout son esprit; il le faisait traduire en français. Le traducteur, qui peinait sur son travail, insinue timidement au prince qu'il ferait bien peut-être de lire l'œuvre dans l'original : « Oserai-je, Monseigneur, vous faire part d'une découverte que j'ai faite dans mon petit travail? J'ai cru m'apercevoir que la langue allemande est plus propre aux raisonnements métaphysiques que la langue française. » Frédéric répond qu'il a eu la curiosité de regarder le texte allemand, et qu'il ne voit pas que l'original ait rien perdu en passant par les mains du traducteur.

Lire dans sa langue, il appelle cela de la curiosité! Et pourtant le traducteur avait raison cent fois. Les Allemands, laborieux et profonds, comme disait Frédéric, ont pénétré fort avant dans les questions obscures, et leur langue a trouvé des mots qui nous manquent pour exprimer les nuances de l'insaisissable; mais l'insaisissable

n'est pas du domaine de l'action. La phrase allemande suit languissamment l'évolution de l'idée; elle tourne et retourne en incidentes autour des objections comme un flot autour de récifs, point pressée, pas même soucieuse d'arriver. La langue allemande est une langue de recherches et de doute. Elle reflète la nature et l'histoire de l'Allemagne, le pays dont la constitution politique sembla résoudre ce problème : étant donné une nation douée de forces abondantes, trouver les moyens les plus propres à stériliser ces forces.

Notre phrase va du sujet au verbe, du verbe au complément, du point de départ au but. A l'homme qui délibère une action, elle fournit un délibéré rapide à conclusion immédiate.

L'ÉDUCATION PHILOSOPHIQUE. L'IRRÉLIGION DE FRÉDÉRIC.

Lorsqu'il parle des occupations de Rheinsberg, Frédéric les distingue en deux classes : les agréables, comme la culture des lettres et des arts les « solides », qui préparent « aux devoirs essentiels », et il donne toujours à celles-ci la préférence. En quoi, il est parfaitement sincère, car sa vie d'homme de lettres est chose légère et presque futile, en comparaison de sa vie morale, qui fut intense et profonde.

Au moment où il arrive à Rheinsberg, il vient, à ce qu'il me semble, d'arrêter ses comptes avec la religion.

Il avait proposé au pasteur Achard, un des très rares ministres de l'évangile auquel il témoignait quelque estime, les textes de deux sermons à prêcher devant lui : « Ces paroles nous ont été données de Dieu, » et « La croix de Jésus est en horreur chez les Juifs et ridicule aux païens ; » le premier, afin que le théologien lui expliquât la possibilité et les caractères de la révélation, le second afin qu'il lui démontrât, « si l'on ose ainsi parler, la raison qui a déterminé le conseil de Dieu à choisir ce genre de rédemption préférablement à tout autre[1] ». Nous verrons bientôt Frédéric procéder en toute chose avec cette méthode, discerner le point à démontrer, y attacher son esprit, entendre le pour et le contre, juger et décider. Je ne sais pas au reste si le pasteur Achard prononça les deux sermons; mais Frédéric, à ce moment-là, se déclare à plusieurs reprises et en termes très vifs contre la rédemption, contre la révélation, contre les prophètes et l'évangile. Et ce fut chose réglée.

La religion, il ne la rejette pas seulement, il la méprise et il la hait. Dès les années de Rheinsberg, il donne un large cours à ses sentiments. Il met des nuances, il est vrai, selon qu'il parle de telle ou telle confession chrétienne. Il a des paroles d'estime pour le protestantisme qu'il appelle de temps en temps notre religion, ou même

1. A ces questions, Frédéric avait répondu par avance ; la foi n'avait jamais été son fort, comme il dit au pasteur, et, certainement, il l'avait déjà perdue ; mais je ne crois pas qu'il ait voulu seulement se procurer le plaisir d'entendre une discussion ou un développement d'éloquence. Il se mettait alors, — c'était au printemps de 1736, — à raisonner sérieusement sa vie et à prendre des partis ; avant de se résoudre au sujet de la religion, il s'est posé le problème une dernière fois, et il l'a bien posé.

notre sainte religion[1], et, parmi les sectes protestantes, il préfère le calvinisme : affaire d'éducation peut-être, et prédilection de philosophe pour la foi qui demande de moindres sacrifices à la raison ; affaire de politique aussi : une des forces de la Prusse était de représenter le protestantisme envers et contre l'Autriche, et le prince royal n'était pas homme à se priver d'aucune des forces de la Prusse. Mais ces considérations ne prévalurent pas sur la fermeté de son irréligion totale. Voltaire paraissait croire que les ministres protestants valent mieux que les prêtres catholiques; Frédéric proteste : « Ils se ressemblent tous! » Voltaire disait encore que l'engeance des dévots n'existe qu'en pays catholique; — il avait exprimé cette opinion dans une lettre où il marquait non sans justesse un contraste entre les mœurs des rois réformés du Nord et celles des rois catholiques du Midi; — Frédéric lui accorde que les rois du Nord ont de grandes obligations envers Luther et Calvin, « pauvres gens d'ailleurs », qui les affranchirent du joug de la cour romaine et augmentèrent leurs revenus par la sécularisation des biens ecclésiastiques; mais, dit-il, nous avons nos bigots, nous aussi, et notre secte de béats. Jamais il ne parla d'un moine ou d'un jésuite avec plus d'aigreur que d'un certain

. . . pieux cafard, cagot et triple saint
Vieux vétéran, maquignon de Calvin...

1. Il ne faut pas toujours prendre au sérieux ces épithètes dévotes. La réputation d'irréligion de Frédéric était bien établie. Un jour, dans une lettre à Manteuffel, il disait : Notre Seigneur Jésus Christ. — Comme la lettre était de la fin d'un mois de mars, Manteuffel lui répond : « Votre Altesse Royale aura voulu anticiper sur le poisson d'avril. »

A toutes les églises, il reproche le crime de la persécution de l'esprit. C'est l'église catholique qui allume à Madrid

> . . . ces bûchers solennels
> Où, pour l'amour de Dieu, on brûle les mortels...

Par elle

> L'esprit libre français, l'éloquence hardie
> Sous le joug monacal languit abâtardie.

C'est elle qui endort l'Autriche dont le César, au moment même où Frédéric écrit ces vers,

> . . . fugitif en Hongrie,
> Fuit le Dieu des combats en invoquant Marie...

Mais ces églises protestantes, qui jadis portaient au ciel la plainte de leur foi opprimée, valent-elles mieux que la catholique? Leurs docteurs furieux embrouillent leurs disputes et les enflent de mots barbares; elles cachent sous la sainte humilité le fiel, l'ambition et l'orgueil; enfin elles n'ont cessé d'être persécutées que pour devenir porsécutrices.

> Ainsi la liberté, si naturelle à l'homme,
> Est maudite à Genève et condamnée à Rome;
> Ainsi l'homme à penser du ciel autorisé
> De l'église est puni parce qu'il a pensé.

Frédéric s'échauffe si fort qu'il en oublie les mœurs du style noble; il compare l'Europe asservie par tous ces sacerdoces, où l'âme en vain,

> esclave rétrécie,
> Cherche encor le ressort de son libre génie,

à une cage de serins.

Il y a, dans sa haine, une progression continue. Frédéric ne veut plus même que l'on prononce le nom de l'homme-Dieu ; Voltaire, s'étant permis cette licence poétique, il la lui reproche comme une capucinade : « On peut parler de fables, mais seulement comme de fables. » Il raille les prophéties d'Esaï, de Daniel, et « de tous ces vieux Juifs dont les rêves ont fait tant de bruit dans le monde ». Il va dans ses injustices jusqu'à prétendre que l'établissement du christianisme fut une cause de barbarie, comme l'invasion des Goths. Sur toute foi, tout culte, tout clergé, il lève la main pour prononcer une malédiction solennelle : « Que les moines, obscurément encloîtrés, ensevelissent dans leur crasseuse bassesse leur misérable théologie ! Que nos descendants ignorent à jamais les puériles sottises de la foi, du culte et des cérémonies des prêtres et des religieuses ! »

LA POLITIQUE DANS L'IRRÉLIGION

C'est presque déjà le cri : « Ecrasons l'infâme ! » Et l'on se demande si ce jeune prince, qui méconnaît à ce point la légitimité du sentiment religieux et sa force, ne se prépare pas des périls. Mais dans l'ardeur de ces polémiques de sa jeunesse, comme sous le feu de nos batteries à Philipsbourg, il demeure calme, et sa main tient la bride de sa monture : il ne s'emballera pas contre l'infâme. Il n'acquerra jamais le sens de la dignité du senti-

ment religieux; il ne reconnaîtra jamais à la religion d'autre raison d'être que la superstition des foules et la supercherie des prêtres, mais, de la puissance des églises, il avait une idée juste et très précise.

L'histoire lui enseigne qu'il ne faut pas « se mêler de la foi des peuples »; des princes se sont mal trouvés d'avoir favorisé une secte aux dépens d'une autre, et des querelles de partis, qui n'eussent été que de passagères étincelles, sont devenues des embrasements, parce que des rois les fomentèrent. L'histoire lui montre encore « que les peuples tolèrent d'un front tondu ce qu'ils ne souffriraient pas d'un front couronné de lauriers »; personne, lorsque vient à souffler l'esprit de fanatisme, ne demeure neutre, et jamais « la fidélité du vulgaire ne tient contre les forces de la religion ». La sévère opinion qu'il a de l'humanité lui fait croire qu'elle ne se corrigera jamais de cette erreur. Le vœu qu'il exprimait tout à l'heure, il sait que l'avenir ne l'accomplira point, et que les hommes ne pourront jamais se passer des puériles sottises de la foi, car ils seront toujours « infirmes et idiots ». Conclusion : « La religion est une ancienne machine qui ne s'usera jamais. » Frédéric ne mettra pas les doigts dans cet engrenage.

Ici s'annonce une des originalités du règne futur et une rareté dans l'histoire. Roi sans être chrétien, libre penseur, mais qui ne persécutera point, Frédéric se ménage une liberté d'agir qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait connue.

Ses ancêtres s'étaient approchés de cette liberté peu à peu. L'électeur Joachim avait accru son autorité le

jour où il était passé du catholicisme au luthéranisme. En effet, un prince catholique, si puissant qu'il soit d'ailleurs, n'est pas le maître chez lui. C'était le plus grand prince du monde qu'un roi de France, mais il ne pouvait déplacer une lettre du catéchisme ni changer un détail du culte ou un pli des vêtements liturgiques, au lieu que l'ordre de succession au trône, cette loi fondamentale de la monarchie, fut mis en doute quand l'héritier se trouva être un protestant. Joachim, en se convertissant à la réforme, rédigea le catéchisme de son église, et il régla le rituel des cérémonies comme il l'entendit; il était le maître chez lui, il y était clos; de son église de Berlin, *ecclesia mea berolinensis*, il devint le *summus episcopus*, l'évêque suprême, le pape en un mot, et il invita « très gracieusement » ceux qui ne se plairaient pas dans cette église à s'en aller ailleurs.

Si les électeurs de Brandebourg étaient demeurés luthériens, l'église nouvelle les aurait vite entravés; dès qu'elle eut fixé son orthodoxie, elle devint aussi intolérante que l'ancienne église; elle surveilla et comprima la vie intellectuelle; elle mit la main sur l'État et le gouverna. L'esprit était moins libre dans la Saxe luthérienne que dans les pays catholiques du moyen âge; les ministres étaient des théologiens qui faisaient de la politique confessionnelle; en l'électeur de Saxe se vérifiait cette vérité énoncée par Voltaire : Quiconque tient d'une main le sceptre, et, de l'autre, l'encensoir, a les mains très occupées.

Aussi la conversion au calvinisme de Jean-Sigismond, successeur de Joachim, fut-elle un nouveau grand évé-

nement de l'histoire de la Prusse. Ce Jean-Sigismond, dont les sujets demeurèrent en majorité luthériens, respecta leur croyance, mais leur imposa le respect de la sienne. La tolérance devint ainsi une nécessité d'État. Comme Jean-Sigismond n'avait pas le droit de prier et d'adorer au nom de tous, il laissa tomber l'encensoir public, et il eut, pour tenir le sceptre, ses deux mains, Pourtant ce n'était pas encore là le plus haut degré de la liberté. Le père du grand Frédéric est assez libre pour composer à son usage un dogme partie luthérien, partie calviniste, mais il est un protestant dévot, et presque fanatique ; il insulte le catholicisme ; il proscrit un philosophe et traite l'harmonie préétablie en crime d'État; il méprise la science et l'humilie ; il est l'ennemi violent de l'esprit naissant du monde moderne.

Voici que s'annonce un prince qui n'est pas seulement au-dessus, qui est en dehors des églises. Ni dans son gouvernement, ni dans sa politique, il ne sera gêné par la religion. Il regardera toutes les sectes du haut de sa philosophique impartialité, où il y a de la pitié et encore plus de dédain pour les humaines infirmités. Envers tous les infirmes, il pratiquera la tolérance. La Prusse était avant lui une terre d'asile pour les protestants : elle s'ouvrira désormais aux philosophes, aux catholiques aussi, et l'on verra cette merveille, les Jésuites bannis de toutes les monarchies catholiques, abolis par le pape, et accueillis par le roi de Prusse.

Chez moi, dira Frédéric, on fait son salut comme on l'entend ; et déjà il écrivit à Rheinsberg une théorie de la liberté philosophique, où il comprenait la liberté reli-

gieuse. Il sait, par son expérience, qu'il est noble de chercher la vérité, et presque impossible d'en découvrir aucune qui soit certaine, car « les vérités sont placées si loin de notre vue qu'elles prennent, de leur éloignement même, un air équivoque ». Il ne se croit pas le droit d'en vouloir à ceux qui, dans la poursuite de la vérité, se heurtent à l'erreur et tombent. Il reconnaît même qu'il est des erreurs douces, charitables, comme celle qui montre à l'agonisant des torrents de volupté, dont les délices sont capables de rendre aimable la mort elle-même. Et il conclut que les erreurs, quelles qu'elles soient, sont innocentes pourvu qu'elles soient sincères : « Ayons du support pour l'erreur. Pourquoi troublerions-nous la douceur des liens qui nous unissent pour l'amour d'une opinion sur laquelle nous manquons nous-mêmes de conviction ? Laissons à l'imagination de chacun la liberté de composer le roman de ses idées. »

Bonne préface pour un règne, ce traité charmant et d'un joli titre, *De l'innocence des erreurs de l'esprit*. Dès Rheinsberg, Frédéric entrevoit la puissance et la gloire intellectuelle naissant de cette liberté. Il rêvait cette gloire pour l'Allemagne ; sitôt qu'un nouveau savant s'annonçait dans sa nation, il se réjouissait de voir « ces roses pousser parmi les ronces, et ces bluettes de génie se faire jour à travers les cendres ». C'était sur la Prusse surtout qu'il comptait pour « amener les sciences dans nos climats reculés ». Il voit que la noblesse de ce pays a plus d'envie de s'instruire, plus de vivacité et de génie que le reste de la noblesse allemande, laquelle vit dans les bois où elle devient féroce comme les animaux qu'elle

poursuit. Il trouve à Berlin des étincelles de tous les arts, — étincelles presque toutes parties de notre foyer, — et il écrit un jour à Voltaire : « Il ne faudrait qu'un souffle heureux pour rendre la vie à ces sciences qui rendirent Athènes et Rome plus fameuses que leurs guerres et les conquêtes. » Il prévoit l'avenir de la ville, obscure encore, que pas longtemps après lui on appellera la « ville de l'intelligence ». Il semble presque prédire la grande école de Berlin, cette puissance étrange, ce lieu de liberté philosophique dans un pays de discipline, — de liberté envers et contre tous, Dieu compris, le roi excepté.

Si bien que, lorsqu'il méditait à Rheinsberg sur la religion, Frédéric travaillait et très utilement pour le roi de Prusse.

LA CRISE MÉTAPHYSIQUE

Comme il procédait avec un ordre admirable, Frédéric passa de cette crise religieuse à une crise métaphysique. Depuis son adolescence, il philosophait ; il avait seize ans quand il signait une lettre à sa sœur : Frédéric le philosophe. Ce goût croissant avec l'âge devint une passion [1] ; le prince regardait avec pitié la plupart des hommes vivre

1. Frédéric écrivait à Suhm : « Je deviens tous les jours plus avare de mes moments. Tout mon esprit n'est tourné que vers la philosophie... »

« sans même penser à ce que c'est que les causes cachées et les premiers principes des choses ». Quand il allait à Berlin pour les fêtes de la cour, il achevait les nuits de bal au coin de son feu, à s'entretenir des plus hautes questions avec Suhm, le ministre de Saxe. Les obscurités mêmes des problèmes tentaient l'esprit de Frédéric : « Je ne puis m'empêcher de m'approcher des mystères qui m'intéressent beaucoup, et qui m'attirent par les difficultés qu'ils me présentent. »

Il croyait alors en Dieu fermement, pour une double raison : le monde ne peut avoir été organisé que par une sagesse suprême, et l'esprit de l'homme ne peut procéder que de l'esprit de Dieu. Il croyait, avec l'école de Leibniz, que ce Dieu a choisi entre tous les mondes imaginables le meilleur, et qu'il a donné à chaque partie la nature, la place, le développement et la destinée propres à composer la perfection de l'ensemble. Il attribuait à Dieu tout ce qu'il y a de noble et d'élevé dans l'homme en le portant à la plus haute puissance; il lui reconnaissait donc une infinie bonté, et il célébrait les bienfaits de la Providence. Il était alors optimiste, ou, du moins, il croyait l'être, mais déjà il répugnait à croire à la spiritualité de notre âme et à son immortalité. Il admirait ironiquement ceux qui professaient cette croyance : « Je remarque, par ce que vous m'écrivez que vous êtes charmé d'avoir une âme immortelle, » mais il n'avait pas « l'idée de ce que c'est que penser sans organes », et notre prétention de survivre à notre matière lui semblait un pur effet de notre vanité.

Telles furent les premières idées de Frédéric en philo-

sophie. Il entreprit de les examiner, de les critiquer et de les compléter, à ce même moment de l'année 1736, où il adressait au pasteur Achard ses questions sur les sources et les preuves de la foi [1]. Cette coïncidence me fait croire qu'à cette date il procédait à l'inventaire de ses croyances et de ses opinions avec la volonté de se décider. Il prenait des partis pour la vie.

Arrivé à Rheinsberg, il se mit à faire sa philosophie en lisant les livres de Wolf, le plus célèbre disciple de Leibniz. Wolf donnait à la doctrine du maître une forme scientifique imposante et il inaugurait en Allemagne, comme dira Kant, l'école de la profondeur. Suhm, qui traduisait en français la *Métaphysique* de Wolf, l'envoyait morceau par morceau au prince; Frédéric se jetait dessus à l'arrivée de la poste. Ce fut une besogne très rude que d'étudier ces propositions abstraites, « connectant les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaîne ». Frédéric eut d'abord beaucoup de peine à les comprendre. Il les lisait et les relisait plusieurs fois par jour; il craignait de perdre le fil, s'il s'interrompait un seul jour; quand il était obligé de voyager, le manuscrit de Wolf était du voyage. Enfin, après quelques mois de ce travail, il vit ou crut voir clair dans les obscurités.

Toute la sagesse lui parut alors contenue dans trois principes, le principe de la raison suffisante, le principe de contradiction et le principe de l'être simple.

1. Il écrit au pasteur Achard : « Avez-vous une idée de ce que c'est que de penser sans organes? Vous n'êtes jamais mort, mais, puisque vous vivez, l'orgueil humain, la vanité vous flattent de survivre à la destruction de votre corps. »

Le principe de la raison suffisante, — à savoir que rien n'existe sans une cause qui fasse que cela soit d'une façon et non d'une autre, — et le principe de contradiction, — à savoir que, de deux propositions contradictoires, l'une est vraie et l'autre est fausse, — lui parurent capables de conduire l'esprit dans la recherche de toutes les vérités. Mais la question de la nature de l'âme serait demeurée indécise, sans l'intervention de l'être simple, c'est-à-dire de ce « je ne sais quoi » où s'arrête la divisibilité de la matière, et qui est invisible, et dont il faut bien admettre l'existence, car, s'il n'y avait pas d'êtres simples, comment y aurait-il des êtres composés?

Tout cela paraissait très beau à Frédéric. Il choisissait les expressions les plus fortes pour marquer sa reconnaissance envers l'admirable Wolf, qui, après avoir étudié la nature comme personne, rendait raison des choses inintelligibles. Il disait qu'à chaque proposition nouvelle, une écaille lui tombait des yeux. Devant des manifestations si hautes de l'esprit, il se sentait tout humble : « De pareilles lectures instruisent et humilient. Je ne me sens jamais plus petit qu'après avoir lu la proposition de l'être simple. » Il en espérait l'immortalité de son âme : « Je commence à voir l'aurore d'un jour qui ne brille pas encore tout à fait à mes yeux ; je vois qu'il est dans la possibilité des êtres que j'aie une âme. »

Fut-t-il jamais aussi confiant qu'il paraissait en l'efficacité de la doctrine de Wolf à lui révéler le mot des mystères ? Des réserves, comme celle qu'il vient de marquer à propos de l'immortalité de l'âme, et l'aveu qu'il répète, au cours de cette période métaphysique, de notre

impuissance à nous élever jusqu'aux premiers principes prouvent la persistance d'un doute préalable. Il avait la volonté, mais il semble bien qu'il n'eut jamais la pleine espérance de trouver l'explication des choses. Il fit tout son grand effort pour l'acquit de sa conscience, et en toute bonne foi, car il était sincère envers lui-même. Il voulait savoir si l'on peut savoir. Après qu'il eut réuni tous les éléments d'une croyance philosophique, il se mit à les discuter avec ses amis, et, pour en éprouver la valeur, il les jeta dans le creuset de Voltaire.

Dès la première lettre à Voltaire, il lui parle de Wolf, qu'il appelle le plus célèbre philosophe de nos jours, sans craindre que Voltaire n'ait jamais ouï parler d'un si grand homme, ou ne s'étonne de n'être pas lui-même ce plus célèbre philosophe. Un curieux dialogue s'engage entre Rheinsberg et Cirey. Voltaire ne se presse point de prendre parti : il ne veut pas si vite contredire ni désenchanter ce fils de roi. Il commence par dire qu'il regarde les idées de M. Wolf comme des choses qui honorent l'esprit humain : un homme qui raisonne si bien, dit-il, ne pourra jamais rien faire de mauvais; mais déjà il exprime ses sentiments sur la métaphysique, qui ne sait que faire briller des éclairs, et sur notre misère à nous, pauvres souris que nous sommes! Nous habitons un bâtiment immense, dit-il; nous tâchons de conserver notre vie, de peupler nos trous et de fuir les animaux destructeurs, mais nous ne savons ni quel est l'architecte, ni pourquoi il a bâti.

Cependant les cahiers de la *Métaphysique* arrivaient l'un après l'autre à Cirey. Les questions de Frédéric se

précisent. C'est la proposition de l'être simple qu'il recommande surtout à Voltaire, avec les définitions, qui la font comprendre, de l'espace, de la limite, de l'étendue et de la figure. Pendant plusieurs mois, Voltaire laisse attendre « les doutes » que sollicitait Frédéric. Il avoue enfin que ce fameux être donne lieu à bien des difficultés : comment se figurer qu'un être composé ne soit pas divisible à l'infini, quand cette divisibilité est démontrée par la géométrie? Sans doute, il est impossible qu'il n'y ait pas des premiers principes, dont les choses sont formées; sans cela la forme des choses et les générations ne pourraient exister. Il y a donc des corps indivisés, qui resteront tels tant que durera la nature des choses, mais qui ne sont pas pour cela indivisibles, ni simples, ni sans étendue, car alors ils ne seraient pas des corps, et la matière ne serait pas composée de matière, ce qui serait un peu étrange. Tout cela, constate Voltaire, est obscur, irrémédiablement obscur : « La métaphysique, à mon gré, contient deux choses : la première, celle que tous les hommes de bon sens savent; la seconde, celle qu'ils ne sauront jamais. » Au reste, Voltaire ne refuse pas de se laisser convaincre; comme il n'a pas reçu toute la *Métaphysique*, il veut espérer que la dernière partie lui donnera des ailes pour s'élever jusqu'à l'être simple, mais sa misérable pesanteur le rabaisse toujours vers l'être étendu : « Quand est-ce que j'aurai des ailes pour aller rendre mes respects à l'être le moins simple et le plus universel qu'il y ait au monde, à Votre Altesse Royale ? »

La dernière partie de la *Métaphysique* est arrivée

enfin. Frédéric explique encore une fois à Voltaire le travail prodigieux par lequel Wolf est parvenu à trouver la définition de l'être simple; il l'adjure d'examiner et de réfléchir : « Un petit moment de réflexion vous fera trouver ces propositions si vraies que vous ne pourrez leur refuser votre approbation. Je ne vous demande qu'un coup d'œil, monsieur; il suffira pour vous élever non seulement à l'être simple, mais au plus haut degré de connaissance auquel un homme puisse parvenir. » Mais le coup d'œil ne suffit pas à Voltaire. Il remercie le prince de lui avoir envoyé les derniers cahiers; c'est là un des bienfaits que les autres rois, ces pauvres hommes qui ne sont que rois, sont incapables de répandre, mais il a beau faire, il n'entend goutte à l'être simple[1]. Il lui semble être transporté dans un climat dont il ne peut respirer l'air, sur un terrain où il ne peut poser le pied, au milieu de gens dont il ne comprend pas la langue. Après cette déclaration catégorique, il donne à entendre au prince qu'il aime mieux parler d'autre chose.

De l'être simple, Frédéric ne reparla plus jamais à Voltaire. Il avait plaidé de son mieux, le plus longtemps possible, la cause de Wolf, et certainement il se montrait beaucoup plus convaincu qu'il n'était au fond de la bonté

1. Pour croire à cet être indivisible, dit Voltaire, il faut admettre d'abord que l'espace n'existe pas par lui-même et qu'il n'est que le vide entre les parties des êtres, et ensuite que l'étendue n'existe point par elle-même et qu'elle n'est que la continuité des êtres. Ah! si l'on accepte ces définitions, la proposition de Wolf est irréfutable. Comme l'être simple n'a point de pores, il ne contient pas d'espace; comme il n'est pas continu, il n'a pas d'étendue, mais la pauvre âme de Voltaire ne peut se résoudre à tant de condescendance!

de la cause; déjà il confessait à d'autres ses doutes et il plaisantait la métaphysique, à la façon de Voltaire[1]. Dans sa correspondance avec Suhm, qui est alors à Pétersbourg, il est encore question de philosophie et de Wolf, mais avec quelle irrévérence! Le bon Diaphane négociait péniblement un emprunt pour le prince, qui lui promettait un pot-de-vin dans l'affaire et lui recommandait de procéder « avec la sagesse et la méthode de Wolf! »

Lorsque Frédéric eut arrêté ses comptes avec la métaphysique comme avec la religion, il exprima l'amertume de sa déception. Il est aussi dur pour les faiseurs de systèmes que pour les prophètes. Voulez-vous faire un système? dit-il. Donnez-nous de votre mérite une haute idée; procurez-vous le sentiment de votre infaillibilité; commencez par croire aveuglément ce que vous voulez prouver; cherchez des raisons pour y donner un air de vraisemblance; annoncez votre philosophie comme la découverte la plus rare et la plus utile au genre humain, alors même que cette découverte consiste en la composition d'un nouveau mot plus barbare qu'aucun de ceux qui ont paru. Ce qu'on appelle fonder une philosophie, c'est inventer un système qui disparaîtra, si vous le dépouillez de l'appareil des termes, comme un décor tombe, emportant avec lui les prestiges de l'illusion,

1. On s'est demandé s'il n'y a pas un défaut de sincérité dans toute cette crise métaphysique. Frédéric dit un jour à Voltaire : « Je soutiens ces sortes de choses tant que je puis, pour voir jusqu'où l'on peut pousser le raisonnement et de quel côté se trouve le plus d'absurdités. » Il se peut bien qu'il ait forcé l'expression de son désir de croire, et qu'il n'ait jamais cru qu'il croirait, mais il fit un effort sérieux et soutenu, qui n'est point d'un dilettante. Il fut certainement sincère envers lui-même.

ce qu'on appelle étudier la philosophie, c'est se former une notion vague de certaines vérités, prononcer des sons que l'on appelle des termes scientifiques, croire qu'on les comprend, quand ils n'offrent à l'esprit que des images embrouillées, et méditer profondément sur des effets dont les causes demeurent inconnues ou cachées.

Quelque chose comme le dépit d'un amant trompé perce dans cette satire, où tous les mots sont choisis pour porter et portent en effet, où la vanité de notre illusion, la jonglerie de nos à-peu-près, le mensonge inavoué, le mensonge du fond, sont découverts et jetés à la lumière. Si peu qu'il ait espéré, Frédéric avait espéré en la métaphysique. Alors qu'il la maudissait, il l'aimait encore; ce métaphysicien tombé se souvenait des cieux où il avait « remué les bras et cru voler ». La démonstration de l'impuissance de sa raison et de la raison ne supprime pas, dit-il, « ce fonds insatiable de curiosité qui est en nous ». Il ne se résigne pas à ne pas savoir, à ne pas comprendre, à flotter dans l'incertitude du vide : « Je cherche un objet où fixer mon esprit. Si vous en savez, je vous prie de m'en indiquer un qui soit exempt de toute contradiction. »

A présent donc, c'est le scepticisme : scepticisme en métaphysique, scepticisme même en physique, même en mathématiques. Les savants et les philosophes qui affirment, Newton, Leibniz, Wolf, sont remplacés dans le conseil intellectuel du prince par Voltaire et par Locke, « le libérateur des préjugés », et par Bayle, « le sceptique prudent, le critique profond, le dialecticien invincible, qui a examiné tous les rêves des anciens et des mo-

dernes, et, comme le Bellérophon de la fable, réduit à néant les chimères nées du cerveau des philosophes ».

OPINIONS ET CROYANCES APRÈS LA CRISE

Cependant quelques opinions survécurent à la crise, modifiées par elle.

Frédéric croit en Dieu toujours, mais il avoue que l'existence de Dieu n'est pas démontrable et que les mots par lesquels nous exprimons ses attributs ne sont pas intelligibles. Il se perd dans le mystère des relations initiales de Dieu et de l'univers; il ne peut les définir, parce qu'il n'entend pas le mot *éternel* quand il le prononce. Il semblait que la logique le dût conduire à nier la personnalité divine et à confondre Dieu dans l'univers ; après que se fut évanoui son fantôme d'être simple, il était revenu à la croyance que notre âme n'est que notre matière qui pense; dès lors, pourquoi n'admettait-il pas que Dieu est la pensée de l'univers? Parce qu'il était trop un intellectuel pour ne pas croire à l'Intelligence pure, et parce que ce génie de l'organisation et du commandement, qu'il sentait en lui, il les voulait retrouver dans un Être organisateur et gouverneur du monde. Mais cette intelligence distincte de l'organisme universel, Frédéric n'en avait l'idée que par son intelligence à lui, qu'il croyait être la résultante de son organisme. Il y avait une contradiction entre son idée de

l'âme et son idée de Dieu; il la sentait, et je crois bien que, par moments, la croyance en Dieu s'obscurcissait et qu'alors il doutait, comme il fera plus tard, quand il dira : « Je ne connais pas s'il y a un Dieu, » ou quand il proposera aux hommes cette prière : « O Dieu, s'il y en a un, aie pitié de mon âme, si j'en ai une! » Mais il avait le ferme propos de croire en Dieu : « J'aime mieux m'abîmer dans son immensité que de renoncer à sa connaissance et à toute l'idée intellectuelle que je puis me former de lui. » Et voilà au moins un acte de foi de Frédéric.

A lire ses poèmes sur le thème classique des bontés de Dieu, on dirait qu'il croit encore à la Providence et qu'il est demeuré optimiste; mais, après qu'il eut renoncé à la recherche des premiers principes pour observer les hommes et la vie, ses souffrances, ses migraines, ses fièvres, ses coliques, ses tristesses, le spectacle des misères et plus encore celui des sottises humaines accablèrent son optimisme de leurs arguments redoutables; sa foi en la Providence sombra. Il se faisait une haute idée du gouvernement des hommes, qui lui paraissait l'emploi naturel des plus belles intelligences; ce n'eût pas été trop, à son avis, que les esprits des Locke et des Voltaire pour régir le monde; et que voyait-il? Les hommes de mérite méprisés, les faquins illustrés, et des empires gouvernés par des bêtes! Il se demande alors « si la Providence est bien tout ce qu'on en dit ». Il doute qu'on « puisse donner une raison de cette bizarrerie des destins », et il lui paraît que « tout se fait à peu près à l'aventure ».

Le hasard va-t-il donc se substituer dans son *Credo* à

la Providence ? Le hasard semble s'y insinuer en effet, sa majesté le Hasard, ou notre saint-père le Hasard, comme il dira plus tard ; mais l'idée d'un ordre nécessaire convenait trop à son esprit et y était trop chez elle pour qu'il tolérât l'idée contraire de l'aventure. Sans doute, dit-il, nous nous servons des mots hasard, fortune; ce que nous appelons des coups de fortune survient pour déconcerter les plus sages[1], mais « fortune et hasard sont des mots vides de sens,... des noms vagues donné à des causes inconnues ». Les causes coordonnées en la main de Dieu sont les lois par lesquelles il gouverne l'univers. Dieu lui-même ne peut ni par caprice, ni par bonté, arrêter ou modifier les effets des lois. Il ne peut faire qu'un triangle ait quatre angles, ni « que le passé n'ait pas été », ni que « tout, une fois ordonné, ne se suive invinciblement ». Des individus, Dieu n'a donc ni ne saurait avoir cure ; il ne les atteint que par le cours général des choses; il ne leur donne pas des valeurs propres ; il les considère comme des moyens qui concourent à la marche de l'ensemble. Et Dieu n'a pas plus d'égard aux peuples et aux États eux-mêmes qu'aux individus. Plus tard, Frédéric exprimera avec une force singulière la hautaine indifférence de Dieu quand il dira à Catt, son secrétaire : « Dieu se f... de vous et de moi ».

1. Du hasard, dit Frédéric, mais il n'y en a pas même dans les jeux dits de hasard! Si les dés, par exemple, ont porté douze plutôt que sept, cela vient de la manière dont on les a fait entrer dans le cornet, des mouvements de main plus ou moins forts, plus ou moins réitérés qui leur ont imprimé un mouvement plus vif ou plus lent. Faute de pouvoir décomposer ce phénomène, nous l'attribuons au hasard.

Parlez donc à présent à ce jeune homme d'une liberté de l'homme! Voltaire se fait l'avocat de cette liberté; il en plaide la cause par les arguments habituels de l'école, et il y ajoute, pour triompher d'objections dont il avoue la force, cette raison *ad hominem :* « Daignez, au nom de l'humanité, penser que nous avons quelque liberté, car si vous croyez que nous sommes de pures machines, de quel prix seront les grandes actions que vous ferez? » Frédéric ne daigna pas. Il répondit que chaque individu est déterminé d'une façon précise par la mécanique de son corps : emporté, s'il a la tête facile à émouvoir; misanthrope, s'il a l'hypocondre enflé; amoureux, s'il a le tempérament robuste; que nos idées nous sont données et nos résolutions inspirées par les événements, et que les événements ne dépendent pas de nous. Dieu ayant eu un but en créant l'univers, les hommes doivent agir conformément à son dessein; autrement il ne serait que le spectateur oisif de la nature. Puisqu'il faut faire un être passif ou de la créature ou du créateur, il « opte en faveur de Dieu[1] ».

Son système lui paraît « plus suivi, mieux lié » que celui de Voltaire et plus respectueux de la grandeur divine. Voltaire ne prétend-il pas concilier la prescience de Dieu avec notre liberté, en disant que Dieu prévoit nos actions libres, à peu près comme un homme d'esprit

1. Il ne s'arrête pas à l'objection que, si Dieu a déterminé toutes nos actions, il a destiné au crime les criminels; car ne suffit-il pas que Dieu ait permis le mal pour qu'il en soit l'auteur? « Remontez à l'origine du mal, vous ne pouvez l'attribuer qu'à Dieu. »

prévoit le parti que prendra dans telle occasion un homme dont il connaît le caractère? La seule différence, c'est qu'un homme prévoit à tort et à travers, et Dieu avec une sagesse infinie : « C'est le sentiment de M. Clarke », ajoutait Voltaire, qui sentait le besoin de se faire appuyer. « Le Dieu de M. Clarke m'a fait bien rire, réplique Frédéric. C'est un Dieu, assurément, qui fréquente les cafés et qui se met à politiquer avec quelques misérables nouvellistes sur les conjonctures présentes de l'Europe. Je crois qu'il doit être bien embarrassé à présent pour deviner ce qui se fera la campagne prochaine en Hongrie, et qu'il attend avec une grande impatience l'arrivée des événements pour savoir s'il s'est trompé dans ses conjectures ou non[1] ».

Sévère, sombre est donc la philosophie où s'arrêta Frédéric. D'un côté, Dieu, qui est une Idée, cause du monde et source éternelle de lois inflexibles, indifférent aux effets de ces lois sur les individus, les peuples et les empires; de l'autre, l'homme imparfait, tourmenté par la curiosité, incapable de connaître, voyant et sentant toujours et partout sa limite, conduit par le destin et sans espoir de lendemain. Car c'en est fait, Frédéric a pris son parti de la mortalité de l'âme. On voit bien

1. L'opinion d'hommes comme Frédéric sur l'obscure question de la liberté est intéressante à connaître pour des simples mortels comme nous. Est-il possible qu'un prince, dont les actions furent si hardies et en même temps si sages, ne se soit attribué aucun mérite dans son ouvrage et sa prudence! Cela n'est pas possible. La croyance où était arrivé Frédéric que Dieu, conservateur des lois générales, a de l'indifférence pour les individus, lui permettait d'admettre qu'une certaine liberté était possible, comme un effet de cette indifférence même. Plus tard, il admettra, il défendra la liberté, tout en reconnaissant toujours qu'elle est fort limitée.

qu'il a encore quelque regret à mourir tout entier, il souhaite que

> . . . Sa substance épurée
> Survive à l'horreur du tombeau...

Mais il ne trouve à l'anéantissement de l'âme ni injustice, ni cruauté.

> Grand Dieu! ta clémence infinie
> Dans aucun sens ne se dénie;
> En me condamnant à périr
> Ta bonté se fera connaître.
> Est-ce un malheur de ne pas être?

Il semble cette fois que le temps dépensé par Frédéric à philosopher pour conclure à l'impuissance de l'homme et à l'esclavage de sa volonté, à l'inutilité par conséquent de délibérer et d'agir, ait été mal employé par le roi de Prusse. Mais, ne nous hâtons pas de conclure; attendons.

LE SAUVETAGE DE L'ACTIVITÉ

Pour tirer d'affaire le roi de Prusse, quelques déclarations suffisent. D'abord, celle-ci : « Ce qu'il y a de plus réel en nous, c'est la vie. » Voilà donc un point de départ dans une certitude. Mais si tout le reste est incertain et obscur, ne va-t-on pas vivre dans les ténèbres? Déclaration seconde : « Si les hommes ne sont pas faits pour raisonner profondément sur les matières abstraites, Dieu

les a instruits autant qu'il est nécessaire pour se gouverner dans le monde. » Mais encore, pour se gouverner, faut-il être assuré qu'on est libre de conduire le gouvernail. Déclaration troisième : « En politique, au lieu de raisonner si nous sommes libres ou si nous ne le sommes pas, il ne faut proprement penser qu'à perfectionner sa pénétration et nourrir sa prudence. » Mais à quoi sert d'être prudent si des événements surviennent, effets d'un hasard impossible à prévoir? Déclaration quatrième : « Ces événements arrivent, mais rarement. Leur autorité n'est pas suffisante pour décréditer entièrement la prudence et la pénétration. » En quoi consiste enfin et par quoi se manifeste la vie? Déclaration dernière : « Il ne s'agit pas qu'un homme traîne jusqu'à l'âge de Mathusalem le fil indolent et inutile de ses jours, mais, plus il aura réfléchi, plus il aura fait d'actions belles et utiles, plus il aura vécu. »

Ainsi tout ce qui pouvait nuire à l'activité est éliminé. Les heures occupées à philosopher ne furent donc pas nuisibles ; tout au plus furent-elles perdues. Mais non, Frédéric ne perdit pas ces heures : il ne savait pas perdre de temps. Au naufrage des doctrines philosophiques survécut l'esprit philosophique et une méthode pour conduire la vie.

Déjà, au temps où il étudiait le système de Wolf et s'efforçait d'y croire, Frédéric disait que cette « manière de raisonner peut être très utile à un politique qui sait s'en servir ». Les principes de contradiction et de la raison suffisante l'avaient déçu quand il en espérait l'explication de l'inintelligible, mais il saura s'en servir pour

raisonner sa conduite : « Ce sont les bras et les jambes de ma raison ; sans eux, elle serait estropiée, et je marcherais comme le vulgaire avec les béquilles de la superstition et de l'erreur. » Va-t-il donc transporter dans la politique la rigueur de raisonnement d'un Wolf et composer sa conduite comme un système? Il écrit, en effet, qu'un prince « devrait se faire un plan aussi bien raisonné et lié qu'une démonstration géométrique », et cette déclaration est inquiétante ; les géomètres sont pour les mobiles et incertaines affaires de la politique de périlleux conducteurs. Mais Frédéric est aussi le disciple du critique Bayle et de Locke l'observateur; et, par don de nature, il observe ; son grand œil clair et froid est un des yeux humains qui surent le mieux discerner les réalités. Et nous l'allons voir s'aventurer dans les idées, sans jamais oublier les lieux, les temps, les faits ni les hommes.

THÉORIE PRINCIPALE; DEVOIR, VERTU

Bien loin, par-delà les Hohenzollern ses aïeux, hors du temps presque et de l'espace, dans la région inconnue des origines, il monte pour chercher la raison suffisante de la monarchie. A ce là-bas lointain, tous les hommes étaient égaux et libres, mais ils furent obligés de choisir un juge de leurs querelles, un législateur qui « réunît leurs intérêts en un intérêt commun », un protecteur qui

les défendît contre leurs ennemis, et ils instituèrent le prince.

Voilà de la théorie pure, dont le point de départ est faux, puisque c'est la chimérique liberté, la chimérique égalité primitive des hommes. Et l'on y pourrait faire bien des objections : ne faudrait-il pas en effet conclure de ces prémisses que la seule forme légitime du gouvernement est la monarchie? Mais Frédéric sait fort bien qu'il existe plusieurs formes de gouvernement, et il n'a contre aucune d'elles aucune sorte de préjugé. Il admire la monarchie constitutionnelle d'Angleterre, où le parlement sert d'arbitre entre le peuple et le roi. Bien qu'il trouve aux républiques des « défauts de constitution » qui les comdamnent à ne pas longtemps vivre, il admire encore « ces sortes de gouvernements qui, par l'appui de sages lois, soutiennent la liberté des citoyens, et qui établissent une espèce d'égalité entre les membres d'une république, ce qui les rapproche de l'état naturel ». Toutes ces formes de police sont fondées en nature; tout est varié dans l'univers, dit-il, plantes, animaux, paysages, visages humains, et « cette fécondité de la nature s'étend aux tempéraments des empires ».

Il n'y a pas d'inconvénient à raisonner *in abstracto* lorsqu'on voit si clair *in concreto*. Frédéric a d'ailleurs le droit, seul peut-être parmi les rois, de faire comme il l'entend sa théorie de l'absolutisme. La Prusse n'a point derrière elle une de ces longues histoires glorieuses, au cours desquelles se forment des traditions qui deviennent des lois et limitent la puissance des monarchies. En Prusse, point de haute noblesse, point de grand

clergé, point de riche tiers-ordre qui, depuis des siècles, aient combattu, prié et peiné pour le roi. Point d'états-généraux où se soient réunis, dans les grands jours, les représentants de toutes les conditions et de toutes les provinces, rassemblant la nation aux pieds du roi. La Prusse n'est encore qu'une mosaïque de pays séparés les uns des autres, éparpillés du Rhin à la Vistule, d'esprit, de mœurs, de passés différents; elle n'existe que dans le roi. Noblesse, clergé, bourgeoisie, tout y est petit, sans force et sans droit; le roi peut philosopher à son aise : il opère sur table rase.

De l'origine attribuée par lui au principat, Frédéric tire cette double conclusion : Le prince « loin d'être le maître absolu de ses sujets, n'en est que le premier domestique », mais, pour les bien servir, la « liberté absolue du bien » lui est nécessaire. Et voici que se présentent encore des objections : La liberté absolue du bien n'allant pas sans la liberté du mal, il faut que le monarque, pour qu'il n'abuse pas de la monarchie, soit un être parfait; mais combien l'histoire connaît-elle d'êtres parfaits parmi les rois? — Frédéric convient sans peine que le parfait monarque est un oiseau rare comme le phénix. Il l'appelle un « être métaphysique ». Il sait fort bien que les rois de son temps s'imaginent « que Dieu a créé exprès et par une attention particulière à leur grandeur, leur félicité et leur orgueil, cette multitude de peuples dont le salut leur est commis » ; on croirait qu'ils s'entendent, dit-il, « pour donner au public l'idée qu'on ne peut être roi sans qu'on soit une bête ». Mais cela, c'est leur affaire; Frédéric admettrait volontiers

que sa théorie ne fût que pour lui et n'obligeât que lui.

Par définition, le prince de Frédéric fait son office lui-même puisqu'il est un domestique [1]. Il « voit tout par ses yeux ;... le poids du gouvernement pèse sur lui seul, comme le monde sur le dos d'Atlas; il règle les affaires intérieures comme les étrangères : toutes les ordonnances, toutes les lois, tous les édits émanent de lui ». Envers son intelligence, qui « dirige la masse entière », le prince a de grands devoirs. Il lui doit d'abord des idées; mais c'est si rare d'avoir des idées! « Sur cent personnes, quatre-vingt-dix-neuf n'en ont que deux ou trois, qui roulent dans leur cerveau sans s'altérer jamais ni acquérir de nouvelles formes. » Aussi sont-elles incapables de saisir les « rapports entre les choses », et, par conséquent, de juger, de se déterminer et de se conduire. Les idées viennent de partout, mais un prince les doit chercher surtout dans l'histoire, dont la connaissance sert précisément « à multiplier les idées, à enrichir l'esprit et à fournir comme un tableau de toutes les vicissitudes

1. Sans doute, le prince ne peut se passer de sous-ordres, et Frédéric lui recommande de les bien choisir. C'est, dit-il, très difficile, car les rois ne voient jamais les gens tels qu'ils sont. Un homme qui se trouve à la messe au moment de la consécration, un courtisan en présence du souverain, se montre tout différent de ce qu'il est dans une société d'amis. Et quand on pense que Sixte-Quint a pu tromper soixante-dix cardinaux qui le devaient bien connaître, c'est un bel encouragement à la méfiance. Aussi quand un prince connaît ses ministres pour les avoir « approfondis », il fera bien de les garder, quelques faiblesses qu'il lui faille tolérer en eux, tout comme « un musicien habile aime mieux jouer d'instruments dont il connaît le fort et le faible que de ceux dont la bonté lui est inconnue ». Voilà des ministres mis en modeste place par cette comparaison avec une flûte ou un violon. Ils n'ont point charge de composer, ni même de jouer les airs : c'est le prince qui compose, et qui souffle dans ces flûtes ou fait chanter ces violons.

de la fortune ». Après qu'il se sera instruit de l'universelle expérience, il aura « une idée juste et exacte des choses qui arrivent dans le monde.., des faits qui arrivent de nos jours ». Et même il sera capable de « déchiffrer en quelque manière les mystères du destin par sa pénétration et par cet esprit de force et de jugement qui combine tous les rapports et lit dans les conjonctures présentes celles qui doivent suivre[1] ».

Vicissitudes et conjonctures, tout un monde de phénomènes qui ne peuvent être prévus par notre imparfaite raison, voilà ce que la vie offre à ce prince dont « le plan est aussi bien lié et raisonné qu'une démonstration géométrique ». Ramener autant que possible « les conjonctures et les événements à l'acheminement de ses desseins », c'est tout l'art du prince. Qu'il sache d'abord où il veut aller, et le sache bien; comme il n'est pas maître de la route et ne commande ni aux vents ni aux flots, il se conformera au temps, tantôt déployant toutes ses voiles et tantôt les carguant, « uniquement occupé à conduire son vaisseau dans le port désiré, indépendamment des moyens pour y parvenir ». D'un côté, incertitude et mobilité ; de l'autre, certitude et fixité ; incertitude et mobilité des flots, certitude et fixité du pilote : cela est très simple, et cela est admirable.

1. De lui encore ce mot : « En examinant tout ce qui peut arriver, nous nous préparons à tout ce que nous pourrions faire de plus sensé à l'arrivée de l'événement. » Il jugeait des faits contemporains « par comparaison », en choisissant dans l'histoire des exemples. Il notait dans un parallèle les rapports et les ressemblances, et disait que la permanence d'un fonds humain permet ces rapprochements.

MORALE POLITIQUE AVEC QUELQUES DISTINGUO

Frédéric, en bon logicien toujours, divise en ses parties principales l'office du prince, pour les comparer entre elles et marquer les devoirs qui ressortissent à chacune. Si nous l'en croyons, la guerre et la politique sont les moins importantes : « le principal objet des princes est la justice, et, s'ils sont généraux, c'est l'accessoire. » Il se peut bien qu'il parle sincèrement; il comprend dans la justice tout le gouvernement intérieur, et l'administration d'un État comme le sien, où le roi applique sans résistance ses idées, séduisait un esprit d'une si belle ordonnance, qui aimait à voir les effets sortir des causes, comme la conclusion d'un syllogisme sort de la majeure et de la mineure [1]. Il se peut bien aussi qu'il ne soit pas tout à fait sincère dans cette sorte de dédain de l'accessoire, car » le militaire », bien qu'il en parle peu, n'était pas dédaigné par lui. Il étudiait l'histoire des guerres, depuis celles des Grecs et des Romains; il approfon-

1. Au reste, en rabaissant la guerre, Frédéric satisfaisait une rancune. Les officiers qu'il avait connus à la tabagie paternelle l'avaient prodigieusement ennuyé; il se vengeait d'eux en raillant la pédanterie militaire qui se manifeste « par la minutie, par la fanfaronnade et par le don-quichottisme ». Cette pédanterie, dit-il, est la pire de toutes; elle ne se peut excuser comme celle des portefaix de la république des lettres, que leur profession empêche de se répandre dans le monde où ils se civiliseraient « peut-être ». Comme l'éducation militaire n'était qu'une partie de sa large éducation humaine, il méprisait les princes que leurs précepteurs n'ont nourris que « de soupes en avant-faces, de pâtés en bombes et de tartes en ouvrages à cornes ».

dissait jusqu'au menu détail les règlements et les coutumes de l'armée. Nous le suivions tout à l'heure au camp du prince Eugène, où il arrivait joyeux, prêt aux grandes actions, épris de l'amour de « ce fantôme qu'on appelle la gloire, cette idole des gens de guerre » ; il pensait toujours à ce fantôme; des rêves de guerre hantaient cette âme philosophique ; il voyait « des campagnes, des sièges, des combats en perspective », et son imagination, « échauffée sur ces objets », lui représentait des victoires, des trophées et des lauriers.

Écoutez, d'ailleurs, comme il parle du devoir militaire du prince. Le prince doit présider dans son armée comme dans sa résidence. C'est lui qui fait livrer les batailles, c'est bien le moins qu'il aille sous le feu enseigner le mépris des périls et de la mort. S'il n'est pas né soldat, il prendra conseil de militaires entendus; « sa présence auguste » empêchera la mésintelligence des généraux, et, comme tous les ordres émaneront de sa personne, le conseil et l'exécution se suivront avec une rapidité extrême. Mais un prince, qui n'est pas né soldat, n'est qu'une moitié de prince; le prince complet, c'est le « juge d'institution », qui, transporté dans les batailles, en « dirige l'exécution, communique par sa présence l'esprit de valeur et d'assurance aux troupes, et montre comme la victoire est inséparable de ses desseins, et comme la fortune est enchaînée par sa présence ». On sent bien ici à l'élévation du discours et à l'émotion de l'orateur que Frédéric exprime un sentiment vif. Plus tard, il dira qu'il faut parler du militaire à un jeune prince avec autant de piété que le prêtre parle de la révélation. Cette piété est en lui déjà, et

nous voilà rassurés sur le sort de l'accessoire : l'accessoire ne sera pas sacrifié.

Sur l'usage que le prince doit faire de sa puissance, nous allons entendre des paroles très belles. Frédéric enseigne qu'entre un héros conquérant et un voleur de grand chemin, la seule différence est que l'un, voleur illustre, est couronné de lauriers, tandis que l'autre, faquin obscur, est pendu à une potence. Il prêche qu'il faut se contenter de son état, ne point convoiter les richesses d'autrui, ne jamais faire aux autres ce que vous ne voudriez point qu'on vous fît à vous-même, et plier la politique sous les maximes d'une « morale simple et épurée ». Voilà les belles thèses philosophiques et chrétiennes que Frédéric soutint contre Machiavel, ce séducteur infâme, comme il dit, ce docteur en scélératesse, ce tigre, et de qui le livre du *Prince* est une voirie dont la peste se communique à l'air des alentours. Car Frédéric est éloquent dans la *Critique du prince de Machiavel*, et même il l'a écrite, nous le savons déjà, avec le dessein d'être éloquent.

Cette simple maxime de Machiavel : « La liberté rend pauvre, et par conséquent méprisable, » l'emporte à cette apostrophe : « Quoi! Machiavel! les trésors d'un riche serviront d'équilibre à l'estime publique! Un métal méprisable en soi-même, et qui n'a qu'un prix arbitraire, rendra celui qui le possède digne d'éloges! » Il n'est pas seulement pathétique; il est mélodramatique. Il prédit au tyran criminel, « qu'à supposer que les foudres du ciel ne l'écrasent pas à point nommé, il sera puni par sa conscience, cette voix puissante qui se fait entendre sur le

trône des rois; il ne pourra pas éviter cette funeste mélancolie, qui, frappant son imagination, lui fera voir sortis de leur tombeau ces mânes sanglants que la cruauté y a fait descendre ». Voilà bien le ton d'un écolier emporté par la réthorique [1]. Malheureusement, le discours à peine imprimé, Frédéric le commentera en mettant le feu au monde par son attaque de la Silésie; il regrettera bien alors de ne pouvoir rattraper l'opuscule, sentant que le commentaire ferait douter de la sincérité du texte.

Et pourtant, si le lecteur a cru que l'auteur de la *Réfutation* apporterait à la politique la candeur d'un agnelet, c'est qu'il a mal lu le livre. Ébloui par les pages éclatantes, il n'a pas vu ces lignes tranquilles où Frédéric, de l'air du monde le plus innocent et par déductions doucement ménagées, enseigne d'abord que les guerres défensives sont légitimes; puis que les guerres « pour le maintien de certains droits et de certaines prétentions ne sont pas moins justes que les premières », et enfin qu'il est des guerres offensives tout « aussi justes » encore, des « guerres de précaution que les princes font sagement d'entreprendre », car la prudence « veut que l'on agisse, tandis que l'on est le maître ». Il n'a pas pris garde, ce

1. Voltaire corrigeait l'*Anti-Machiavel* et donnait à Frédéric des conseils très sages : « On pourrait, lui dit-il, élaguer des branches de ce bel arbre sans lui faire du tort. » Il calme ce zèle contre le précepteur des tyrans qui dévore l'âme généreuse du prince. Ce zèle « vous a emporté quelquefois. Quand on a dit à Machiavel honnêtement d'injures, on pourrait, après cela, s'en tenir aux raisons. Il me semble encore que quelquefois Machiavel se retranche dans un terrain et que vous le combattez dans un autre. » Mais Frédéric voulait être éloquent pour rendre son ouvrage « digne des âges futurs ».

lecteur inattentif, qu'après avoir traité Machiavel de « sophiste de crimes », pour avoir prétendu que le prince doit abuser les hommes par sa dissimulation, Frédéric ajoute que le monde est une partie de jeu, où se trouvent des joueurs honnêtes, mais aussi des tricheurs, et qu'un prince, pour n'être pas dupe des autres, doit apprendre « comment on triche au jeu ». Après avoir soutenu contre ce « jésuite » de Machiavel que les princes doivent « observer religieusement la foi des traités et les remplir même scrupuleusement », il écrit : « Seulement, il y a des nécessités fâcheuses où le prince ne peut s'empêcher de rompre ses traités et alliances ». Si bien que l'intransigeant moraliste de tout à l'heure permet au prince, juge des nécessités fâcheuses, de reprendre la parole donnée; au prince, juge de ses droits et prétentions, de « prouver par les combats la validité de ses raisons ». Il ne saurait être question de lui reprocher d'avoir vu ici encore la réalité des choses, mais en lisant ces jolis raisonnements et l'approbation qu'il donne à la maxime : « La fourberie est un défaut de style en politique quand on la pousse trop loin, » on regrette un peu que Frédéric ait commencé par se fâcher si fort contre Machiavel, puisqu'il finit par trouver quelques moyens de s'entendre avec lui.

A présent que le prince a reconquis par ces distinctions et réserves sa liberté d'agir, il faut lui donner quelques bonnes règles et des conseils pratiques pour l'action. Les voici :

Observer et classer les phénomènes, et, en vertu du principe de la raison suffisante, remonter aux causes;

s'appliquer à connaître « les principes permanents des cours, les ressorts de la politique de chaque prince, les sources des événements », de façon à pouvoir juger quelle sera, dans une circonstance donnée, la conduite de tel ou tel État. — Ne pas oublier que deux États, qui se rencontrent dans la même politique, n'agiront point de la même façon, car les causes naturelles, comme les climats et les aliments, et les habitudes transmises par l'éducation déterminent en eux le caractère selon lequel ils agissent. En toute affaire, un Français se conduit avec la vivacité d'un singe, et un Hollandais avec le flegme d'une tortue. — Ne jamais rester neutre, quand la guerre est près de vous, car vous exposez votre pays aux injures des deux parties belligérantes; vous avez tout à perdre et rien à gagner. Ne pas croire qu'on puisse se passer d'alliés: il est peu de princes, s'il en est, qui se puissent soutenir sans alliances; pour être, à la fin, demeuré seul, Louis XIV faillit succomber. — Sur le point de conclure un traité, il faut bien distinguer la nature des choses qu'on veut promettre, bien éclaircir les termes, et le grammairien pointilleux doit précéder le politique habile. — Ne pas s'engager légèrement avec de plus puissants que soi, qui, au lieu de vous secourir, pourraient vous détruire; imiter la sagesse du Grand-Électeur, qui ne voulut pas appeler les Russes contre les Suédois, craignant de ne plus être maître de ces ours moscovites, après qu'il les aurait déchaînés. — Une certaine prédilection pour une nation, une aversion pour une autre, des préjugés de femme, des querelles particulières, de petits intérêts, des minuties ne doivent jamais

éblouir les yeux de princes qui commandent des peuples entiers. Il faut qu'ils visent au grand et sacrifient sans balancer la bagatelle aux principes. L'impartialité et un esprit débarrassé de tout préjugé est aussi nécessaire en politique qu'en justice. — Ne pas confondre faire du bruit avec acquérir de la gloire; discerner la vraie gloire de la fausse; il n'est pas de sentiment plus funeste pour un prince, qu'un désir excessif de fausse gloire. Charles XII ne rêvait que guerres et conquêtes à la façon d'Alexandre; il portait sur soi, dès sa plus tendre enfance, la *Vie d'Alexandre le Grand;* aussi des personnes, « qui ont connu cet Alexandre du Nord, affirment que c'est Quinte-Curce qui ravagea la Pologne, et que la bataille d'Arbelles occasionna la défaite de Poltava ». — Enfin, il est une façon de s'agrandir autre que la conquête; c'est l'activité d'un prince laborieux qui fait fleurir dans ses États tous les arts et toutes les sciences, et les rend ainsi plus puissants et plus policés.

Voilà enfin la vraie morale de Frédéric, une morale qu'il mettra en action, ligne pour ligne et mot pour mot. Les déclarations sonores, les colères éclatantes, la morale épurée, les foudres du ciel, les mânes sanglants, c'était de la littérature.

L'HOMME DANS LE PRINCE

Ces théories, réflexions et maximes, desquelles on composerait un manuel du prince et qui ne serait point

banal, ne suffiraient pas à nous faire connaître le prince que sera Frédéric. Un mot achève de le révéler, un de ces mots comme on en trouve dans les écrits de sa jeunesse, et qui vous font lever les yeux du livre pour méditer. Il parle un jour « des princes qui ont été hommes avant d'être rois ». Hommes avant d'être rois! C'est, d'un trait de plume, un abîme creusé : d'un côté Frédéric, de l'autre tant de potentats superbes, élevés en dehors des conditions d'humanité.

Le prince royal de Prusse fut un homme avant d'être roi, parce qu'il souffrit pendant sa jeunesse, parce qu'il craignit pour sa couronne, lorsqu'il comparut devant des juges; et pour sa vie, lorsqu'un aumônier lui parlait de la vie éternelle, à quelques pas du cadavre de son complice décapité. Il fut un homme avant d'être un roi, parce qu'il était un philosophe, et « qu'en philosophie les rois ne sont que des hommes », et encore parce qu'il avait conscience de valoir par lui-même quelque chose, si peu que ce fût, et d'être quelqu'un.

Ce quelqu'un, il le cherchait, conformément au précepte : « Connais-toi toi-même », et, pour le découvrir et le saisir, il commençait par écarter les nuages de la flatterie. Il étudie la flatterie avec la pénétration d'un moraliste. Celle qui donne du grand et du sublime, dans des préfaces ou des prologues d'opéra, ou qui accompagne un roi à la tranchée sous les traits d'un historiographe à chanter sa gloire, ne l'inquiète point : elle est trop ridicule, mais il se défie de la flatterie qui ne fait qu'ajouter « une nuance à la vérité », parce qu'elle est subtile, et qu'il faut un fin discernement pour la percevoir. Afin de

n'être pas trompé par les autres, il ne les croit jamais sur lui-même ; il est ombrageux à toute main qui le caresse. Restait à n'être pas dupé par soi-même : il soufflait sur « la fumée de grandeur dont la vanité nous berce », et se dépouillait de « distinctions étrangères à nous-mêmes, qui ne décorent que la figure ». Comme « les trésors et les royaumes sont choses qui restent hors des hommes », il les mettait hors de lui, et se trouvait enfin seul à seul avec lui-même [1].

Homme avant d'être roi, il le demeurera, après qu'il sera devenu roi. C'est le trait le plus original peut-être de son caractère et de son génie. Mais quel homme est-il, ou plutôt que vaut l'homme en lui ?

Si c'est à lui que nous demandons la réponse, ne la croyons pas toute. Il nous dira que « la morale chrétienne est la règle de sa vie », et, en effet, parmi les maximes que nous citions tout à l'heure, nous avons reconnu des versets de l'Évangile. Mais il est trop clair qu'il ne peut se recommander du Christ ; à aucun soufflet il ne tendra la seconde joue, et il fera à plusieurs des choses qu'il n'eût pas aimé qu'on lui fît à lui-même. Il nous dira qu'il a le cœur tendre, le « cœur compatissant », et que son âme est sensible ; il est vrai qu'il a les dehors de la sensibilité, par exemple la facilité des larmes, mais les larmoyeurs sont d'ordinaire gens qui se soulagent vite, et par les larmes mêmes, du fardeau de la pitié ; trop aisé-

1. Il dit un jour à Voltaire : « Si je n'étais prince, je serais bien peu de chose !... » Il ne croit pas cela, mais il a peur qu'on le croie. Il veut valoir par lui-même, c'est pour cela qu'il passait sa personne, par une « exacte critique ». Il disait : « Le ridicule des autres me fait trembler pour moi-même ».

ment ils s'acquittent envers la douleur. Il se répand en effusions de tendresse, mais qui étaient de style en ce temps-là. Il a des affections vraies, pour sa mère, pour sa sœur, pour ses amis, et il parle aussi bien que personne des douceurs de l'amitié, mais il est peut-être un peu trop aisé à un prince d'aimer ses amis. L'amitié est malaisée entre particuliers, lui dit un jour Voltaire : ils ont toujours quelque chose à se disputer, de la gloire, des places, des femmes et la faveur des maîtres de la terre, plus recherchée encore que celle des femmes, au lieu qu'un prince n'ayant pas de rival à craindre peut aimer tout à son aise... Il faut louer Frédéric d'avoir aimé même sans mérite[1], mais il prend soin de nous avertir que son amitié ne fut jamais gratuite : « Nous autres princes, nous avons tous l'âme intéressée, et nous ne faisons jamais de connaissances que nous n'ayons quelques vues particulières et qui regardent directement notre profit. » La façon même dont il composa le cercle de Rheinsberg commente cet aveu. Il avait besoin d'un architecte, d'un peintre, de musiciens, d'officiers, d'un copiste qui fût en même temps un critique et un dictionnaire vivant ; il les réunit autour de lui, les employa et les aima par surcroît.

Non, il n'est pas tendre ; il a l'acerbe plaisanterie des malveillants, et trop de mots qui mordent, et son œil trop vite jette des éclats d'acier. Il garde au fond du cœur sa rancune implacable contre la princesse royale ; il tiendra

1. Et d'avoir trouvé tant de jolies expressions de sentiments d'amitié : « Je sens les malheurs qui arrivent à mes amis aussi fort que s'ils m'arrivaient à moi-même ». — « Il n'y a aucune retraite assez profonde, aucune puissance assez forte pour me rendre inaccessible à mes amis ».

la promesse qu'il s'est faite, de lui dire, le jour même où il sera maître : « Madame, bonjour et bon chemin ! » Non, il n'était pas bon !

Frédéric nous dira encore qu'il voudrait « restaurer la candeur », mais c'est de la restaurer chez les autres que, sans doute, il veut parler, car il continue à commettre de petites et de grandes perfidies. Avec autant de soin que les lettres de Voltaire, il collectionne malicieusement les pamphlets contre son ami, qu'il demande à ses courtiers littéraires. Il prodigue à la divine Émilie tout l'encens des louanges mythologiques, et en même temps il se moque de cette femme, qui ne fait que commencer ses études et qui devrait se contenter d'instruire son fils, au lieu d'enseigner l'univers. Il écrit sur le ton de la confiance et de la confidence et de la parfaite estime à des hommes qu'il méprise, et qu'il poursuivra d'épigrammes après qu'ils seront « crevés ». Sa correspondance avec son père est toujours flagorneuse et basse. Enfin il se donne des airs d'un homme pour jamais détaché des glorioles et des affaires du monde, indifférent aux commérages de la politique et qui préfère à l'éclat du trône « un beau ruisseau[1] ». Et personne ne connaît aussi bien que lui ces commérages, personne ne suit les affaires d'un œil plus attentif, et s'il rêve aux bords des ruisseaux, ce n'est point de nymphes et de naïades assurément.

Enfin, il nous dira encore et surtout qu'il aime l'humanité. Oui ; mais comme c'est plus facile que d'aimer des

1. Et l'éclat dont brille le trône
N'est rien auprès d'un beau ruisseau...

hommes! Et, d'ailleurs, cet amant de l'humanité nous déconcerte par des déclamations sur l'imbécillité et la méchanceté des hommes; il est âprement sévère pour nous, pauvre troupeau. L'humanité de Frédéric est-elle donc hypocrisie? Non certes. Il trouve en lui le sentiment de la dignité de l'homme; il a le respect de l'intelligence, la passion des lumières, et cela, c'est aussi de l'humanité. Cherchant un emploi de son génie, il n'en trouve pas de plus noble, comme il n'y en a pas en effet, que de paître au mieux les brebis dont il naquit le pasteur, de diminuer le fardeau de leurs misères et de leurs superstitions. Seulement, mettre son troupeau en valeur, n'est-ce point un bon calcul de berger ? L'humanité de ces princes du XVIIIe siècle n'exige d'eux aucun sacrifice, aucun renoncement à soi-même. Elle est un *instrumentum regni*, ou, si l'on veut, une méthode de gouvernement. Elle est intellectuelle plutôt que sensible, de tête plutôt que de cœur ; c'est une humanité très froide et qui se pratique sans qu'il soit nécessaire d'être compatissant, tendre et humain. Laissons donc ces doux adjectifs, pour dire simplement que Frédéric est un sage.

Un sage qui, d'abord, prend la vie comme elle est, et suit docilement les indications et les pentes de la nature. Le propre de l'homme étant d'agir et de penser, il partagera sa vie entre la contemplation et l'action, et il aimera l'une et l'autre, chacune à son heure : « Je mène depuis quelques temps une vie active et très active ; dans quelques semaines la contemplative aura son tour ; on peut être heureux dans l'une et dans l'autre. » La vie nous offre des biens et des maux : ne pestons pas contre les

maux, qui sont « du domaine inaliénable de notre état », et n'oublions pas de mettre en regard le compte de nos biens ; nous verrons qu'après tout nous ne sommes pas si malheureux. Tâchons de diminuer nos maux ; nous le pouvons, à condition de régler notre imagination, car une partie de nos chagrins nous vient des mensonges de cette folle, et des promesses qu'elle fait et que la vie ne tient pas. Commençons donc par « refuser l'entrée de notre âme à tout ce que nous ne pouvons atteindre de la réalité » ! Servons-nous au contraire de notre imagination pour ajouter à nos biens : « Puisque le bonheur ne consiste que dans la représentation que s'en fait notre imagination, mettez donc, s'il est possible, une idée de bonheur dans la vôtre : faites régner une illusion flatteuse sur votre esprit. » Et, au lieu de nous morfondre dans une morosité philosophique, recherchons et appelons le plaisir : « Je voudrais ouvrir toutes les portes de l'âme par où le plaisir peut venir à nous. »

Ce jeune sage observe en toute chose la juste mesure. Il serait tenté, au fond, d'opposer à la vie l'impassibilité des stoïciens, mais c'est là une doctrine immodérée, qu'il met à côté de la quadrature du cercle et de la pierre philosophale. Il ne la rejette pas toutefois, elle peut être d'un grand secours dans la vie, où il y a temps pour Zénon, comme pour Épicure. La sagesse pratique, Frédéric la définira plus tard ; il faut savoir être

> Dans les jours fortunés, disciple d'Épicure,
> Dans les jours désastreux, disciple de Zénon...

A défaut de la chimérique ataraxie, il saura bien se procurer « un certain contentement de l'esprit, une certaine

tranquillité d'âme ». Pourquoi vous démener et vous tourmenter? nous dit-il. Bien que vous vous soyez interdit de discuter si vous êtes libre ou non, vous sentez sans doute que vous êtes conduit par la vie plutôt que vous ne la conduisez. Eh bien, imaginez que vivre, c'est « lire un livre où vous êtes obligé à chaque page de suivre l'auteur qui vous mène ». Les pages se suivent, mais ne se ressemblent pas ; il en est de laides et de tristes, mais attendez et ne désespérez jamais. Au livre des siècles, une série d'actions innombrables, sont « obligées » de se succéder sans interruption, et toujours un changement se produit après qu'une certaine quantité d'actions se sont écoulées. « Le ciel n'est pas toujours serein ; des frimas continuels ne couvrent pas la surface de nos champs ; prenons donc, mon cher Diaphane, le temps comme il vient, et pensons qu'il faut nécessairement fournir notre carrière ». Mais, si le malheur s'entête, si, après que vous avez épuisé toutes les ressources de votre prudence et de votre courage, la tempête, contre toute raison, s'acharne, qu'importe ? Ce qui dépendait de vous, vous l'avez fait. Regardez le destin s'accomplir et regardez-le de haut, car une âme d'homme est supérieure au destin :

Sois sage, sois prudent, commets le reste au sort,
Tes succès, tes revers, et ta vie et ta mort,
C'est ainsi que l'Athos, de sa cime exhaussée,
Contemple avec mépris la vague courroucée ;
Les aquilons mutins se brisent à ses pieds,
Les nuages en vain sont contre lui ligués.
L'orage rugissant, la foudre épouvantable,
Ne sauraient ébranler sa tête inaltérable ;

Entouré de dangers, il garde son repos,
Tandis qu'aux bords des mers on voit de vils roseaux
Chancelants, incertains, dont la tige tremblante
Au souffle des zéphirs s'agite d'épouvante.

Ce ne sont point ici des propos de poète sur un beau thème : c'est l'expression sincère de l'état d'une âme élevée par la philosophie à l'héroïsme. De même que, tout à l'heure, il n'était point de maximes de conduite politique que l'on ne pût commenter par des actes de Frédéric, pas une de ces règles de la conduite morale ne manquera d'être appliquée par lui. Il sera tout à la fois un disciple d'Épicure et un disciple de Zénon ; il fera sa vie et il laissera faire la vie ; il se donnera la tranquillité d'âme, dans des situations où tout autre que lui aurait désespéré. Vingt fois la fortune de sa Prusse, de cette Prusse factice, qui était toute en sa raison et en son courage, menacera de sombrer dans la tempête : sa raison ne sera pas troublée, ni son courage ; son front dominera la fureur des événements, comme la cime de l'Athos la rage des aquilons. Voici un commentaire, entre mille que je pourrais donner, de la métaphore en vers qu'on vient de lire. En 1760, au moment le plus désespéré de la guerre de sept ans, Frédéric écrira : — « Je me sauve de là en envisageant l'univers en grand, comme le contemplant d'une planète éloignée ; alors tous les objets me paraissent infiniment petits, et je prends mes ennemis en pitié, de se donner tant de mouvement pour si peu de chose. »

LA VEILLÉE DU RÈGNE

C'est ainsi que Frédéric faisait à Rheinsberg la veillée du règne, veillée laborieuse, sérieuse et d'une si étonnante harmonie, où tout concourt à former le roi et l'homme que sera Frédéric.

Ce jeune prince est un amant des lettres, qui embelliront sa vie et lui donneront, dans les heures sombres, le contentement de l'esprit. Il est un écrivain, et la langue qu'il apprend à écrire est un instrument de délibération rapide, une arme légère, aiguisée pour la polémique ; c'est la langue littéraire par excellence pour qui veut que les lettres elles-mêmes agissent et bataillent.

Il a rejeté toute foi positive ; cette irréligion serait un péril s'il ignorait la puissance de la religion sur les hommes, mais il ne l'ignore pas, et il la ménagera, pendant que sa philosophie l'affranchira des autels, qui ne donnent jamais qu'à charge de revanche leur appui aux trônes.

Ce philosophe a cherché quelque certitude et n'en a rencontré aucune, si ce n'est dans des négations, négation de la spiritualité de l'âme, négation de la liberté, car il croit en Dieu moins fermement, moins clairement, certes, qu'en la mortalité de l'âme matérielle et l'inéluctabilité des destins. Et comme cette vue générale des choses est triste à en mourir, ou, du moins, à penser que la vie est mauvaise et ne vaut pas la peine d'être vécue, ce fataliste

et ce sceptique apparaît en même temps pessimiste. Il est tout cela, en effet. Puis, tout à coup, des ruines de la métaphysique, il retire une méthode de raisonner : des négations spéculatives il conclut à des affirmations d'activité.

Il se propose comme objet de la vie l'action réfléchie, et il en fait une théorie abstraite, mais qui se prêtera et se pliera aux convenances prévues ou fortuites de la réalité. Son scepticisme sera de la prudence; son fatalisme et son pessimisme se convertiront en confiance en soi seul, en résignation au mal, en mépris hautain de la mauvaise fortune. Par un merveilleux instinct, il a pris de toute chose ce qui pouvait lui servir, rejeté ce qui pouvait nuire; ce qui serait poison pour d'autres est pour lui fortifiant breuvage.

Dans aucune des parties de cette activité intellectuelle, ni dans les lettres, ni dans la philosophie, ni dans la politique, ne s'annonce le génie; il ne s'y trouve rien qui éblouisse; mais une sorte particulière de génie, et très rare, résulte de cet accord même et de cet équilibre des parties. A Rheinsberg se montent pièce à pièce, chaque pièce étant à sa juste place, une machine pour penser et une machine pour agir, la première conduisant la seconde, car la pensée prépare l'action, et l'action sera de la pensée réalisée.

Frédéric nous apprend que ce qu'il admire le plus chez les grands hommes, « c'est un esprit créateur qui sait multiplier les idées... et saisir des rapports entre les choses que l'homme inattentif saisit à peine, » et puis « la force d'esprit qui trouve des ressources en soi-même, et

le jugement exquis qui fait toujours prendre le parti le plus avantageux ». Voilà bien le génie qui se forme à Rheinsberg et tout entier déjà s'y découvre, et dont le premier effet est de donner à ce jeune prince la prévision de soi-même, je veux dire l'exacte vue de son règne et de sa gloire; car il se prévoit et il se prédit. Et je ne sais s'il est d'autres lectures qui produisent un effet aussi étrange que les écrits politiques de la jeunesse de Frédéric. Vous lisez une page toute remplie de termes abstraits : *idées, principes, rapports*, et vous voyez tel fait de son histoire, comme l'offensive hardie dans la guerre de la succession d'Autriche, et vous entendez le canon de ce philosophe.

Génie froid, comme la raison pure, sûr de lui, maître de lui, sincère envers lui-même et d'autant plus capable de tromper les autres; libre de toute prédilection, de tout préjugé, de toute passion, impartial comme il dit, c'est-à-dire indifférent à tout ce qui n'est pas lui et l'intérêt de la Prusse; ferme héroïquement, extrêmement hardi, mais point aventureux, ni chimérique, ni chercheur d'impossible, qui sait à la fois ce qu'il veut et ce qu'il peut, et voudra tout ce qu'il pourra, tout, mais rien de plus; incapable d'erreurs, car la raison de Frédéric n'a pas de faiblesses, et son imagination point de fantaisies. Génie froid, d'une froideur du nord, paré d'une grâce de jeunesse, mais qui ressemble à celles des printemps de Rheinsberg, où le vent, qui vient de la Baltique et de la planie énorme de l'est, glace la nudité des statues grecques et souffle dans les sapins sa chanson mélancolique.

Cependant il n'y pas ici que réalisme et prose.

Le prince que Frédéric veut être et qu'il sera ne descend pas du ciel, il est vrai; son autorité sort de la fange terrestre, de l'imperfection des hommes et de leur incapacité à vivre libres. Il n'est qu'un homme en philosophie, un mortel qui tout entier mourra; Dieu n'a point pour lui d'attentions particulières; Dieu se... moque de lui. Du roi de Bossuet à celui-ci, quelle déchéance! Mais l'idée que Frédéric se représente d'un roi gouvernant la masse entière par des agents qui exécutent ses desseins est exactement celle qu'il s'est faite de Dieu gouvernant le monde. Après avoir rabaissé l'origine de la royauté, il exalte la fonction; après avoir réduit la personne royale à ne valoir que juste ce qu'elle vaut par elle-même, il n'hésite pas à déclarer, ce réaliste, que « les rois gouvernent à l'exemple de Dieu ». Dès lors, combien grands sont les devoirs de ce mortel envers une fonction divine! Et quelle grandeur enfin, s'il est égal à sa tâche! Puisqu'il ne règne point par la grâce de Dieu, il ne croira pas être un simple instrument dans la main divine : sa majesté résidera toute en lui; sa fortune sera l'œuvre de sa sagesse.

Ce sera un grand spectacle de le voir, force isolée, qui n'a pas de recours hors d'elle-même, cheminer par les chemins les plus rudes, sur des bords de précipices, sans attendre du ciel obscur et muet une lumière ni une voix.

CHAPITRE QUATRIÈME [1]

L'ÉTUDE DU TERRAIN POLITIQUE

GALERIE DES ÉTATS

En même temps qu'il conduisait son éducation intellectuelle et morale avec l'ordre admirable que nous avons vu, avec cette patience, cette ténacité, cette ar-

1. *Considérations sur l'état présent du corps politique de l'Europe* au tome VIII des Œuvres de Frédéric le Grand. — *L'Anti-Machiavel*, ibid. — *Histoire de mon temps*, première rédaction publiée par Posner, au tome IV des *Publicationen aus den Staatsarchiven*. (Ce document peut être employé ici, parce qu'il est très peu postérieur à l'avènement ; le prince avait certainement déjà, à Rheinsberg, les idées et les sentiments qu'il y exprime, et qu'on trouve déjà en grande partie dans les deux documents qui viennent d'être cités et dans ceux dont la liste suit.) — *Archives du ministère des affaires étrangères* de France, correspondance de Prusse, années 1734-1740 (Dépêches de la Chétardie et de Valori, particulièrement importantes pour cette période ; voir l'Appendice). — Lettres de Frédéric à Grumbkow, publiées par Max Duncker dans *Aus der Zeit Friedrichs des Grossen*. — *Abhandlungen zur preussischen Geschichte*, premier mémoire intitulé *Eine Flugschrift des Kronprinzen Friedrich*. — *Correspondance de Frédéric avec Voltaire*, au tome XXI des Œuvres de Frédéric le Grand. — *Journal secret du baron Louis-Christophe de Seckendorf*. — Documents sur l'histoire de la politique extérieure de Frédéric-Guillaume I, et notamment sur les affaires de Pologne, dans Förster, *Friedrich Wilhelm I König von Preussen*, au tome II. — Ranke, *Zwölf Bücher preussischer Geschichte*. — Koser, *Friedrich der Grosse als Kronprinz*.

deur au travail quasi meurtrière, Frédéric procédait à son éducation politique. Dans les mêmes moments où il s'élevait comme il disait, au haut des cieux, et croyait voler, il observait, avec une attention pénétrante, les affaires du monde. A l'en croire, ces affaires lui semblaient petites. Qu'était-ce, en effet, auprès de l'espérance dont il s'était enorgueilli de comprendre Dieu, que connaître les cabinets et les cours ? Ce n'est souvent que « connaître des faquins revêtus de pourpre et des scélérats qui exercent leur friponnerie à l'abri d'un caractère imposant ». En comparaison des phénomènes de la nature et de l'âme, que valaient ces événements, « qui tournent dans le même cercle, reviennent souvent et se ressemblent entre eux »? Mais il ne faut pas croire à ce dédain de métaphysicien déchu en une région basse; s'il était tout à fait sincère, Frédéric regarderait-il si curieusement les mines des faquins et le tour de manivelle qui, sans cesse, ramène les petits faits, toujours les mêmes ? Il se savait supérieur à la besogne des politiques, sans doute, mais il pourra le moins, puisqu'il peut le plus ; suffit qu'il daigne vouloir ce moins, et il daignera.

Il daigne déjà. Il prend un plaisir manifeste à étudier « la république d'Europe », et à noter, sous l'air commun de parenté que portent tous ces personnages de la grande famille, la variété des tailles, des traits et des grimaces, et la diversité des tempéraments et des humeurs. Pour bien arrêter ses idées en des contours nets, il les exprime en portraits. Il compose pour son usage une galerie claire et gaie de figures d'États et de nations ; parcourons cette

galerie, et regardons les portraits dans l'ordre même où il les a placés. Et nous verrons l'Europe, comme la voyait Frédéric[1].

L'Autriche d'abord. Elle est superbe et traite avec une hauteur insupportable, non seulement ses inférieurs, mais ses égaux. Elle viole les lois de l'Empire pour y établir sa souveraineté, et transforme en despotisme la constitution démocratique de l'Allemagne, qu'elle exploite pour la faire servir d'instrument à ses ambitions dont l'abîme est insondable. Elle a établi un préjugé en sa faveur, qui conduit la moitié de l'Europe, et dont les impressions sont si fortes qu'elle semble décider de la liberté ou de l'esclavage du monde. Sa fierté supplée à sa force et sa grandeur passée à sa grandeur présente; mais elle a, pour soutenir ce personnage, un gouvernement délabré[2], des revenus en baisse, des finances en désordre, 170,000 hommes sur le papier, et, dans le rang, 82,000 seulement, disséminés en Hongrie, en Ita-

1. Il la voyait vivante : « Comme nous voyons dans les familles, des physionomies, des traits et des tailles qui semblent, pour ainsi dire, sortir de l'espèce, des enfants plus forts et plus robustes que leurs pères, et d'autres, plus faibles et plus infirmes, de même les royaumes ont-ils éprouvé dans les générations différentes des vicissitudes semblables. Nous en verrons dont l'accroissement a quelque chose de gigantesque, d'autres qui tombent en consomption, d'autres qui ne se soutiennent que par une constante médiocrité, etc. » De chacune de ces personnes, il veut marquer « l'assiette naturelle, les intérêts stables et permanents, la façon d'agir, les passions, les finesses, les ruses, les vertus, les vices. » *Histoire de mon temps*.

2. « Le commandement de l'armée qui avait été uni, sous le prince Eugène, à la présidence du Conseil de guerre en est séparé... Tout le monde se mêle des affaires, l'impératrice, le duc de Lorraine, etc. Le conseil est le siège de la tracasserie. Et l'on expose le vénérable à Vienne, tandis qu'on perd des batailles en Hongrie... *Histoire de mon temps.* »

lie et dans les places de la Barrière ; nulle part une vraie armée pour fermer le passage à l'ennemi ; pas de magasins pour nourrir les forteresses ; pas de généraux pour les défendre. En somme, pays ouvert, et où il suffira, pour entrer, d'oser le vouloir.

La France, qui vient ensuite, intéresse Frédéric passionnément. Dans sa vieillesse, il dira qu'il s'est amusé toute sa vie à nous regarder : « Si la Providence a pensé à moi en faisant le monde, — supposé qu'elle l'ait fait, — elle a créé ce peuple pour mes menus plaisirs[1]. » Il nous trouve charmants par notre inconstance même, notre légèreté, notre perpétuelle agitation, notre besoin du nouveau, et les folies dont notre histoire est pleine. Avant Schopenhauer, il nous a traités de singes. Et, en même temps, la France l'inquiète par la suite, la persévérance, le bonheur de sa politique, et par son ambition qui menace l'Allemagne, vers laquelle est tournée sa bouche formidable, armée de trois rangées de forteresses. Car la France, limitée de trois côtés par la nature, n'a, du quatrième côté, à l'Orient, d'autres limites que celles de sa modération, et elle n'a pas de modération. L'acquisition de l'Alsace et de la Lorraine a porté sa frontière au Rhin, mais elle voudrait que le Rhin, de bout en bout, fût sa lisière. Et que reste-t-il à faire ?

1. Lettre à d'Alembert en 1771 : « Je ne saurais vous dire à quel point vos Français m'amusent. Cette nation, si avide de nouveautés, m'offre sans cesse des scènes nouvelles ; tantôt ce sont les jésuites chassés, tantôt des billets de confession, le parlement cassé, les jésuites rappelés, de nouveaux ministres tous les trois mois ; enfin ils fournissent seuls des sujets de conversation à toute l'Europe. Si la Providence a pensé à moi..., » etc.

Presque rien : un petit duché de Luxembourg à envahir, un petit électorat de Trèves à acquérir par un traité ; un duché de Liège à réunir, pour raison de bienséance ; après quoi les places de la Barrière, la Flandre, quelques semblables bagatelles suivraient tout naturellement.

Pour conquérir tant de pays, dit-il, les Français ne prendront pas de résolutions précipitées. Ils avancent à la sape ; ils imitent les rivières qui, imperceptiblement, inondent l'un de leurs rivages, le minant doucement, pour, à la fin, l'engloutir. Il répète contre nous la vieille accusation d'aspirer à la monarchie universelle, à la façon du Sénat romain, qui se rendit l'arbitre des rois et des nations en assistant ceux-ci contre ceux-là, et en s'arrogeant le droit de prononcer sur tous les différends des arrêts sans appel. Il énumère toutes nos actions depuis le commencement du siècle, la grande guerre de la succession d'Espagne, ouverte, à ce qu'il prétend, par la production d'un testament, substitué ou falsifié par nous, du roi Charles II; nos intrigues pour mettre le prétendant sur le trône d'Angleterre et les fils de Philippe d'Espagne sur les trônes d'Italie ; notre immixtion dans toutes les affaires d'Allemagne, notamment en celle des duchés de Juliers et de Berg où la Prusse est si fort intéressée. L'empereur fait-il la guerre aux Turcs en Hongrie? La guerre ne se termine pas sans qu'il y soit parlé de la France. Les Corses apprendront des mêmes Français quel doit être leur sort. Veut-on faire la guerre n'importe où ? La France est de la partie. S'agit-il de régler les conditions de la paix ? La France donne la loi. Et partout

nos ambassadeurs sont insolents comme Popilius Lænas en personne[1].

Évidemment, nous l'irritons, nous l'agaçons, mais il a une haute idée de notre richesse et de nos forces. Il nous voit en pleine prospérité, depuis que le cardinal Fleury rétablit nos finances, notre commerce et notre industrie. Il sait ce que vaut et peut en Europe un pays qui a 130,000 hommes de troupes réglées, 36,000 miliciens et 50 millions d'écus de revenus.

Après avoir expédié l'Espagne, appauvrie par sa paresse, et qui n'est plus qu'un entrepôt de richesses qui passent dans les mains des Français, des Hollandais et des Anglais, il exprime son admiration pour la nation anglaise.

L'Angleterre est fière de sa liberté, rebelle à tout frein, et d'un génie dont « la férocité », que les lettres elles-mêmes n'ont pas adoucie, se trahit par ses tragédies, de toutes les plus tragiques, et par les spectacles sanglants qu'elle aime, autant que Rome jadis les combats de gla-

1. C'est dans les *Considérations sur l'état présent de l'Europe* que Frédéric fait ce crayon de notre politique. Il est à ce moment-là inquiet du rapprochement de la France et de l'Autriche (1738) et exaspéré contre la « politique gauloise ». Voltaire discute joliment contre lui. Il approuve l'alliance de la France et de l'Autriche : « Qui résisterait, si l'Empereur était uni avec la France et l'Espagne? Alors les Hollandais et les Anglais ne se serviraient plus de leur balance avec laquelle ils ont voulu tenir l'équilibre de l'Europe, que pour peser les ballots qui leur viennent des Indes. » Il ne croit pas que notre politique soit si profonde ni si perfide que Frédéric l'imagine : « J'oserais comparer la politique de la France à un homme fort riche, entouré d'hommes qui se ruinent peu à peu; il achète leurs biens à vil prix. Voilà à peu près comme ce grand corps, réuni sous un chef despotique, a englouti le Roussillon, l'Alsace, la Franche-Comté, la moitié de la Lorraine... Votre Altesse Royale se souvient du serpent à plusieurs têtes et du serpent à plusieurs queues : celui-ci passe, et l'autre ne peut passer... »

diateurs; point artiste : si elle produit des géomètres, elle n'a pas un bon peintre, pas un sculpteur, pas un musicien; maîtresse de l'Écosse gémissante et tyran de l'Irlande; riche de l'énorme richesse acquise par un commerce étendu sur le monde entier; heureuse, car les seigneurs y sont puissants, et les sujets n'y sont pas opprimés; défendant par ses 130 vaisseaux de guerre l'Océan son empire; pauvre en troupes de terre, mais ajoutant à ses 22,000 soldats insulaires, 22,000 Hanovriens, 6,000 Danois et autant de Hessois achetés par elle; et, avec tout cela, peu respectée encore en Europe, où elle ne tient pas le rang qui conviendrait à la grandeur de sa puissance.

Derrière la proue du grand vaisseau file la petite chaloupe de Hollande. Les temps héroïques sont passés de ces Provinces-Unies, qui sont tombées, depuis l'abolition du stathoudérat, sous un gouvernement aristocratique. Les bons républicains de Hollande délibèrent dans leurs états généraux avec lenteur et sans pouvoir garder le secret. La forme de leur gouvernement est plus propre pour la défensive que pour l'offensive, et ils sont plus flattés de se procurer le bonheur domestique que de la vaine gloire d'opprimer leurs voisins. Le « militaire », qui ne s'est pas relevé des pertes de Malplaquet, est endormi par la longue paix; pas un général ne sait son métier. Le commerce souffre de la concurrence des Anglais et des Français. En somme, puissance de second ordre, pacifique par principe, guerrière par accident, et qui ne peut inspirer ni crainte à ses ennemis, ni espérance à ses amis, à peu près retirée des affaires, pieuse toujours et

dévote. Lorsque des vers se mirent à ronger leurs vaisseaux et leurs digues, les états généraux ordonnèrent deux jours de jeûne, et tout le monde jeûna, excepté les vers.

Les deux frères scandinaves ne sont pas à dédaigner, le Danemark surtout, qui a soixante bâtiments de guerre, une milice de 30,000 hommes et 36,000 hommes de troupes réglées, que le roi achète en Allemagne pour les revendre au plus offrant. Le Danemark est capable de mettre un grain dans la balance des pouvoirs de l'Europe. La Suède est toujours belliqueuse : elle ne produit que du fer et des soldats ; toujours fière : un Suédois s'imagine qu'il naît supérieur aux autres hommes. Elle adore son Charles XII qui l'a ruinée. Il lui reste quelques forces encore : 7,000 hommes de troupes réglées, 33,000 miliciens, 62 vaisseaux ; mais auprès d'elle grandit la Russie.

Frédéric n'a, de la Russie, qu'une vue incertaine et confuse. Il a commencé par dire que ce pays, qui prend figure, n'est guère plus puissant que la Hollande en troupes de terre et de mer, et lui est de beaucoup inférieur en ressources [1]. Plus tard, il se ravise. Sans doute, dit-il, la Russie n'a que 14 ou 15 millions d'écus de revenus, mais c'est une grande somme par rapport au prix des denrées dans ce pays-là. Elle n'a que 12 vaisseaux de ligne, 26 brûlots, 40 galères, mais, à son armée de 92,000 hommes de troupes réglées, il faut ajouter 25,000 miliciens, et des Cosaques et des Tartares et des Kal-

1. Dans l'*Anti-Machiavel*.

mouks, autant qu'il plaît à la tsarine d'en rassembler. Le commerce russe est encore médiocre, mais il y a grande apparence qu'il ira en augmentant. Et déjà la Russie, qui a donné un roi à la Pologne et dicté la paix à l'Ottoman, devient l'arbitre du Nord. Elle met la main dans les affaires de l'Europe et se voit flattée de tous ses voisins[1]. Et c'est un pays immense, semblable à l'univers lorsqu'il fut tiré du chaos.

Vilain pays, d'ailleurs, où Frédéric ne voudrait pas se voir même en idée : les grands y sont factieux, le peuple stupide et grossier; tous sont en proie à la débauche crasse et à l'ivrognerie, et fourbes de naissance, incapables de rien inventer, mais habiles à copier et dociles au dressage. Frédéric déteste ces Russiens, et les méprise, et les redoute. Personne, dit-il, n'a rien à gagner à faire la guerre à cette nation, et il y a beaucoup à perdre avec elle, car les guerres des Moscovites, avec leur essaim innombrable de Tartares et d'autres vagabonds, sont la ruine des provinces. Il y faut regarder à plusieurs fois avant de s'allier à eux, même dans les grands périls.

Sous la coupe de la Russie, la Pologne est plus divisée que jamais par la rivalité des grandes familles, qui se disputent les charges. Tous les trois ans se réunit la Diète, qui presque jamais ne va jusqu'au bout, puisque l'opposition d'un seul député suffit pour rompre l'assemblée. La cour s'y fait un parti en distribuant des bénéfices, des palatinats et des starosties ; mais la république de Pologne est comme le tonneau des Danaïdes : le roi le plus géné-

1. Dans l'*Histoire de mon temps*.

reux a beau y verser ses bienfaits, il ne le remplira point. Au-dessous des grands et de la foule des gentilshommes, le peuple est serf. L'esprit est tombé en quenouille dans ce pays-là ; les femmes y intriguent, pendant que les hommes se soulent. Ni commerce, ni manufactures ; dans la maison de chaque seigneur, un juif gouverne ; 12,000 hommes de troupes régulières, plus l'arrière-ban, qu'il est impossible de rassembler. Pays perdu, évidemment.

Nous voici à présent devant l'Allemagne, mais pourquoi ce tableau est-il à cette place dans la galerie ? Pourquoi si loin de l'Autriche, et après tant de pays, grands et petits ? Parce que Frédéric ne sait où loger cet être, qui n'est point. Comme le roi de Pologne est électeur de Saxe, c'est-à-dire prince allemand, voilà une transition, une petite porte dérobée pour introduire la pauvre Allemagne. Mais quel portrait et quelle figure lamentable !

Frédéric décrit rapidement les électorats : la Saxe, dont il loue la beauté, l'industrie, l'intelligence, mais où il voit plus d'ostentation que de puissance réelle, et, avec un désir de dominer, une véritable dépendance à l'égard de la Russie[1] ; la Bavière, le pays d'Allemagne le plus fer-

1. Le jugement sur l'électorat de Saxe, qui semblait au XVIe siècle devoir prendre le rôle que la Prusse joue dans la suite est un modèle de jugement politique. Frédéric trouve en Saxe des gens d'esprit « dont l'espèce est si rare dans tous les pays, » l'habileté d'un peuple industrieux et laborieux, de belles fabriques qui attirent l'argent des étrangers, de bons revenus, de la culture intellectuelle, l'étude des belles-lettres allemandes, une gazette, qui a encore quelque réputation..., mais un mauvais gouvernement, un électeur médiocre, qui est en même temps roi de Pologne, un ministre fourbe, Brühl, qui « n'a ni assez d'esprit ni assez de mémoire pour déguiser ses mensonges, l'homme du siècle qui a le plus de porcelaines, de montres, d'habits et de bottes. » Ce sont précisément ces richesses et ces élégances qui firent

tile et où il y a le moins d'esprit, un paradis terrestre habité par des bêtes ; Cologne, dont l'archevêque a mis sur sa tête le plus de mitres qu'il a pu, trafique de ses soldats comme un bouvier de ses bestiaux, et s'est vendu à l'Autriche ; Mayence, dont l'électeur, bon citoyen et honnête homme, résiste à l'Autriche ; Trèves, qui ne sait que ramper devant elle ; le Palatinat, qui a des forteresses et n'est pas capable de les défendre. Comme il ne dit mot de son électorat de Brandebourg, — et cela est à noter et à retenir, — il est à l'aise pour tancer ses collègues, d'abord messeigneurs les ecclésiastiques, qui distinguent scrupuleusement entre les attributs du corps et ceux de l'esprit, mais confondent en eux-mêmes sans scrupule le spirituel et le temporel, ensuite messeigneurs les laïques, occupés du seul intérêt de leurs maisons, et qui manquent de patriotisme autant que les archevêques. Frédéric prévoit que, lorsque la mort de l'empereur aura ouvert la succession d'Autriche, des électeurs se jetteront dans les bras de la France, pendant que les autres se déchireront entre eux.

Au-dessous des électeurs grouille la cohue des petits princes, les *principini*, hermaphrodites de princes et de particuliers, qui jouent au Louis XIV, bâtissent leur Versailles, et... leur Maintenon. N'y en a-t-il pas un qui, raffinant la grandeur, entretient tous les corps de troupes qui composent en France la maison du roi, mais en diminutif, si bien qu'il faut un microscope pour apercevoir

croire à la Saxe que sa fortune était faite, au lieu que la misère de Brandebourg était un perpétuel stimulant. La Saxe jouissait de la vie ; le Brandebourg en était réduit à gagner la sienne. »

chacun de ces corps en particulier, et que le tout suffirait peut-être à représenter une bataille sur le théâtre de Vérone? Et il faut voir l'opinion infinie qu'ils ont de leur grandeur, l'extrême vénération qu'ils professent pour leur ancienne et illustre race et le zèle inviolable qu'ils gardent à leurs armoiries !

Ce sont encore des princes à leur façon que les villes impériales d'Allemagne; elles ont aussi des troupes, mais mal disciplinées, commandées par officiers qui sont le rebut de l'Allemagne, ou par de vieilles gens hors d'état de servir. Elles sont fortifiées d'anciennes murailles, flanquées en quelques endroits de grosses tours et entourées par des fossés, que des terres écroulées ont en grande partie refermés. Pour que l'empereur se rende maître de ces villes, il suffit d'un pétard, voire même d'un mandement.

C'est tout cela qui compose le corps germanique, et ce corps est régi par des institutions misérables. Les délibérations de la Diète sont des chicanes pointilleuses ; ses résolutions sont toujours incertaines ou équivoques, ses opérations pénibles. Frédéric se demande pourquoi cette constitution bizarre a subsisté si longtemps, et il répond qu'il n'en faut pas seulement attribuer la durée au flegme de la nation germanique : l'Angleterre, la Hollande et la France ont intérêt à faire durer l'anarchie de l'empire, et, d'ailleurs, les choses ridicules sont plutôt faites pour entrer dans l'esprit des hommes que les raisonnables.

Avec la même âpre sévérité, Frédéric juge l'état intellectuel et moral du pays. Tandis qu'il salue et qu'il honore en Angleterre le siège de la philosophie, en France une

littérature supérieure à celle des anciens[1], il se moque du goût gothique et de l'érudition pédantesque des savants d'Allemagne, prodigieusement érudits, mais qui usent leur mémoire par l'ouvrage qu'ils lui donnent et ménagent leur jugement jusqu'à n'en point faire usage ; dictionnaires vivants de faits entassés sans choix ni goût ; ennuyeux et dogmatiques dans leur conversation ; ridicules et plats dans leurs manières ; archipédants qui font plus de tort aux sciences que l'ignorance même, car ils jettent un ridicule sur elles. Et ces savants, tous fils de cordonniers et de tailleurs, élèvent la noblesse, à laquelle ils ne peuvent apprendre que le droit germanique, du latin, même du grec, même de l'hébreu, dont elle n'a que faire.

La langue allemande est coupable aussi de l'état des lettres. Elle est barbare, comme « les Goths » et les Huns, qui la corrompirent. Y a-t-il, d'ailleurs, une langue allemande? En vertu des libertés germaniques, chaque petit territoire affecte un langage particulier; pour s'entendre, les deux extrémités de l'Allemagne ont besoin d'interprètes. Lequel de ces jargons est le véritable ? Voilà un point qui ne sera jamais décidé. Les auteurs, qui ne con-

1. Frédéric, dans cette partie de l'*Histoire de mon temps*, compare l'Italie, l'Angleterre et la France. En Italie, la fécondité de l'esprit vif et subtil est faite pour recevoir et produire les arts. Les lettres sont encouragées en Angleterre par les seigneurs qui représentent la nation en corps et qui s'y intéressent eux-mêmes. La sociabilité des Français contribue au progrès des lettres; de l'esprit et des talents suffisent pour être admis dans la bonne compagnie; l'usage du beau monde répand sur les esprits un vernis de politesse, l'agrément du style et une sorte d'aisance que la retraite du cabinet n'attrape jamais. Les savants français ressemblent aux artistes et les savants allemands aux manœuvres.

naissent pas la discipline d'une Académie[1], écrivent sans pureté, sans élégance, sans concision, dans un style inégal et sauvage. Sans doute, l'Italie est divisée en petits États, elle aussi, mais c'est un vieux jardin qu'on avait laissé dépérir ; les allées s'en étaient conservées ; il pouvait aisément être fertilisé de nouveau, de nouveau produire les arbres et les fleurs, être paré de jets d'eau, de statues et de cascades ; au lieu que l'Allemagne est un champ que l'on commence à peine à défricher, qu'il faut embellir de plantes étrangères ; et ces plantes ont de la peine à pousser dans la crudité de ce territoire et à s'acclimater aux intempéries. Bref, on croirait qu'il désespère à jamais de « sa nation », s'il ne notait quelques progrès depuis cent ans, et n'insinuait que le jardin d'Allemagne prendrait peut-être une autre figure, s'il avait un jardinier habile[2].

Au sortir de l'Allemagne, Frédéric rencontre la Suisse. Le philosophe ne peut s'empêcher d'admirer en passant cette république de paysans, heureux, riches et libres, qui suit invariablement des principes de modération, et à laquelle les plus grandes puissances n'oseraient toucher, parce qu'elle a, pour se défendre, 200,000 hommes et des forteresses. Il jette un coup d'œil sur les ruines de l'Italie ; il y signale les progrès du roi de Sardaigne, qui a une armée de 30,000 hommes et de beaux revenus, et qui est estimé grand homme d'État en ce pays où tout le monde se pique d'être politique. Il se donne le plaisir de

1. D'une académie « qui serve de témoins à l'usage des mots, qui fixe leur véritable sens et leur emploi avec précision ».

2. « Peut-être ce jardin manque-t-il encore par-dessus cela d'un jardinier habile. »

se moquer du pape, qui tient en main les foudres éteintes de l'excommunication, fait un saint de temps en temps pour n'en pas perdre l'habitude, et jamais plus ne parle de la croisade, sachant bien que, s'il la voulait prêcher, il ne réunirait pas en tout vingt polissons. Du pape, Frédéric passe aux Turcs, ces conservateurs fidèles des anciens usages, abrutis par l'ignorance, braves inutilement, puisqu'ils ignorent l'art de la guerre qui est supérieur à la valeur « en ce qu'il la réduit en règles ». Enfin après quelques mots sur la Perse, la naturelle ennemie des Ottomans, il clôt la galerie des acteurs de la politique de son temps.

LE CLASSEMENT DES PUISSANCES

Certes Frédéric voyait bien les personnages de la grande famille : ce sont de ressemblantes peintures, celles de l'Autriche, antique dame très noble, douairière habillée de vieille pourpre, et qui supplée à la jeunesse et à la force par de hautes mines ; de la France, légère et folle, aimable de naissance et amusante, et qui ne peut s'empêcher d'être riche et d'être forte ; de la sanguine Angleterre, heureuse, sage et rude ; de la Hollande, retirée en son fromage ; de la Suède usée sous le harnais de guerre ; de la Russie, chaos organisé d'hier et lancé par un démiurge dans le devenir de l'histoire. Mais, pour les observer et les peindre, Frédéric a dû immobiliser ces

personnages sous son regard; et, comme ils vivent, comme ils sont en marche, ou, du moins, comme il en est qui piétinent, d'autres qui reculent, d'autres encore qui doucement cheminent, d'autres enfin qui dévorent la route de leurs larges enjambées, il les fait descendre de leurs cadres et les regarde aller.

Un coup d'œil dédaigneux suffit pour les piétinants, mais quelle joie pour Frédéric que de voir la Suède et l'Autriche marcher de l'allure des écrevisses! C'en est fait de la Suède; dépouillée de ses provinces extérieures, elle ne disputera plus à personne l'empire de la Baltique. Vieux météore, la Suède, qui, après avoir parcouru l'Allemagne sous Gustave-Adolphe, la Pologne, la Tartarie et les frontières russes sous Charles XII, a disparu du système de l'Europe! Quant à l'Autriche, il y a beau jour qu'elle est au pillage. Une branche de sa maison, celle qui régnait en Espagne, est morte, en 1700, et, de tout l'héritage du Habsbourg de Madrid, le Habsbourg de Vienne a gardé quelques villes du Brabant et une partie du Milanais. L'Espagne, une partie de la Flandre, Naples, la Sicile sont passées aux Bourbons. Et ce n'est pas fini! L'Autriche a deux ennemis assurés, la France et les Turcs; elle en a d'autres qui se révéleront à la mort de l'empereur, car la Bohême, la Silésie, le Milanais, l'Autriche même sont guettés par des amateurs convoiteux. Comment se défendra-t-elle? « Ce corps, en apparence robuste, a, dans les intestins, des parties squirreuses, qui, pour peu que les humeurs soient mises en fermentation, enfantent les maladies les plus dangereuses. »

Voici venir le cortège des puissances en progrès ; en tête, la Russie s'avance, et Frédéric la salue de paroles solennelles : « Le couchant de la Suède a été son aurore ; elle semble sortir du néant, et c'est bien à Pierre Ier, ce héros véritable et réel, que l'on doit appliquer ce qu'Homère dit d'un de ses héros : « Il fit trois pas et il fut au bout du monde. » Qui vient ensuite ? C'est sans doute la France, car, depuis cent ans, elle s'est accrue de la Franche-Comté, de l'Alsace, d'une partie de la Flandre et de l'expectative de la Lorraine, et elle a fait entrer dans sa maison l'Espagne, si longtemps son ennemie ? Non, ce n'est pas la France. C'est une personne, toute petite, mais qui, de ses courtes jambes, fait de grands pas, une personne dont Frédéric n'a pas parlé encore, dont il n'a pas suspendu le portrait dans sa galerie ; c'est la maison de Brandebourg elle-même. Sobrement, et contenant sa fierté, le prince rappelle que sa famille a quitté le rang des électeurs pour monter au trône des rois, et que ses acquisitions accumulées, la promptitude de ses progrès, ses arrangements perfectionnés, son industrie, son égale et invariable fortune inquiètent ses voisins, qui ont peur d'être subjugués par elle. Après seulement, derrière ce petit Brandebourg, viennent la France, puis l'Angleterre, et enfin la Savoie, qui a tout récemment acquis la royauté, et n'est pas « endormie sur son agrandissement. »

Ce n'est pas tout que d'avoir jugé l'allure et calculé le train des marcheurs. Frédéric considère de nouveau toutes les puissances, ou, pour parler comme lui, il rassemble sous un même point de vue ces

objets[1], afin de les comparer les uns aux autres et de les ranger par ordre d'importance, car la mesure des vitesses ne donne pas le rang des États, et les puissances nouvelles, pour avoir pris le pas accéléré, n'ont pas encore dépassé, ni même rejoint toutes les anciennes.

Au premier rang, Frédéric met la France et l'Angleterre, mais en donnant le pas à la première, parce que l'Angleterre, si elle est aussi riche que la France et plus forte sur mer, ne peut combattre sur le continent que par des armées de mercenaires, au lieu qu' « une armée française ne forme qu'une nation ». Forte par le nombre d'hommes capables de porter les armes, par les ressources que lui procure l'administration des finances, par son commerce et par les richesses de ses particuliers, la France « réunit dans la plus grande perfection toutes les parties de la puissance ».

Au-dessous de la France et de l'Angleterre, Frédéric range quatre puissances, qui, toutes, dépendent à quelque égard des premières : l'Espagne, obligée d'employer le concours de la France dans toutes ses entreprises; la Hollande, qui doit se liguer, soit avec l'Angleterre, soit avec l'Autriche, pour défendre la Barrière contre la France; enfin, l'Autriche et la Prusse.

C'est la grande nouveauté politique du temps, qu'Au-

1. Toujours la méthode et la langue d'un philosophe : « Après avoir exposé en détail la situation de ces empires et de ces monarchies, après avoir récapitulé... la force des royaumes telle qu'elle est à présent, avec ce qu'elle fut autrefois, il est à propos que je rassemble tous ces différents objets sous un même point de vue, pour vous mettre en état d'en considérer la totalité. Nous avons disséqué des parties; à présent, nous allons voir quelles conséquences résultent de ces différents rapports à l'égard de la machine entière. »

triche et Prusse, ce grand nom illustre et ce nom parvenu, soient là juxtaposés dans cette catégorie des puissances secondaires. Et, si la Prusse passe après l'Autriche, ce pourrait bien être par un effet de la politesse de Frédéric. Très exactement, d'une main précise, il fait la balance des deux forces. Il reconnaît que la Prusse est moins formidable que l'Autriche : mais, tandis que celle-ci, après avoir fourni à la dépense de quelques campagnes à force d'impôts et d'emprunts, s'arrêtera efflanquée, hors d'haleine, et ne pourra plus se mouvoir qu'à l'aide de subsides étrangers, la Prusse est *assez forte de reins* pour fournir d'elle-même à la dépense d'une guerre ni trop onéreuse ni trop longue. Ses finances et son industrie lui permettent « de tirer parti des conjonctures, de saisir les occasions avec vivacité ». Efflanquée, — forte de reins, — voilà bien les termes du contraste, mais Frédéric sait la limite de sa force, et qu'il ne faudrait pas trop prolonger le coup de reins ; une monarchie comme la sienne, dont les provinces disséminées de l'occident à l'orient de l'Europe sont menacées par de multiples voisins, ne peut agir sans l'alliance de la France et de l'Angleterre.

France, Angleterre, Espagne, Hollande, Autriche, Prusse, voilà, mis en place et en ordre, les grands acteurs de la politique. Mais que fait-il donc de la Russie? Il l'a oubliée dans ce classement. Il semble ne point se résigner à la compter en Europe ; il la met à part avec la Turquie et avec la Perse. Russes, Turcs, Persans, lointaines machines que font mouvoir tour à tour la France, l'Angleterre et l'Autriche.

LA CRITIQUE DES JUGEMENTS DE FRÉDÉRIC

Telle était donc, dans l'esprit de Frédéric, la représentation de l'Europe et du monde. Je l'ai reproduite, autant que j'ai pu, dans les termes même où il l'exprime, pour faire voir comme il manie sa matière, la prend et la reprend, la tourne et la retourne, et comme il en est le maître, mais aussi pour que nous puissions, en connaissance de cause, juger sa méthode et ses jugements mêmes, et prendre la mesure d'un grand homme d'État, à ce moment du xviii[e] siècle.

Oserai-je dire que ce regard sur le monde est court, et ne va pas jusqu'au bout du monde; que là où il perçoit avec une netteté parfaite les formes et les couleurs, il ne pénètre pas le fond des choses; qu'enfin presque jamais il ne dépasse une date ou un moment précis, et que souvent Frédéric voit sans prévoir?

D'abord, les choses de la mer lui échappent. Frédéric ne paraît connaître ni les motifs, ni les lieux de la concurrence des puissances maritimes, ni l'histoire des grandeurs et des décadences de ces rivales[1]. Il ne

1. Voir, par exemple, ce passage singulier de l'*Avant-propos* de l'*Histoire de mon temps*. « Je vois que les flottes française et espagnole ne peuvent résister à la flotte anglaise, et je m'étonne que, du temps de Philippe II, la marine espagnole ait été supérieure seule à celle d'Angleterre et de Hollande. Je remarque avec surprise que tous ces armements de marine ne produisent rien que la perte du commerce qu'ils doivent protéger. »

sait pas l'histoire maritime, et il donne des preuves de son ignorance. Il fait peu de cas des forces de mer : « Je remarque avec surprise que tous ces armements de marine ne produisent rien que la ruine du commerce qu'ils doivent protéger. » Les guerres maritimes lui semblent des folies ruineuses : « Les Anglais viennent de déclarer la guerre à l'Espagne, l'année 1739, pour protéger les contrebandiers; un objet de quatre-vingt mille écus fait dépenser des millions à ces deux nations. Que le monde éviterait de guerres, s'il était raisonnable! » Il n'a pas, lui, de marine, qui vaille la peine d'être comptée. Il ne convoite aucune terre lointaine; les objets de son ambition sont tout près, sous sa main. C'est un politique de terre ferme, un terrien. Toute une partie de l'histoire et de la politique lui échappe. Si son regard avait embrassé le monde entier, Frédéric n'aurait pas mis l'Angleterre si bas sur la liste des États en progrès.

Ce regard trop court est souvent superficiel.

Des faits de la politique, Frédéric prétend remonter aux causes lointaines, aux principes et « aux sources des événements ». A la vérité, il sait le chemin ; il connaît la force des fatalités naturelles et des fatalités historiques, ou, comme il dit, du climat, de la nourriture et de l'éducation. Mais il s'arrête aux premières explications, légères et faciles, qu'il rencontre; il attribue, par exemple, la décadence de l'Autriche aux intrigues de cour et au désordre du gouvernement. Une des causes de ce désordre, c'était assurément l'étrange composition d'un empire dont le chef commandant à des Italiens, à des Allemands, à des Tchèques, à des Magyars, ne pouvait être

un souverain comme un autre. Aucune de ces races n'avait encore conscience d'elle-même; aucune n'avait fait la connaissance de son âme, mais chacune existait, différente et sourdement ennemie de sa voisine. Ce chaos répugnait à une discipline commune, et il y avait une résistance obscure de la nature à la politique. Nous sommes mieux placés pour voir le fond de l'Autriche et y découvrir les causes de sa décadence trois fois séculaire, — et nous n'avons point de mérite à être plus clairvoyants que Frédéric, — mais il est impossible de ne pas trouver superficielle une déclaration comme celle-ci : « En examinant les causes de la décadence de la maison d'Autriche, on trouve *le principe* de ses malheurs dans la mort d'un grand homme (le prince Eugène) et dans l'incapacité de ceux qui, dans sa caducité et après sa mort, se sont partagé les dépouilles de son pouvoir. »

Très dur, en même temps que très étroit, est le jugement de Frédéric sur l'Allemagne. Ce jugement lui est reproché par les rares historiens allemands qui ne se sont point faits les courtisans de la Prusse, et qui l'accusent d'avoir détruit la vieille Allemagne historique, pour édifier sur ses ruines sa fortune et son hégémonie. Ces historiens ne concèdent pas à Frédéric que cette vieille Allemagne fût irrémédiablement perdue au moment où il en décrivait la décrépitude. Ils essayent de prouver que, malgré le morcellement en principautés et en républiques, elle tenait encore ensemble. Ils énumèrent toutes les formes et formalités qui demeuraient comme des symboles de l'unité allemande, régie par la majesté impériale : le serment de fidélité à l'Empereur, qui était la

source de toute justice et de toute juridiction, les prières pour l'empereur, récitées chaque dimanche des rivages de la Baltique aux pieds des Alpes, et même ces longues procédures solennelles de la Diète, qui servaient à montrer combien l'Empereur était élevé au-dessus des membres de l'empire. Et ils concluent qu'il était possible encore de rendre à l'Allemagne un régime et une discipline. Mais c'est, en vérité, une querelle d'Allemand que ces Allemands cherchent à la Prusse [1].

La vieille Allemagne avait toutes les vertus, peut-être, mais point celle de vivre. Les êtres politiques dont elle se composait, principautés ecclésiastiques et laïques, chevaliers et villes, avaient eu jadis leur raison d'être, mais ils l'avaient perdue. Ces formes vides encombraient l'Allemagne et l'étouffaient. De s'en dégager, de se ressaisir, de recommencer à vivre une vie, qui ne fût ni autrichienne, ni prussienne, l'Allemagne n'avait plus le pouvoir. Elle en était au point où elle ne pouvait plus rien pour elle-même. S'il est vrai qu'un individu, arrivé au moment où des événements accumulés, les uns voulus, les autres subis, ont déterminé sa vie, n'est plus

1. Cette insoutenable thèse est soutenue, par exemple, par Onno Klopp, dans son livre sur Frédéric II (*Der König Friedrich II von Preussen*, Schaffausen, 1869), qui est une œuvre de parti. Parmi les publicistes qui sont les tenants de la vieille Allemagne, Constantin Frantz est un de ceux qui ont le mieux exprimé la grandeur de ce rêve d'archéologues, surtout dans *Das neue Deutschland*, Leipzig, 1871. La bibliographie de cette querelle est très considérable. Je signale ici un livre qui me semble excellent : *Das deutsche Staatsleben vor der Revolution*, de C.-T. Perthes, Hambourg et Gotha, 1845. — L'Allemagne actuelle est l'œuvre de la Prusse, aidée par la Révolution française et par la politique française des nationalités. On ne peut imaginer de bonne foi qu'elle ait pu être faite autrement.

capable de la changer et suit une destinée, cela est plus vrai d'un peuple, dont la somme de liberté est moindre que celle d'un individu. Peut-on se représenter ces princes, ces villes, ces chevaliers procédant à une revision de l'histoire, et, après un examen de conscience, rapportant à la masse ce qu'ils en avaient distrait, c'est-à-dire reversant dans la vie commune les droits et les privilèges acquis ou usurpés? Cela n'était pas même imaginable au temps de Frédéric; aussi personne ne l'imaginait-il. Et Frédéric avait raison de se moquer de la comédie que donnaient à l'Allemagne les débris des vieilles institutions, et de dire qu'un ministre envoyé par un souverain à la Diète était « l'équivalent d'un chien qui aboie à la lune ».

Seulement, il est clair que Frédéric prend vite son parti de cet état des choses. Il ne se donne pas la peine d'en rechercher les raisons lointaines. Le sens de l'histoire de l'Allemagne lui échappe, de cette histoire étrange, poétique et grandiose, qui commence avec le rêve inspiré à Charlemagne par l'évêque de Rome, et se poursuit par une lutte acharnée entre ce rêve et les réalités. Il use sans scrupules de la phraséologie courante des politiques; il parle de l'antique constitution démocratique de l'Allemagne et des libertés germaniques, comme faisaient nos rois, nos ambassadeurs et nos ministres, sans se préoccuper du sens de ces mots, qui, en vérité, n'en avaient aucun. Il est aussi peu curieux des origines intellectuelles de « sa nation », et son ignorance passe toute permission, lorsqu'elle va jusqu'à ce point invraisemblable d'attribuer la corruption de la langue germanique

aux Huns, qui en sont fort innocents, et aux Goths, à qui l'Allemagne précisément doit le premier monument de sa langue. Il ne sait pas que le génie germanique s'est exprimé, à travers le moyen âge par des poèmes, par des légendes et par une façon de vivre très particulière, ni que la féconde Allemagne abondait aux xve et xvie siècles en penseurs, en écrivains et en artistes allemands et bien Allemands; et ils ne pressent pas la poussée prochaine du génie germanique.

Vues incomplètes, vues superficielles, mais vues du temps, comme elles étaient, avant que Montesquieu et Voltaire eussent ouvert à l'histoire des mœurs et de la politique de nouveaux horizons. Comme nous voyons mieux aujourd'hui, et plus profondément ! Nous sommes des explorateurs des lointains, et d'infatigables chercheurs de causes. Nous remontons jusqu'au dernier point visible la file des idées et des mœurs. Nous sommes obsédés par la question : fatalisme ou liberté. Parmi nous, les uns confondent l'homme dans la nature, l'esprit dans la matière, l'histoire et la politique dans la géographie et l'ethnographie ; les autres veulent que la coalition des forces naturelles laisse aux humains quelque liberté, en quoi justement l'humanité consiste. Et nous avons, en politique, des émotions inconnues jadis. Nous croyons, pour les voir vivre, triompher ou souffrir, à des âmes de peuples. En même temps que plus clairvoyants, nous sommes plus sensibles. Mais, de ces idées et de ces sentiments, la politique du xviiie siècle n'avait que faire. Entre la politique qui naquit de la Réforme et celle qui naîtra de la Révolution, elle est chose légère et vaine.

Il ne s'agit plus, au temps où Frédéric étudie et médite, de choisir entre les traditions de l'Église et les réformateurs, entre Rome et l'Évangile; il ne s'agit pas encore de décider qui, des rois et des peuples, doit demeurer le maître, et si les monarchies laisseront la place aux nations. Dans les querelles ne sont engagés ni Dieu ni l'humanité. Messieurs des cabinets intriguent et intriguent. Ils guettent les occasions de guerres; ils les font naître au besoin; ils les exploitent, en tirent tout ce qu'ils peuvent, et, avec le moindre incident, se procurent une bonne guerre générale. Intrigues et guerres, c'est le pain quotidien. La philosophie politique du temps tient dans cette maxime qu'un État doit chercher tous les moyens de s'agrandir et, la morale, dans cette autre, qu'il faut être le plus habile et le plus fort[1].

GALERIE DES PRINCES. CONCLUSIONS DE FRÉDÉRIC

Or Frédéric savait sa force. La comparaison de sa Prusse avec tous les autres États lui en avait donné la mesure. Il savait aussi son habileté; comme il comparait ses États aux autres États, il comparait son esprit à celui des autres princes. Et qui donc avait-il à redouter dans cette Europe?

Ce n'était pas l'empereur, ce très brave homme, ce

1. « Le principe permanent des princes est de s'agrandir. Ils ne s'en départent jamais. »

bon père, ce bon mari. L'empereur est très fort en droit germanique; il sait toutes les langues et passe même pour se servir des expressions de la bonne latinité ; il a tous les talents, mais la superstition et l'étiquette ne lui laissent pas le temps de gouverner ; il fut élevé pour obéir à ses ministres et non pour les commander. Il est très mal servi par eux, par un Sinzendorf, un solennel qui se prend pour un Antoine ou un Agrippa, mais négligé dans ses emplois, voluptueux, amateur de bons ragoûts, inventeur de sauces; il fait, avec cette cuisine, de très mauvaises affaires à l'empereur, qui s'en plaint et n'en peut mais.

Le roi d'Angleterre est plus têtu que ferme, capable de travail, mais point de patience, trop peu maître de lui pour régir un peuple libre ; il se gouverne dans les grandes affaires par de petits intérêts et conduit la nation anglaise par la politique de son électorat de Hanovre. Né pour être un simple électeur, il n'a pas su s'élever aux vertus de la royauté.

En Pologne, le roi est doux et bienfaisant, mais indolent au point que ses ministres ont eu de la peine à lui frayer le chemin du trône, et toujours il est conduit par quelqu'un, par sa femme, par un jésuite ou par un favori.

Du roi de France, qui ne s'est pas encore révélé, Frédéric ne parle pas; mais il commence à médire en particulier de ce fainéant. Il a des mots aimables pour l'impératrice Anne de Russie, bonne par tempérament et voluptueuse sans désordre, et pour la reine Élisabeth d'Espagne qui remue le monde afin de placer ses enfants et de distraire son mélancolique mari. Le reste, à l'ex-

ception du roi de Sardaigne, ce sont des grotesques. C'est don Juan de Portugal, fameux par sa passion pour les cérémonies religieuses ; il a obtenu du pape un bref pour avoir un patriarche, un autre pour qu'il puisse dire la messe, à la consécration près. Ses plaisirs sont des fonctions sacerdotales ; ses bâtiments des couvents, et ses maîtresses, des religieuses. C'est le roi de Naples, don Carlos, qui, lorsqu'il était duc à Florence, passait son temps à traire les vaches. C'est le roi de Suède, Frédéric de Hesse, fort respectueux des droits de la nation suédoise, et qui considère sa royauté avec les yeux dont un vieux lieutenant-colonel invalide regarde un petit gouvernement qui lui procure une retraite honorable. C'est enfin Christian de Danemark, qui dépense à bâtir un château immense l'argent gagné à vendre des soldats à l'Angleterre, luthérien dévot, pieux comme jadis le bon Énée ou le bon roi saint Louis, et encouragé dans sa dévotion par la reine, sa femme, qui préfère ce penchant à celui de la galanterie.

Frédéric savait donc qu'il faisait bonne mine dans la galerie de princes, comme la Prusse parmi les États. Il n'est pas un juriste, un latiniste, un dévot comme l'empereur, ni un mélancolique comme Philippe, le Bourbon espagnol. Né pour être roi et non, comme son cousin Georges, pour être électeur, il se connaît en vertus de royauté. Ses modèles ne seront ni le pieux Énée, ni le bon saint Louis. Il « n'éblouira pas son esprit des béatitudes célestes au point de le détourner des fanges de la terre ». Son gouvernement ne sera pas pour lui une retraite d'invalides comme celui de Suède pour le Hessois

Frédéric. De confesseur, de favori, de favorite, il n'y en aura pas chez lui. Ses ministres n'auront pas même l'idée de chercher des sauces. A toute heure du jour et de la nuit, ils exécuteront les ordres sortis du cabinet, où philosophe solitaire, moine royal, le maître élaborera la pensée qui « dirigera la machine entière ».

Ce qu'il veut, il le sait exactement. Il y a beau jour, — il avait dix-huit ans alors, — il expliquait à Natzmer, pendant une veillée à Cüstrin, que les pays dont se compose la monarchie prussienne n'ont pas « une assez grande suite », qu'ils sont « enclavés de trop de voisins », et qu'ils peuvent être « attaqués de tous les côtés à la fois ». Il lui disait que, « de ce fondement, sort tout naturellement un système : procurer l'agrandissement de la maison, en recousant les parties détachées ». Ce système, il l'appliquera *tout naturellement*. Pourquoi donc aurait-il plus de scrupules que les autres[1]? Eux aussi veulent se procurer l'agrandissement, et ils ont, pour cela, des raisons moins bonnes que les siennes. Sa Prusse est forte, mais elle est le plus mal venu de tous les êtres d'Europe; c'est une sorte « d'hermaphrodite tenant de l'électorat et du royaume ». Il tâcha de « décider cet être ». Voilà son but, son « objet ». Il ne le perdra pas de vue une seconde. Par quels chemins il y arrivera, cela ne dépend pas de lui seul; mais tous les chemins possibles, il les connaît; toutes les occasions présumables, il les présume, et il saura bien trouver l'heure propice à donner le bon coup de reins.

1. Il est un peu ridicule de reprocher à Frédéric, comme fait Onno Klopp, d'avoir suivi la politique de ses convenances, *Convenienzpolitik*.

COMMENT LE PÈRE PRATIQUAIT LA POLITIQUE

Descendons à présent de ces vues générales au détail des affaires du temps, de celles où la Prusse était intéressée. De tous les phénomènes politiques, c'étaient ceux-là naturellement que le prince philosophe observait avec la plus rigoureuse attention. Et nous avons cette bonne fortune qu'il ne put s'empêcher de dire à quelques-uns les partis qu'il eût pris, s'il avait été le maître pendant ces dernières années de Frédéric-Guillaume où chaque printemps offrait à la Prusse l'occasion, qu'elle ne saisissait pas. Entre la politique du roi et celle que le prince royal conseille et qu'il eût pratiquée s'il avait été le maître, le contraste est vif. On prend, à comparer les deux manières, un avant-goût du règne du grand Frédéric.

En ce temps-là, les cabinets d'Europe étaient préoccupés de trois morts attendues, qui étaient d'inégale importance, mais dont la moindre promettait une guerre générale : la mort de l'électeur palatin, celle du roi de Pologne Auguste II, et celle de l'empereur. C'était pour les hommes d'État une belle affaire rare que d'avoir à imaginer, préparer et compliquer des combinaisons en vue d'éventualités si considérables. Frédéric-Guillaume y apportait son inquiétude, son trouble, son ambition de beaucoup prendre, et la peur de s'engager dans quelque mauvaise aventure, où il risquerait de laisser poil ou plume.

La succession palatine faisait comme le fond de ses pensées. Charles-Philippe, l'électeur, était vieux et n'avait pas d'héritiers directs. Son électorat devait passer sans difficulté à une branche cadette, les Sulzbach, mais il possédait aussi les duchés de Juliers et de Berg, qui ne faisaient point partie intégrante de l'électorat, et sur lesquels la maison de Brandebourg avait un droit d'expectative fortement établi. Mais Charles-Philippe prétendait transmettre aussi les duchés aux Sulzbach. Il avait dans l'empire un parti considérable : un frère évêque d'Augsbourg , un autre frère, électeur de Mayence ; deux de ses cousins, les Wittelsbach de Bavière, étaient, l'un, électeur de Bavière, et l'autre, électeur de Cologne. Quand s'ouvrirait la succession palatine, l'empereur serait bien obligé de ménager une maison si puissante ; car il avait une autre succession et fort importante à régler, la sienne. Pour transmettre tous ses États à sa fille, Marie-Thérèse, il avait rédigé l'acte fameux de la Pragmatique, qu'il tenait toujours à la main, quêtant partout les signatures de garantie. D'ailleurs, le palatin Charles-Philippe était catholique et même zélé jusqu'à persécuter les protestants ; les Sulzbach étaient catholiques aussi : l'empereur ne pouvait leur préférer un protestant comme le roi Frédéric-Guillaume. Enfin, il répugnait à augmenter la puissance des Hohenzollern, qui, depuis plus d'un siècle, inquiétait les Habsbourg.

D'ordinaire, quand un prince allemand était en querelle avec l'empereur, il trouvait des appuis hors de l'empire, et, tout d'abord, en France ; mais la France avait de vieilles relations avec les palatins et la Bavière

et les électeurs ecclésiastiques. Entre deux prétendants, l'un catholique et l'autre protestant, elle inclinait pour le premier. Il était d'ailleurs contre son intérêt de fortifier la position de la Prusse sur le Rhin, où elle aurait gêné le passage. D'ordinaire encore, quand un prince avait la France contre lui, il avait pour lui la Hollande et l'Angleterre; mais, bien que Frédéric-Guillaume pût faire valoir auprès de ces puissances la communauté de la religion et l'intérêt de l'Évangile, la Hollande redoutait de voir à Dusseldorf un voisin aussi formidablement armé et aussi incommode que le roi de Prusse. Quant au roi d'Angleterre, il considérait tout agrandissement de la Prusse comme une diminution de son électorat de Hanovre. Si bien que Frédéric-Guillaume avait le monde entier contre lui.

Il essaya de rompre cette coalition, mais à sa manière, maladroitement, par bonds tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et refaisant en arrière le saut fait en avant, incapable de s'engager à fond, n'inspirant confiance, ni peur, ni affection à personne. Il avait un penchant à préférer l'alliance de l'Autriche à toute autre. L'Autriche s'était engagée avec lui, en échange de la garantie de la Pragmatique et de bons offices qu'il lui rendit. Elle avait promis en 1726, par le traité de Wusterhausen, d'obtenir des Sulzbach qu'ils se contenteraient de Berg et lui laisseraient Juliers, et elle avait renouvelé cette promesse par le traité de Berlin, en 1728; mais elle s'était engagée antérieurement envers les Sulzbach à leur procurer toute la succession de Charles-Philippe, et, quand elle fut délivrée, vers 1730, de la crainte qu'elle eut un mo-

ment, d'une coalition européenne, elle se moqua du roi de Prusse. Cependant Frédéric-Guillaume tenait ferme à son droit[1]. Il en parlait à tous, à propos de tout, ne laissant échapper aucune occasion d'en quémander la garantie à quiconque avait, de près ou de loin, qualité pour la donner.

La succession de Pologne venait au second rang de ses inquiétudes. La maison de Prusse avait vu avec mauvaise humeur et jalousie les électeurs de Saxe monter au trône de Pologne, et, par l'union des deux pays, fermer à l'avenir de la Prusse la route de l'Orient. Or les Hohenzollern, depuis longtemps, couvaient du regard l'anarchie polonaise. Maîtresse du cours de la Vistule, la Pologne s'interposait entre leur électorat de Brandebourg et leur duché de Prusse; elle les coupait en deux. Empêcher les Saxons de se perpétuer à Varsovie, c'était un des objets de leur politique; mais pourtant, si les Saxons, pour s'asseoir définitivement en Pologne, et transformer en héréditaire la couronne élective, consentaient à quelque bon remaniement territorial, les Hohenzollern étaient gens à entrer en conversation. Le roi Frédéric Ier avait discuté le texte d'une convention à intervenir entre la cour de Saxe, Sa Majesté Prussienne et Sa Majesté Russienne, à l'article premier de laquelle il était dit que la dernière de ces Majestés « trouve bon et nécessaire que

1. Il ne voulait que son droit. Lorsqu'en 1727 l'empereur le fit pressentir sur la possibilité d'une compensation aux lieu et place des duchés, il répondit qu'il « se ferait scrupule de chercher une compensation à ses droits sur Berg, qu'il ne voulait pas s'enrichir aux dépens d'autrui et n'avait aucune envie de se mêler à des affaires qui lui seraient étrangères ».

l'on donne de nouvelles bornes au royaume de Pologne, et qu'il soit partagé en trois portions, dont l'une serait pour ladite Majesté Russienne, l'autre pour le roi de Prusse, l'autre pour le roi de Pologne », tout cela « pour la tranquillité et pour le véritable intérêt de la nation polonaise, dont le gouvernement a été jusqu'ici si funeste à elle-même et à ses voisins ». Exclure les Saxons, ou s'accommoder avec eux pour et par le démembrement de la Pologne : c'étaient les deux termes de l'alternative qui se présentait au roi Frédéric-Guillaume.

Les deux questions des duchés et de la Pologne se trouvèrent mêlées, en l'année 1733, où commença, pour la politique prussienne, une crise pénible.

Auguste II ouvrit avec la Prusse des négociations en vue d'assurer sa succession à son fils, et, en même temps, de rendre la couronne héréditaire par un coup d'État. « Renverser la république », avec l'aide de l'empereur, de la Russie et de la Prusse, qui, « pour leurs peines, partageraient le gâteau », tel était « le grand point ». La Prusse prendrait la Prusse polonaise, une partie de la grande Pologne et la Courlande ; l'Autriche et la Russie pourvues, le reste formerait le royaume héréditaire de Pologne annexé à la Saxe. Auguste II voulait éviter ainsi à son fils les déboires dont ces gens-là, — c'est-à-dire les Polonais, dont il était l'hôte, — « l'avaient abreuvé pendant trente ans ». Ses ouvertures, qui proprement sont infâmes, furent très bien accueillies à Berlin. Grumbkow, le principal ministre du roi de Prusse, ne doutait pas que « les aigles», c'est-à-dire l'Autriche et la Russie, ne goûtassent fort le projet, dont « le pa-

tron », — c'est ainsi qu'il qualifiait le roi de Pologne, — avait fait la confidence à son « compatron », le roi de Prusse [1].

En même temps, la Russie et l'Autriche échangeaient leurs vues sur les affaires de Pologne. Elles s'étaient accordées par traités dans la résolution d'empêcher que le fils d'Auguste II succédât à son père en Pologne. Après avoir décidé qu'elles ne permettraient l'élection que d'un noble polonais, elles s'étaient ravisées, et, elles avaient convenu de proposer et de soutenir la candidature de l'infant Emmanuel de Portugal. Pour gagner le roi de Prusse à cette combinaison, un plénipotentiaire russe, Löwenwolde, se rendit à Berlin. Un traité fut signé, en décembre 1732; l'Autriche, la Russie et la Prusse s'engagaient à donner l'exclusion à Stanislas Lesczinski, dont la candidature, appuyée par la France, était la plus déplaisante pour les coalisés, et à faire élire don Emmanuel. Les contingents des trois puissances et la contribution pécuniaire à l'œuvre commune étaient fixés. Frédéric-Guillaume avait fait inscrire dans la convention une nouvelle garantie de la succession de Berg, et la promesse qu'un de ses fils serait investi du duché de Courlande, fief de la couronne de Pologne.

Frédéric-Guillaume, fidèle à sa vieille habitude, avait suivi une négociation particulière avec Auguste II, en même temps qu'il traitait avec l'Autriche et la Russie, si

1. Grumbkow et Manteuffel s'entendent en cette affaire comme larrons en foire. « Pour moi, dit Grumbkow, le cas existant (c'est-à-dire si l'affaire se fait), j'aurai une starostie de 15,000 écus. »

bien que la mort du roi de Pologne, en février 1733, le surprit dans l'attitude qui lui était familière d'un homme qui a les mains dans deux sacs. Il commença par se conformer au traité de Löwenwolde. Il prescrivit à ses envoyés à Varsovie d'agir d'accord avec la Russie et avec l'Autriche, de donner l'*exclusivum* à Stanislas Lesczinski, et de soutenir la candidature du Portugais. Il demandait, en même temps, et, à bon droit, la ratification du traité de Löwenwolde, mais ce traité ne devait jamais être ratifié.

Le fils d'Auguste II disposait d'un moyen sûr pour rompre la triple alliance. Il avait, à la succession d'Autriche, des droits sérieux; il offrit à l'empereur d'y renoncer, à condition qu'il serait reconnu par lui roi de Pologne. L'empereur fut désarmé du coup. Au mois de juillet 1733, il s'accordait avec Auguste. Celui-ci gagna Biren, le favori de la tsarine, en lui promettant l'investiture de la Courlande : le roi de Prusse était complètement sacrifié. Dès lors, les événements se précipitent. Le 6 septembre 1733, Stanislas est élu par la très grande majorité de la nation polonaise, mais des troupes russes et autrichiennes sont entrées en Pologne; le 5 octobre, Auguste III est élu par une faction. Quelques jours après, la France, pour se venger de l'atteinte portée aux libertés polonaises et de l'affront fait au beau-père de Louis XV, commençait la guerre contre l'Autriche; les troupes françaises passaient le Rhin. En même temps, nos alliés, l'Espagne et la Sardaigne, attaquaient l'Autriche en Italie. La question de Pologne disparaissait : la France abandonnait Stanislas, qui se réfugia d'abord à Danzig, et

s'enfuit à grand'peine de cette ville, qui dut capituler. La guerre n'était plus qu'un épisode du séculaire conflit entre les Bourbons et les Habsbourgs.

Toute la belle politique du roi de Prusse s'en allait donc à vau-l'eau. Il avait essayé de repêcher quelque morceau, demandant le renouvellement des promesses relatives à Berg et à la Courlande, et quelques douceurs par surcroît, de celles qui lui étaient le plus douces : qu'on lui fît cadeau du beau régiment saxon des grenadiers de Rudowski. Mais, du moment qu'elles s'entendaient, la Russie, l'Autriche et la Saxe n'avaient plus besoin de s'occuper de lui. En tout et pour tout, Frédéric-Guillaume reçut deux grenadiers, et qui n'étaient pas de taille à figurer au premier rang de son bataillon de géants. Alors il déclare à l'Autriche et à la Russie qu'il se considère comme libre de tout engagement, qu'il n'enverra en Pologne ni troupes, ni argent, et ne donnera pas l'*exclusivum* à Stanislas.

Soit! et l'on aurait compris que, ne pouvant faire la guerre à l'Autriche, à la Russie et à la Saxe, il demeurât neutre, et réservât ses forces pour s'en servir au besoin dans les complications qu'il avait prévues, car il avait conseillé à l'Autriche de laisser faire la Russie en Pologne, et de ne pas provoquer la France en agissant contre Stanislas; mais, après que la guerre est devenue européenne, il accable l'Autriche de bons offices. L'empereur demandait à la Diète de déclarer la guerre à la France au nom de l'empire, dont le territoire venait d'être envahi par nos armes. Nos amis d'Allemagne soutenaient que l'empire n'avait rien à voir dans une querelle qui était

toute autrichienne, puisque c'était l'Autriche qui, pour son compte particulier, avait offensé la France en Pologne. Mais Frédéric-Guillaume ordonne à ses ministres près la Diète de voter la déclaration de guerre, et il met à la disposition de l'empereur un corps de dix mille hommes, en vertu de l'alliance offensive et défensive qu'il avait conclue avec lui à Berlin en 1728. Soit encore! Et voici une belle conduite, une conduite de bon patriote, qui oublie ses griefs particuliers devant l'injure faite à la patrie allemande. Mais comment va-t-il se comporter dans cette alliance?

Il commande que ses troupes, partant pour le Rhin, ne fassent que deux milles par jour, trois au plus, qu'elles se reposent le quatrième jour, qu'elles ne soient jamais disloquées, jamais enfermées dans une forteresse, et qu'elles aient, après la campagne, un repos de six mois dans de bons quartiers d'hiver. En route, ces soldats si bien disciplinés commirent des brigandages dans les territoires de Wurzbourg et de Bamberg, par l'ordre du roi qui voulait punir les évêques, princes de ces pays, d'avoir mal reçu ses recruteurs. Et le roi donne cette raison en réponse aux demandes d'explications qui lui sont adressées. Si bien que l'Autriche, lorsqu'il lui reprochera son ingratitude, après le service rendu, pourra contester qu'il y ait eu service. Il peste contre l'Autriche en toute occasion. Il maudit le jour où il s'est engagé avec l'empereur : « Je t'en prie, pour tout au monde, dit-il au prince royal, ne te fie pas à des gens qui font tant de promesses. » Il insulte son chien de ministère qui l'a si mal conseillé. Il se réjouit des échecs de l'empereur en

Italie : « L'empereur n'a pas le sou ; il va perdre Mantoue et le Tyrol ; c'est une punition de Dieu pour cette injuste guerre. » En 1735, il ne veut pas faire marcher son corps auxiliaire sur la Moselle, et personne, parmi ses ministres, n'ose insister, car « s'il arrivait quelque catastrophe, une bataille, de la désertion ou des maladies, il ferait pendre celui qui l'aurait déterminé ». L'Autriche demandait qu'à son corps auxiliaire il ajoutât son contingent d'empire : il s'y refuse. Elle le sommait de payer ses contributions d'empire, les *Römermonate;* en marge du mémoire que ses ministres lui remettent sur cette question, il écrit : « Je n'ai pas d'argent, » et, au même moment, il payait, pour l'achat de quelque géants, 43,000 thalers. Pour les alliés de l'empereur, il n'a que de mauvais propos. A table, il crie des toasts à l'extermination d'Auguste de Saxe : *Pereat Augustus!* Il traite cet Auguste d'usurpateur élu dans un mauvais cabaret par quelques patriotes infidèles. Il fait de grosses plaisanteries sur l'impératrice Anne et son favori Biren ; quand il apprend qu'un corps auxiliaire russe marche vers le Rhin pour rejoindre l'armée impériale, il a envie de se jeter dessus et de le « dévorer ».

Bien qu'il soit en guerre avec la France, il garde auprès de lui le ministre de France, La Chétardie. Le cabinet de Vienne lui fait des représentations ; il s'excuse par des raisons à lui : « Vous n'avez rien à craindre de ses insinuations et vous pouvez bien me laisser le petit profit, qu'il dépense son argent ici. » En effet, il bat froid à La Chétardie, ne lui ôte pas son chapeau, lui tourne le dos quand il y a du monde et surtout quand l'ambassa-

deur de l'empereur est présent. Il répète ses habituelles violences contre la France : « Celui qui me tient pour Français, même si c'est une tête couronnée, est un...... » Mais un jour qu'il a fait grise mine à La Chétardie pendant la parade, il le rencontre dans la rue l'après-midi, fait arrêter sa voiture et cause avec lui gracieusement. Ses ministres insinuent à La Chétardie que le roi se montrerait « moins réservé avec la France, si on voulait bien lui laisser entrevoir à Versailles à quoi la cour de Berlin pourrait s'attendre dans le cas de l'ouverture de la succession de Berg et de Juliers ». Quand il apprend que la reine de France a prié pour lui pendant sa grande maladie, il en est touché aux larmes. A l'occasion, il se dit « bon Français ». Il est vrai que, lorsque La Chétardie lui offre la conversation sur le sujet de Berg, et le prie de faire connaître ce qu'il veut, il redevient patriote et retombe « dans le germanisme dont il ne saurait se dépouiller », mais il ne dit ni oui ni non ; il a l'air de s'offrir, et, en somme, bien qu'il se vante auprès des Impériaux de ne pas *chipotiren* avec La Chétardie, il chipote.

Il n'a pas reconnu Auguste comme roi de Pologne ; il n'a pas non plus reconnu Stanislas, mais il donne à celui-ci l'hospitalité à Kœnigsberg. Il lui assigne cent cinquante écus par mois pour l'entretien de sa table : ce qui est, de de sa part, une grosse générosité. Il lui prête cent mille florins, à la requête de La Chétardie. Quand la tzarine lui demande l'extradition du fugitif, et le menace d'une marche sur Kœnigsberg, il déclare à l'Autriche, à la Russie et à la Saxe que, si l'on porte la moindre atteinte à la tranquillité du roi de Pologne, il rappellera les dix mille

hommes qu'il a sur le Rhin et qu'il entrera en Saxe et marchera droit sur Leipzig. Il porte des toasts à Stanislas : « *Vivat* le roi *Stanislaus!* Bref, il est « stanislaïste à brûler ». Puis, par moments, il se déclare fatigué des « gestes de Kœnigsberg ». Ce qui lui importe, c'est que le Saxon ne reste pas à Varsovie. Il consentirait à voir renvoyer dos à dos Auguste et Stanislas, chacun avec une pension. Et les Polonais éliront un Polonais : « *Vivat Respublica! Vivat Piast!* Je suis bon stanislaïste, mais prenez un Piast! » Enfin, si l'on croit aux témoignages des Impériaux, il aurait été jusqu'à déclarer un jour, pendant qu'il était à l'armée du Rhin, qu'il gardait Stanislas, mais comme un dépôt public, comme un otage, donnant ainsi à entendre qu'il ferait de son hôte l'usage qui lui conviendrait. Il était incapable de livrer ce fugitif, mais très capable d'avoir calculé le bénéfice que pourrait lui rapporter cette infamie et d'avoir prononcé cette méchante parole.

Pendant qu'il s'agitait ainsi sur place et qu'il piétinait et qu'il enrageait, la France et l'Autriche entraient en pourparlers, et terminaient le conflit par les préliminaires de Vienne, signés en octobre 1735. Stanislas renonçait à la couronne de Pologne et recevait en dédommagement les duchés de Lorraine et de Bar. Le duc de Lorraine, fiancé de l'archiduchesse Marie-Thérèse, était pourvu de l'expectative du duché de Toscane. Louis XV sacrifiait son beau-père, et l'empereur, son gendre.

De la négociation des préliminaires, même de la signature, l'empereur n'avait pas daigné informer son allié le

roi de Prusse. Celui-ci, tout méfiant qu'il fût, n'avait pas prévu ce tour-là. Vaguement informé des intentions de la cour de Versailles, il refusa d'y croire : « Tous les Français, disait-il, sont prêts à sacrifier leur sang et leur argent pour ne pas voir le roi obligé de faire abdiquer son beau-père. » Il était convaincu que la guerre se prolongerait, et qu'à la fin un des belligérants aurait besoin de lui sérieusement : il tirerait alors de sa poche son papier, et demanderait la garantie de ses droits sur Berg et Juliers. Il avait cette infirmité des gens irrésolus de s'imaginer que les choses finiront par bien tourner sans qu'ils y aident, et que leur besogne sera faite par d'autres.

Quand la nouvelle des préliminaires fut certaine, il commença par se soulager en grosses injures contre la France. S'il aperçoit un Français à la parade, où La Chétardie n'ose plus se montrer, il le regarde avec des yeux étincelants : « Moi, un Français, dit-il un soir au ministre de l'empereur, le jeune Seckendorf, moi ! Mais c'est à peine si je puis en voir un ! En voici quelques-uns ici ; je ne demande même pas comment ils s'appellent. Je crache chaque fois que je vois un Français. » Un moment après, apercevant un Français, il fait un clin d'œil à Seckendorf, se mouche et crache. A un autre Français qu'il connaît, il fait dire qu'il ne peut voir son f... visage : « Si nous le f... dans la cheminée, dit-il à Seckendorf ? » Que va-t-il donc se passer, dans cette audience que La Chétardie est obligé de lui demander pour lui signifier, de la part de Versailles, la signature des préliminaires ? Grumbkow, qui avait bien voulu s'entre-

mettre pour préparer l'entrevue redoutait « quelque extravagance ».

Il y eut en effet extravagance, mais pas comme on l'attendait. En recevant de Grumbkow la nouvelle officielle de l'abdication de Stanislas, le roi se mit à pleurer « à gros bouillons ». Et quand il vit La Chétardie : « Sans être uni par le sang avec le roi Stanislas, lui dit-il, je l'aime, il est vrai, autant que possible ; mais vous à qui il doit être si cher, si vous l'abandonnez, qui peut désormais compter sur votre assistance? Cela crie vengeance devant Dieu et devant les hommes. Souffrez que je vous le dise. » Il ne semblait donc touché que du déshonneur de la France et du malheur de Stanislas. Peut-être avait-il fini par se persuader qu'il aimait ce pauvre roi tendrement! Mais il voyait aussi le péril de la situation, le Saxon affermi à Varsovie, et, ce qui était pis encore et plus redoutable, la France et l'Autriche, ces éternelles ennemies, réconciliées.

A qui donc s'adressera-t-il désormais en Europe? Les puissances maritimes sont demeurées neutres. Il affecte de les mépriser : « Si le roi d'Angleterre se moque de mon amitié, disait-il, je m'en f... » Ou bien encore : « L'Angleterre, c'est la fausse monnaie de l'Europe. » Mais alors, sur qui compter pour faire réussir l'affaire de Berg et Juliers? A qui offrir son alliance pour un bon prix? Il se trouble, il se lamente, il a peur : « Il craint tout, présentement. » La Chétardie lui fait entendre discrètement que, s'il n'était pas demeuré inactif, le résultat eût été tout autre; il fait valoir la déférence du roi de France, qui s'empresse de lui révéler les préliminaires

dont l'Autriche n'a pas daigné l'informer, et il ajoute que la France aura toujours souci des intérêts de la Prusse : cela suffit pour que le roi s'adoucisse et même devienne tout à fait aimable. Il garde La Chétardie à dîner et cause avec lui comme si de rien n'était. Il lui demande si l'on ne pourrait pas faire venir de France des truffes et des fromages de Sassenage, de Roquefort et de Brie. Quelques jours après, il fait dîner le ministre de France avec Seckendorf stupéfait.

Que va-t-il faire, à présent ? Toujours la même chose, se contredire du jour au lendemain. Un jour, quand le roi Stanislas traverse Berlin pour aller en Lorraine, il lui rend les honneurs royaux et l'admet dans l'intimité de la tabagie, où il lutte avec lui à qui fumera le plus grand nombre de pipes. Et puis, sur les nouvelles qu'il reçoit des engagements pris par la France envers les Sulzbach, il veut envoyer Grumbkow à Vienne, « pour y tirer à boulets d'or », c'est-à-dire pour contracter une alliance à tout prix. Tantôt il se lamente sur « la désharmonie qui croît entre l'*Augustissimus* (l'empereur) et lui, alors qu'en examinant sérieusement son cœur, il ne parvient pas à y découvrir en quoi il a jamais pu offenser la majesté impériale. » Tantôt il dit au propre ministre de l'empereur que son maître, depuis la mort du prince Eugène, n'est plus entouré que de brigands, et il ajoute, contrefaisant la voix et l'accent de l'*Augustissimus :* « Mon père Léopold et mon grand-père Ferdinand ont été trompés et ne s'en sont pas aperçus. Je ne veux pas déranger nos habitudes. » Sans cesse, la juste rancune lui revient d'avoir été traité « canailleusement ». Et

c'est dans un de ces moments, qu'il fait la célèbre prophétie : « Voici, dit-il en montrant le prince royal, celui qui me vengera un jour[1] ».

En attendant, les affronts succèdent aux affronts. L'empereur, qui a obtenu pour sa Pragmatique, après l'adhésion de la Saxe, celle des puissances maritimes et de la France, pouvait dédaigner la mauvaise humeur et les colères du roi de Prusse. Au moment où l'Europe suit les négociations qui doivent convertir les préliminaires en traité définitif, Frédéric-Guillaume n'est plus qu'un trouble-fête. De toutes parts, on crie haro! sur ce perpétuel plaignant, et, en novembre 1737, les puissances maritimes s'entendent avec la France et avec l'Autriche, pour promettre à Sulzbach l'investiture provisionnelle de Berg et Juliers, jusqu'au règlement du litige par voie de droit; elles prévoient même la possibilité d'une occupation en commun des territoires contestés.

Le 10 février 1738, les quatre puissances (les quadrilleurs, comme les appelait Frédéric-Guillaume) remettaient au ministère de Berlin des notes identiques où elles déclaraient leurs intentions, en exprimant l'espoir que les prétendants à la succession des duchés « n'encourront pas les justes reproches de quatre puissances si considérables et résolues à demeurer impartiales ».

1. *Hier steht einer der mich rachen wird.* — Il écrivait à Seckendorf : « Après ma mort, la maison de Brandebourg abandonnera l'empereur pour un autre parti, parce qu'elle a été trop lésée... Il faut que la maison de Brandebourg répare tout cela. » Il dicte un *species facti* de sa politique depuis 1725, qui se termine par ces mots : « Que ce soit un avertissement pour le *Kronprinz* mon fils, afin qu'il se garde d'être joué à l'avenir comme je l'ai été moi-même jusqu'ici. »

Seul contre l'Europe, menacé par elle, le roi de Prusse semble enfin se raidir et se résoudre. Au moment où la coalition se formait contre lui, il avait ordonné à ses ministres de délibérer sur cette question : Faut-il mettre une moitié de l'armée entre Minden et Wesel, l'autre entre Saxe et Hanovre, pour être en état d'occuper Berg, si la France entre dans les duchés, ou bien si les puissances font une déclaration officielle contraire aux droits de la Prusse, au cas enfin où le palatin viendrait à mourir? — Voulait-il se donner l'illusion de l'héroïsme, ou bien était-il résolu à risquer sa Prusse dans un conflit avec les quadrilleurs? Un des cas prévus dans la question aux ministres se présenta, lorsque les puissances présentèrent les quatre notes identiques. Le roi ordonna aux ministres de recevoir les ambassadeurs poliment, avec beaucoup de révérences, et de leur rendre leurs notes sans les avoir décachetées. Il voulait, disait-il, faire comme Wallenstein, qui, lorsqu'il recevait un ordre impérial, le baisait avec le plus profond respect et le jetait au feu sans le lire. Les ministres le calmèrent et se firent autoriser à recevoir les notes. Alors il déclara qu'il n'y voulait répondre; mais, sur de nouvelles instances, il consentit à répliquer brièvement qu'il désirait savoir comment les puissances accordaient leur impartialité avec leurs agissements envers les Sulzbach, et qu'il attendrait pour répondre au mémoire d'être fixé sur ce point. Il faisait dire en même temps qu'il donnait des ordres pour concentrer 40,000 hommes dans son pays de Clèves.

Qu'aurait-il fait si quelque circonstance décisive s'était

présentée, comme la mort de Charles-Philippe? Ceux qui le connaissent le mieux se refusent à prédire sa conduite : « Il fera ceci ou cela, disent-ils; peut-être bien fera-t-il la guerre, mais ce n'est pas sûr. » D'autres affirment carrément que jamais il ne fera la guerre, parce qu'il est poltron. Sa fière attitude, en effet, ne prouve pas qu'il fût résolu, puisqu'il ne l'était jamais. Au fond il savait bien que les quadrilleurs n'étaient pas si unis qu'ils voulaient le paraître. Il n'avait pas cessé de chipoter avec la France. Monsieur de France, comme il appelait La Chétardie, était de toutes ses parties de table ou de chasse. Le roi ne cessait de le « gracieuser ». Il était en coquetterie avec la reine de France; il accepta très volontiers les tapisseries qu'elle lui envoya, pour le remercier des égards qu'il avait témoignés au roi Stanislas, et il les trouva si belles qu'il voulut construire un salon exprès pour les bien placer. Peu à peu, malgré lui, par ses fautes, par les fautes des autres, par la nécessité, il était poussé vers la France. Après qu'il a reçu les quatre douloureuses notes identiques, c'est dans le cœur de La Chétardie qu'il s'épanche.

Il lui décrit d'abord toute sa situation qu'il voit à merveille. Il trouve de ces mots qui révèlent la juste idée qu'il se faisait de sa Prusse et des vices de sa conformation : « Quant aux États que la Providence m'a donnés, j'en ai trop ou pas assez. » Trop, en effet, pour se contenter d'un rôle secondaire et d'une petite figure; pas assez, pour figurer parmi les grands. Il semblait conclure qu'il lui fallait ou s'agrandir ou périr, et la Prusse, en effet, était en face de ce dilemme, qui, de nos jours encore, s'est

présenté à l'esprit du roi Guillaume, avant la guerre de 1866. Il disait donc à La Chétardie qu'il était résolu à tout risquer : « Croyez que je connais tout le prix du bon allié que j'ai ; c'est Dieu. Avec un pareil secours, je n'imagine pas que j'aie quelque chose à craindre, surtout quand je ne demanderai que la justice et que ma conscience ne me reprochera rien... Il est des rencontres où je saurai tout sacrifier, et même avec d'autant plus de plaisir qu'il ne m'en coûterait rien d'être obligé de vivre n'ayant à manger que deux écus par mois. S'il est possible que je ne les aie pas, je trouverai de l'eau partout et un peu de pain, et je m'en contenterai sans peine. Une telle façon de penser est d'une grande ressource, et prévient les embarras qu'on semble appréhender en ce monde. Je me moque de toute l'Europe. Je n'ai jamais été si satisfait que dans ce moment, et je crois être enfin parvenu au point que j'ai toujours ambitionné. » C'est-à-dire d'être seul et de combattre un contre tous. Et il ajoutait : « Ce n'est pas que je sache fort bien que ce sera le cas de la puce et de l'éléphant, mais la puce piquera ; elle en crèvera peut-être, mais elle aura piqué... » Là-dessus, il éclata de rire.

C'était une de ces scènes qu'il aimait à jouer, parlant et s'échauffant à parler, riant, pleurant, criant, moitié tragique et moitié comique, et faux et sincère à la fois, sincère, puisqu'il disait le parti qu'il aurait pris, s'il avait osé, faux, puisqu'il savait bien qu'il n'oserait jamais. La Chétardie ne crut pas une minute qu'il fût résigné à crever, ni même à se mettre au pain et à l'eau. « Plus j'observais les mouvements de son visage et ses gestes, écrit-

il, plus il me persuadait de sa faiblesse, au lieu de me convaincre de sa fermeté. » Le roi, d'ailleurs, avait commencé par une invite à la France. Après avoir vanté sa fidélité à tenir ses engagements envers l'empereur, et déclaré qu'il était très content de sa conduite, bien qu'il eût été payé d'ingratitude, parce qu'en toutes choses il préférait l'honneur, il avait ajouté : « C'est une preuve de la fidélité avec laquelle je tiendrai mes promesses, quand j'en ferai au roi de France. »

La France ne tarda pas à rechercher les promesses du roi de Prusse. Elle attendait d'un moment à l'autre l'ouverture des hostilités entre l'Espagne et l'Angleterre, à propos de la contrebande anglaise aux colonies. Elle prévoyait qu'elle y serait impliquée, et ne voulait pas que l'Angleterre pût se ménager l'appui de la Prusse. Dès le mois d'avril 1738, l'ambassadeur de France à la Haye faisait savoir au ministre de Prusse dans cette ville que le cabinet de Versailles se prêterait volontiers à un compromis sur l'affaire des duchés, pourvu que le roi de Prusse voulût faire connaître ses conditions.

Frédéric-Guillaume accepta tout de suite ces ouvertures. Il se mit en relations avec le cardinal Fleury, en relations personnelles et tendres. Il apprit avec chagrin que l'Éminence avait des digestions pénibles toutes les fois qu'elle mangeait de certains légumes qu'elle aimait fort. Or il s'y connaissait, lui, en mauvaises digestions causées par la gourmandise, et il en savait le remède, qui était un bon verre de vieux vin de Hongrie. Il pria donc le cardinal de vouloir bien accepter un échantillon du meilleur cru de ce nectar. Après avoir vomi tant d'injures contre la

politique gauloise, il se fait gloire de professer « un vrai respect et beaucoup de dévotion et d'estime » pour le roi Louis XV : « J'en donnerai des preuves ; je ne sais pas bien dire, mais je suis honnête homme, et vous le verrez. » C'était plaisir pour lui d'avoir affaire à d'aussi honnêtes gens que le roi de France et le cardinal : « Le roi est juste, et le cardinal est si honnête homme ! Ma foi, je l'aime bien ! » Le ministre de France, — c'était alors Valori, — avait un portrait du cardinal : « Est-il bien ressemblant ? lui demanda le roi. — Certainement, Sire. — Mais quoi ! a-t-il toujours cette physionomie riante ? — Oui, Sire, et Votre Majesté conviendra que c'est celle d'un homme qui ne trompe jamais. — Oh ? pour cela non ; » et, s'adressant à la cour en montrant le portrait : « Voilà, messieurs, un honnête homme et que j'aime de tout mon cœur ! » Les pourparlers engagés à la Haye se poursuivaient. Après une année de négociations, Frédéric-Guillaume se faisait garantir par la France le duché de Berg, moins Düsseldorf. Les deux cours débattirent ensuite les conditions d'une alliance étroite. Louis XV et Fleury seront les amis de la dernière heure de l'homme à qui la vue d'un Français donnait des nausées.

Personne évidemment ne pouvait se fier à un prince pareil. Ses ministres, à l'exception d'un seul peut-être, Borck, qui était un loyal serviteur, le méprisaient. Grumbkow, qui s'était mis à manger au râtelier de France, sans quitter celui de l'empereur, et qui trompait en même temps La Chétardie et Seckendorf, parlait de son maître à ces étrangers en termes qu'ils n'osaient répéter. Il di-

sait à La Chétardie, alors que celui-ci était traité grossièrement par le roi : « Il y a des moments où l'on ne s'assure de lui qu'en s'en faisant craindre et en le mâtant. Si vous êtes autorisé à lui faire connaître que, sans altérer la reconnaissance qu'on lui doit relativement au roi de Pologne, une nation comme la vôtre n'est pas accoutumée à être méprisée, je vous assure qu'il mettrait de l'eau dans son vin. » Il disait à Seckendorf, un jour que le roi voulait rompre avec l'Autriche : « S'il persiste, il faut le traiter comme un imbécile... lui mettre des tuteurs, le chagriner de tous les côtés... alors il criera au secours ! »

Les ministres étrangers n'avaient pas besoin d'être aidés à juger sévèrement le roi. Un ambassadeur impérial, Lichtenstein, venu à Berlin pour le féliciter du rétablissement de sa santé, après la grande maladie de 1734, lui a bientôt fait son procès à lui et à son gouvernement. Il ne se laisse pas leurrer par son bavardage, par ses plaisanteries, ses grands verres portés à la santé de l'empereur, et ses assurances patriotiques. Il le prend au mot tout de suite, et lui pose nettement deux questions très précises. Le roi, interdit et penaud, mâche la langue et bégaye : « J'y veux répondre », dit-il ; et il ordonne, en effet, à ses ministres de répondre par des refus, mais il s'étonne de cette façon cavalière de l'interpeller : il s'en lamente. Il aimait à traîner ses réponses, à les noyer dans les chicanes et chipoteries de son ministère, et à renvoyer les ambassadeurs devant la conférence de ses « Mazarins », où Borck seul traitait les affaires avec franchise, pendant que les autres battaient la campagne ou gasconnaient. « Non, disait Lichtenstein, quand même l'empereur me

donnerait deux millions par an, je ne resterais pas ici ! Il n'y a rien à y faire. Il faudrait que je fusse fou pour mander à ma cour : Voici le bon moment. En attendant que les ordres arrivent pour en profiter, le roi aurait changé cent fois de résolution. » Lichtenstein espère que la Russie et l'Autriche vont s'entendre pour traiter Frédéric-Guillaume comme il mérite, et qu'avant quatre ans on aura mis si bas le roi de Prusse qu'on n'aura plus besoin de s'occuper de lui.

Il devait penser que rien ne serait plus facile, car le sentiment inspiré par la Prusse aux cours d'Europe était le mépris. On ne croyait ni qu'elle fût capable de se résoudre, ni, si par hasard elle prenait le parti d'agir, que son action fût à redouter. Un prince allemand disait au jeune Seckendorf, après l'avoir plaint d'être à Berlin auprès de ce fou à *intervalla lucida :* « Si on mesure le roi de Prusse par la taille des grands grenadiers, il est le plus grand dans l'empire ; mais je crois bien que, si l'on en vient jamais au faire et au prendre, la moitié de ses soldats prendra la fuite. » Seckendorf répondait : « Le roi le sait ; aussi ne fera-t-il pas la guerre. » C'était l'opinion de tout le monde, et cette opinion précisément était la source de ce mépris général. Aussi les ministres étrangers se moquaient-ils des Mazarins à leur nez et à leur barbe. Lorsque Lichtenstein parut devant leur conférence, où il s'agissait des affaires de Pologne, un d'eux dit fièrement : « Si le roi mon maître voulait faire voler ses aigles en Pologne... — Je vous en prie, Excellence, interrompit Lichtenstein, ne faites pas voler d'aigles en Pologne ; il y a déjà bien assez de ces oiseaux dans ce

pays-là. » Il pensait qu'il n'y avait qu'à traiter les ministres comme le roi, à les prendre au mot, et à leur parler raide pour les voir à ses pieds, suppliants et mains jointes.

Cependant l'Europe se trompait. Si misérable que fût le roi de Prusse avec ces inquiétudes, ces agitations et ces folies, avec ces rodomontades et ces reculs devant l'action, il y avait en sa Prusse la force qu'il avait créée. Il la connaissait, lui. Il disait souvent de fières paroles : « Je suis seul en Allemagne en situation de faire quelque chose. » Et c'était vrai, et ce quelque chose pouvait être senti par toute l'Europe, car c'était un gros poids à jeter dans la balance alors affolée, que cette armée de quatre-vingt mille hommes. Si les cours méprisaient la Prusse, si la correspondance de Versailles, par exemple, avec nos ministres à Berlin est brève, insignifiante et comme distraite, trois hommes au moins en Europe savaient ce que valait la Prusse. C'était d'abord Frédéric-Guillaume, puis le ministre d'Angleterre à Vienne, lequel pensait « que le roi de Prusse pourrait jouer le plus grand rôle, s'il était capable de suivre un plan ». La troisième personne était le prince royal.

CE QUE
LE FILS AURAIT FAIT A LA PLACE DU PÈRE

Pendant que le roi de Prusse se soulageait en colères, injures et rodomontades de la souffrance que lui causait

sa propre politique, son fils faisait semblant de vivre dans le pur éther. La politique, disait-il, c'est l'affaire du roi et de ses ministres, non la mienne. Il avait, lui, son lot, dont il était satisfait : c'était le repos dans son *Tusculum*, le respect et l'affection de ses amis, et les joies des Muses et la douce liberté. C'est à peine s'il daignait jeter les yeux sur les gazettes, pour y apprendre « l'histoire de la folie des grands, les guerres des uns, les démêlés des autres et des puérils amusements de tous ensemble ». Mais, au vrai, en même temps qu'il lisait les gazettes, il recevait de Grumbkow, à l'insu du roi, toutes les nouvelles et des relations confidentielles. Il savait tout, jugeait de tout, et il souffrait des erreurs et des fautes, en silence, comme un fils qui voit son père compromettre la fortune de la maison.

Nous avons dit qu'un moment il crut que la maison allait changer de maître. C'était pendant la grande maladie du roi, en novembre 1734. Il pensait que « cela pourrait aller jusqu'à la fin de décembre ou la moitié de janvier », mais pas plus loin. Tout aussitôt, en même temps qu'il confiait à un ami le plan de gouvernement[1] et la façon de vivre qu'il avait arrêtés jusque dans les détails les plus petits, il étendait la main, une main pressée, sur les affaires extérieures. On était en plein dans la crise. Nul ne savait encore ce qui pouvait sortir de la guerre de la succession de Pologne. Que personne ne bouge plus! C'est le premier commandement de Frédéric. Il ordonne à Grumbkow, ou, du moins, puisqu'il ne tient

1. Voir au chapitre premier.

pas encore l'*imperium*, il prie instamment le ministre de suspendre toute négociation. Il cherche les occasions de rencontrer La Chétardie, notre ambassadeur. A lui aussi, il dit : Ne bougeons plus, attendons. « De grâce, tenez tout en suspens. » Et c'est toute une politique qu'il lui expose, très neuve et très hardie, à mots à peine couverts. Il reproche à la France de ne pas avoir soutenu Stanislas en Pologne ; à notre place, plutôt que d'abandonner une cause si juste, il n'aurait pas « hésité à prendre des arrangements assez prématurés, quand même ils auraient pu devenir inutiles », c'est-à-dire que, s'il avait été le roi de France, il se serait entendu à fond avec le roi de Prusse contre la Russie et l'Autriche. Mais ce qui est fait est fait, et ce serait perdre du temps que de revenir sur le passé : « Par rapport à l'avenir, dit-il à La Chétardie, je vous avouerai confidemment que mon plan est tout fait. »

Et le voilà qui commence par établir qu'il a barres sur la France, puisqu'il « tient en dépôt à Kœnigsberg le roi Stanislas auquel la Providence a permis d'échapper à ses ennemis ». Ce n'est pas qu'il soit capable de violer un asile; un asile, c'est sacré, et il ne commettrait pas cette indignité, même s'il s'agissait de quelque misérable qui se serait retiré chez lui, à plus forte raison quand le réfugié était « notre bon roi Stanislas ». Mais enfin Stanislas était entre ses mains : « Il est juste que je fasse profiter de cette circonstance le pays dont Dieu ne m'a destiné à être le maître que pour en être proprement l'administrateur ». Après cet exorde, qui était comminatoire en sourdine, il ajoutait : « Engagez donc votre

ministère à former un plan, sans attendre à la dernière extrémité, afin que, dès le premier moment, nous puissions nous concerter et nous arranger. Moins à vous qu'à aucun autre, il n'est pas nécessaire que j'en dise davantage pour que vous compreniez bien. » En effet, rien n'était plus compréhensible que cette ouverture, après la déclaration qu'il avait faite auparavant : « Si j'aime quelque chose au monde, c'est la nation française. Il ne dépendra donc que de vous que je puisse donner un libre cours à mon affection et à ma tendresse ; pourvu que le pays y trouve son avantage, vous me mènerez aussi loin que vous voudrez. N'y a-t-il pas eu des Gustave-Adolphe et des Charles XII, et est-il impossible que vous retrouviez des personnes qui pensent comme eux ? » Cinq ou six fois, il répéta ce propos sur Gustave-Adolphe et Charles XII, ces grands ennemis, l'un de l'Autriche, l'autre de la Russie.

Ni La Chétardie, qui a entendu cette déclaration, ni le cabinet de Versailles auquel il l'a transmise, n'en pouvait comprendre la gravité, la solennité. C'est, à proprement parler, l'entrée en matière du grand Frédéric. Ce jeune homme, dans sa vingt-troisième année, voit son Europe et la place qu'il y peut prendre. Il sait le délabrement de la politique générale. Depuis que le duel entre l'Europe et la France de Louis XIV a pris fin, et que les grands acteurs de ce drame, les Guillaume d'Orange, les Marlborough, les Heinsius sont morts — (le seul survivant, le prince Eugène, survivait à lui-même), — on ne sent plus de direction dans les affaires. Le très intelligent Grumbkow disait, parlant de la guerre de la

succession de Pologne : « Guerre d'une étrange nature. Il n'y a pas un premier mobile qui y pourrait donner le branle. » Ce mobile, le prince royal de Prusse le sentait en lui. Il se croyait à la veille de donner le branle, comme il le donnera six ans après. Il voulait être le partenaire de la France et partager avec elle les atouts. Déjà il se voit dans l'action : « Les mois de février et de mars suffiront pour nous entendre, dit-il à La Chétardie, pourvu que vous vouliez ne point épargner alors les courriers. »

Qu'aurait-il donc fait, si ses prévisions ne l'avaient pas trompé, si son père était mort, et si enfin Versailles, embarrassé de cette guerre, était entré dans ses desseins? Il se serait jeté tout de suite tête baissée sur l'Autriche. A supposer que la France se fût entêtée dans la question des duchés, et qu'elle eût voulu les réserver aux Sulzbach, il se serait résigné. Résolu à « procurer l'agrandissement de sa maison », il aurait commencé par ailleurs. Il avait le choix, pour se guider, entre les quatre points cardinaux. Depuis longtemps il convoitait la Silésie, un pays fort éloigné du Rhin et où la France lui pouvait donner carrière. Il l'eût enlevée aussi aisément qu'il l'enlèvera en 1740. Mais que fût devenue, dès lors, la politique du XVIIIe siècle? Y aurait-il eu la guerre de la succession d'Autriche et Fontenoy? la guerre de Sept Ans et Rosbach? et nos désastres de la fin du XVIIIe siècle? Car c'est bien Frédéric qui conduira la politique de son temps. C'est bien lui qui, pour prendre la Silésie en 1740, allumera cette guerre dont l'univers sera embrasé. C'est parce qu'il voulut, comme dit Macaulay, voler une pro-

vince à un voisin qu'il avait promis de défendre, que des hommes noirs se sont battus sur la côte de Coromandel, et des hommes rouges scalpés auprès des grands lacs de l'Amérique du Nord. » Mais, devenu maître de la Silésie, avant la mort de Charles VI, il eût perdu la principale raison d'attaquer Marie-Thérèse. Et voilà comment, si le roi Frédéric-Guillaume n'avait pas fait mentir les pronostics de ses médecins, tout l'avenir peut-être était changé.

Frédéric s'était donné la courte joie d'un avancement d'hoirie. Aussitôt que le père eut repris sa place à table, sa pipe et la direction des affaires, le fils rentra dans le rang. Comme La Chétardie voulait renouer conversation, il se déroba, n'ayant plus de raison « de s'ériger en ces choses ». Il est réduit, en effet, à solliciter de son père la permission de retourner à l'armée impériale, pour y faire contre nous la campagne de 1735. Du moins, au moment où il se croit sur le point de partir, il échange avec La Chétardie des propos galants. S'il va rejoindre nos ennemis, c'est, dit-il, pour se soustraire à la gêne où il est assujetti par son père, et son corps seul sera avec les Autrichiens; c'est pour nous qu'il fera des vœux. A quoi La Chétardie répond que le roi de France, « qui porte à Son Altesse la plus tendre amitié, ne peut qu'être fâché de la voir au milieu de ses ennemis, mais qu'il veut préférer la satisfaction du prince à la sienne et qu'il est charmé de le voir en liberté et à portée de se distraire ». Mais nous savons que Frédéric-Guillaume refusa cette distraction au prince, et qu'il l'envoya en Prusse étudier l'économie de la province. Frédéric ne

s'en console que par la joie qu'il se promet de voir le bon roi Stanislas. A Kœnigsberg, il charme les Français par sa bonne grâce; et, à travers ses propos littéraires et philosophiques, ses dissertations sur Dieu et sur l'âme, il laisse voir qu'il est un prince « qui aime la guerre, et qui a envie de la faire, et de concert avec nous[1] ».

Tout à coup, il reçoit la nouvelle des préliminaires de Vienne et de la volte-face de la France. Il est pris d'un grand accès de pudeur offensée. Il rougit pour nous de l'abdication de Stanislas, et il nous plaint d'avoir accepté, en échange de notre honte, la Lorraine. Ce n'est pas lui qui commettra des infamies pareilles! « Je suis serviteur de cette politique; elle réussit rarement; la mienne est d'être fidèle à nos amis, coûte que coûte, et, tôt ou tard, on en tire du fruit ». Très beau programme, en vérité, trop beau. Mais crut-il donc comme son père que la France se ruinerait pour ramener en Pologne Stanislas, qu'il appelle « cette chère personne, ce cher objet »? L'illusion était un peu forte pour un politique de s'être imaginé qu'un roi de France aurait dû régler sa conduite sur les sentiments d'un bon gendre. Évidemment Frédéric s'est trompé; pressé comme il était de se produire en scène par un coup d'éclat, il s'imagina tenir son entrée. Justement, ce que Frédéric ne pardonnait pas à la France, c'était l'erreur de ses propres calculs. Il se vengeait en se voilant la face devant notre cynisme.

A présent, pendant la crise qui suit la réconciliation

1. Voir plus haut, p. 234.

de la France et de l'Autriche, il observe et il conseille avec une clairvoyance admirable et un sang-froid qui contient une passion, que l'on sent très violente. Il voit, au début de l'année 1737, « les desseins cachés se former, les nuages s'assembler ». C'est la coalition qui s'annonce contre la Prusse, et il s'indigne que l'Europe « ose pousser la témérité jusqu'à la mépriser ! » Il souffre de voir une certaine léthargie à Berlin, et que le siècle soit plus fécond en négociations qu'en guerres, et que « la Prusse, qui est en si bonne posture, du côté du militaire, négocie sans vigueur[1] ». Ah! si c'était lui, comme il négocierait! Il aurait l'air de céder à l'orage, et il ferait sa part à la nécessité. Il reconnaîtrait l'électeur de Saxe comme roi de Pologne; il se mettrait bien avec l'empereur; il ferait croire aux Hollandais qu'il a besoin de leurs négociations, sans s'engager avec eux, ni avec personne. Et, cependant, il ferait filer quarante régiments de dragons avec ceux des hussards dans le pays de Clèves; il laisserait en Prusse les garnisons avec deux régiments de cavalerie; il rassemblerait toute l'infanterie avec le reste de la pesante cavalerie en Brandebourg. De cette façon, si quelqu'un faisait mine de s'opposer à ses desseins, il serait en état de lui passer sur le corps, et, dès que la nouvelle de la mort du Palatin serait connue, les quarante régiments de dragons auraient ordre d'occuper les pays de Berg et de Juliers. Une fois maître des

1. « Personne, écrit-il à Grumbkow, ne peut s'intéresser plus que moi au salut de la Prusse. Il est naturel et juste que j'y prenne part, et, si vous trouvez que mes conjectures sont trop exagérées, vous les trouverez d'autant plus excusables qu'une personne qui a des objets fort à cœur outre toujours la matière. »

deux duchés, on négocierait, et certainement on en garderait un[1].

C'est bien là toute sa manière : pousser ses troupes derrière un rideau de négociations, surprendre, frapper, et, après la victoire, ne rien pousser à l'extrême, se contenter d'une satisfaction raisonnable.

Il ne pouvait espérer de son père une résolution si hardie; la léthargie prussienne persista. Frédéric s'en consolait au spectacle des changements heureux qui se succédent comme des coups de théâtre. Quelles révolutions n'avons-nous pas vues depuis trois ans! écrit-il. Et il les énumère : l'empereur et la Russie s'allient avec Auguste de Saxe pour faire monter celui-ci au trône de Pologne. L'empereur déclare inconsidérément la guerre à la France; il perd des batailles, des villes et des royaumes. La Russie, après avoir investi la Pologne et installé Auguste, attaque les Tartares, engloutit leurs provinces, et pousse ses conquêtes jusqu'à Bender où elle met le couteau à la gorge du Turc. Les Français sont victorieux, battus, puis victorieux encore en Italie; ils prennent quelques places dans l'empire; on croit qu'ils vont don-

1. Il est à ce moment-là le conseiller de Grumbkow, auquel il écrit de Rheinsberg lettre sur lettre. « Peut-être que vous pourrez faire usage de mes réflexions; si vous les trouvez bonnes, à vous permis de vous les approprier... Ce qu'il y a de plus important à observer, c'est de faire bientôt défiler les dragons, et avant que le cas (la mort de l'électeur) vînt à exister, car, si nous manquons le moment de la mort de l'électeur, notre coup est perdu. — Ne pourrait-on pas peut-être gagner quelques officiers palatins qui sont en quartier avec leurs régiments dans les duchés, afin qu'ils nous livrent les villes, quand le cas viendra à exister. — Je vous jette toutes sortes d'idées qui me passent par la tête, choisissez, retranchez et corrigez ce que vous voudrez, pourvu que vous puissiez vous servir de quelque chose. »

ner des lois à l'Europe, mais ces victorieux demandent la paix aux vaincus, ils abandonnent Stanislas, trahissent la foi publique, et, moyennant l'acquisition de la Lorraine, font une paix honteuse. Cette paix n'est encore qu'ébauchée, et l'empereur, à peine sorti de ses malheurs, se hasarde de nouveau. Contre toute justice, il attaque les Turcs au moment où ceux-ci ont toute la puissance de la Russie sur les bras, et son armée est détruite. Le roi de Pologne aussi est battu en Hongrie. et sa défaite trouble la joie que lui avait donnée sa royauté. Frédéric prend plaisir à voir que « la trahison et la perfidie seront punies tôt ou tard... que la sagesse de Dieu règle les événements, et qu'en plaçant les rois au premier rang des humains, elle leur prépare aussi des revers proportionnés avec leur grandeur ».

Il voulait dire tout simplement que les jours se suivent sans se ressembler, et qu'il suffit de quelques actions qui « s'écoulent dans la suite des temps » pour rendre possible ce qui semblait incroyable. Ce fougueux avait, avec le mérite de sa fougue, une vertu qui ne vient d'ordinaire aux politiques qu'avec la maturité: il comptait avec le temps et se fiait en quelque mesure au cours des choses.

En attendant, le concert des puissances dure toujours, et il a infligé au roi de Prusse les notes identiques. Le prince sent l'injure avec une extrême vivacité. Il a lu la réponse du roi, et ne s'en contente pas : « J'y trouve un conflit de grandeur et de bassesse, dont je ne m'accorde pas. Cette réponse ressemble à celle d'une personne qui n'a pas envie de se battre, mais qui en fait le semblant... Je ne suis pas assez fin politique pour accorder ensemble un

contraste de menaces et de soumissions; je suis jeune, je suivrais peut-être l'impétuosité de mon tempérament, mais je ne ferais pas les choses à demi. » Il parlait « d'agir offensivement » contre ces orgueilleuses puissances qui affectent de donner la loi à l'Europe. Il se moquait de ce ton de Popilius Lœnas que la France faisait parler à ses ambassadeurs : « Il semble que la France ne le cède pas en puissance et en pouvoir à Dieu le Père! S'opposer à Versailles, c'est s'opposer aux desseins de la Providence, quelle impertinence »! Et pourtant, ajoutait-il ce n'est pas un homme à dédaigner que le roi de Prusse; le roi de Prusse est comme

La nobile palma
Se spiantare si tenta allor inalza la cima altiera...

Mais que peut-il faire, lui dans sa retraite, pour secourir le roi de Prusse? Puisqu'il ne peut se servir de l'épée, il prend l'autre arme qu'il a soigneusement aiguisée, la plume. C'est alors qu'il rédige ses *Considérations sur l'état de l'Europe*, qui sont un appel passionné à l'Angleterre et à la Hollande contre la France. C'est là que, pour secouer « l'état léthargique » où plusieurs princes sont tombés, il leur dénonce notre « système politique bien lié, uniforme, et qui ne varie jamais ». Il nous prête des crimes que nous n'avons pas commis, des finesses dont nous n'avons pas eu le mérite. A renfort d'érudition, il nous compare à Philippe de Macédoine, car nous savons « semer la dissension, cimenter la désunion parmi les princes de l'empire », comme Philippe parmi les cités grecques, et soutenir artificieusement les

petits princes contre les grands, tout comme il défendait les faibles contre les puissants, gagnait des alliés et corrompait des orateurs. De même que Philippe s'est emparé de la Phocide et des Thermopyles, ces clefs de la Grèce, afin de la pouvoir attaquer à sa convenance, nous avons pris à l'Allemagne l'Alsace et Strasbourg, qui en étaient comme les Thermopyles, et nous venons d'envahir la Lorraine qui « répond à la Phocide par rapport à sa situation ». Ce n'est pas l'Allemagne seulement que nous menaçons, c'est toute l'Europe. Nous en agissons avec les États d'Europe comme avec les princes d'Allemagne, distribuant nos subsides, nos caresses, payant, endormant, trompant, souples quand il le faut, puis, tout à coup, hautains, arrogants, et toujours mêlés à tout. Rien n'arrêtera la France, à ce qu'il semble; elle n'a « personne en tête dont la profondeur d'esprit, la hardiesse, l'habileté puissent, comme au temps d'Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, lui être dangereuse ». Plus de Philippe d'Espagne, plus de Cromwell ni de roi Guillaume en Angleterre, plus de prince d'Orange en Hollande, plus d'empereur Ferdinand en Allemagne, presque plus de vrais Allemands dans l'empire, plus d'Innocent XI à Rome, plus de Tilly, plus de Montecuculli, plus de Marlborough et d'Eugène à la tête des armées ennemies de la France. C'est « un abâtardissement général parmi ceux à qui est confiée la destinée des hommes dans la paix et dans la guerre ».

On aurait dit que les vieilles passions de tous les ennemis de la France se rallumaient en lui et qu'il voulait en animer l'Europe. Il espérait de son *factum*, qu'il ache-

vait à la fin de l'année 1737, un merveilleux effet sur le public, d'autant plus, comme il disait, que le public est paresseux, et que, dès qu'il trouve un raisonnement tout fait, il l'adopte pour s'éviter la peine d'en tirer un de son propre fonds. Comme on savait à Vienne qu'il jetait son feu contre la France, contre « l'infâme cardinal qui mérite bien de faire agir un roi... comme Louis XV[1] » le bruit s'y répandait que le prince royal de Prusse était devenu « impérialiste à brûler ».

C'était un faux bruit. Frédéric n'avait pas cessé un moment de « chipoter » avec La Chétardie. Il est vrai qu'après la nouvelle de la signature des préliminaires, il bouda le ministre de cette France perfide ; quand il le rencontrait à la parade, il faisait semblant de ne pas le voir. Mais, parce qu'on est brouillé en politique, ce n'est pas une raison pour ne pas parler littérature. Il commence par faire demander à La Chétardie des nouvelles de *la Pucelle* de Voltaire, puis il en demande lui-même. Il le prie par des instances répétées de lui procurer quelque lambeau de ce poème ; il est très friand d'une primeur de ce scandale qui fait grand bruit dans le monde des lettres. C'est à ce moment-là que La Chétardie s'entremet auprès de notre gouvernement pour procurer au prince un secrétaire français. Pendant ses séjours à Berlin, Frédéric voit La Chétardie tous les jours, ou plutôt tous les soirs, à la promenade, pour ne pas

1. C'est à propos de la retraite de Chauvelin qu'il s'exprime ainsi : « M. Chauvelin était trop honnête homme pour rester dans un ministère, où il n'y a que des infâmes, comme le cardinal, qui méritent de faire agir un roi » comme Louis XV...

éveiller de soupçons. Il ne peut plus se passer du marquis, qu'il fait venir à Rheinsberg, où il le reçoit comme un gourmand reçoit « un bonbon ». Et, de la littérature, on est revenu à la politique naturellement. Un jour enfin, Frédéric reparle des idées qu'il a confiées à La Chétardie pendant la maladie du roi : « Quel meurtre que cela n'ait pu avoir lieu ! Il faut espérer que l'avenir fournira quelque occasion de le récupérer. »

Déjà, il a fait grâce à l'infâme cardinal de son infamie. Il ne dédaigne pas d'écrire à Fleury, de sa fine et ferme écriture, une petite lettre fort gentille, pour le prier d'autoriser un de ses officiers qu'il envoyait en France à lever quelques grands hommes destinés au régiment de son père. Il parle à l'Éminence très révérencieusement, avec le regret que « son suffrage soit de peu de prix aux yeux d'un homme d'État accoutumé à recueillir les témoignages de l'estime de l'Europe entière ». Après que sa lettre est partie, il a peur de n'y avoir pas rempli tout ce que le cérémonial pouvait comporter, et il charge La Chétardie « de prier son Éminence de remarquer que cette lettre n'était pas l'ouvrage de la chancellerie, mais qu'il l'avait écrite de sa propre main, occupé seulement du plaisir de manifester avec les sentiments de son cœur la reconnaissance et l'estime particulières dont il est pénétré ». Il espérait, par le recrutement de grands hommes, gagner à la France le cœur du roi, car vingt fois il a reproché à La Chétardie de ne savoir point mettre à profit cette étrange faiblesse de son père pour les géants. Enfin un jour, à Rheinsberg, il traite à fond avec La Chétardie la question de l'alliance : « Il adoptait, dit-

il, le principe qu'un roi de Prusse peut tout attendre de l'alliance française; vu la distance qui sépare le royaume des États du roi de Prusse, il ne voyait pas que l'on pût, avec fondement de part et d'autre, prendre ombrage des agrandissements que l'un ou l'autre se procurerait; et il ne pensait pas que l'on fût jamais dans le cas de se faire la guerre, à moins qu'un roi de Prusse méconnût assez son intérêt pour se sacrifier à l'avantage des autres », — c'est-à-dire pour faire la guerre au profit de l'empereur.

Comme son père, il avait donc oublié la grande trahison de la France. Il apprit avec joie que des négociations sérieuses couraient entre Paris et Berlin, *viâ* la Haye. La nouvelle lui en étant parvenue, au moment où il s'apprêtait à « faire rouler la presse » et à publier en Angleterre ces *Considérations* où il avait dépensé contre nous tant d'érudition et d'éloquence, il garda son manuscrit dans son portefeuille.

Alors, il est redevenu bon Français? Pas le moins du monde.

La Chétardie s'en fait accroire quelque peu sur ce point; sa vanité trouvait son compte à cette illusion. Valory, qui lui succède, n'est pas si confiant. Il voit bien que Frédéric n'aime des Français que leurs manières et leurs livres. Il le croit, lui, attaché à l'Angleterre; il remarque qu'à table, quand le roi n'y est pas, ou si seulement il sort un moment, le prince ne perd pas une occasion d'exprimer sa sympathie pour l'Angleterre. Frédéric, en effet, s'amuse à provoquer des disputes entre les ministres d'Angleterre, de Hollande et de France, et il va

au secours de l'Anglais en tombant sur la France, aux applaudissements de la reine et des princesses, qui sont grandes anglomanes. « Ce n'est point par le canal de la France, écrit Valory, que le prince imagine, quant à présent, satisfaire son goût pour la gloire et la réputation ». Au reste, le nouveau ministre de France confesse qu'il ne se sent pas capable de pénétrer ce personnage impénétrable.

Ainsi, tour à tour, et même au même moment, Frédéric paraît être impérialiste à brûler, Français à brûler, Anglais à brûler. Qu'était-il donc? Il était le prince royal de Prusse.

Il ne se croira pas lié, le jour de son avènement, par les sympathies qu'il aura montrées et les déclarations qu'il aura faites. Ce jour-là, disaient ses intimes, il ne sera plus le même homme, et « il faudra recommencer à faire connaissance avec lui sur de nouveaux frais ». Mais les intimes se trompent : il sera le même homme toujours. Si habile et dissimulé qu'il soit, et bien que Grumbkow annonce que « *Junior* trompera tout le monde », Frédéric n'a dit à personne, ni Autrichien, ni Anglais, ni Français, qu'il soit homme à sacrifier une parcelle des intérêts de la Prusse à ses goûts personnels. C'est un marché qu'il proposait à La Chétardie; le même marché, il l'offrira tout aussi bien à l'Angleterre. Il sait que, dans tous les conflits de l'avenir, quels qu'ils soient, la France sera d'un côté, l'Angleterre de l'autre, et qu'il pourra toujours s'allier, soit à l'une, soit à l'autre de ces deux grandes puissances.

Junior ne trompera que ceux-là seulement qui vou-

dront se laisser abuser. Il était évident qu'il serait très bon Prussien, Prussien très solide et très fier, et résolu à étendre la Prusse et à la « surélever ». Les voies et moyens, il ne les avait pas arrêtés à l'avance, mais il tenait à garder en sa main les prétextes et les raisons d'agir. Il voulait laisser ouverte la question des duchés : « La raison qu'il semble toujours écouter, écrit La Chétardie, cesse sur cet article ». Grumbkow disait que le roi se prêterait volontiers à un accommodement, mais qu'aucun ministre n'oserait le lui conseiller, « de peur du prince royal, qui souhaite longue vie au palatin, afin que, du vivant du roi, il ne soit fait un maigre accommodement, dont il se vengerait d'ailleurs sur ceux qui s'y seraient employés ». Les droits sur les duchés étaient des munitions diplomatiques bonnes à garder.

Frédéric ne dissimulait même pas ses projets sur la manière d'entrer en scène. Il donnait à tous ceux qui le voyaient l'idée que « son sentiment dominant était la gloire, et que celle qui s'acquiert par les armes et conduit à l'héroïsme aurait sa préférence ». Il disait : « Je commencerai par un coup d'éclat, au risque d'en recevoir aussi à mon tour ». A ceux qui lui opposaient la prudence, il répondait : « Souvenez-vous, je vous prie, que la prudence est fort propre à conserver ce qu'on possède, mais que la seule hardiesse fait acquérir ». Enfin, prophète de sa propre histoire, il écrivait : « On verra qu'on n'aura pas lieu de m'accuser de sacrifier mes intérêts à d'autres puissances. Je crains plutôt qu'on pourra me reprocher trop de témérité et de vivacité. Il semble que le ciel ait

destiné le roi pour faire tous les préparatifs que la sagesse et la prudence exigent qu'on fasse avant de commencer une guerre. Qui sait si la Providence ne me réserve pas pour fait l'usage glorieux de ces préparatifs et pour les employer à l'accomplissement des desseins auxquels la prévoyance du roi les avait destinés » ?

Voilà, en termes d'une précision extraordinaire, l'épigraphe du règne.

RESSEMBLANCES ET DIFFÉRENCES

Certes, ils ne sont pas en tout dissemblables, ce père et ce fils. Dans la longue crise où la politique prussienne est engagée, ils suivent les mêmes mouvements. Ensemble, ils firent fond sur la France ; ensemble, ils furent trompés ; ensemble, il s'indignèrent ; en même temps, ils sentirent qu'on ne fait pas de la politique avec du dépit. Et tous les deux se sont rapprochés de la France. Le père rentre en conversation avec La Chétardie, à propos de fromages ; le fils, à propos de littérature ; le père s'intéresse aux digestions du cardinal Fleury et lui envoie une vieille bouteille de vin ; le fils flatte l'orgueil de l'octogénaire Éminence, et se présente devant elle de l'air timide d'un bon jeune homme qui ne sait comment parler à un si grand personnage. Ce sont façons différentes, mais c'est bien la même chose. Et, comme le fils est tout près de passer du parti de la France à celui de l'Angle-

terre, le roi certainement, à la première saute de vent, aurait été repris de nausées à la vue d'un Français.

Mais aussi combien de différences, et quelles différences ! Si retors qu'il soit, ce paysan de Frédéric-Guillaume a des scrupules de conscience. Il a son « germanisme » incurable, où toujours il retombe ; il se moque de l'empereur, sans doute, mais pas de l'empire. Impossible d'imaginer la Prusse, de son vivant, en guerre ouverte avec l'*Augustissimus*, et surtout dans une guerre où elle serait l'alliée de la France. Frédéric-Guillaume était incapable d'arranger une campagne combinée de l'armée française et de l'armée prussienne sur terre d'Allemagne. Et, de plus, il était religieux à sa manière, étrangement, grossièrement, mais enfin religieux, et, s'il n'avait pas peur de Dieu, peut-être, il avait peur du diable, certainement. Puis il était malade, agité, tourmenté, mobile fiévreusement, hanté par des peurs qui se jetaient entre lui et toute résolution à prendre. S'il admirait la force qu'il avait créée, qu'il accumulait, écu par écu, soldat par soldat, il hésitait à l'employer, comme Harpagon à faire valoir son argent, à cause des risques. Il pratiquait la politique de la cassette, la politique du bas de laine.

Le fils ne germanise pas ; en lui s'est effacé l'électeur de Brandebourg, prince du saint empire, pour laisser apparaître le roi de Prusse en un relief très net. Il sait qu'il aura des comptes à régler avec l'*Augustissimus*, et il les réglera, et, s'il faut pour cela marcher sur l'empire, il marchera. Lui, qui nous reproche d'avoir volé à l'Alle-

magne ses Thermopyles, il sera bientôt l'allié de Louis XV, et lui écrira, après une victoire, qu'il vient de sauver Strasbourg, c'est-à-dire de conserver à la France les Thermopyles de l'Allemagne. Aucune religion ne le gêne. Ses invocations à Dieu et à la Providence juste et vengeresse, c'est du style, comme son indignation contre notre politique à la Philippe. Il croit à un être suprême, mais si vaste, si vague ! et qui ne se soucie pas plus des rois et des États que des individus. Il est bien le maître de ses actions, libre absolument, responsable devant lui seul. Dans l'incertitude de son universel scepticisme, il n'a qu'un point fixe, c'est la certitude de sa propre existence ; comme l'objet de la vie est l'action, il est résolu à agir, et conformément à sa destinée, qui est d'être roi de Prusse, et à son devoir, qui est de défendre et d'agrandir la Prusse. Il a confiance en sa force et en son habileté ; il n'est pas dupe des apparences superbes où se drape la pauvre Autriche ; il méprise tous les politiques et tous les généraux de son temps : ne disait-il pas tout à l'heure qu'il n'y a plus personne en Europe ? Bientôt, il y aura lui.

En attendant l'arrivée de la grande époque, comme disait sa sœur la margrave, il ronge son frein ; dès que la main qui tient la bride semble au moment de la lâcher, il prend un élan, et quel élan ! Quand la main a ressaisi les rênes, il se résigne, et, de nouveau renfermé en lui-même, il se fortifie dans ces sentiments : la confiance en lui, et le dédain des imbéciles, des bêtes, comme il appelle les rois ses frères. Car c'est un dédaigneux, ce philosophe, et, justement pour cela, il ne

comprend pas que les autres aient « la témérité de mépriser la Prusse ». Cela lui semble être le monde renversé. Quelques mois après son avènement, il aura remis le monde à sa place.

CHAPITRE CINQUIÈME [1]

L'AVÈNEMENT DU GRAND FRÉDÉRIC

LE PÈRE ET LE FILS DEPUIS LA SÉPARATION

Depuis que le roi de Prusse et son fils s'étaient séparés et qu'ils avaient pris le parti de se voir le moins souvent possible, ils faisaient quelque effort pour parvenir à s'aimer, mais entre eux s'interposaient un passé de violences

1. Outre la correspondance déjà citée de Frédéric avec le roi son père, la margrave Wilhelmine, la princesse royale, Grumbkow, Camas, Jordan, Algarotti, Voltaire, Manteuffel, voir, dans les *Œuvres de Frédéric le Grand*, la correspondance avec Duhan de Jandun, au t. XVII, et avec le baron de la Motte-Fouqué, au t. XX. — *Politische Correspondenz Friedrich's des Grossen*, t. I. — Archives du ministère des affaires étrangères, *Correspondance de Prusse*, années 1735-1740. — *Aus vier Jahrhunderten, Mittheilungen aus dem Haupt-Staatsarchive zu Dresden*, von K. von Weber, *Neue Folge*, t. I, article *Vom berliner Hofe unter König Friedrich Wilhelm I*, et t. II, articles *Aus der Jugend und Correspondenz Friedrichs des Grossen*, et *Die Potsdamer Garde*. — *Notata ex ore Roloffi*, au t. II, p. 154 et suiv. de *Friedrich Wilhelm I, König von Preussen*, par Fr. Förster; *Extrait de la relation des dernières heures de S. M. le roi Frédéric-Guillaume*, faite par M. Cochius, son chapelain à Potsdam, en date du 17 juin 1740. aux p. 420 et suiv. de l'*Histoire de Frédéric-Guillaume Ier*, par M. M. de M. (Mauvillon); Instructions de Frédéric-Guillaume Ier sur la manière dont il veut qu'on en use avec son corps, *ibid.*, p. 432 et suiv., et au t. II, p. 317 et suiv. des *Mémoires pour servir à l'histoire des quatre derniers souverains de la maison de Brandebourg royale de Prusse*, par le baron de Pöllnitz. — *Journal secret*

et de souffrances, et le haineux souvenir de paroles et d'actes irréparables. Aussi bien continuaient-ils d'avoir l'un contre l'autre des griefs graves. Lorsqu'il voyait arriver à Rheinsberg le hussard qui lui apportait l'ordre de se rendre auprès du roi, et qui lui semblait une « préfiguration de la mort », le prince se demandait en quelle humeur il trouverait son père, et s'il aurait affaire à une divinité bienfaisante ou à Jupiter foudroyant. Le plus souvent, il avait affaire à tous les deux. Le père se montrait d'abord aimable, affectueux même, et le fils se répandait en effusions d'amour filial, mais, brusquement, le vent sautait[1]. Frédéric baissait la tête sous les plaisanteries et les sarcasmes, exaspéré de ne pouvoir ni répli-

du baron Christophe-Louis de Seckendorf; Mémoires de Pöllnitz cités plus haut ; *Lettres familières et autres de M. le baron de Bielfeld*, t. I. — *Description poétique d'un voyage à Strasbourg*, au t. XIV des *Œuvres de Frédéric le Grand* (Preuss). — Correspondance de la reine Élisabeth-Christine, et bibliographie de ses œuvres, où se trouvent la *Lettre dédicatoire à mon frère* et la *Réflexion et méditation à l'occasion du renouvellement de l'année*, en appendices à *Élisabeth-Christine, Königin von Preussen*, par Fr.-W.-M.-V. Hahnke. — Duc de Broglie, *Frédéric II et Marie-Thérèse;* Koser, *Friedrich der Grosse als Kronprinz;* Ranke, *Zwolf Bücher preussischer Geschichte*. t. XXVII et XXVIII des *Sämmiliche Werke*.

1. « J'ai trouvé un changement sensible dans l'humeur du roi. Il est devenu extrêmement gracieux, doux, affable et juste. Je sens redoubler en moi les sentiments de l'amour filial, lorsque je vois des sentiments si raisonnables et si louables dans l'auteur de mes jours. Je souhaite de tout mon cœur que je puisse toujours m'étendre plus sur les louanges d'un père que j'estime naturellement et dont les bonnes actions m'entourent. » Et, quelques jours après : « Je suis obligé de chanter la palinodie. L'humeur du roi s'est aigrie si fort, et sa haine contre ma personne s'est manifestée sous tant de différentes formes que, si je n'étais ce que je suis, j'aurais demandé mon congé depuis longtemps, et j'aimerais mille fois mieux mendier mon pain honorablement autre part que de me nourrir des chagrins qu'il me faut dévorer ici. » (Lettres à Camas.)

quer au maître, ni châtier de leur lâcheté les courtisans dont les visages approuvaient ces vilenies. A quoi bon, disait-il, chercher les raisons de choses qui n'en ont aucune autre qu'un caprice arbitraire mêlé d'une opiniâtreté contradictoire? Résigné à voir en son père son plus cruel ennemi, il regrettait que sa qualité l'empêchât de quitter le service d'une couronne à laquelle il était destiné.

Le roi ne lui donnait pas de quoi vivre à Rheinsberg, et Frédéric, qui était le plus souvent sans un écu dans sa poche, criait misère à tout le monde[1]. Comme un édit avait interdit en Prusse les prêts aux princes de la famille royale, il cherchait de l'argent au dehors. Son ami Suhm était alors ministre de Saxe à Saint-Pétersbourg. Frédéric continuait de correspondre avec lui, et l'on croirait, à les lire, qu'ils s'entretiennent encore de choses intellectuelles. Suhm lui envoie trois volumes de mémoires de l'académie de Pétersbourg, et le prince le remercie de lui avoir procuré ces documents, qui ont éclairé plusieurs points de l'histoire des lettres sur lesquels il était en dispute : les trois volumes étaient trois mille écus, et les points de l'histoire, c'était sa misère. Il réclamait de nouveaux envois et se lamentait de ne les pas voir venir : « Comme les bons livres sont rares ! » Il stimulait le pauvre Suhm et lui soufflait des arguments : « Le roi est très mal, servez-vous de cet argument pour qu'on m'a-

1. Les plaintes sont perpétuelles : « Jamais l'amour de la pauvreté ne fut à si haut degré chez les Romains que chez moi. » — « Je n'ai pas un sou à la maison ni dans mon pouvoir. » — « Un homme échappé des mains des corsaires n'est pas en plus mauvais état que je le suis. »

vance une bonne somme l'été prochain, car, assurément, si l'on veut m'obliger, il faudra se hâter ! » Il trouvait un malicieux plaisir à emprunter de l'argent à des étrangers, — son prêteur était Biren, le duc de Courlande [1], — parce que, disait-il, s'il venait à mourir, le roi serait obligé de les rembourser, ce qui lui serait une occasion de verser au moins quelques larmes sincères. Une seule fois, il reçut une libéralité de son père, qui lui donna les revenus des haras de Lithuanie, mais ce fut en 1739, quelques mois avant l'avènement.

Le roi était mécontent de toute la façon de vivre du prince. Il le laissait assez tranquille à Rheinsberg, où il ne le visita que deux fois, mais il savait qu'on y dansait, qu'on y donnait la comédie, et que les lettres et la philosophie ajoutaient leurs inutilités à cette frivole existence. Il est vrai que, par un étrange caprice très inattendu, il parut se réconcilier avec la philosophie. On lui démontra que Wolf, le philosophe de Halle, qu'il avait proscrit brutalement, avait été calomnié auprès de lui ; il se fit lire les œuvres de l'exilé, étudia les règles du raisonnement, s'en émerveilla, apprit à construire des syllogismes et pensa tout de suite à mettre la logique au service de l'État. Un soir, à la tabagie, il lut et critiqua en logicien une lettre du général qui commandait à Wesel, et démontra que cet officier « raisonnait comme un coffre » ; sur quoi il lui écrivit pour lui conseiller en ami d'apprendre à penser

1. Suhm avait proposé d'abord d'emprunter de l'argent à l'impératrice. Frédéric s'y refusa d'abord : « Gueuser de l'argent est diamétralement opposé à ma façon de penser. Je puis avoir des obligations à un duc, mais jugez des suites avec une impératrice. » A la fin, il se résigne : « Il faut tourner nos yeux vers cet astre éclatant. »

raisonnablement et à émettre en bon ordre des propositions justes. Frédéric se réjouissait de cette conversion inattendue du « papa », mais le papa ne s'était réconcilié avec Wolf qu'après la preuve faite que la doctrine de ce professeur n'était pas contraire à la religion, et que même il était utile, pour devenir un bon *theologus*, d'être un bon *philosophus*. C'était un des tourments de sa vie de penser qu'on verrait après lui « l'athéisme sur le trône », et il suffisait qu'un rapport lui arrivât de quelque parole suspecte prononcée par son fils pour que l'entourage redoutât le retour des scènes terribles.

Le prince n'avait pas d'enfants, et son père le lui reprochait perpétuellement. Il n'était pas vrai que Frédéric ne vécût pas en mari avec sa femme, comme le prétendaient les méchantes langues. Le prince ne faisait pas difficulté de s'expliquer sur ce point :

> Et, la nuit, nous payons nos tributs à Vénus...

écrit-il dans un des poèmes où il chante les charmes de Rheinsberg. Il vantait même à ses amis les agréments de la princesse royale, qui possédait... mais cela est impossible à répéter ; quand il recourait à des circonlocutions, il disait : « Le moule est fort joli. » Seulement, il avouait qu'il ne mettait pas de passion à son devoir. Ses amis le morigénaient, l'exhortaient et le conseillaient ; Manteuffel lui fit un petit cours sur cette matière délicate. Comme la conversation se tenait à Berlin, Frédéric s'excusait de ne pouvoir faire rien de bon, étant toujours regardé de mauvais œil, inquiet et craintif, mais il promettait qu'une fois à Rheinsberg, où il serait tranquille, il penserait aux

bons avis de Manteuffel. Le roi ne cessait de l'animer à la procréation, *animirt zum kindermachen;* il lui promit de le laisser voyager, s'il avait un enfant, et il lui fit faire un lit superbe en velours vert. Mais les années passaient ; le roi perdait l'espoir de voir naître une recrue dans la famille, et il s'inquiétait à l'avance des intrigues auxquelles ne manquerait pas de donner lieu le mariage de son second fils, Guillaume, qu'il aurait marié sans façons, en cadet, si celui-ci n'était devenu, par la fainéantise de son aîné, l'héritier de la couronne.

Cependant, malgré tout, en dépit des griefs anciens et nouveaux, ces deux hommes, à mesure qu'ils se connaissaient mieux, arrivaient à se rendre justice. Frédéric n'était pas aveuglé par les défauts ridicules ou cruels de son père. Il révérait en lui un créateur de forces. En 1739, au cours d'un voyage en Prusse et en Lithuanie, il admire la prospérité de ces provinces naguère encore barbares et désolées. Dans une lettre en style épique, il raconte à Voltaire le miracle accompli, tout un pays refleurissant, où un demi-million « d'êtres pensants » doit au roi de Prusse la vie et le bonheur. « N'y a-t-il pas là, dit-il, quelque chose d'héroïque ? » En même temps, sans doute, il écrivait à ses amis, d'un autre style ; il se moquait de l'agitation de son père pour des riens. Il contait à Jordan qu'il était chargé des affaires matrimoniales et des haras, et, oubliant la dignité des êtres pensants dont il parlait, il lui offrait au choix une fille lithuanienne ou une belle cavale, la différence entre fille de ce pays et jument n'étant que de bête à bête. Et il se plaignait d'être obligé de retenir par des boulevards de circonspection, plus forts

que les dignes hollandaises, une mer d'idées qui l'assiégeaient[1]. Mais, au fond, il admirait l'œuvre paternelle. Toute cette peine que le roi s'était donnée, ces voyages, ces inspections, ces milliers de questions et de réponses marginales sur les affaires lithuaniennes, ces colères contre les résistances, cette impatience des lenteurs, la douleur des dépenses sans fin, tout cela, c'étaient des « préparatifs[2] » dont la Providence réservait à Frédéric le « glorieux usage ». Il ne pouvait s'empêcher de penser déjà ce que plus tard il écrira : « S'il est vrai de dire qu'on doit l'ombre du chêne qui nous couvre à la vertu du gland qui l'a produit, toute la terre conviendra qu'on trouve dans la vie laborieuse de ce prince et dans les mesures qu'il prit avec sagesse les principes de la prospérité dont la maison royale a joui après sa mort ».

Le roi était obligé de reconnaître que son fils remplis-

1. Presque toujours, quand on compare des lettres de Frédéric à diverses personnes sur le même sujet et à la même date, on trouve des contradictions de cette sorte. Toute sa correspondance avec Jordan pendant ce voyage, est un persiflage. Il se plaint de tout : « Il fait une chaleur comme si nous voyagions à califourchon sur un rayon de soleil; il fait une poussière, comme si un nuage nous rendait invisibles aux passants. Si cela continue, on deviendra tout hébété et stupide. » Il accumule les expressions de son mépris à l'égard de cette Prusse, « région voisine des contrées hyperborées, plus propre à nourrir des ours qu'à être le théâtre des sciences..., pays si fécond en chevaux, si cultivé, si rempli de monde », et qui ne fournit pas *un seul être qui pense.* Il se compare à Ovide, exilé chez les Gètes; il a grande hâte de partir : « Je partirai samedi comme une fronde crétoise. »

2. Et pourtant, il se moque même de cette peine. Il écrit à la princesse royale : « Nous ne dormons pas les nuits pour veiller. » A Jordan encore, il disait : « Nous nous donnons tout l'exercice imaginable, et cela depuis la pointe du jour jusqu'aux ténèbres de la nuit. Ne croyez pas que ce soit pour faire quelque grand ouvrage. Nous ne faisons que promener tout doucement avec nous l'oisiveté et l'ennui. » Il est toujours difficile de savoir quand il est sincère.

sait dans la perfection son devoir d'officier. S'il avait su que Frédéric professât une haute et philosophique idée du *militaire*, et qu'il cherchât « dans une étude constante de l'esprit humain le moyen de rendre sensibles à la gloire les âmes les plus épaisses, de plier sous la discipline des caractères rebelles et de moraliser des libertins et des criminels », il lui eût reproché cette sottise avec l'habituel accompagnement d'injures, car il avait, lui, une théorie toute contraire, qu'il exposa un jour au ministre de France : « Il ne faut pas que les soldats aient de l'honneur ; cela est bon pour les officiers. Je fais grand cas d'une troupe que la seule crainte fait tenir en place. Je sais bien que vous ne pensez pas comme cela. Le Français n'est pas propre à cette discipline ; un soldat chez vous veut savoir où il va et pourquoi on l'y mène. Moi, je n'aime pas ces raisonneurs... » Mais Frédéric ne prenait pas son père pour confident de ses pensers de philosophe ; il se contentait de lui montrer aux revues de hautes recrues, qu'il appelait des arguments de six pieds, et la perfection de l'exactitude dans les maniements d'armes et dans les mouvements[1]. Chaque année presque le plus grand succès était pour le régiment du *kronprinz*. Une fois, le roi embrassa le prince devant la troupe, et la joie se répandit « depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, depuis

1. En 1737, le roi faisait mauvaise mine au prince, dans le temps des revues, à cause d'une accusation d'irréligion qu'on avait portée contre le prince : « Je me suis tenu serré, écrit Frédéric à Suhm, mon régiment a fait des merveilles, et le maniement des armes, un peu de farine jetée sur la tête du soldat, des hommes de six pieds et beaucoup de recrues ont été des arguments plus forts que mes calomniateurs. »

Dans les lettres à Camas, où il donne cours à sa haute idée de mili-

le chef jusqu'au dernier fifre ». S'il ne convenait pas de bonne grâce qu'il s'était trompé jadis en croyant qu'un roi comme Frédéric perdrait la Prusse, il le confessait à demi, quand il disait au vieux Dessau : « Mon fils sera un vaurien ou quelque chose de très bien ». Il savait au reste depuis longtemps que Frédéric avait de l'esprit, qu'il était fort habile et même etors, et pas tendre, et pas bon ; il pressentait qu'il serait un maître dur : « Quand je mourrai, dit-il un jour, on s'écriera : le voilà parti, ce vieux tourmenteur d'hommes ; mais celui qui vient après moi vous enverra tous au diable ; c'est tout ce que vous aurez de lui ». Et la pensée que ceux qui attendaient le nouveau règne pour faire la fête se trompaient lui était très douce. Les ressemblances entre son fils et lui, que l'entourage avait depuis longtemps remarquées, lui apparaissaient enfin. Un jour, dans un dîner qui suivit les grandes revues de l'année 1739, devant la famille royale, les princes et les généraux, il félicita Fritz des soins qu'il s'était donnés pour embellir son régiment. et lui dit entre autres paroles flatteuses : « Il y a en toi un Frédéric-Guillaume, *Es steckt ein Friedrich Wilhelm in Dir* ».

Si bien que le père en arrivait à se convaincre que Fritz n'était pas le plus mauvais successeur que Dieu pût lui donner, pendant que Fritz avouait que son père était un prédécesseur très estimable. Mais précisément la relation

taire, il se moque de l'idée qu'en avait son père. « Vous avez vu des merveilles, écrit-il à Camas, qui revient de Potsdam ; je suis même sûr que ni vous ni moi nous ne les imiterons pas ; » mais, en attendant, il se soumet : « Mon régiment est muni d'arguments à six pieds, que c'est une bénédiction. Si par une rigide observance de la loi, on est sauvé, nous le serons. »

de roi régnant à prince qui régnera empêchait la réconciliation définitive de ces deux hommes. Le prince prenait toutes les précautions imaginables pour dissimuler cette dangereuse qualité d'héritier[1]. Même ses lettres intimes à Grumbkow, qu'il savait devoir rester absolument secrètes, puisque son correspondant eût couru un grand péril à les communiquer au roi, sont encombrées de protestations de dévotion filiale. Il y demande à Dieu la grâce de pouvoir dire toute sa vie comme le grand dauphin : « Le roi, mon père! » Par moments, triste, surmené de travail, toumenté d'insomnies, de coliques et de fièvres, il croyait que Dieu exaucerait sa prière : « Je suis, pour ainsi dire, sûr de mourir avant le roi! » Et certes,il en avait, comme disent les bonnes gens, plus peur qu'envie. Il ne se résignait pas à l'idée de ne pas régner. S'il s'empêchait « de penser aux grandeurs qui peuvent l'attendre un jour », c'est parce qu'en y pensant « naturellement on ne peut s'empêcher de les désirer ». — « Naturellement! » Voilà le mot juste et terrible. A ce fils de roi, à la fois tout près et si loin des grandeurs[2], l'attente était longue naturellement, et d'autant plus qu'il avait devancé l'avenir non point par des rêves vagues, mais par des desseins

1. Dans une lettre à Camas, Frédéric dit qu'il ne se connaît qu'un crime qui est d'être « héritier présomptif ». Il va jusqu'à laisser entendre que le roi souhaite sa mort. De son côté, le roi croyait que son fils attendait sa mort impatiemment. Il avait toujours ce sentiment qu'il exprimait pendant sa grande maladie en 1735 : « Oui, si je meurs, il y aura quelque chose à gagner pour le courrier qui sautera à cheval et portera la nouvelle à mon fils. »

2. Frédéric définit joliment cette situation :

« Un ambigu contradictoire
D'abaissement et de grandeur. »

précis; dans ses méditations solitaires, si profondes, il avait régné son règne.

Le père avait employé sa vie à préparer les moyens du fils; les préparatifs étaient terminés; il n'y manquait plus rien : qu'attendait-il donc?

Le père se cramponnait à la vie. Il aimait la royauté, comme un artisan son métier. Justement parce qu'il flairait, répandue autour de lui, l'idée qu'il ne durerait guère, parce qu'il était haï et devinait l'empressement de ses peuples à saluer une ère nouvelle, il était jaloux de son fils jusqu'à la souffrance. Un soir du mois de janvier 1740, quelques mois avant sa mort, il avait convoqué à la tabagie les généraux et les colonels de la garnison de Berlin. Il était de bonne humeur et prenait part à la conversation qui était fort animée. Tout à coup, entra le prince royal, qui arrivait de Ruppin, où il avait été voir son régiment. L'assistance, d'un mouvement unanime, se leva, mais c'était une règle de la tabagie que personne ne se levât même pour le roi. « Asseyez-vous, au nom du diable! » commanda le roi, qui sortit en criant des injures à ces adorateurs du soleil levant. Arrivé dans sa chambre, il envoya l'ordre à la compagnie de sortir du château et de n'y plus reparaître. Il y avait là des hommes considérables, comme le duc de Holstein et le général Schwérin, qui firent porter au roi les protestations de leur attachement à sa personne et l'assurance qu'on avait été fort éloigné de vouloir manquer à sa majesté par ce mouvement involontaire qui avait suivi l'entrée du prince royal. A cet humble message, le roi répondit par l'ordre de se retirer sans tarder;

sinon il trouverait bien les moyens de faire place nette. Quelques jour après, en pardonnant au duc de Holstein, il lui dit qu'il ne devait pas s'imaginer, parce qu'il était prince, que sa tête ne volerait pas comme celle d'un particulier, s'il continuait à adorer le soleil levant. Toute cette semaine, il parla de faire voler des têtes, « comme des carottes ». Quant au prince royal, il lui tint rigueur; par moments, il l'appelait Sire, et Votre Majesté, en ajoutant : « Mais encore un peu de patience. » Et, sans doute, dans ces moments-là, sa figure n'était pas douce à regarder.

LA MALADIE DU ROI

Depuis l'automne de 1739, le roi n'avait pas cessé de souffrir. L'hydropisie, le reprenant, montait rapidement et l'étouffait. Il ne pouvait demeurer au lit qu'assis et soutenu par des coussins; à tout moment il se faisait lever et porter sur un siège à roulettes, grossier fauteuil de bois recouvert d'une mince étoffe de velours. Dans les rares instants de calme, il dormait, le menton appuyé sur une barre de bois. Tous ceux qui le voyaient avaient pitié de lui et souhaitaient avec sa mort la fin de ses misères et des leurs, car l'idée qu'il pût guérir semblait intolérable. Le cardinal Fleury ayant envoyé un remède contre l'hydropisie, le ministre de France lui écrivait : — « S'il guérit, beaucoup de gens le maudiront ». — Mais

des taches noires apparaissaient sur les jambes, sur le nez, sur le front; des pochettes noires se formaient aux joues. Il sentait bien qu'il ne se relèverait pas cette fois. Le prince royal ayant exprimé le désir qu'un célèbre médecin de Halle fût appelé en consultation, le roi répondit qu'Eller, son médecin ordinaire, suffirait à le tuer, et, se tournant vers Eller : « Il sait bien, le bougre, que si je crève, personne ne lui demandera compte de la façon dont il m'a traité ».

Il avait fait passer une table sur son lit, et, à grands coups d'outils, il fabriquait des caisses de bois de tilleul, tapant si fort, de nuit et de jour, qu'on l'entendait de la rue. Et il voulait que les personnes, dont sa chambre était constamment remplie, continuassent à parler quand il travaillait, pendant qu'il dormait même, car le silence le réveillait. Son humeur demeurait atroce, et il n'eut pas un moment l'envie de se faire regretter. Une dernière promenade dans les rues de Berlin, un jour qu'il se trouva mieux, fut l'occasion d'une distribution dernière d'injures et de coups. Son avarice inventait de nouveaux raffinements d'économie : un mois avant sa mort, il réduisit à deux reprises le menu des repas. Jusque-là, ses valets de chambre recevaient leur nourriture de la cuisine; il ordonna qu'ils la fissent apporter de chez eux et qu'elle lui fût présentée; il y goûtait et quelquefois échangeait un de leurs plats contre un des siens. Il était toujours prêt à pester contre la prodigalité de la reine et de son fils et contre les délicatesses de leur gourmandise. Il thésaurisait âprement : ses dernières faveurs furent pour un misérable qui lui avait proposé d'odieux moyens d'accroître

ses revenus, pour un fabricant de *Plus-values*, *ein Plusmacher*, comme on disait. Enfin la manie des grands hommes, cette folie proprement dite de Frédéric-Guillaume, l'induisait toujours aux mêmes violences. Bref, il demeurait fidèle à lui-même, si ce n'est qu'il avait renoncé à la chasse ; il donna ses chiens au vieux Dessau, en accompagnant le cadeau de ce billet mélancolique : « J'ai fini de chasser en ce monde et mon fils n'est ni ne deviendra un chasseur ».

Croyait-il peut-être que l'on chassait dans l'autre monde ? Et quelle idée se pouvait-il bien faire de la vie future ? Quand il se représentait dans son tombeau, — l'image de la mort lui venait à l'esprit souvent, — ce n'était jamais recueilli, calme et enfin tranquille, mais tantôt éclatant de rire à la vue des sottises de son fils et tantôt les os tressaillant d'aise, à la nouvelle de l'humiliation de cette Autriche, qui l'a dupé, méprisé, « prostitué. » Comment aurait-il pu tenir pour une béatitude l'éternel repos dans la lumière éternelle ? Mais il croyait ferme aux tourments de l'enfer, et il avait peur de la damnation et du diable. Dans les derniers mois de sa vie, il était préoccupé sans cesse du jugement de Dieu.

D'abord, Dieu le jugerait-il, lui, le roi de Prusse, comme n'importe qui du commun des mortels ? Il se refusait à le croire, et pour des raisons naïves, mais point si sottes. « Serait-il juste, demandait-il, que Dieu, après m'avoir aimé au point de me laisser gouverner en sa place et à ma fantaisie tant de milliers d'hommes, m'égalât un jour à mes sujets et me jugeât avec la même sévérité » ? Comme l'ecclésiastique auquel il adressa

cette question répondit, après avoir fait quelques façons, que, si Dieu mettait une différence entre les rois et les sujets, c'était pour demander aux premiers des comptes plus sévères, le roi lui déclara qu'il était un ignorant et l'envoya au diable. Il évitait les conversations avec des prédicants trop rigides et cherchait quelque ministre de l'Évangile avec qui l'on pût causer et s'entendre. Il donna sa confiance à un pasteur d'une église de Berlin, Rolof, honnête homme et brave homme, point solennel, auquel il ouvrit son âme en toute confiance :

« Mon pauvre Rolof, je vais mourir. — Votre Majesté ne mourra pas si vite, mais elle fait bien de se préparer, et, avant tout le reste, de se réconcilier avec ses ennemis. — Je n'ai pas d'autre ennemi que mon beau-frère, le roi d'Angleterre, qui m'a fait tous les maux du monde, mais je lui ai pardonné et j'ai tout oublié, et aussitôt que je serai mort, ma femme le lui écrira : — « Entends-tu, dit-il à la reine, tu n'oublieras pas, tu écriras à ton frère. » — Mais, reprend Rolof, pourquoi Votre Majesté ne fait-elle pas écrire tout de suite à son beau-frère, pendant qu'elle est encore en vie ? — Non, quand je serai mort, la reine écrira ». — Il n'était pas homme à payer d'avance, et ce mot de Rolof, qu'il ne mourrait pas si vite, le faisait réfléchir.

Le lendemain, il envoya le portier Eversmann demander au pasteur pourquoi, n'étant pas médecin, il avait dit cette parole. Rolof répondit qu'à la vérité il n'était pas médecin, et que même il n'avait pris une médecine de sa vie, mais qu'il se connaissait assez en figures de malades, depuis trente ans qu'il en voyait,

pour affirmer que le roi n'était pas à l'article de la mort : « ce qui était fort heureux, au reste, car Sa Majesté n'était pas encore assurée de son salut ». — Sur quoi il fut mandé de nouveau : — « A ce que j'apprends, tu doutes encore de mon salut, lui dit le roi : qu'est-ce que je fais pour que tu en juges ainsi ? — J'ai souvent dit à Votre Majesté que le Christ est le fondement de notre salut, à deux conditions : la première, que nous croyions en lui ; la seconde, que nous nous réglions sur sa conduite et son exemple et que nous prenions son esprit. Si ce changement d'esprit ne s'opère pas en nous, point de salut à espérer ! Si Dieu, par un miracle dont nous ne connaissons encore aucun exemple, voulait vous sauver, vous auriez, dans l'état où présentement vous êtes, bien peu de joie au ciel. Votre armée, votre trésor, vos pays, il faudra quitter tout cela, et vous n'aurez plus de serviteurs sur qui donner cours à la passion de votre colère. Au ciel, il faut penser et sentir célestement ».

Le roi ne répondit rien ; il regardait l'assistance d'un air lamentable, qui semblait dire : — « Personne de vous ne viendra donc à mon secours ? » — Plusieurs fois, Rolof demanda au roi de faire sortir les douze ou quinze personnes qui se trouvaient toujours là, pour lui pouvoir parler plus intimement, mais le moribond refusa, disant que c'étaient d'honnêtes gens et qui pouvaient demeurer. Peut-être avait-il peur des sévérités du tête-à-tête ; mais, devant tous, humble et pénitent, il parlait du péché et du repentir avec des expressions d'une force admirable, et il énumérait ses péchés avec de tels détails que le pasteur lui reprochait de se confesser à la façon des catholiques.

Seulement, il oubliait à dessein certains actes, qu'il ne tenait pas pour des péchés. Rolof lui rappelait les condamnations à mort sans jugement, mais lui se justifiait, et, alors, c'étaient des discussions vives : — « Votre Majesté n'a pourtant pas toujours tout fait pour l'amour de Dieu ? — Mais si ! — Mais non ! » Et quand le pasteur insistait sur la nécessité du changement d'esprit, le pénitent se taisait, d'un profond silence : *erat altum silentium.* Il sentait qu'il ne pouvait changer son esprit ; il l'avouait ; il remerciait la Providence de lui avoir envoyé cette longue maladie qui l'avait forcé à réfléchir, mais il convenait qu'il ne se délivrerait jamais de ses défauts, de son avarice surtout : « Je suis comme cela ; quand j'ai de l'argent, j'en veux avoir davantage ; c'est une vieille habitude ; je n'y puis résister. Je sens bien que, si je guérissais, je retomberais dans mes fautes passées, et c'est pourquoi je prie Dieu qu'il m'enlève de ce monde. »

Il avait choisi Potsdam pour lieu de sa mort. Après avoir fait aux pauvres de Berlin une grosse libéralité, il quitta cette ville le 27 avril 1740 : « Adieu, Berlin, dit-il, c'est à Potsdam que je veux mourir. » Le mal ne cessa d'empirer et le patient, à qui des douleurs aiguës ne laissaient pas un moment de répit, se soulageait à son ordinaire par des injures et par des coups. Un jour il souffleta son médecin Eller, et, comme celui-ci était sorti en déclarant qu'il ne reviendrait plus, le roi entra en une si violente colère qu'il fallut aller chercher la reine, qui le menaça de « le laisser pourrir dans ses ordures ».

Le 27 mai, au soir, il fit appeler les deux aumôniers

de son régiment, Cochius et Oesfeld : « Hélas ! leur dit-il, je ne puis vivre ni mourir. Je vous ai fait venir pour que vous me disiez des prières ! » Cependant il plaida contre eux la cause de son salut par les mêmes arguments toujours ; à savoir que Dieu, qui l'avait comblé de ses grâces, lui donnerait certainement le paradis; qu'à la vérité il n'avait pas témoigné à Dieu toute la gratitude qu'il devait, mais que l'homme était impuissant à reconnaître les bontés du Seigneur; qu'il avait commis des péchés, qu'il était, par exemple, colère et emporté, mais que sa colère s'éteignait aussi vite qu'elle s'enflammait; d'ailleurs, il y avait des péchés qu'il avait évités avec soin, comme l'adultère, et toujours il avait vénéré le clergé et fréquenté les églises; enfin, s'il avait sujet de redouter une mort cruelle, il était assuré d'une mort bienheureuse, car il mettait toute sa confiance en Dieu et aux mérites de notre Sauveur. Mais M. Cochius était un homme austère, roide dans sa foi, et implacable en ses propos. Il nia qu'il fût légitime de rien conclure des grâces temporelles par rapport à notre salut, à moins qu'elles n'aient porté celui qui les a reçues à rechercher les grâces célestes. Après que le roi eût parlé des péchés qu'il avait évités: « Il ne faut pas se contenter de ne pas faire le mal, répliqua le pasteur. Le Seigneur a maudit le figuier, non parce qu'il portait de mauvais fruits, mais parce qu'il était stérile. » Il renchérit sur l'éloge que se donnait le pauvre homme pour avoir respecté les ministres de l'Évangile et régulièrement assisté aux offices, mais ce fut pour ajouter que les soins donnés aux ecclésiastiques et la présence aux saintes assemblées ne suffi-

fisaient pas pour tranquilliser la conscience, et que le vrai christianisme va beaucoup au delà. Quant à l'excuse que le roi donnait de ses colères, en alléguant qu'elles étaient brèves, il ne l'admit pas : « Il n'y a pas, lui dit-il, de passion plus dangereuse que la colère chez un souverain ni qui exclue plus infailliblement du royaume des cieux, dont le caractère essentiel est la charité. » Il débusquait ainsi le malheureux de toutes ses excuses et de toutes ses espérances, et quand le roi s'y entêtait par trop, le pasteur se taisait, et ce silence effrayait le moribond. Une seule fois. au cri : « Ah ! je suis un méchant homme » ! M. Cochius répondit par une approbation : « Sire, voilà un aveu qui m'édifie beaucoup ! » Il ne permit même pas au roi de dire qu'il était las de vivre et qu'il mourait volontiers. Il le reprit en citant cette parole que « le chrétien sort de ce monde comme un homme sobre et vertueux se lève de table, non par dégout et par ennui, mais comme satisfait de ce qu'il y a pris ».

LA RÉCONCILIATION IN EXTREMIS

A l'heure même où se tenait cette conversation, un courrier expédié à Rheinsberg annonçait à Frédéric que l'heure était proche, et qu'il fallait qu'il se hâtât de venir, s'il voulait trouver son père vivant. Ce n'est pas le roi qui avait envoyé ce message. Il avait écrit l'avant-veille à son fils une lettre affectueuse, mais il ne semble pas qu'il ait

désiré le voir[1]. Cependant il préparait la transmission du règne. Un de ses ministres s'était rendu par son ordre auprès du prince, pour lui parler finances; deux autres étaient chargés de lui rapporter l'état des affaires extérieures.

Le prince savait depuis longtemps la gravité de l'état de son père.

Il en parlait à tous ses correspondants : « Nous sommes sûrs du *crinomenon*, disait-il à Suhm, il ne s'agit plus à présent que du *criterion.* » Quelquefois, une involontaire joie se trahissait, comme dans le billet écrit, la veille de son départ pour Potsdam, à Fouqué, alors exilé en Danemark : « Vous touchez au moment où je vous appellerai de ce séjour passager pour vous rejoindre éternellement au troupeau des amis. Vous avez assez bien jugé de ce qui se fera et dans peu. Remusberg et Gargantua nommément, seront plus brillants que jamais. » Il est manifestement troublé, inquiet, agité. Jamais il ne versifia

1. Il croyait durer quelque temps encore. Voici la lettre :

« Mon fils aimé (*Mein geliebter Sohn*; d'ordinaire, il met seulement *Mein lieber Sohn*), j'ai bien reçu votre lettre du 24 courant, où j'ai vu votre cordiale compassion pour mon misérable état et aussi votre louable résolution de suivre en tout mon conseil paternel. J'en suis très attendri (*sehr attendriret*), et je n'ai pas le moindre doute en l'effet de votre promesse et de votre bon sentiment au cas où Dieu disposerait de ma vie, comme il y a apparence. Que vous vouliez venir pour la Pentecôte (la Pentecôte en 1740 tomba le 5 juin) cela me plaît beaucoup, et ce sera pour moi un vrai plaisir de vous embrasser encore une fois, si Dieu le veut. Les nouvelles de la campagne sont encore mauvaises à la vérité, mais comme la chaleur du printemps arrive et que le bétail trouvera de l'herbe suffisamment, j'espère que ce sera encore supportable.

« Je suis avec une fidèle affection,

« Mon fils aimé,

« Votre très bien affectionné et fidèle père.

« Frédéric-Guillaume. »

tant que pendant ces semaines d'attente, où il écrivit une *Épître sur la Fortune*, une autre sur *La nécessité de remplir par l'étude le vide de l'âme*, une autre sur *La gloire et l'intérêt*, une autre sur *La nécessité de cultiver les arts;* et des contes, le *Faux pronostic* et le *Miracle manqué*. Dans ses lettres à Voltaire, il mêle des « bagatelles en vers » aux lamentations sur les souffrances du roi, et, après un programme de gouvernement, il dit son regret de quitter les douceurs de la vie privée :

Les beaux-arts ont pour moi l'attrait d'une maîtresse,
La triste royauté de l'hymen la rudesse;
J'aurais su préférer l'état d'heureux amant
A celui qu'un époux remplit si tristement...

Et il était malade, tourmenté par sa rate et par « monsieur son foie ». Il demandait à Eller, en même temps que des nouvelles de la santé du roi, des remèdes pour lui-même : « Ma santé est un point où je vous avoue que je suis fort sensible. » Il sentait le besoin de se reposer, et la maladie du roi, la possibilité d'une mort prochaine le troublaient : « J'avais fait fond de passer ici tranquillement et en toute liberté cinq ou six semaines, et, tant par rapport au roi que par rapport à moi-même, je serais bien fâché de voir mes plans dérangés. » Parfois l'idée lui venait que cette crise passerait comme les précédentes, et que le roi se tirerait d'affaire une fois encore. Il ne le croyait pas pourtant, puisqu'il écrivait à sa sœur pour l'avertir que tout espoir était perdu : « Tenez-vous tranquillement et ne vous chagrinez pas trop, car ces choses faites, il n'y a pas de remèdes ».

Le 28 au matin, il se mit en route, et d'un tel train qu'il

faillit abîmer son attelage dans les mauvais chemins entre Rheinsberg et Ruppin. Arrivé à Potsdam, il vit une foule rassemblée sur la place de la Parade, et il y reconnut son père. Le roi regardait poser la première pierre d'une maison qu'il faisait bâtir pour un maréchal-ferrant anglais, dont il appréciait fort le savoir-faire. Sans doute le cœur du prince battit à tout rompre en ce moment : il venait sans être appelé : quel accueil l'astre redoutable qui s'éteignait allait-il faire au soleil levant? Le roi tendit les bras à son fils qui s'y jeta en pleurant. Après un long silence, ils se parlèrent avec une grande affection, et ensemble ils se rendirent au palais.

Pendant deux heures, le roi exposa ses affaires à son fils, devant un de ses ministres qui a noté ce discours. Avec une lucidité parfaite, il fit le tour de l'Europe, et raconta l'histoire de ses relations extérieures depuis la conclusion de la ligue du Hanovre jusqu'à la signature du récent traité avec la France. Il lui recommandait de se défier de l'Europe entière, excepté de quelques petits États de l'Allemagne du Nord et du Danemark, et de garder la neutralité avec la Russie, parce que, de ce côté-là, il y a plus à perdre qu'à gagner à la guerre. En l'empereur, il distinguait le chef de l'empire, auquel était dû le respect, de l'Autrichien dont la visée constante était de rapetisser la maison de Brandebourg. Aux Hollandais, vieux alliés et amis, il reprochait l'œil jaloux dont ils regardaient tout agrandissement de la Prusse. Il se montra fort sceptique à l'endroit des alliances — « les alliances, c'est fort agréable pour les ministres qui s'y emploient, à cause des présents qu'ils reçoivent, mais

cela ne sert guère à leurs maîtres, car les traités qu'on observe sont rarissimes ». Mais il prévoyait que son fils aurait le choix de s'engager avec l'Angleterre ou avec la France. Il rappelait ses démêlés avec son beau-frère d'Angleterre, auquel il avait pardonné, mais seulement comme chrétien, et qui, en ce moment même, prévoyant le changement de règne en Prusse, venait d'arriver à Hanovre, avec l'espoir d'entraîner le nouveau roi dans une alliance contre la France. Il fallait que le prince se tînt en défiance et ne conclût rien sans savoir le fin du fin de l'affaire, et surtout sans être traité d'égal à égal par l'Angleterre. Quant à la France, s'il avait eu recours à elle, c'était après avoir éprouvé le mauvais vouloir des autres puissances; elle paraissait souhaiter une alliance plus étroite : il n'y fallait entrer qu'après avoir obtenu des concessions nouvelles dans l'affaire des duchés. Mais le roi adjurait par dessus tout son successeur de ne jamais entrer dans une alliance qui l'obligeât à disloquer son armée pour fournir des troupes auxiliaires ; la Prusse, en de pareilles conditions, descendrait aussi bas qu'un duché de Gotha ou de Wurtemberg. Il termina en disant qu'il ne faut jamais commencer une guerre légèrement, puisqu'on n'est pas le maître de la terminer à sa volonté. mais qu'une fois la résolution prise, après mûre réflexion et avec l'assistance et la bénédiction de Dieu, il ne restait plus qu'à prendre toute sa force en mains et à soutenir fermement la part qu'on aurait pris.

Prudence, méfiance, fierté, sentiment de la grandeur possible de la Prusse et de ses périls certains, espoir, anxiété paraissaient tour à tour dans ce discours que les

crises d'étouffement interrompaient. Le fils, qui en savait aussi long que le père sur la politique et, bien mieux que lui, était capable de s'y conduire, écoutait pieusement ce testament, qui était tout son programme. Le discours fini, le roi appela des officiers de sa maison : « Dieu ne m'a-t-il pas fait une grande grâce, leur dit-il, de me donner un si bon et si digne fils! » Le prince lui baisa la main, en la mouillant de ses larmes. Le roi passa les bras autour du cou de son fils en murmurant : « Je meurs content d'avoir un si digne fils et successeur. » Le père, devant la certitude de la mort prochaine, résigné à l'inéluctable, le fils, apaisé par cette même certitude, se réconciliaient. Ils s'aimaient enfin *in extremis*.

Le lendemain, 29 mai, le roi fit porter dans sa chambre le cercueil de chêne à poignées de cuivre qu'il s'était destiné. La mort approchante semblait lui donner du calme : pour la première fois, il parla, en regardant le cercueil avec un air de satisfaction, de la tranquilité du sommeil éternel. Il dit ensuite au prince qu'il avait mis par écrit comment il voulait qu'on usât avec son corps, après que Dieu l'aurait tiré hors de cette temporalité, et il fit faire la lecture de ce règlement.

Comme il avait toujours été propre, il commandait que son corps fût lavé, revêtu de linge blanc et couché sur une table; là, son visage sera rasé, et le corps, après un nouveau nettoyage, enveloppé d'un drap. Curieux du pourquoi des choses, il voulait qu'après quatre heures écoulées, le corps fût ouvert, en présence de personnes qu'il nommait, et qu'on examinât soigneusement l'état des parties internes, pour découvrir la cause de sa mort.

Très ordonné, aimant que chaque objet demeurât en sa place, il défendait de rien ôter de lui, excepté l'eau et les flegmes qui s'y pourraient trouver. Il réglait et se représentait, avec la précision la plus minutieuse, la parade funèbre : son régiment s'assemblera, vêtu d'un uniforme neuf, le premier bataillon devant le château, l'aile droite à la rivière, là où les murailles commencent; le second à côté, sur la gauche, et le troisième derrière le second; les tambours seront recouverts de drap noir, et les fifres et les hautbois garnis de crêpe; les officiers porteront le crêpe au chapeau, au bras, à l'écharpe et à la dragonne; le drapeau sera voilé de crêpe. Le carrosse sera mené au pied de l'escalier vert, les chevaux la tête tournée vers la rivière; le cercueil y sera porté par huit capitaines, qui aussitôt après iront se ranger à leur poste ; puis le régiment se mettra en marche, les soldats tenant le fusil renversé sous le bras gauche, les tambours battant la marche funèbre et les fifres jouant l'air du cantique : « O chef, couvert de sang et de blessures ! »

A l'arrivée devant l'église, les huit capitaines prendront le cercueil et le porteront par la porte où le roi avait accoutumé d'entrer. Alors les hautbois se feront entendre et Ludovic, maître de la chapelle, jouera de l'orgue. Le roi voulait être descendu au caveau par des officiers-généraux, espérant, disait-il, qu'il s'en trouverait bien quelques-uns qui lui viendraient rendre les derniers devoirs. Il n'avait jamais aimé l'éloquence et il détestait les mensonges solennels; il défendait donc que l'on fît la harangue funèbre et militaire qu'il était d'usage d'adresser aux troupes en ces sortes d'occasion. Point

de discours ! mais vingt-quatre pièces de campagne feront douze décharges successives; puis les bataillons feront feu l'un après l'autre, et l'artillerie tirera de nouveau. Après les décharges, les bataillons se sépareront; chaque compagnie sera conduite devant le quartier de son capitaine, et chaque grenadier recevra une étrenne, comme cela se pratique dans le temps des exercices. Enfin le roi, donnant un dernier souvenir à sa cave, prescrivait qu'au souper servi le soir dans la grande salle aux officiers, on donnât de bon vin : « Je veux qu'ils soient bien traités, et qu'on mette en perce le meilleur tonneau de vin du Rhin que j'aie dans ma cave, et qu'en général il ne se boive ce jour-là que de bon vin. »

Ainsi finira la journée, mais, quinze jours après, dans toutes les églises seront prononcées des oraisons funèbres sur ces paroles : « J'ai combattu le bon combat. » « Seulement, ajoutait-il, on ne parlera ni en bien ni en mal de mes actions, de ma conduite, ni de rien de ce qui me regarde; on se contentera de dire à l'assemblée que je l'ai défendu, en ajoutant que je suis mort en me reconnaissant pécheur, et ayant recours à la miséricorde de Dieu et de mon Sauveur. » Et, comme c'était assez de cérémonies déjà et de dépenses, il ne voulait pas que ses domestiques fussent vêtus d'habits noirs; ils garderaient leur livrée avec un simple crêpe noir au chapeau : « En un mot, je prétends qu'on ne fasse pas tant de façons avec moi. »

C'est là un document sincère, où tout l'homme se retrouve avec ses habitudes d'ordonnateur, sa précision dans les arrangements, sa franche manière de voir le

réel et le naturel *humour* qui naissait de cette franchise, avec la modestie dont il usait toujours envers sa personne. Il n'avait fait qu'une concession à sa dignité royale : il voulut que l'on mît sur son cercueil, à côté de sa meilleure épée de munition, de sa meilleure écharpe et de sa meilleure dragonne, un casque et des éperons dorés à prendre dans l'arsenal de Berlin. A la modestie du roi pauvre et du roi chrétien s'ajoutait quelque chose comme la modestie d'un roi mort. Il ne commande qu'à son régiment. Quand il compose le cortège qui suivra le carrosse, il y marque une place pour « les officiers qui ne sont pas de mon régiment, mais qui pourront toutefois se trouver ici, s'ils le veulent bien ». Il ne croit pas que des capitaines suffisent pour descendre au caveau le corps d'un roi de Prusse, et il fait appel à la bonne volonté d'officiers-généraux, sans donner d'ordre. On dirait qu'il lui semble qu'après sa mort, il peut compter encore comme un colonel, mais pas plus. Après les décharges, quand les bataillons se sépareront, il commande qu'un détachement de grenadiers emporte les drapeaux, mais ces drapeaux ne sont déjà plus à lui. Il dit donc au prince : « Un détachement de grenadiers portera les drapeaux où vous l'ordonnerez ». Et la pièce se terminait par une sorte de prière : « Je ne doute pas, mon cher fils, que vous n'observiez exactement mes volontés. Je suis jusqu'au tombeau votre père affectionné ».

LA MORT

Cependant la journée du 29 et celle du 30 passèrent. « La maladie m'a la mine de traîner en longueur », écrivait Frédéric à Wilhelmine, mais il croyait que la mort pouvait se présenter à l'improviste, et il rassurait sa sœur sur le compte des survivants : « Ne craignez rien ni pour la constance de la reine, ni pour mon stoïcisme; nous ne nous démentirons ni les uns ni les autres, si le cas arrive ». Le 31 mai, à une heure du matin, le roi fit appeler M. Cochius. Dans les intervalles d'un râlement qui empêchait toute conversation, le pasteur l'exhortait à souffrir avec patience : » Plus votre travail est rude, sire, plus vous avez à souffrir, et plus grande sera la récompense ». Le roi l'assura qu'il avait détaché son cœur de tous les objets de son affection, de son épouse, de ses enfants, de son armée, de son royaume, du monde entier, et qu'il se trouvait allégé pour jamais de l'embarras de ces vanités, mais il se lamentait d'avoir perdu la mémoire ; il cherchait ses prières et ne les trouvait plus. Il congédia le pasteur, car il avait beaucoup à faire dans sa dernière journée. Il avait convoqué pour cinq heures du matin le prince royal, les ministres, les officiers de l'état-major et les capitaines de son régiment.

Il se fit d'abord conduire chez la reine, qu'il éveilla par ces mots : « Lève-toi, je vais mourir; » puis dans les chambres des enfants. Pöllnitz le rencontra, au moment où il

en sortait : « Cela est fini », lui dit le roi, qui, enveloppé d'une redingote blanche, et la tête enfoncée dans un bonnet, faisait peine à voir, tant il était abattu. Arrivé dans son antichambre, ceux qu'il avait mandés n'étant pas tous arrivés, il s'arrêta près d'une fenêtre dont la vue donnait sur les écuries ; il ordonna qu'on fît sortir les chevaux et que le vieux Dessau et le général Hacke en choisissent chacun un, qu'ils garderaient comme la dernière marque de son amitié. Dessau désigna un cheval : « Vous prenez le plus mauvais, lui dit le roi », et, lui montrant un autre : « Prenez celui-là ; il est bon, je vous le garantis tel. » Il commanda de harnacher les chevaux, et s'apercevant que les palefreniers mettaient une selle de velours bleu avec une housse jaune : « Ah ! dit-il, si je me portais bien, comme je rosserais mes palefreniers ! » Et il dit à Hacke, au grand Hacke, qui avait l'habitude de ces commissions : « Hacke, descendez et rossez ces misérables ! »

L'assemblée était enfin complète. Le roi fit approcher le prince royal auquel il ordonna de s'asseoir, pendant que l'assistance demeurait debout. Incapable de se faire entendre, il pria Bredow, le major de son régiment, d'annoncer qu'il remettait à son fils son royaume, son électorat, ses États, son trésor et son armée, et qu'il chargeait le ministre Podevils de notifier l'abdication aux cours étrangères ; mais comme Podevils faisait remarquer qu'il était nécessaire que l'acte en fût dressé et signé par le roi, celui-ci, sans répondre, commanda qu'on le menât dans sa chambre. Que signifiait donc cette cérémonie et quelle en était l'intention? Frédéric

Guillaume voulut-il prouver à Dieu qu'il était en effet détaché de son royaume, tout en se réservant d'annuler cette déclaration verbale, s'il guérissait! Le refus de signer l'acte donne à penser qu'il rusait peut-être avec Dieu lui-même. Mais plutôt il se voulut donner la satisfaction de voir commencer le règne nouveau, car il ordonna au prince d'aller travailler dans son cabinet avec un des ministres, et sans doute, il se dit : Il y a quelqu'un là et la machine ne s'arrêtera pas.

Dans sa chambre, il s'évanouit. Cochius rappelé récita les dernières prières à voix si haute que le roi, revenant à lui, le pria de ne pas crier si fort. Tout à coup, il se souvint que la livrée de ses domestiques venait d'être renouvelée. Il fit comparaître tous ses gens, et voyant leurs habits neufs, qui, pourtant, n'étaient guère magnifiques, il soupira : « O vanité! vanité! » Il interrogeait son chirurgien qui lui tâtait le pouls; il discutait avec lui, et, les yeux fixés sur un miroir, se regardait attentivement mourir[1]. Enfin on l'entendit murmurer : « Je suis déjà mort; » sur quoi M. Cochius lui appliqua ces paroles du Seigneur à ses disciples : « Quand vous verrez ces signes, réjouissez-vous, car votre délivrance approche! » Alors le roi : « Seigneur Jésus! je vis en toi, je meurs en toi; tu m'es gain et dans la vie et dans la mort! » Sur un signe d'Eller, le prince royal emmena la reine; à peine étaient-ils sortis, le roi expira. Le nez aminci, la bouche resserrée, le froncement du sourcil, les ravines

1. Il mourut, dit Frédéric II, « avec la curiosité d'un physicien et la fermeté d'un grand homme ».

des rides autour de l'œil perpétuaient la douleur sur son visage. Le tourmenteur d'hommes apparut tourmenté jusque dans la mort.

L'ÈRE NOUVELLE.

« L'ère nouvelle,.. la grande époque », comme disait Wilhelmine, était ouverte enfin. Une heure ne s'était pas écoulée, et déjà le roi Frédéric II donnait à son règne une première épigraphe très claire. Le vieux Léopold de Dessau, le conseiller et l'ami, l'inspirateur de Frédéric Guillaume Ier se jeta aux pieds du nouveau roi, dont il embrassa les genoux, et, après une longue effusion de larmes, il lui dit qu'il espérait bien que lui et ses fils seraient maintenus dans leurs emplois, et qu'il conserverait l'autorité qu'il avait eue sous le feu roi : « Je tâcherai de vous faire plaisir en tout ce que je pourrai, répondit Frédéric, et je ne toucherai pas à vos emplois ni à ceux de vos fils; quant à l'autorité dans laquelle vous souhaitez d'être maintenu, je ne sais ce que vous voulez dire ; je suis devenu roi; mon intention est d'en faire les fonctions et d'être le seul qui ait autorité ».

Pour se soustraire aux importuns et se recueillir, il partit le soir même, alla passer la nuit à Berlin, et le lendemain se rendit à Charlottenbourg, dans ce joli château un peu solennel, illustré par le souvenir de sa grand-mère, Sophie-Charlotte, la reine philosophe, et

que le roi son père avait délaissé pour la rusticité de Wusterhausen.

Tout de suite, dans le cabinet solitaire, commença l'énorme travail de ces journées auxquelles le jeune roi reprochait « d'être trop courtes de vingt-quatre heures ». Toute la matinée, — depuis quatre heures, — était donnée aux affaires de l'État, affaires de toute sorte, très grandes ou très petites. Vers midi, le roi et ses aides de camp couraient à Berlin pour y assister à des exercices militaires et à la parade, puis, au galop, ils retournaient à Charlottenbourg. Le dîner réunissait les amis accoutumés, les amis « conversables »; tous les soirs, il y avait concert, où la flûte royale jouait sa partie. Mais les délassements du sérieux laissaient le sérieux dominer : pendant la plus grande partie de la journée, Charlottenbourg, comme autrefois Rheinsberg, avait un air de couvent; dans la cellule de l'abbé, personne ne pénétrait que par son ordre et pour affaire. Et Charlottenbourg était plus austère que Rheinsberg : les dames n'y étaient pas admises, pas même la reine, la pauvre reine.

Lorsque Frédéric avait quitté précipitamment Rheinsberg, le 28 mai, il y avait laissé sa femme et la plupart de ses amis, qui attendaient avec anxiété des nouvelles de Potsdam, hésitant à espérer, retenus dans la terreur qui empoisonnait la joie de ces amis des muses, et leur faisait souhaiter quelquefois, « d'avoir le Pégase à leur disposition » pour se sauver au besoin. Ils interrogeaient l'horizon, émus dès qu'ils apercevaient un cheval, un mulet ou même un bœuf. Dans la nuit du 31 mai au 1er juin, Bielfeld fut réveillé par le bruit d'une

cavalcade qui passait sur le pont de bois. Quelques minutes après, Knobelsdorf entrait dans sa chambre : « Lève-toi, Bielfeld, le roi n'existe plus! » Mais Bielfeld témoignait quelque doute : « Non! non! reprit Knobelsdorf; il est mort et très mort. Jordan a ordre de faire disséquer et embaumer le cadavre. Tu sais bien qu'une fois entre ses mains, il n'en reviendra plus ». Bielfeld, en sautant à bas du lit renverse une table où se trouvait de la petite monnaie, et se baisse pour ramasser son argent; mais Knobelsdorf s'indigne : « Ramasser des sous, tandis qu'il va pleuvoir sur nous des ducats! » Tous deux se rendirent ensuite dans l'antichambre, où la petite cour délibérait sur la façon d'avertir la princesse. Une des demoiselles entra d'abord dans la chambre, ouvrit les volets, et, comme sa maîtresse s'éveillait : « Je demande pardon à Votre Majesté, dit-elle. — Pourquoi m'appelez-vous majesté, extravaguez-vous? » Mais la grande maîtresse, Mme de Katsch, était entrée à son tour : elle fit d'abord prendre à la princesse « une poudre contre la frayeur », qu'elle tenait toute prête, puis elle la salua comme reine. La reine de Prusse eut vite fait de vêtir un négligé noir et blanc, qui était fort joli, et de passer dans la salle d'audience où elle reçut les hommages de sa cour. Jamais elle n'avait paru si belle. Elle annonça qu'elle partirait pour Berlin à dix heures. L'ambition lui était-elle venue tout à coup de faire grande figure? Elle dit qu'il lui fallait à chaque station de relais quatre-vingts chevaux. Au déjeuner qui fut splendide (les cuisiniers s'étaient surpassés), Mme de Katsch se fit donner un grand verre et porta les santés des nouvelles majestés, aux-

quelles elle souhaita un règne aussi long que fortuné. Et c'étaient des : « Votre Majesté, » dits et prodigués avec joie, entendus avec plaisir dans le charme de leur nouveauté.

Aussitôt levée de table, la reine partit avec sa suite pour Berlin « comme un éclair ». Elle n'y trouva plus son mari qui, en partant pour Charlottenbourg, lui avait laissé un billet glacial, terminé par ces lignes : « Vous pouvez encore rester ici, votre présence étant encore nécessaire, jusqu'à ce que je vous écrive. Voyez peu ou point de monde. Demain, je réglerai le deuil des dames et je vous l'enverrai. Adieu, j'espère avoir le plaisir de vous revoir en bonne santé. » La jeune reine n'osa point aller à Charlottenbourg, si naturel que fût son désir de revoir son mari devenu Majesté. Elle envoya seulement son maréchal de cour prendre des nouvelles du roi. Certainement elle comprit que la séparation était commencée. On s'attendait, d'ailleurs, à voir Frédéric poursuivre l'annulation de son mariage, et il dut y penser ; dans une lettre de ce temps-là, il compare la persistance de la fièvre à la constance assommante d'un hymen mal assorti ; de ces deux maux, il préfère le premier :

> D'avec la fièvre un docteur nous sépare,
> Mais de l'hymen une loi plus barbare
> Veut que ce soit en révérend congrès
> Qu'on examine une si triste histoire...

L'ennui d'une procédure en consistoire, l'inutilité de se donner l'embarras de ce scandale, puisqu'il ne se serait pas remarié, peut-être enfin un reste de pitié le retinrent.

Et une étrange existence commença pour Élisabeth Christine, veuve d'un mari vivant et glorieux, et qu'elle adorait.

Très rarement elle se retrouvera sous le même toit que son mari [1]. Jamais elle ne l'accompagnera dans ses voyages. Elle habitera l'hiver à Berlin, l'été à Schönhausen. Elle n'ira point à Potsdam, quand le roi s'y sera établi ; elle ne verra jamais Sans-Souci. Elle est reine pourtant, honorée comme telle, par ordre du roi ; elle a une cour, qu'elle entretient tant bien que mal, plutôt mal, car sa dotation n'est pas large, et elle s'endette, et elle joue ou met à la loterie pour s'enrichir, mais elle est aussi malheureuse au jeu qu'en ménage. De temps en temps, le roi lui donne quelque argent pour se libérer. Pendant un demi-siècle à peu près, elle vivra ainsi très dignement, noblement, et le roi, ni personne ne l'entendra se plaindre. Une fois pourtant, un cri de douleur lui

1. Toujours elle regretta Rheinsberg, le seul endroit où elle ait pu se croire heureuse. Quelques lettres d'elle adressées au roi son beau-père, sont charmantes de simplicité. Elle lui parle des soins qu'elle donne à son ménage où elle « s'applique infiniment », et du bonheur dont elle jouit à Rheinsberg : « Le séjour de Rheinsberg m'est aussi agréable que cela se peut, étant avec ce que j'ai de plus cher au monde, et je ne saurais m'ennuyer en la compagnie de ce que j'aime le plus, savoir le Prince royal. » Elle s'interpose entre le père et le fils. « La plus grande grâce que Votre Majesté peut avoir pour moi, c'est celle d'avoir de la grâce pour le Prince royal. » Elle sollicite pour lui (voir au chapitre I) la permission de faire la campagne de 1735. — Le roi parle à sa bru d'un ton de grande affection. Il l'appelle « sa chère, chère fille ». Le jour même de sa mort, il dicta une lettre à « Madame ma fille » qu'il ne put signer; il la remercie de « son cher souvenir » et termine par ces mots : « Je vous ai surtout beaucoup d'obligation de la tendre part que vous continuez de prendre à la dangereuse situation de ma vie. Si le bon Dieu n'exauce pas mes vœux, vous perdrez un père, qui vous chérit au delà des expressions, étant avec une très sincère amitié, Madame ma fille, etc. » — Cette lettre est en français.

échappera. Un de ses frères, Albert de Brunswick, a été tué à la bataille de Soor; elle a su la nouvelle par son autre frère Ferdinand, mais, du roi, pas un mot n'est venu. Enfin arrive ce billet : « Madame, vous saurez apparemment ce qui s'est passé avant-hier. Je plains les morts et les regrette; mes frères et Ferdinand se portent bien. On dit le prince Louis blessé. Je suis, avec bien de l'estime, madame, votre très humble serviteur. » Quelques jours après, le roi lui veut bien exprimer sa condoléance : « J'ai déploré la mort de votre frère, mais il est mort en brave homme, quoiqu'il se soit fait tuer de gaîté de cœur et sans nécessité. Il ne suivait que sa tête et je m'étonne qu'il n'ait pas été tué il y a longtemps. » La reine confia sa douleur à son frère Ferdinand : « Je suis accoutumée à ses manières, dit-elle, mais cela ne laisse pourtant pas que j'y suis sensible; c'est trop cruel d'avoir ses manières. Patience, je n'ai rien à me reprocher et fais mon devoir; le bon Dieu aidera à me faire supporter ceci comme bien d'autres choses. »

Dieu, en effet, lui donna la grâce de la patience, et je ne sais pas s'il est une lecture plus touchante que celle des écrits de sa vieillesse. Je recommande aux âmes délaissées « la *Lettre dédicatoire à mon frère* », préface à la traduction faite par elle en notre langue, d'un traité dont le titre l'avait séduite : *le Chrétien dans la solitude*, et aussi quelques pages intitulées : *Réflexion et méditation à l'occasion du renouvellement de l'année*. Toute l'histoire de sa vie y est dite en quelques confidences très douces : « Souvent, j'ai été séduite ou par un feu follet, ou par un esprit raffiné, ou je me suis égarée

dans l'obscurité de la mélancolie... Il y a eu dans mon cœur toutes sortes de choses que je me suis proposées. Mon cœur s'est laissé séduire par des imaginations et par un faux amour-propre, par la vanité et la fragilité de ses souhaits, et il s'est embrouillé dans des buts obstinés. » Elle n'a pas vu tout de suite que, si Dieu l'a « très souvent menée par des voies inconnues et merveilleuses, toujours il l'a bien menée »; elle en demande pardon à Dieu, et le remercie de l'avoir conduite par « les voies de la croix » au vrai bonheur : « C'est en lui que j'aurai toujours recours; il sera toujours mon secours, mon parent, mon soutien, jusqu'à la fin de ma vie, et il me recevra dans la bienheureuse éternité. Sans lui, je serais comme seule, abandonnée et isolée dans le monde. »

Frédéric avait donc tenu la promesse qu'il s'était faite de se débarrasser de sa femme aussitôt que le roi serait mort : « Bonjour, madame, et bon chemin! » Il reconnaissait qu'il n'avait rien à lui reprocher. Une fois, dans sa cruelle correspondance avec elle, il laisse échapper cet aveu : « Madame, il faut vous aimer, et la bonté de votre cœur mérite qu'on l'estime; » mais, du parti pris, il ne démordra point. L'histoire ne doit pas tenir pour détails inutiles la vie privée des grands hommes, car ils n'ont pas deux façons de vivre; ils traitent d'une même âme leurs affaires particulières et les affaires publiques. Ici, l'âme est d'airain.

LES PREMIERS ACTES

La reine Élisabeth fut à peu près la seule victime de l'avènement. Des serviteurs du roi défunt, dont la disgrâce était attendue par tous et par eux-mêmes, s'étonnèrent de demeurer en place. Des amis du roi, et des plus intimes, les compagnons de la vie de Rheinsberg furent surpris de ne pas tout de suite monter aux grands honneurs. C'est, dit un d'eux, la journée des Dupes. Avec une merveilleuse sûreté de conduite, Frédéric mit chacun en son juste lieu. A son ancien maître, Duhan de Jandun, qui avait souffert de la colère du roi; à Kait, cet officier, complice autrefois de son projet de fuite, et qui s'était sauvé en Angleterre, il témoigna de la bonté, dans la mesure qui convenait. Il appela ceux de ses amis qui se trouvaient loin de lui, par des billets charmants : « Mon sort est changé, mon cher, ne me faites pas languir. » Mais, en récompense de leur amitié, il ne leur offrait que la sienne. Bielfeld a bien fait de ramasser sa petite monnaie dans la chambre de Rheinsberg; s'il eût attendu la pluie de ducats prédite par Knobelsdorf, il se fût trouvé pris au dépourvu. Les ducats de Frédéric II, pas plus que ceux de Frédéric-Guillaume, ne tomberont du ciel; le cours ne sera point interrompu des années de pécuniaire sécheresse. Mais Bielfeld attendait au moins des honneurs; quand le roi lui eut dit qu'il le destinait aux affaires étrangères, il rêva d'une

ambassade ; mais sa majesté ajouta que ces affaires demandaient une routine et un apprentissage, et qu'à cet effet il l'avait choisi pour accompagner M. de Truchsess, dans la mission diplomatique que celui-ci allait remplir à Hanovre. C'est commencer bien petitement, dit le pauvre Bielfeld, mais il ne méritait pas, et il n'eut pas davantage. Il était jaloux de l'éclatante faveur de Keyserlingk, qui avait les airs d'un grand favori. Sur les portes de son appartement, le roi avait écrit de sa main le petit nom d'amitié qu'il lui avait donné : Césarion. On voyait partout Césarion, dans le château, dans les jardins, voltigeant avec un petit flageolet d'ambre à la boutonnière, chantant, riant, badinant, récitant des vers, qui coulaient en torrents de « son Hippocrène débordée ». Son appartement ne désemplissait pas ; il recevait par jour cinquante lettres de félicitations ou d'affaires, auxquelles répondaient ses secrétaires. Si bien qu'il trouva tout naturel de parler un jour d'affaires avec le roi et de risquer des avis : « Écoute, Keyserlingk, lui dit le roi, tu es un brave garçon, j'aime à t'entendre chanter et rire, mais tes conseils sont d'un fou. » Césarion dut se contenter d'une promotion dans l'armée ; encore ne l'aurait-il pas obtenue, si le roi n'avait pas jugé qu'il la méritât. Frédéric n'avait pas le droit de disposer en faveur de ses amis de l'argent ni des honneurs appartenant au roi de Prusse.

Avec la même régularité que jadis, la machine fonctionnait. MM. les ministres auraient bien voulu se réunir en conseil, et y délibérer sous la présidence de sa majesté, mais Frédéric aimait moins encore que son père les discours et les débats. Il déclara qu'il s'en voulait tenir aux

usages du précédent règne. Les ministres lui firent leurs rapports et leurs propositions; il y répondit, comme avait fait son père, et ses ordres furent recueillis, à la suite de ceux de Frédéric-Guillaume, sur le gros registre, où on lit, à la date du 1er juin 1740 : « Ici Sa Royale Majesté, Frédéric, roi de Prusse, a commencé de signer. » Et les ordres furent donnés du même style que ceux du père; MM. les ministres trouvèrent sur le gros registre, le mois même de l'avènement, en regard d'une de leurs propositions, cette réponse : « Lorsque les ministres raisonnent des négociations, ils sont d'habiles gens; mais lorsqu'ils parlent de la guerre, c'est comme quand un Iroquois parle de l'astronomie ».

Ainsi, point de victimes, point de favoris, point de nouveautés dans le régime. Qu'y a-t-il donc de changé? Rien et tout.

Se succèdent : l'abolition de la torture; la suppression des dispenses ecclésiastiques pour mariages entre parents éloignés; la déclaration que, dans les États du roi de Prusse, chacun est libre de faire son salut comme il l'entend; la tenue solennelle d'une loge maçonnique où sa majesté elle-même occupe la chaire; le rappel de Wolf exilé, et dont le retour semble à Frédéric une conquête dans le pays de la vérité; la restauration de l'Académie des sciences; l'appel à S'Gravesande, à Euler, à Maupertuis, que Frédéric supplie « d'enter sur ce sauvageon d'académie la greffe des sciences afin qu'elle fleurisse »; les offres à des peintres, à des musiciens, à des comédiens et à des chanteurs, « afin de recueillir à Berlin tout ce que le siècle a de fameux »; l'interdiction des mauvais

traitements infligés aux soldats, des brimades de casernes, des violences dans le recrutement, et cet ordre aux généraux de renoncer à la dureté, à l'avarice, à l'orgueil, attendu qu'un brave soldat doit être humain ; la suppression de la contrainte à bâtir, qui ruina tant de bourgeois à Berlin ; le massacre en masse des cerfs des chasses royales, et la conversion de terrains de chasse en prairies et terres de labour ; la préférence donnée pour l'adjudication d'un fermage à celui des concurrents qui se contentera des redevances en argent, sans exiger des paysans de ceux-ci aucuns services de corps, etc., etc. Et tout cela, c'est l'esprit du temps, l'esprit du siècle « éclairé » ; c'est la lumière entrant tout à coup dans la sombre officine de la force prussienne et y éclatant, très vive et comme impatiente.

Le caractère même de l'institution royale semble changé. Le feu roi avait gouverné le royaume comme on exploite un domaine ; il était un propriétaire en perpétuelle contestation avec les fermiers, ses sujets, rusant avec eux, comme il croyait que toujours ils rusaient avec lui. Le pays était d'un côté, le roi de l'autre, l'un et l'autre chicanant et luttant à qui ferait ses affaires au mieux. Le surlendemain de l'avènement, Frédéric donna aux ministres assemblés une petite leçon de philosophie politique : « Vous avez mis jusqu'ici de la différence entre les intérêts du maître et ceux de son pays ; vous avez cru faire votre devoir en ne vous appliquant qu'à bien veiller aux premiers, sans songer aux autres. Je ne vous en blâme pas, sachant que le roi défunt avait ses raisons de ne pas le désapprouver, mais j'ai les miennes

pour penser autrement là-dessus. Je crois que l'intérêt de mes États est aussi le mien, et que je n'en peux avoir qui soit contraire au leur. C'est pourquoi ne faites plus cette séparation, et soyez avertis une fois pour toutes que je ne crois de mon intérêt que ce qui peut contribuer au soulagement et au bonheur de mes peuples. »

Voilà pays et roi confondus en cet être de raison, l'État. Conséquent avec son principe, Frédéric condamne les fantaisies que son père s'était permises, en vertu de ses principes à lui. Un être personnel et passionnel, comme Frédéric-Guillaume, pouvait avoir d'énormes caprices, la passion de la chasse, la passion des fous de cour, la ruineuse manie des recrues géantes ; un être de raison se les devait interdire. C'est pourquoi les cerfs ont été massacrés ; l'ordre qu'avait donné Frédéric-Guillaume à l'Académie de prélever sur ses maigres revenus deux cents thalers pour les fous de sa majesté, est révoqué ; il n'y aura plus à la cour d'autres fous que ceux qui donneront au roi, comme Keyserlingk, des conseils qu'il ne leur demande pas. Et le régiment des géants fut licencié, ce régiment que Frédéric-Guillaume aima plus qu'aucun roi de France n'aima jamais une maîtresse, et qui lui coûta presque aussi cher qu'une maîtresse au roi de France.

Cet être de raison, gouverné par la raison froide, est sans piété, sans pitié pour la poésie du passé. Frédéric n'a pas même eu l'idée de se faire couronner à Kœnigsberg, bien entendu ; il ne donne pas dans « la superstition » de l'huile sainte ; il se rend à la ville royale, en plus maigre équipage encore que n'avait fait son père, trois

voitures en tout; dans sa voiture, Algarotti et Keyserlingk lui tenaient compagnie; il philosophait avec le premier, plaisantait avec le second, et il brûlait la route, refusant les entrées solennelles, les fêtes, les discours, et toute la pompe des inutilités magnifiques. Le royaume avait de vénérables privilèges qui remontaient au temps de l'ordre teutonique. C'était, à chaque avènement, matière à discussion sans fin, à notes et contre-notes, répliques, dupliques et tripliques. Mais tout se passa très simplement; le maître réclama l'hommage en sa qualité de maître et il le reçut comme il le demandait. Sur les médailles frappées à l'occasion de l'hommage, le titre de roi de Prusse, *rex Borussiæ*, était changé en celui de roi des Prussiens, *rex Borussorum*. Frédéric ne voulait pas même reconnaître qu'il régnât par la grâce de Dieu; il s'intitula roi par naissance. *Rex naturâ*.

Les Prussiens étaient substitués à la Prusse, l'*imperium* exercé par un homme sur des hommes à la propriété d'une terre, le droit réel et positif au droit idéal; la monarchie moderne succédait à la monarchie féodale.

Toute simple aussi fut la cérémonie de l'hommage des états de Brandebourg; on n'y vit paraître ni le chapeau d'électeur, ni le bâton d'archichambellan de l'empire. Vieux objets à mettre dans un musée de curiosités, ce chapeau et ce bâton! Le roi des Prussiens ne regardait pas dans la vieille histoire de l'empire : il regardait dans le réel; il voyait vrai. Électeur du saint empire, quelle misère! Archichambellan, quelle drôlerie! Son père, dans sa dernière conversation politique, lui recom-

mandait le respect du « chef de l'empire ». Ce que Frédéric II pensait du chef de l'empire, les ministres l'apprirent par la suite de la note marginale où ils étaient traités d'Iroquois : « L'empereur est le vieux fantôme d'une idole qui avait du pouvoir autrefois et qui était puissante, mais qui n'est plus rien à présent ; c'était un homme robuste, mais les Français et les Turcs lui ont donné la v..., et il est énervé à présent. »

Ce rejeton d'une vieille race arrivait au pouvoir avec la pleine liberté d'esprit d'un homme nouveau, et une merveilleuse fraîcheur de forces. Il régnait avec allégresse. Ses lettres, ses billets et ses notes trahissent sa joie intime. La grandeur et la diversité de ses occupations l'amusent : « Adieu, écrit-il à Jordan. Je vais écrire au roi de France, composer un *solo*, faire des vers à Voltaire, changer les règlements de l'armée et faire encore cent choses de cette espèce. » Avec Voltaire, il continue de jouer le philosophe, regrettant sa liberté de suivre sa fantaisie, de penser, de rêver et d'écrire. Il plaisante même sur son avènement : « J'étais en train de composer une épître sur les abus de la mode et de la coutume, lorsque la coutume de la progéniture m'obligea de monter sur le trône » ; mais en même temps il énumérait ses labeurs auxquels ne suffit pas le jour : « Je travaille des deux mains, d'un côté à l'armée, de l'autre au peuple et aux beaux arts... Je suis à la veille d'un enterrement (celui de son père), d'une augmentation de troupes, de beaucoup de voyages. » Et il faisait le tableau très vif de son activité fiévreuse.

Il a la fièvre en effet presque constamment, et il la promène avec lui :

> La fièvre et moi, nous voyageons ensemble...

A peine arrivé de Kœnigsberg, il se met en route vers le Rhin, avec l'intention de pousser plus loin, jusqu'à Paris peut-être ; mais il s'en tient à la gaminerie de la visite *incognito* à Strasbourg. A Wesel, il reçoit Voltaire. Alors, il est content : « J'ai vu deux choses qui m'ont toujours tenu au cœur, savoir : Voltaire et les troupes françaises ». Il est content, parce que la visite à Strasbourg l'a désenchanté de la France ; les officiers et Monsieur le maréchal gouverneur lui ont paru très ridicules, et il se donna le plaisir d'envoyer à Voltaire une méchante satire contre nous, contre

> Le peuple fou, brusque et galant,
> Chansonnier insupportable,
> Superbe en sa fortune, en son malheur rampant,
> D'un bavardage impitoyable
> Pour cacher le creux d'un esprit ignorant.

Il est content encore, parce que ce Voltaire admirable, ce Cicéron, ce Pline, cet Agrippa, cette gloire du siècle et de la France, lui a envoyé le compte des frais de sa visite, un compte d'apothicaire, 1.300 écus, ce qui met à 550 écus chacune des journées par lui passées à Wesel : « Jamais bouffon de grand seigneur, écrit Frédéric, n'eut de pareils gages. » C'est pour les âmes dures des pessimistes un si doux plaisir que l'amer plaisir de mépriser autrui ! Enfin, à Wesel encore, il a préparé un esclandre à M. de Liège. M. l'évêque de Liège était en contestation avec le

roi de Prusse, au sujet de droits qu'il prétendait exercer dans la seigneurie de Herstall, que Frédéric-Guillaume avait héritée. Depuis des années, l'affaire traînait; les pièces s'entassaient dans les dossiers à Liège, à Bruxelles, à Vienne; à Berlin, elles remplissaient vingt volumes. Le procès était si compliqué qu'il aurait duré des siècles, si un jour, M. Rambonnet, conseiller secret de S. M. le roi de Prusse, ne s'était présenté chez M. de Liège et ne l'avait prié de lui donner une réponse satisfaisante dans les quarante-huit heures. Quarante-huit heures! s'écria M. de Liège. Mais je n'aurai pas le temps de consulter mes conseillers. Je suis prince de l'empire. Jamais on n'a vu traiter un prince de l'empire de cette façon!... Quarante-huit heures après, douze compagnies de grenadiers et un escadron de dragons pénétraient dans l'État de Liège, y levaient des contributions sur les biens de Monseigneur et s'installaient comme chez eux. Cette façon de se faire justice à soi-même scandalisa l'empire, l'empereur et l'Europe, mais il plaisait à Frédéric de montrer qu'il ne permettait pas qu'on méprisât sa puissance, et aussi d'étonner le monde, et de lire « son nom dans les gazettes ». C'était le commencement de la gloire.

Pour s'élever à la vrai gloire, il comptait sur une des deux occasions depuis longtemps attendues, la mort de l'électeur palatin ou la mort de l'empereur. L'une lui serait aussi bonne que l'autre; il était résolu à saisir la première qui se présenterait. Depuis la seconde semaine après son avènement, il négociait avec l'Europe entière. Presque en même temps partirent de Berlin, munis d'instructions secrètes, trois ambassadeurs, tous les trois co-

lonels, le colonel de Münchow pour Vienne, le colonel de Camas pour Paris, le colonel comte de Truchsess pour Hanovre, où était le roi d'Angleterre. C'est sans doute pour l'acquit de sa conscience qu'il faisait valoir à Vienne le mérite et la nécessité d'une alliance comme la sienne. Il n'espérait pas que l'orgueilleuse maison voulût s'abaisser à reconnaître qu'elle avait besoin de lui; l'eût-elle fait, il aurait mis à ses services un prix inacceptable. Depuis longtemps, il considérait l'Autriche comme sa carrière.

Assuré qu'il était d'une guerre inévitable et prochaine entre la France et l'Angleterre, il était certain de s'entendre avec l'une ou avec l'autre. Il avait plus de penchant pour la France, qui pouvait lui être plus utile, mais aucun préjugé en sa faveur. Il s'offrit donc aux deux rivales en même temps. « J'envoie Truchsess à Hanovre, dit-il à Camas dans l'instruction secrète. Il doit tenir en échec la politique du Cardinal et vous parlerez de Truchsess comme d'un homme que j'estime beaucoup, et qui a le secret, afin que, pour ne pas me laisser échapper des mains, on me fasse de meilleures offres qu'au roi mon père. » — « Vous ferez beaucoup valoir l'envoi de Camas en France, dit-il à Truchsess dans l'instruction secrète. Vous direz avec un air de jalousie que c'est un de mes intimes, qu'il possède ma confiance et qu'il ne va pas en France pour enfiler des perles. » Et pendant la négociation, il avertit Camas des bonnes dispositions des Anglais, Truchsess de la bonne volonté de la France. Il mettait aux enchères sa force et son génie, avec une effronterie joyeuse. A ce moment-là il écrivait à Algarotti que,

démasqué comme auteur de l'*Anti-Machiavel*, après avoir été démasqué à Strasbourg comme comte Dufour, il voyait bien qu'il était né pour être découvert. et il concluait : « Il n'y a plus de ressource pour moi que dans un fonds inépuisable d'effronterie. »

Cependant les vieilles puissances écoutaient très prudemment les avances de cette jeune puissance et de ce jeune homme. Soit! dit-il. « Le temps et les conjonctures vous feront peut-être changer d'avis. » Il avait annoncé. avant son avènement. qu'il commencerait par un grand coup. Il le répétait. à présent qu'il était roi. « Parlez. écrivait-il à Camas. de ma façon de penser vive et impétueuse : vous pouvez dire qu'il est à craindre que l'augmentation de mes troupes ne produise un feu qui mette l'incendie dans toute l'Europe; que le caractère des jeunes gens est d'être entreprenant et que les idées d'héroïsme troublent et ont troublé dans le monde le repos d'une infinité de peuples. » Il augmentait en effet ses forces, méditait des plans de campagne en vue de telle ou telle conjoncture, calculait, prévoyait et prédisait.

L'automne venu, il voulut revoir Rheinsberg; et se « recogner » une dernière fois dans sa chère solitude. Un matin de la fin d'octobre, un courrier arriva au château, porteur d'une dépêche et d'une grande nouvelle. Le roi était en proie à un accès de fièvre; après avoir hésité un moment, un de ses officiers entra dans la chambre où il était couché et lui tendit la dépêche. Sans dire un mot ni manifester l'émotion la plus petite, le roi de Prusse apprit la mort de l'empereur Charles VI. Pourquoi se serait-il ému? Comme il en avait l'habitude dans les grandes cir-

constances, il écrit à Voltaire un peu solennellement que cette mort, c'est « le rocher détaché qui roule sur la figure des quatre métaux que vit Nabuchodonosor et qui les détruisit tous.., » mais à son ami Algarotti, il disait : « Une bagatelle comme la mort de l'empereur ne demande pas de grands mouvements. Tout était prévu, tout était arrangé... » Et cinq semaines après, comme il l'avait prévu et arrangé, hardi comme un héros, tranquille comme un philosophe, le roi de Prusse incendiait l'Europe[1].

1. Deux mois avant l'avènement, il écrivait à Jordan :

Plus tendre que Philomèle,
A mes amis toujours fidèle,
Et moins leur roi, leur souverain,
Que frère, ami, vrai citoyen,
Du sein de la philosophie
Et des voluptés de la vie,
Tu me verras toujours humain,
D'une allure simple et unie
Pacifier le genre humain.

APPENDICE

AVIS

La correspondance des ministres de France à Berlin avec le cabinet de Versailles conservée aux archives de notre ministère des affaires étrangères, est très curieuse pour la période du règne de Frédéric-Guillaume Ier. Toutes les affaires de l'Europe y paraissent, n'y en ayant aucune qui ne touche directement ou indirectement la Prusse. Elle explique comment s'est formée, par la complexité des intérêts et, pour ainsi dire, par l'ubiquité des inquiétudes, l'esprit politique prussien. Elle éclaire vivement la personnalité du roi, et renseigne abondamment sur le prince royal. J'en donne ici quelques extraits propres à montrer la manière dont le roi et ses ministres traitaient les affaires, et à donner une idée des appréciations portées sur le prince royal.

I

PREMIÈRE RÉCEPTION DE LA CHÉTARDIE PAR LE ROI DE PRUSSE.

(Dépêche de la Chétardie du 23 août 1732, t. 93).

. . . .

Je me rendis chez le Roi le jeudi matin. Je lui remis ma lettre de créance : il me marqua être fort touché de la nouvelle assurance de l'amitié de Sa Majesté, et pour mon personnel il me parla d'une façon très obligeante. Ensuite il ren-

tra dans son cabinet..... Il me fit dire par M. de Podewils[1] de rester à dîner. Je demeurai et pendant trois grandes heures que dura le repas et où la Reine, les princes et les princesses étaient, il me fit toujours l'honneur de m'adresser la parole, me questionnant sur toutes sortes de sujets auxquels je répondis précisément et si exactement qu'à peine trouvai-je le moment de manger un morceau; encore fallut-il fournir à quelques rasades qui vinrent à la traverse.

. . . .

Rien ne ressemble à la conversation du roi de Prusse; pendant tout ce temps que dura le dîner, sautant de branche en branche et sans aucune suite de discours, il fallut lui répondre sur le détail de nos troupes et leur discipline, sur la façon dont étaient nos camps de paix, sur le gibier de France, sur le vin de Champagne, quel âge j'avais, quels étaient à présent nos maréchaux de France; il voulait que je fisse d'avance la promotion de ceux qui les remplaceraient; de là retombant sur Magdebourg[2], il me demanda par où je l'attaquerais. J'en parlai comme d'une place des plus respectables de l'Europe; mais je ne pus éluder et il fallut prononcer. Comme je ne me trompai point sur l'endroit le plus faible, cela joint à ce qu'on lui avait dit de moi, il me croit un très habile ingénieur et rien ne peut l'en dissuader; il veut même que je voie Stettin avec lui et que je lui dise mon sentiment. Il passa de là à la constitution[3] et voulait absolument que je fusse janséniste ou moliniste. Mais voici ce qu'il me demanda de plus essentiel et sur quoi je désire vous rapporter les réponses que j'y fis : « Où en sont les affaires du Parlement, » me dit-il[4]? Cela n'a pas laissé de m'embar-

1. Sur Podewils, voir la dépêche suivante.

2. Magdebourg appartenait au roi de Prusse, comme Stettin et Wesel dont il parle plus loin.

3. Il s'agit ici de la bulle *Unigenitus*.

4. En 1732, il y avait un conflit en France entre la Cour et le Parlement, en particulier au sujet de la procédure à suivre pour les appels comme d'abus.

rasser, « Sire, lui répondis-je, on a très mal informé Votre Majesté ; les choses dans l'éloignement deviennent souvent des fantômes. Ce que je peux avoir l'honneur de vous assurer est que notre Cour n'a jamais regardé cette affaire que comme des petites tracasseries excitées par des esprits brouillons, à qui l'on en imposerait promptement, si l'on voulait s'en donner la peine. — Mais, Monsieur (en parlant si prodigieusement du nez qu'à peine pus-je l'entendre), pourquoi voit-on autrefois des Français, graves, posés, et qu'aujourd'hui ce sont presque tous des comédiens? — Je crois très aisément, Sire, lui ai-je dit, qu'il y en a de ce caractère, mais ce ne sont pas de vrais Français ; ceux-là, nous les renions et les livrons au bras séculier. Votre Majesté en peut dire tout ce qu'Elle voudra ; je me joindrai à Elle si Elle le souhaite. — Eh bien, Français, ne ferez-vous donc jamais la guerre? — Sire, ai-je répliqué, si l'on consultait les militaires, on la ferait sûrement. Mais nous vivons sous les lois d'un prince qui préfère la justice d'une paix aux motifs d'une guerre qui ne serait peut-être pas juste. — Vous avez vu Wesel, m'a-t-il dit en continuant, ce ne serait pas là un mauvais siège à faire pour la France. » Je l'ai assuré que rien n'était plus éloigné de notre pensée et que le Roi souhaitait fort d'entretenir une bonne intelligence avec lui. « N'importe, reprit-il, ce ne serait pas un mauvais siège à faire ; convenez-en, et cela vous amuserait sûrement. — Je vois bien, Sire, lui ai-je dit, que Votre Majesté veut se divertir et faire jouer les marionnettes. Ainsi, je ferai avec elle l'attaque de la place qu'elle jugera à propos. » Ensuite la conversation a cessé, de même le dîner, par une rasade que le Roi a fait boire à tout le monde, à la confusion prochaine de toute l'Europe.....

II

LE MINISTÈRE PRUSSIEN JUGÉ PAR LA CHÉTARDIE.

(Dépêche de la Chétardie du 11 octobre 1732, t. 93).

. . . .

La stérilité est si grande ici qu'il n'y a rien qui soit digne de vous être mandé...

Aussi pour me dédommager de cette cruelle inaction, j'aurai aujourd'hui l'honneur de vous faire part de ce que j'ai pu apprendre et connaître par moi-même pour ce qui regarde les ministres de Sa Majesté Prussienne.

Les ministres d'État sont ici en grand nombre, et je ne vis jamais tant d'Excellences rassemblées en un aussi petit endroit. Mais comme il n'y en a que quatre qui puissent m'intéresser, ce ne sera que de ceux-là que j'aurai l'honneur de vous parler. Le comte de Grumbkow chargé du détail de la guerre est le seul qui ait du crédit sur l'esprit de son maître, et il joue absolument le rôle de favori : c'est un homme vif, mais loin d'être féroce comme vous m'aviez fait la grâce de me le marquer dans ma première instruction ; c'est celui de tous qui a le plus de liant dans l'esprit, le plus de politesse et le plus d'usage du monde. Il a des connaissances, il a beaucoup voyagé, et parle pertinemment de bien des choses. C'est d'ailleurs un homme intéressé, sans principes, sans foi, et qui sacrifie tout à la fortune qui lui rit en ce moment. C'est par lui que M. de Seckendorf[1] a su si bien s'établir et celui-ci n'a réussi qu'en s'assurant de l'autre à force d'argent. Le comte Grumbkow est odieux à la Reine et au Prince Royal. Mais, loin de craindre de les irriter, il se livre entièrement à tout ce qui peut être favorable aux intérêts de l'empereur, qui lui a promis retraite si le Roy de Prusse venait à mourir. Par

1. Ministre de l'empereur auprès du roi de Prusse.

le même principe, il est opposé aux Anglais, mais il eût été favorable si le Roy d'Angleterre eût été moins resserré et je crois pouvoir dire que quelque ancré que paraisse M. de Seckendorf on réussirait ici si on voulait s'en donner la peine et payer cher le comte de Grumbkow [1].

MM. de Borck, Thulemeier et Podewils, travaillent aux Affaires étrangères; le premier est un homme de guerre, honnête homme, à ce qu'on prétend, estimé par là de son maître et peu par son esprit. Il est impérialiste de cœur et d'affection, sans que les circonstances présentes lui aient inspiré ces sentiments-là.....

M. de Podewils n'a nul crédit. Son principal mérite est d'être gendre du comte de Grumbkow..... Il faut pourtant dire à sa louange qu'il est fort poli et, du reste, le regarder comme attaché aux sentiments et à la fortune de son beau-père.

Thulemeier est aujourd'hui ministre d'État. Comme ses deux collègues, c'est à M. de Seckendorf qu'il en a l'obligation, et il n'a pas balancé à lui en prouver sa reconnaissance en étant impérialiste *outré*. C'est d'ailleurs un homme bourru, sans monde, qui, à l'imitation des sénateurs de Venise, ne reçoit jamais chez lui de ministres étrangers et n'en va voir aucun. Il est au fait de la chicane et c'est son plus grand mérite. Le Roi lui rend cette justice et même, quand il le fit ministre, il voulut que tout le monde en fût instruit, disant qu'il savait bien que Thulemeier était un fripon, mais qu'il était chicaneur et en cela fort nécessaire.

Par ce que j'ai eu l'honneur de vous mander précédemment, et parce que je vous marque ici, vous pourrez vous apercevoir qu'on trouve très difficilement les ministres des Affaires étrangères; indépendamment de cela, leur réserve est extrême avec moi, leurs discours sont vagues et généraux; souvent même ils se font céler chez eux pour s'évi-

1. La Chétardie a fini par gagner Grumbkow, après une longue négociation, dont il est très souvent question dans sa correspondance.

ter l'embarras d'être sur leurs gardes. Ma seule ressource pour les joindre serait donc d'aller à la conférence; mais je ne peux en profiter, d'autant que l'on n'y va que quand il s'agit de quelque chose à entamer ou à traiter; supposant même que je fusse dans ce cas-là, il n'y eut jamais de contrainte semblable : ils sont autour d'une table : M. Thulemeier tient la plume et écrit tout ce que l'on dit, soit que vous le vouliez, soit que vous ne le vouliez pas. La conversation n'est point une chose étudiée d'avance, et si vous ne pesez vos paroles au poids du sanctuaire, vous êtes exposés à des difficultés dont il serait aisé de fournir plusieurs exemples.

M. de Seckendorf, sans être ministre prussien, mérite de trouver ici sa place, et par sa faveur et par les qualités qui le rendent digne de l'être... Sa fausseté est d'autant plus dangereuse que jamais homme n'eut si bien l'art de paraître simple et franc. Il a l'encolure et les propos d'un bon fermier et l'on s'y méprendrait sans le cordon bleu de Pologne et sans l'habit uniforme des grands grenadiers de Potsdam qu'il porte sans interruption. Il ne craint point d'hasarder, pourvu que cela lui réussisse, et il a heureusement pour lui l'avantage d'être cru infaillible sur des choses que personne n'oserait avancer, tant elles sont peu vraisemblables.....

III

CONVERSATIONS DE LA CHÉTARDIE AVEC LE ROI DE PRUSSE SUR LES AFFAIRES DE POLOGNE [1].

(Dépêche de la Chétardie du 15 octobre 1733, t. 95).

. . . .

Dans les deux avant-derniers voyages que je fis [2] il n'y eut que deux moments assez intéressants pour vous les rappeler.

1. Voir le chapitre quatrième de ce volume pp. 210 et suivantes.
2. A Wusterhausen.

L'un fut occasionné par ce que me dit en particulier le roi de Prusse au sujet de la manière dont la maison des commissaires de Saxe avait été assiégée et pillée[1], et il en parlait avec contentement. Je lui répondis que cette démarche de la part de la nation polonaise ne montrait pas qu'elle fût si disposée en faveur de l'électeur de Saxe. « D'ailleurs, Sire, continuai-je, j'ai l'honneur de vous être trop respectueusement attaché et je m'intéresse trop à la grandeur de la maison de Brandebourg pour n'être point charmé de voir l'éloignement que font paraître les Polonais pour l'électeur de Saxe, et Votre Majesté est trop éclairée pour ne pas sentir qu'en soutenant aujourd'hui l'empereur, elle conduit l'électeur de Saxe, à l'hérédité du trône de Pologne. » Ce discours fit l'impression que je désirais : le roi de Prusse me sut bon gré de l'intérêt que je prenais à ce qui le regardait, et il fut frappé de l'argument par lequel je lui prouvais qu'il serait lui-même l'instrument de l'élévation de l'électeur de Saxe.

Ce fut en pleine table que l'autre moment eut lieu. Le roi, la reine et toute la famille royale y étaient. M. de Seckendorf était aussi présent. Le roi de Prusse me dit que si nous attaquions Fribourg et Brisach, qu'on pourrait dire que c'étaient des bicoques dépourvues d'hommes et de munitions. « En effet, Sire, lui répondis-je, si nous faisons quelque chose de ce côté-là, nous nous plaindrons de n'avoir pas eu assez de gloire à acquérir en prenant ces deux places. Toutefois ce n'est pas notre affaire de les mettre plus en état de défense. » Quelques propos que le roi de Prusse tint ensuite me donnèrent sujet de récapituler les moyens contradictoires dont M. de Seckendorf s'était servi : je détaillais donc la façon dont, aux commencements, on avait voulu nous peindre faibles et hors d'état de rien entreprendre, comme incontinent après on nous avait fait formidables et voulant tout envahir. « Il serait à souhaiter, continuai-je, que ceux qui tiennent de

1. A Varsovie.

pareils langages eussent plus de mémoire, car enfin c'est se donner un démenti à soi-même, et rien ne prouve tant le peu de sincérité et de solidité d'un raisonnement que des contradictions aussi manifestes. » M. de Seckendorf rougit beaucoup et ne dit pas un seul mot. Son embarras n'augmenta pas peu, lorsque le roi de Prusse, reprenant la parole et me l'adressant me dit : « Messieurs les Français, laissez notre Saint Empire en repos, je vous prie ; chassez l'empereur et les impériaux d'Italie, si vous voulez ; non seulement vous rendrez service à Sa Majesté Impériale, mais je veux que le diable m'emporte, si je m'y oppose et si j'y envoie un seul homme. » M. de Seckendorf n'ouvrit pas la bouche pendant tout le repas, et il partit d'abord après pour revenir à Berlin.

Ce ministre n'épargne rien ; cependant pour retenir le roi de Prusse, il lui a depuis peu fait présent de deux grands hommes qu'il a fait conduire à Wusterhausen.....

La Chétardie raconte ensuite que, dans une autre entrevue avec le roi de Prusse, il se plaignit du mauvais vouloir des ministres à son égard, et qu'il obtint la permission de communiquer directement avec Sa Majesté. Il lui parla ensuite de l'intention que Sa Majesté avait déclarée d'intervenir gracieusement entre la France et l'empereur.

Quant à l'offre qu'il avait faite d'employer ses bons offices pour tâcher de pacifier les choses, j'eus soin de le convaincre de tout le cas qu'en faisait Sa Majesté ; qu'Elle désirait fort qu'il pût, par une conduite impartiale, se mettre à portée de les employer un jour ; que cependant cela ne pouvait être encore qu'éloigné, vu la manière dont se conduisaient les ministres de l'empereur conjointement avec ceux de Saxe et de Russie ; que de plus en plus l'on donnait sujet au roi de marquer son juste ressentiment ; que je ne lui cacherais pas que nous étions fortement persuadés que n'ayant avec l'empereur que des engagements défensifs, il n'était obligé à rien dans cette circonstance-ci, où la cour de Vienne nous

avait attaqués si grièvement; que d'ailleurs, il se trouvait le seul prince de l'empire qui agirait en se déclarant contre nous, ce qui ne pourrait que rendre la chose encore plus sensible au roi; que je le suppliais d'examiner l'alternative dont il était le maître; qu'au lieu de nous forcer à le regarder comme notre ennemi, il pouvait assurer à ses États une tranquillité parfaite, s'épargner les frais immenses d'une guerre qui ne pouvait que lui être préjudiciable, enfin se préparer l'agrément d'être le médiateur entre les plus grandes puissances de la chrétienté, et qu'il n'ignorait pas que de jouer un aussi beau rôle était tout ce qui pouvait flatter l'ambition d'un grand prince comme lui. Puis, voyant qu'il m'écoutait attentivement, je voulus l'animer et l'aigrir contre l'empereur, par des motifs que je sais être puissants auprès de lui. J'ajoutai donc qu'il m'était facile de lui détailler les vues de l'empereur, en cherchant à faire monter l'électeur de Saxe sur le trône de Pologne; que ce n'était que pour le rendre plus dépendant; que c'était une suite de l'ombrage que donnaient à la cour de Vienne sa puissance et la grandeur de la maison de Brandebourg; qu'en élevant celle de Saxe, l'empereur n'avait autre dessein que de lui susciter un rival dans l'empire, et de tâcher de l'affaiblir; qu'au contraire nous le verrions s'agrandir avec plaisir, sans en concevoir la moindre jalousie, et que cela devait lui paraître bien naturel à croire, tant par ce qui s'était fait autrefois, que par la position des États du roi et des siens.

Le roi de Prusse me répondit qu'en effet le procédé de l'empereur était irrégulier et qu'il pourrait s'en plaindre; qu'il savait bien que son intérêt serait d'être libre dans ce moment-ci, pour être en état de profiter des circonstances heureuses; qu'il n'ignorait pas qu'il avait fait une sottise de s'engager, mais qu'ayant une âme et devant rendre compte à Dieu de ses actions, le principal était de ne pas violer ce qu'on avait promis; que d'ailleurs, s'il manquait à l'empereur, il le mettrait dans le cas de ne lui pas procurer Berg

et Juliers[1]. Je pris la liberté d'interrompre le roi de Prusse pour lui demander s'il pouvait être dans la confiance que l'empereur fût en situation de lui faire avoir Berg et Juliers. « Oui, assurément, me dit ce Prince, puisque ses engagements portent qu'il fera plutôt la guerre à toute l'Europe, s'il est nécessaire, pour me les procurer. — Votre Majesté, répliquai-je, peut juger par ce qui arrive aujourd'hui, si Sa Majesté Impériale peut faire la guerre à toute l'Europe. Mieux instruit que moi, Sire, des constitutions germaniques, vous savez très bien que l'empereur perdrait sa qualité de juge suprême de l'empire, s'il employait la force. Il ne peut donc faire autre chose que de laisser le libre cours à une affaire, qui est à la décision du conseil aulique. — Mais vous qui parlez, reprit le roi de Prusse, si je m'en rapporte à tout ce que le monde dit, vous êtes dans cette affaire les protecteurs de la maison palatine contre moi. » Je lui dis que c'était une chose sur laquelle il ne m'avait pas fait encore l'honneur de me parler, que j'étais charmé que l'occasion s'en présentât, pouvant lui répondre à ce sujet d'une manière juste et satisfaisante ; que m'étant fait une loi de lui parler toujours vrai, et sincèrement, je ne lui cacherais pas que le roi, par les raisons de voisinage, ne pouvait manquer de s'intéresser à cette affaire ; qu'en même temps, Sa Majesté ne souhaiterait rien tant que de pouvoir concilier les deux parties et qu'il n'était pas douteux que ses intentions ne fussent beaucoup plus désintéressées que celles de ceux qui avaient pu s'en mêler jusqu'à présent. Le roi de Prusse goûta mon raisonnement. « Mais comment vouliez-vous que je fisse ? ajouta-t-il. Depuis le comte de Rothembourg[2] jusqu'à votre arrivée, je n'ai point entendu parler de la France, et elle n'a pas daigné me faire dire la moindre chose. » Je l'assurai fort que le roi

1. Voir p. 209.
2. Rothembourg est l'avant-dernier prédécesseur de la Chétardie à la cour de Prusse.

n'avait point varié dans les sentiments d'amitié qu'il avait pour sa personne.

Je me plaignis après à ce prince de la manière dont M. de Seckendorf faisait trophée de la promesse qu'il disait lui avoir été faite nouvellement que dix mille Prussiens étaient prêts à marcher au secours de l'empereur ; que de tels bruits ne pouvaient faire qu'un mauvais effet, d'autant qu'il n'était encore question de rien. Le roi de Prusse m'avoua qu'il avait promis ce secours à M. de Seckendorf, que même les régiments étaient nommés, qu'il ne voulait point m'en faire mystère et qu'il allait si droit en besogne qu'il consentait que je marquasse à ma cour tout ce qu'il me disait. « Mais, pensez-vous, ajouta-t-il, que ces dix mille hommes de mes troupes puissent agir cette année contre vous ? » Je lui répondis qu'à la vérité il me paraissait difficile que cela pût se faire. « Vous avez raison, continua-t-il, cela n'arrivera pas, et pendant cet hiver, il passera bien de l'eau sous le pont. » C'est l'expression dont il se servit, comme aussi de me dire qu'il pourrait m'enfariner le nez de belles paroles, mais qu'il était trop honnête homme pour ne me pas parler vrai et que d'ailleurs il savait discerner qu'il ne me tromperait pas plus d'une fois. Il reconfirma ce qu'il m'avait dit par rapport à l'Italie [1], et il me quitta ensuite, m'invitant à venir à la tabagie.

Je remarquai qu'il y fut d'abord pendant plus d'une demi-heure extrêmement rêveur et tout le monde s'en aperçut. On fit mention de la proclamation de l'électeur de Saxe : M. de Grumbkow avança que, quoiqu'il n'y eût pas lieu de douter que nous agirions maintenant, que cependant il semblait par ce que nous avions déclaré, que nous aurions dû commencer plus tôt nos hostilités. Le roi de Prusse ne me donna pas le temps de répondre et prenant la parole, il dit : « Les Français ont agi en gens sages, en ne se pressant point. S'ils

1. Voyez plus haut la dépêche de la Chétardie (n° III).

eussent, comme vous dites (adressant le discours à M. de Grumbkow) attaqué l'empereur, lorsque ses troupes n'étaient point entrées en Pologne, et qu'il n'y aurait eu que les Russes... les Français eussent été les agresseurs, et la source de tous les troubles. Mais, depuis que l'électeur a été proclamé, l'empereur est agresseur et les Français, par leur conduite, se seront fait beaucoup d'amis. » Voyant ce prince dans les sentiments..., je ne crus pas à propos d'insister sur ce que nous n'aurions jamais pu passer pour agresseurs dans cette occasion, et je me bornai intérieurement à songer que je pourrais en faire usage quand je l'entretiendrais de ce dont il était convenu lui-même...

IV

LECTURE PAR LA CHÉTARDIE AU ROI DE PRUSSE DU MANIFESTE PUBLIÉ PAR LE ROI DE FRANCE APRÈS QU'AUGUSTE DE SAXE EUT ÉTÉ PROCLAMÉ ROI DE POLOGNE, ET NOUVELLE CONVERSATION SUR LES AFFAIRES DE POLOGNE[1].

(Dépêche de la Chétardie du 21 octobre 1733, t. 95).

. . . .

Muni de mes derniers ordres, je témoignai au roi de Prusse qu'il serait nécessaire que je pusse l'entretenir en particulier, ayant quelque chose à lui communiquer. Il me marqua le moment où je devais me trouver dans cette même chambre, où j'eus avec le prince une si longue conversation.

Je lui marquai d'abord que le roi avait tant de confiance en lui qu'il n'avait pas voulu que je fisse aucun usage de notre manifeste, avant de lui en avoir fait lecture. Il fut très sensible à cette assurance. Après quoi, je lui lus le contenu de nos deux pièces, ajoutant qu'aussitôt qu'elles seraient impri-

1. Voir le chapitre quatrième de ce volume, pp. 218 et suivantes.

mées, j'avais ordre avant tout de l'en rendre dépositaire. Il me fit à ce sujet de nouveaux remerciements sur les attentions de Sa Majesté et il me dit qu'il serait charmé de relire ces deux pièces à tête reposée.

Dès que j'eus fini de lire le manifeste et la déclaration, le roi de Prusse me dit que tout ce que nous rapportions lui paraissait vrai, mais que nous chargions trop l'empereur, en lui attribuant tout. « Votre Majesté, lui répondis-je, peut mieux juger que personne si nous nous écartions de la vérité dans les faits que nous rapportons. On n'a pas ignoré longtemps le motif du séjour de M. de Levolde[1] à Berlin. On a su bientôt que c'était pour vous faire entrer, Sire, dans des mesures concertées, même avant la mort du roi Auguste; heureusement vous n'y avez pas donné entièrement les mains, et j'en suis fort aise par le vif intérêt que je prends à la gloire de Votre Majesté. » J'ajoutai qu'il n'y avait aucun doute que l'empereur fût le premier mobile dans toute cette affaire; que la czarine n'avait agi qu'à son instigation, que même il y avait eu des négociations qui auraient eu leur effet, si la cour de Vienne avait voulu mettre des bornes à sa passion et à son animosité. Cela lui fit impression. Néanmoins ce prince me dit que nous verrions l'Empire prendre sûrement le parti de l'empereur, que cependant il était facile de trouver des prétextes pour ne pas fournir son contingent[2] : « alléguant, continua-t-il, que les troupes sont en marche, tantôt qu'elles sont indispensablement nécessaires pour assurer les bornes du Rhin, du côté de Vésel, mais que la chose était différente par rapport aux dix mille hommes portés par son traité, d'autant que s'il ne tenait pas à l'empereur ce qu'il lui a promis, il ne serait pas en droit d'exiger de Sa Majesté Impériale de tenir ses engagements, vu la clause énoncée que « si l'une des deux parties contractantes

1. M. de Lœwenvolde. — Voir p. 212.
2. C'est-à-dire le contingent qu'il devait comme prince d'empire, quand la *Guerre d'empire* était déclarée.

manque à ce à quoi elle s'est engagée, le traité est nul de ce moment-là. »

Je répétai au roi de Prusse que le cas ne pouvait exister, n'ayant que des engagements défensifs; que, par la même raison, son droit ne pouvait péricliter, lorsqu'il s'agirait que l'empereur remplît l'exécution de ses promesses; que ce n'était point son intérêt de se brouiller avec la France, qui avait en plusieurs occasions été charmée de faire plaisir à la maison de Brandebourg. Ce prince me répondit qu'il regardait bien comme une punition du Ciel ce qui lui arrivait aujourd'hui; qu'il prévoyait bien qu'en agissant contre nous, on le brûlerait, on le pillerait; qu'il serait ruiné de cette affaire; que les Suédois lui tomberaient sur le corps, quoique de ce côté-là il ne fût pas embarrassé de se défendre « Mais, Sire, répliquai-je, ne vous est-il pas possible de prendre un juste milieu entre l'empereur et nous? Par là vous évitez tous les inconvénients que vous envisagez, vous vous épargnez des frais immenses, qui ne vous rapporteront rien. Vous assurez la tranquillité à vos États, et d'ailleurs le roi ne peut croire que vous preniez part à une chose que l'empereur s'est rendu personnelle. »

Le roi de Prusse me rappela à ce sujet les conseils qu'il donnait depuis peu au Prince royal, qu'il lui avait dit : « Suis l'exemple de ton Père pour les finances et les troupes; fais plus encore si tu peux, quand tu seras le maître, mais en consultant toujours tes forces, et te mettant en état de faire sans aucun secours étranger. » Puis, en lui donnant un soufflet d'amitié, il avait ajouté : « Garde-toi de m'imiter pour ce qui s'appelle affaire du ministère[1]; je n'y ai jamais rien entendu. » Que conséquemment à cette leçon paternelle, il ne pouvait manquer de sentir que sa situation serait aujourd'hui d'écouter les offres de M. le marquis de La Chétardie et de M. le comte de Seckendorf, et de se déterminer pour

1. C'est-à-dire dans les affaires de politique extérieure.

celui qui lui présenterait les avantages les plus réels, mais que malheureusement, il s'était lié ; que dans une circonstance pareille à celle-ci, s'il voulait suivre les exemples de son frère et de son grand-père, il pourrait tirer de gros subsides tant en donnant des troupes qu'en les faisant agir à propos, ou en demeurant à ne rien faire ; mais que c'était une chose qu'il n'avait jamais faite et qu'il ne ferait jamais ; que s'il faisait un traité avec nous, ce serait pour l'observer exactement ; que néanmoins en pareil cas il ne me cacherait pas qu'il ne pouvait être touché que de certaines garanties sur lesquelles il ne lui était pas possible de s'expliquer davantage ; que le même principe l'obligeait à ne pas manquer à ses promesses envers l'empereur, d'autant qu'il se mettrait au risque de perdre ses expérances, sur des choses qu'il croyait lui être justement acquises ; que ce serait un point, s'il le négligeait, sur lequel ses descendants lui feraient à jamais des reproches, et sur lequel ils donneraient mille malédictions à sa mémoire, ce qu'il voulait éviter. Je ne crus pas placé d'entrer sur cela en détail. Je dis seulement à ce prince qu'il ne songeait pas qu'il travaillerait à affermir l'électeur de Saxe sur le trône de Pologne. J'allai plus loin, en lui faisant sentir qu'un roi de Pologne fait par l'empereur et la czarine, il se trouverait tellement entouré par ces trois puissances qu'elles voudraient ensuite lui donner la loi. Je voulais l'indisposer contre les menées de M. de Seckendorf et le mettre en colère. J'y réussis par ce discours : le roi de Prusse m'assura, avec une vivacité singulière, que, « si l'on osait jamais entreprendre de le jouer de la sorte, il vendrait sa dernière chemise pour s'en venger » (ce sont les propres termes dont il ce servit) ; qu'il en userait de même qu'il avait fait avec les Anglais, dont il ne s'était détaché que parce qu'ils avaient voulu lui montrer la verge haute. Je ne me contentai pas de cela ; le secrétaire anglais, dont les sentiments sont tels que je les peus souhaiter, m'avait rapporté que le ministre impérial lui avait dit qu'il n'était pas en peine de

mener le roi de Prusse à maintenir l'électeur de Saxe, roi de Pologne. En me faisant part de ce propos, il m'avait prié de ne le point commettre. Je le lui promis ; mais sans toutefois nommer, je crus nécessaire au service du roi de peindre au roi de Prusse la confiance dans laquelle était M. de Seckendorf. Je dis donc à ce prince que rien ne convenait si fort à sa grandeur que de penser avec l'élévation qu'il faisait ; que cependant M. de Seckendorf présumait assez du crédit qu'il avait près de sa personne pour avoir dit qu'il saurait bien l'engager à affermir par la suite l'électeur de Saxe sur le trône de Pologne. « Eh bien ! eh bien ! mon cher ami, qu'il y vienne, répondit-il avec emportement, et nous verrons beau jeu. » Son éloignement à cet égard subsiste également et il a même refusé audience à l'envoyé de Saxe qui voulait lui faire notifier la proclamation de son maître.

Le roi de Prusse, changeant de discours, me demanda si nous voulions donc faire la guerre éternellement. Je lui répondis que puisque nous avions été forcés de prendre les armes pour repousser l'injustice qui nous avait été faite et maintenir l'élection unanime du roi de Pologne, qu'il était naturel que nous voulussions avoir satisfaction sur ces deux articles. « Vous écraserez donc l'empereur, reprit-il ; car quand même ce prince consentirait à ce que vous pouvez désirer[1], l'impératrice de Russie s'y opposera toujours. L'on craint, et peut-être avec raison qu'au moyen de vos subsides le roi, votre beau-père, puisse mettre 200,000 hommes sur pied et inquiéter après ses voisins, ce qui lui serait aisé avec votre argent. » Je répliquai que nous n'étions point dans la volonté d'écraser l'empereur, que nous savions que l'Europe ne le pourrait souffrir ; que ce prince néanmoins, ayant déterminé la czarine à agir, qu'il pourrait aussi la persuader de cesser toutes violences ; que la lettre du roi au prince prouvait assez combien il était éloigné de porter le roi, son

1. C'est-à-dire à laisser Stanislas sur le trône de Pologne.

beau-père, à ne pas bien vivre avec ses voisins ; qu'il verrait cettre lettre à la suite du manifeste et qu'il pourrait juger alors de l'équité des principes de Sa Majesté ; que d'ailleurs un roi de Pologne ne pouvait rien entreprendre sans le concert de la république ; que voulant même supposer que ce qu'il venait de me dire pût arriver, que rien ne serait si fort à sa bienséance que d'être ami de deux princes entre lesquels ses États seraient placés. Cette réponse lui plut, il la trouva sensée et il me quitta pour aller à la tabagie, où j'eus l'honneur de le suivre.

L'insinuation du roi de Prusse a été toutes des plus fortes par rapport à Berg et Juliers ; malheureusement il est difficile d'en faire usage vu nos liaisons avec la maison palatine ; par tout ce que ce prince m'a dit depuis un certain temps, il est aisé de voir qu'il n'est frappé que de cet objet. Dans une de mes instructions, vous m'ordonniez de découvrir ce que la cour de Vienne aurait pu faire envisager à celle-ci, pour avoir sur elle un si grand ascendant ; c'est aujourd'hui principalement que cela se développe d'une façon très manifeste par la manière dont le roi de Prusse insiste toujours sur l'exécution de son traité ; il est facile de juger que nos adversaires, connaissant son faible, lui ont fait des menaces pour le retenir ; le langage de M. de Seckendorf, j'en répondrais, aura été de dire à ce prince qu'il est le maître de faire ce qu'il voudra, mais que la conduite qu'il tiendra dans la crise présente servira de règle pour celle que l'empereur devra tenir lorsque le cas d'ouverture de succession écherra après la mort de l'électeur palatin. D'un autre côté, il n'y a pas de temps à perdre. Je suis obligé de vous en avertir, si vous avez dessein de faire quelque chose avec le roi de Prusse ; je ne peus le déterminer par de simples discours qui sont promptement détruits par des avantages que le parti qui nous est contraire lui fait envisager. MM. de Seckendorf et le comte de Grumbkow redoublent d'attentions pour plaire à ce prince et le mener à leur but. Ils lui donnent à dîner une

fois par semaine chacun à Wusterhausen. Rien n'y est épargné et M. de Seckendorf profite avec empressement d'avoir carte blanche pour toutes les dépenses qu'il croit utiles à faire pour le service de l'empereur. Il fit, il y a trois jours, présent au roi de Prusse d'un cheval turc. Enfin, rien n'est épargné, sans compter quatre articles sur lesquels le ministre impérial a bien de la supériorité sur moi, l'un d'avoir à ses gages le comte de Grumbkow, qui a la confiance du roi, ainsi que ceux qui sont continuellement près de ce prince, qui l'avertissent de tout ce que je peux dire à la tabagie ou à table, sur quoi il a grand soin de se régler; l'autre, d'avoir été choisi par le roi de Prusse lui-même pour être employé près de sa personne ; le troisième d'être de la même religion que Sa Majesté prussienne; le quatrième finalement d'être allemand et de savoir par conséquent sa langue maternelle. Ces deux derniers articles sont deux forts préjugés chez le roi de Prusse.

Il serait du reste peut-être dangereux de différer plus longtemps à s'expliquer avec ce prince; pressé comme il va l'être par M. de Seckendorf, il pourrait faire mettre ces 10,000 hommes en mouvement, et cette démarche une fois faite, par une résolution prise définitivement, peut-être ne pourrait-on plus en suspendre l'exécution.

V

CONVERSATION A LA PARADE ENTRE LA CHÉTARDIE ET LE ROI DE PRUSSE SUR LA GUERRE ET LES AFFAIRES GÉNÉRALES. — DISCUSSIONS SUR LE MÊME SUJET ENTRE LA CHÉTARDIE ET LES MINISTRES A « LA CONFÉRENCE ». — IDÉE SINGULIÈRE DU PRINCE ROYAL.

(Dépêche de la Chétardie du 12 juin 1734, t. 97).

. . . .

Le jour qui suivit ma dernière lettre du 5 de ce mois, je fus encore à la parade; le roi de Prusse y vint et je lui rap-

pelai qu'il avait trouvé bon que je le fisse souvenir que j'avais des choses nouvelles à lui communiquer. Ce prince me reçut assez froidement, et ne me dit autre chose, sinon qu'il me ferait avertir après midi. Il vint à passer dans sa voiture, comme je sortais d'une maison, et par une inconstance qui lui est naturelle jusque dans les plus petites bagatelles, il s'arrêta, me fit un accueil gracieux, s'entretint un moment avec moi, et m'invita à me trouver le lendemain dans son appartement.

Je fis d'abord connaître au roi de Prusse quels étaient les sentiments du roi, le passage accordé à l'artillerie russienne[1], ensuite la nécessité qu'il y avait à constater mutuellement la situation, et de s'en donner des assurances réciproques par écrit : cette particularité est nécessaire si l'on veut s'assurer de quelque chose à la cour de Berlin; enfin ce que Sa Majesté pourrait penser si Elle voyait le roi de Prusse rejoindre le prince Eugène et le prince royal faire la campagne contre nous..... Cela n'eut aucun effet et je ne vis jamais le roi de Prusse si peu raisonnable; je n'eus pas ouvert la bouche sur ce passage de l'artillerie que ce prince, s'abandonnant à sa vivacité, me dit que la conduite qu'il avait tenue sur les affaires de Pologne aurait été payée par millions du temps de son père; que l'empereur et la czarine qui ne lui avaient point manqué jusqu'ici lui faisaient encore journellement des offres très favorables; que nous ne lui avions rien offert; et que nous ne pourrions lui rien offrir, attendu nos engagements avec la maison palatine; qu'il ne demandait cependant rien, et que, puisque l'on n'était pas content, il ferait marcher cinquante mille hommes sur le Rhin : « Vous les avez, Sire, lui répondis-je; ainsi vous pouvez les faire marcher; ce sera à la vérité vous déclarer notre ennemi, nous serons le vôtre et je ne pense pas que cela convienne à vos intérêts »; ce propos joint au contraste que

1. Passage par les terres du roi de Prusse pour aller assiéger Dantzick.

formait la tranquillité que je faisais de plus en plus paraître à mesure que le roi de Prusse s'échauffait davantage, calmèrent ce prince pour cet instant; n'étant point d'ailleurs disposé à se prêter aux assurances mutuelles que je lui demandais, il voulut éluder de s'y conformer en faisant valoir qu'il n'avait pas encore donné à l'empereur un homme au delà des dix mille, mais, comme ses discours ont rarement de la suite et de la liaison, il ajouta que si nous pénétrions en Allemagne il ne pourrait en effet se dispenser alors de faire marcher toute son armée, qu'heureusement cependant cela semblait éloigné, vu le siège de Philipsbourg[1], démarche à laquelle on ne pouvait assez applaudir, si notre intention était de ne point alarmer les puissances qui ne sont point intéressées dans les troubles qui subsistent; qu'en tant qu'opération de guerre ce serait d'un autre côté de toutes les manœuvres la moins concertée et la plus opposée à ce qui pouvait nous procurer des avantages. Par rapport à ce que je lui avais représenté touchant le voyage qu'il pourrait faire à l'armée impériale et à la campagne où devait aller le prince royal, le roi de Prusse, sans entrer dans aucune des considérations que je lui avais fait envisager, me témoigna qu'il fallait donc que son fils, qui était l'enfant de cent soldats, passât sa vie à ne rien voir et à ne rien apprendre d'un métier qui était le seul qu'il dût savoir, que c'était là précisément la mauvaise éducation que le feu roi son père lui avait donnée, parce qu'il était unique et qu'on voulait le conserver, que Dieu néanmoins y avait mis ordre, puisque s'étant trouvé à Malplaquet, il avait eu et à sa droite et à sa gauche des centaines d'hommes tués, que les pieds « lui grillaient encore » (je rapporte les mêmes termes dont il s'est servi), que les pieds, dis-je, lui grillaient de ne rien faire, tandis qu'il pourrait s'occuper utilement, qu'il voyait bien qu'on voudrait lui mettre les pieds sur la gorge; qu'il voyait bien qu'il n'y

1. Voir p. 21.

avait donc qu'à faire la guerre, que c'était même le servir dans son goût puisqu'il n'aimait que cela au monde et qu'il n'avait pas d'autre passion. Il me quitta sur cela pour aller à la parade, sur quoi je lui marquai que j'étais très fâché de le voir si peu disposé à entendre le véritable sens de mes paroles, et aussi prévenu contre mes représentations; que comme elles renfermaient néanmoins des objets importants, je le priai d'ordonner à ses ministres d'entrer en conférence avec moi.

Je reçus peu d'heures après un billet de M. Borck, qui m'invitait pour le lendemain à conférer avec lui et ses collègues. Je sus qu'au sortir de la parade le roi de Prusse avait fait appeler MM. de Borck et de Grumbkow. J'allai voir celui-ci l'après-dînée. Il me prévint d'abord en me demandant ce que j'avais donc dit à son maître qu'il avait trouvé dans une agitation singulière. Je lui demandai à mon tour ce qu'avait en tête Sa Majesté prussienne pour répondre comme elle avait fait; et pour le mettre en état de juger de la chose, je lui fis une récapitulation succincte de ce qui s'était passé, lui faisant sentir en même temps que c'était le cas où il pouvait me prouver si sa bonne volonté était aussi réelle que je souhaitais m'en persuader. M. de Grumbkow ne balança pas à convenir qu'il y avait de l'humeur de la part du roi de Prusse, que je ne devais l'attribuer qu'à sa mauvaise santé, ce qui pouvait évidemment être fondé, car ce prince avait eu la veille à la tabagie une espèce d'attaque d'apoplexie qui alarma beaucoup, et qui se borna néanmoins à devenir tout d'un coup violet sans pouvoir respirer, ce qui dura un assez gros moment.

Il ne fut question le lendemain, à la conférence, que d'éclaircir ce qui s'était dit à mon audience et j'y traitai dans le même ordre les matières qui en avaient été le sujet; ces messieurs se gardèrent d'insister sur le passage de l'artillerie russienne; ils voulurent, quant à ce qui concernait le prince royal, donner un tour à la chose qui ne devait la rendre

susceptible d'aucun inconvénient, qu'il ne marchait pas même comme volontaire, et qu'on ne veut le regarder que comme simple voyageur que la curiosité attire. M. Borck qui serait charmé que sur cela les impériaux eussent contentement, m'assura, avec un air de satisfaction, que j'avais tort à cet égard ; je lui fis connaître qu'il se trompait, et me renfermant dans mes ordres, j'alléguai les choses propres à détruire la façon de penser de ces Messieurs, s'ils étaient moins prévenus. Ce fut sur ce qui tendait à constater la situation des deux cours qu'ils s'étendirent davantage, et ils employèrent tous les moyens capables d'éloigner d'en venir là, sans toutefois réussir à me persuader ; ils se mirent même à découvert sur leur système à vouloir toujours consulter les circonstances en me disant que leur maître se prêterait difficilement à ma proposition, la chose du monde qu'il souhaitait le plus étant de conserver les mains libres, dans la vue de ne laisser aucune ambiguïté. M. de Thulemeier prit une note de ce dont je venais de lui faire part, et les ministres prussiens, sur la demande que je leur en fis, me dirent que je serais bientôt instruit des intentions du roi de Prusse.

Soupant avant-hier chez M. de Grumbkow, je lui demandai si M. Podewils l'avait informé de la conférence que j'avais eue, que je le désirerais puisqu'il pourrait s'apercevoir de plus en plus par là, combien Sa Majesté prussienne était peu disposée à entendre le français le jour de mon audience. M. de Grumbkow me répondit que M. de Podewils ne lui avait laissé rien ignorer, mais sans attendre ce que son gendre lui avait rapporté, il avait rendu compte de la conversation que nous avions eue ensemble au roi de Prusse, que ce prince avait été surpris d'avoir pu prendre si fort à gauche et qu'il avait été très fâché de la vivacité à laquelle il s'était laissé emporter.

Une personne de mes amis et assez avant dans les bonnes grâces du prince royal, m'a fait une ouverture sur laquelle vous pourriez peut-être avoir quelque chose à m'ordonner,

que le prince royal, ennuyé de la contrainte où il vivait, ambitionnait beaucoup d'aller sur le Rhin, plutôt pour se dissiper que pour tout autre motif; que si c'était un inconvénient que ce prince rejoignît l'armée impériale, selon que le bruit s'en était répandu que j'en avais parlé au roi de Prusse, il serait peut-être possible que cet obstacle cessât, le prince royal, pour mieux soutenir le rôle de voyageur, allant également passer quelque temps dans l'armée du roi, ainsi que dans celle de l'empereur, que ce serait même une chose qui ferait un plaisir extrême à Son Altesse royale, au cas que cela fût pratiquable. Pour m'exempter d'entrer dans le détail, je répondis à cette personne que je ne pouvais lui rien marquer sur l'idée qu'elle me communiquait, que les princes trouvant toujours en France qu'un chacun s'empresse à leur marquer les égards dus à leur rang, l'héritier présomptif d'une couronne ne pouvait venir dans notre pays sans qu'on eût pris des arrangements pour le recevoir d'une façon convenable...

VI

CONVERSATION POLITIQUE DE LA CHÉTARDIE AVEC LE PRINCE ROYAL PENDANT LA GRANDE MALADIE DU ROI ET AVEC GRUMBKOW [1].

(Dépêche de la Chétardie du 19 novembre 1734, t. 98).

. . . .

Je n'ai point encore pu vous rendre compte des différentes conversations que j'ai eues avec le prince royal, tant à Potsdam qu'à un dîner qu'il fit, il y a trois jours, chez le général Kleist et auquel il voulut que je fusse invité. Ce prince ayant exigé de moi d'user de la plus grande précaution en vous instruisant des détails qu'il m'avait communiqués, d'autant qu'il savait, de science certaine, que la cour de Vienne avait

1. Voir au chapitre quatrième, pp. 230 et suiv.

en France des émissaires affidés, et m'ayant témoigné que de le compromettre serait même agir contre le service du roi, je n'ai pas cru pouvoir mieux remplir cet objet qu'en renvoyant à M. de Fénelon[1] le domestique qu'il m'avait dépêché par votre ordre ; pour éviter de plus en plus que cet envoyé soit remarqué, je lui fais faire le détour d'ici à Hambourg, et je le fais aller jusque-là dans les voitures publiques afin qu'il n'ait point l'air de courrier en cette occasion.

Le prince royal, crainte d'affectation, ne m'ayant jamais parlé que peu à la fois, mais à plusieurs reprises, je tâcherai de rassembler tous les discours qu'il m'a tenus d'une manière à y donner la suite qu'ils auraient eue, si ces conversations n'avaient pas été interrompues et s'il n'avait point été obligé de dissimuler. « Je mourais d'envie, me dit-il, de vous entretenir à part, par devoir et par inclination ; je souhaite que mon père vive, cependant comptez sur ce que je vous avance ; cela pourra aller jusqu'à la fin de décembre ou la moitié de janvier, mais cela n'ira pas plus loin : si donc vous avez quelque chose à traiter, de grâce, tenez tout en suspens, en marquant néanmoins empressement d'entrer en matière, et faites en sorte que les affaires et notre bon roi Stanislas restent dans la même situation ; en faisant autrement, vous vous embarqueriez dans une chose que vous ne pourriez terminer avec le roi, et ce que vous auriez fait pourrait peut-être occasionner de mauvaises interprétations. Le temps perdu sera facilement réparé, et les mois de février et de mars suffiront pour nous entendre, pourvu que vous vouliez ne point épargner alors les courriers ; il se pourra même que dans ces commencements il vous revienne que je songe à vous éloigner à cause de la guerre avec l'empire ; ne vous en alarmez pas ; si cela arrive, ce sera ce signe ; je pourrais vous rappeler, en un instant, ce que je vous dis à la revue passée au sujet de Dantzick ; vous avez un reproche à vous

1. L'ambassadeur de France à la Haye.

faire sur cela, et ce motif étant celui de la guerre, vous ne deviez pas abandonner un objet qui vous est aussi cher que le beau-père du roi; j'aurais tout fait en votre place pour soutenir une chose aussi juste, lors même que j'aurais cru y succomber, et je n'aurais point balancé à prendre des arrangements assez prématurés quand ils auraient pu devenir inutiles, pour n'être point dans le cas de me reposer sur les autres, comme il y a grande apparence que vous avez fait. Il ne s'agit plus de cela; la Providence a permis que le roi Stanislas échappât à ses ennemis et c'est le principal; par rapport à l'avenir, je vous avouerai confidemment que mon plan est tout fait à l'avance, et que je ne m'en écarterai point, s'il est possible. Si j'aime quelque chose au monde, c'est la nation française; il ne dépendra donc que de vous que je puisse donner un libre cours à mon affection et à ma tendresse, et pourvu que le pays y trouve son avantage, vous me mènerez aussi loin que vous voudrez. N'y a-t-il pas eu des Gustave-Adolphe et des Charles XII et est-il impossible que vous retrouviez des personnes qui pensent comme eux? Nous avons un dépôt dans le pays en la personne du roi Stanislas, non que je fusse capable de l'indignité de violer tout ce qu'un asile a de sacré, je ne voudrais pas le faire pour le plus grand malheureux qui se serait retiré chez moi, mais il est juste que le pays profite de cette circonstance; Dieu ne m'a point destiné à en être le maître que pour en être proprement l'administrateur. Il faut donc que je fasse le bien des peuples que je dois gouverner; je me flatte que lorsque vous ferez part à votre Cour de mes sentiments, elle ne trouvera rien à redire au principe qui me détermine. Engagez donc votre ministère à former un plan sans attendre à la dernière extrémité, afin que, du premier moment, nous puissions nous concerter et nous arranger; moins à vous qu'à un autre, il n'est pas nécessaire que j'en dise davantage pour que vous me compreniez bien; le terme que j'envisage étant une fois arrivé, je m'expliquerai encore plus clairement et nous causerons

ensemble aussi souvent et tout autant que vous le désirerez ; je serai même charmé de vous voir aussi fréquemment et aussi souvent que je l'aurais fait jusqu'ici si je n'étais dans une contrainte continuelle qui me force à me séquestrer des personnes avec lesquelles j'aimerais le mieux à vivre. »

Les réponses que j'ai faites au prince royal sur les points principaux ont consisté à lui marquer : 1° touchant l'affaire de Dantzick, que loin de perdre de vue les intérêts et la situation du roi de Pologne, Sa Majesté avait déjà donné ses ordres pour l'embarquement de huit nouveaux bataillons dont mon régiment faisait partie, que si ces mesures n'avaient pas produit l'effet qu'on en devait attendre, il ne fallait l'attribuer qu'à la trahison de quelques-uns des Dantzickois... 2° par rapport à l'idée des Gustave-Adolphe et des Charles XII, qu'il me réitéra cinq ou six fois, que je ressentais la joie la plus sincère de le voir penser d'une façon si conforme à un grand prince tel que lui, et que je serais charmé de voir revivre en sa personne les héros qu'il se proposait pour modèles ; 3° quant au séjour du roi de Pologne en Prusse, que la France, s'étant toujours distinguée par sa reconnaissance pour les bons services qu'on lui rendait, il ne devait pas douter que le roi ne se prêtât volontiers à lui procurer autant que cela serait en son pouvoir tous les avantages qu'il pouvait se promettre d'une telle circonstance ; 4° relativement aux sentiments qu'il m'avait témoignés, que je pouvais l'assurer d'avance et avec certitude d'un parfait retour de la part de Sa Majesté, qu'il reconnaîtrait un jour qu'elle n'exigerait jamais que ce qui pourrait rendre les intérêts des deux cours entièrement inséparables.

Le dernier jour que je fus à Potsdam le général Grumbkow me fit part de deux particularités intéressantes, l'une que le prince royal l'avait fort sollicité de ne point presser le roi de Prusse sur l'exécution de ce dont je pouvais être chargé au sujet du séjour du roi de Pologne à Königsberg, et qu'il voyait par là que ce jeune prince était bien aise de se réserver

l'avantage de mettre la dernière main à cette affaire; l'autre que la cour d'Angleterre comptait avoir sur celle de Berlin une influence entière, dès que le roi aurait les yeux fermés : « Si cela arrivait, ajouta-t-il, je ne serais point en peine que mon affaire ne fût bientôt toisée. Je connais les sentiments du roi de la Grande-Bretagne en ma faveur et je les mérite bien un peu. Je pense qu'il serait à portée de me rendre ce mauvais office, s'il avait autant de crédit ici que la reine de Prusse le souhaiterait, mais tous tant qu'ils sont de cette clique, ils se trompent grossièrement, s'ils s'imaginent que le prince royal n'a pas déjà son plan tout fait et que Sa Majesté Britannique aura de l'ascendant sur son esprit. Je réponds du contraire, et tant par mon propre intérêt que par reconnaissance, je ne m'endormirai point pour que les choses restent sur le bon pied ». Je témoignai à M. de Grumbkow combien je me réjouissais de l'ouverture que lui avait faite le prince royal au sujet de l'asile du roi de Pologne, d'autant que cette marque de confiance ne pouvait par rapport à lui que me faire augurer favorablement pour l'avenir; sans lui faire connaître que le prince royal m'avait parlé de même, je lui dis que la façon de penser de Son Altesse royale en cette rencontre me paraissait naturelle, en ce qu'un jeune prince qui se voit sur le point de monter sur le trône ne pouvait être blâmé d'avoir l'ambition de s'attirer la gloire d'un événement dont il ne semblait pas que le roi, son père, pût profiter. Quant à ce qui concernait l'Angleterre, je crus devoir à cet égard animer le général Grumbkow, à quoi il me parut que je réussis assez en lui disant que par les exprès avis que j'avais, il paraissait que le roi de la Grande-Bretagne se flattait de gouverner en Prusse sous un nouveau règne, tout ainsi qu'il pourrait faire à Hanovre.....

VII

EFFET PRODUIT A BERLIN PAR LA PREMIÈRE NOUVELLE DU PROJET DE PACIFICATION ENTRE LA FRANCE ET L'EMPEREUR [1].

(Dépêche de la Chétardie du 8 mars 1735, t. 99).

. . . .

Il ne me conviendrait assurément pas de songer à pénétrer dans des mystères tels que ceux qui ont pour objets de concilier les intérêts des puissances en guerre ni de faire aucune réflexion sur l'espèce des moyens qu'on veut employer pour y parvenir ; mais il est de mon devoir de ne vous point cacher l'impression qu'a faite ici ce plan de pacification et les discours qu'il occasionne..... J'ai pu... en connaître toute la conséquence par ce que me rapporta aussitôt le feldmaréchal comte Finck : il me dit avoir été témoin lorsque le roi de Prusse s'emporta en pleine table à ce sujet, au point de traiter de coquins ceux qui avaient pu former un semblable projet, ajoutant que si la France était capable de donner les mains à un arrangement aussi diffamant pour elle [2], personne au monde ne voudrait voir ni connaître des Français. J'ai d'ailleurs de la douleur de voir ici depuis deux jours un chacun me jeter sur cela la pierre..... Le roi de Prusse, que le hasard me fit rencontrer hier, ne put point s'empêcher de m'en parler : il me demanda ce que je pensais des offres magnifiques qu'on nous faisait. Je lui répondis que je ne pourrais qu'en être révolté, s'il était vraisemblable qu'on ait fait de pareilles propositions à une puissance aussi respectable que la France. « On assura cependant, répartit-il, que la chose a été faite de concert avec votre cour. — Je ne le puis croire, lui répliquai-je, et j'espère être en état, dans trois semaines d'ici, de rendre compte à Votre Majesté de ce qui en

1. Cette nouvelle était venue de Hollande au roi de Prusse.
2. C'est-à-dire à sacrifier le roi Stanislas et à reconnaître Auguste III.

est. — N'oubliez donc pas, je vous prie, d'en écrire, me répondit-il, et ce que vous m'en direz me soulagera beaucoup, je vous jure. » A peine ce prince m'eut-il quitté que le prince royal m'aborda ; il me fit des questions semblables, et mes réponses étant les mêmes, elles me parurent le satisfaire. Il finit par me dire néanmoins qu'autant je le connaissais bon français, autant il le serait peu le reste de sa vie, si nous étions capables d'abandonner le roi de Pologne, et de consentir à des conditions aussi ignominieuses que celles qu'on avait l'audace de nous faire. Je lui marquai qu'une puissance comme la France ne pouvait jamais se manquer à elle-même et qu'il trouverait toujours dans ce qu'elle ferait de quoi l'affermir dans les sentiments qu'il voulait bien conserver pour elle.....

VIII

CONVERSATION DE LA CHÉTARDIE AVEC LE PRINCE ROYAL AU MOMENT OU CELUI-CI ESPÈRE FAIRE UNE SECONDE FOIS CAMPAGNE SUR LE RHIN [1].

(Dépêche de la Chétardie du 28 juin 1735, t. 97).

Les exercices qui se sont faits durant la semaine dernière m'ont aussi procuré l'occasion de converser avec le prince royal, soit sur l'état présent et l'humeur du roi son père, soit sur les objets que l'avenir permet d'envisager ; il m'a parlé d'une manière très ouverte et même j'ose dire confidente..... Comme je savais que Sa Majesté prussienne devait dîner aujourd'hui chez lui, et qu'il avait dessein de saisir ce moment pour tâcher d'obtenir la permission d'aller sur le Rhin, j'ai voulu faire usage de cette circonstance pour lui faire connaître la part que je prenais à ce qu'il désirait, et dans la vue de me rendre agréable au prince royal, afin d'être en état de cultiver les bonnes dispositions qu'il m'a fait paraître invariablement,

1. Voir au chapitre quatrième, p. 235.

je lui disais donc ce matin combien j'étais charmé de voir le roi si content et que je me flattais par là que tout irait bien au dîner... « Je vous entends, m'a répliqué le prince royal, et vous voudriez déjà me voir au milieu de vos ennemis ». — « Oui, Monseigneur, ai-je répondu, parce que je n'envisage que votre seule satisfaction et j'ose espérer que vous me rendez la justice de n'avoir aucun doute sur mes sentiments à cet égard ». — « J'en suis convaincu, a-t-il ajouté, et je puis vous assurer que si mon corps se trouve chez les impériaux, mon cœur sera toujours de votre côté, et qu'il fera des vœux pour vous ».

IX

CONVERSATION DE LA CHÉTARDIE AVEC LE PRINCE ROYAL, APRÈS QU'A ÉTÉ DÉCIDÉ LE VOYAGE DE CELUI-CI EN PRUSSE.

(Dépêche de la Chétardie du 13 septembre 1735. t. 100).

. . . .

Le prince royal est arrivé ici (*à Berlin*) il y a cinq jours. J'ai été deux fois depuis à la parade, cette occasion étant la seule de le voir sans réveiller les soupçons et de profiter de l'absence du roi de Prusse pour lui parler. Je ne puis trop me louer des témoignages de bonté dont m'a honoré le prince royal : il a même exigé que je me rendisse un jour à la promenade, afin de me procurer les moyens d'être plus longtemps avec lui, et cela d'une manière que le hasard semblerait avoir occasionnée. Dans tous ces différents entretiens, ses sentiments ne se sont jamais démentis, et sa confiance à mon égard a toujours été la même, par la façon dont il a bien voulu s'expliquer avec moi. Il m'a entre autres fait part de ses peines, et de l'injustice du roi, son père, qui lui refuse la permission d'aller à l'armée du Rhin, parce que lui-même n'est pas en état de s'y transporter ; que Sa Majesté prus-

1. Voir *ibidem*.

sienne, pour l'en dédommager, avait imaginé de lui faire faire incessamment un voyage en Prusse, dont l'objet serait de visiter les nouveaux baillages, d'en connaître la valeur et les augmentations dont ils étaient susceptibles; qu'il me laissait à penser combien de telles occupations seraient propres à l'amuser; qu'il n'envisageait aussi d'autre satisfaction, en se soumettant à la volonté de son maître, que l'espérance de pouvoir se trouver peut-être par là à portée de voir le roi Stanislas; qu'il ne dépendait pas de lui que les choses ne s'arrangeassent de la sorte; qu'il me priait de tout employer de mon côté pour lui procurer cet agrément. Je promis au prince royal de faire tous mes efforts pour le contenter, et je presserai en effet d'autant plus volontiers le comte de Grumbkow sur cet article que cette circonstance ne pourra qu'être présentée avantageusement pour nous. Je tâchai en même temps de ne laisser aucun doute au prince royal sur la sensibilité du roi en cette rencontre, et que Sa Majesté polonaise ne serait pas moins charmée de l'assurer des tendres sentiments qu'Elle lui conservait que de le convaincre de sa reconnaissance pour l'asile qu'Elle avait dans les États du roi, son père.....

X

COPIE ENVOYÉE A VERSAILLES D'UNE LETTRE ÉCRITE PAR LA CHÉTARDIE A KŒNIGSBERG A L'ABBÉ LANGLOIS, QUI ÉTAIT AUPRÈS DU ROI STANISLAS, POUR L'INFORMER DE L'ARRIVÉE PROCHAINE DU PRINCE ROYAL ET LUI CONSEILLER LA CONDUITE A TENIR ENVERS LUI [1].

(Dépêche de la Chétardie du 20 septembre 1735, t. 100).

Le prince royal, Monsieur, partira mercredi ou jeudi prochain. Il eut la bonté avant-hier de me confier en détail qu'il

1. Voir *ibidem*.

avait reçu la veille ses dernières instructions; il me chargea en même temps d'écrire à Königsberg, afin qu'on y fût prévenu sur la manière dont les choses se passeraient. Les intentions du roi sont que Son Altesse royale n'aille point chez le roi de Pologne, et qu'Elle évitera de même que le prince vienne chez Elle, au cas qu'il poussât la bonté jusqu'à vouloir le fâcher. « Mais j'ai toute liberté, m'ajouta le prince royal, de rencontrer en lieu tiers avec Sa Majesté polonaise. Vous croyez bien que, s'il ne me fallait pas obéir, je saurais remplir ce qu'on doit rendre à un roi ; il n'est même aucun devoir dont je fusse plus charmé de m'acquitter. » Je lui répondis que le roi de Pologne serait bien touché du compte que je lui en rendrais. C'est accomplir ma promesse que de l'en informer par votre canal. J'ajoutai que j'étais assuré que Sa Majesté polonaise n'envisagerait que la satisfaction de le voir et de le convaincre de ses sentiments. Je n'omets aucune circonstance, Monsieur, afin de vous mettre en état de connaître la façon de penser du prince royal à tous égards. Mais vous sentirez que pour l'y affermir de plus en plus, il faut le ménager, et que le meilleur est de réserver pour vous seul ces particularités.

Voici maintenant quelques réflexions que l'expérience me suggère. Après y avoir donné toute l'attention possible, vous les combinerez, s'il vous plaît, avec vos propres idées. Il sera nécessaire de rendre beaucoup d'honneurs au prince royal et de lui témoigner toutes sortes de considérations. Son caractère est susceptible de cet extérieur. Il sera pourtant bon d'éviter l'affectation, et tout ce qui aurait l'air, outre cela, le gênerait, le rebuterait, et il a d'ailleurs assez d'esprit pour aimer le naturel.

Il est bien encore à désirer que dans le même esprit, le roi de Pologne puisse se dépouiller autant qu'il est possible du cérémonial attaché à son rang suprême. L'effet en sera merveilleux. Les hauteurs de l'électeur de Saxe, n'étant alors que prince électeur, sont un des puissants motifs de la haine

que lui porte le roi de Prusse et le prince royal; plus le roi de Pologne en fera dans cette rencontre, plus le contraste sera marqué et le contre-coup avantageux.....

XI

RELATIONS DE LA CHÉTARDIE AVEC LE PRINCE ROYAL, AU MOMENT OU ARRIVE LA NOUVELLE DES PRÉLIMINAIRES DE VIENNE [1].

(Dépêche de la Chétardie du 12 novembre 1735, t. 100).

. . . .

Je n'ai pas été peu affligé de voir le prince royal éviter ma rencontre, les deux fois que j'ai été à la parade pour lui faire ma cour, avant qu'il retournât à son régiment. Il a cependant fait l'effort, entraîné sans doute par la curiosité de me faire demander par le jeune Chasot qu'il a auprès de lui, si l'on m'avait envoyé de Paris les livres que je lui avais promis de lui donner, avec le poème de la « Pucelle d'Orléans ». Je lui fis répondre qu'il pouvait être assuré de mon extrême attention sur tout ce que je saurais lui être agréable; que, pour être à portée de juger de mon exactitude, je le suppliais de jeter les yeux sur la réponse de mon correspondant littéraire, ami particulier de Voltaire, qu'il y verrait que les livres sont en chemin, et quant au poème, que Voltaire s'était fait une loi de n'en laisser prendre aucun extrait... Le prince royal me fit remercier de mon attention, mais qu'il voulait espérer toujours que je lui procurerais le poème de la Pucelle d'Orléans et qu'il me laissait le maître de faire connaître que c'était pour lui, si cela pouvait être nécessaire. Il est bon, à ce sujet, que vous sachiez que ce prince est extrêmement partisan de Voltaire. Il a d'un autre côté un goût extraordinaire pour la poésie; il s'amuse même à faire des vers et

1. Voir au chapitre quatrième, pp. 236 et suivantes.

il réussit très joliment, dans le genre d'épigrammes ou satires. Il m'a mis en état de parler ainsi, en me faisant la grâce de me confier quelques pièces de sa façon. Je puis donc entrevoir que ce serait l'obliger que de lui faire avoir ce nouveau poème de Voltaire.....

XII

CONVERSATIONS DE LA CHÉTARDIE AVEC GRUMBKOW AU MÊME MOMENT [1].

(Dépêche du 22 novembre 1735, t. 100).

. . . .

Quelques jours après je reçus du général Grumbkow un billet dont voici la teneur : les préliminaires sont ratifiés; les conséquences d'une telle démarche sont très désagréables pour ceux qui ont donné dans le gallicisme. Il semble d'un autre côté qu'on ait oublié entièrement à Paris que nous sommes les dépositaires de la sacrée personne du roi d'Austrasie [2].

Cette façon de s'énoncer me fit juger qu'il était nécessaire de voir ce ministre et de travailler à le calmer. Dans l'entretien que je me ménageai avec lui pour cette fin, il se plaignit amèrement de sa situation. « Je vais, me dit-il, me trouver exposé à de fâcheuses suites. Mon maître, contre sa coutume, n'a pas daigné répondre à mes trois dernières lettres, et de l'humeur dont il est, je cours risque de perdre tout mon crédit, peut-être même voudra-t-il me rendre responsable de ce que l'événement ne correspond point à la manière dont je lui ai toujours parlé. Je m'en consolerais encore ; ce qui m'accable seulement est l'avenir que j'entrevois : nous serons

1. Voir, au chapitre quatrième, pp. 219 et suivantes.

2. C'est-à-dire de la personne du roi Stanislas, qui devenait duc de Lorraine.

non les alliés, mais les vils esclaves de la cour de Vienne, et qui plus est, j'aurai la douleur de voir triompher mes ennemis. Déjà M. de Borck s'applaudit du dénouement et il ne cesse de répéter que si l'on avait voulu le croire lorsqu'il soutenait que l'électeur de Saxe se maintiendrait sur le trône de Pologne, l'on aurait pu tirer parti de cette circonstance, au lieu de se trouver aujourd'hui déchu de toute espérance. » Je combattis les craintes du général Grumbkow par toutes les raisons que je pus alléguer, et j'eus lieu de me flatter d'avoir réussi à l'apaiser.

Dans la vue de le soulager en contenant son maître, s'il est possible, instruit d'ailleurs par bons endroits des discours outrés que tenait le roi de Prusse sur la nation [1] en général et en particulier, je crus de la dignité du service de faire connaître à M. de Grumbkow que j'en étais informé. « Le roi, votre maître, lui ajoutai-je, devrait modérer sa vivacité, et démêler, aussi éclairé qu'il est, que l'amitié de Sa Majesté lui sera toujours utile quelle que chose qui arrive. Je souhaite donc qu'il veuille mettre des bornes à son impatience, car s'il me revenait qu'il continue à se lâcher autant en propos qu'il a fait jusqu'ici, je me verrais forcé de demander mon rappel et de donner à connaître le motif de ma demande. Les ministres de France, vous ne l'ignorez pas, ne sont pas accoutumés à de semblables incidents. Je sais encore que Sa Majesté prussienne ne respire journellement qu'après l'arrivée du comte de Seckendorf; celui-ci en faisant sa charge ne manquera pas d'aigrir de plus en plus les choses afin de rendre votre cour entièrement dépendante de l'empereur; toutes ces idées réunies me présentent des objets dont la réalité est aussi appréciable qu'il conviendrait vraisemblablement peu à un ministre du roi d'en être témoin. »

M. de Grumbkow me répondit que j'étais fondé à penser de la sorte, qu'il n'y avait point en effet de pauvretés que son

1. Sur la France.

maître n'eût imaginées sur le chapitre de la nation, qu'il en était honteux pour lui et qu'il n'était pas à lui faire sur cela ses représentations; que jusqu'à présent il avouait à regret qu'elles avaient été infructueuses; qu'il désirait néanmoins que je voulusse fermer les yeux sur cette irrégularité tant que le roi de Prusse se trouverait éloigné de Berlin[1]; que lorsqu'il y serait, la chose deviendrait différente, puisqu'elle pourrait devenir personnelle pour moi, et qu'il serait peut-être à propos alors que je sollicitasse mon rappel afin de prévenir des extrémités capables de compromettre les deux cours; qu'il aurait soin de sonder les dispositions à cet égard et qu'il se concerterait avec moi à l'avance sur ce qu'il y aurait à faire en conséquence.....

XIII

LA CHÉTARDIE, CHARGÉ DE COMMUNIQUER OFFICIELLEMENT AU ROI DE PRUSSE LES PRÉLIMINAIRES DE VIENNE, S'ENTEND AVEC GRUMBKOW POUR PRÉPARER LE ROI A L'AUDIENCE. — AUDIENCE DU ROI[2].

(Dépêche de la Chétardie du 13 décembre 1735, t. 100).

. . . .

Instruit de vos intentions, je ne songeai qu'à me concerter avec le comte de Grumbkow; je lui fis part de l'état où se trouvaient les choses et je les lui présentai d'une manière conforme à ce que vous m'avez prescrit; je lui fis connaître en même temps comme il importait à son maître de se calmer, s'il ne voulait point affaiblir la volonté sincère qu'avait Sa Majesté de l'obliger; j'ajoutai au général comte de Grumbkow que ce devrait être son ouvrage et qu'il fallait pour

1. Le roi était parti pour Magdebourg et Halberstadt, où il devait passer la revue des troupes qui avaient fait la campagne du Rhin.

2. Voir au chapitre quatrième, pp. 219 et suivantes.

cet effet qu'il voulût préparer les esprits de façon que tout se passât décemment lors de mon audience. Quelque délicate que fût cette commission, vu la pétulence à laquelle le roi de Prusse s'abandonnait en cet instant, ce ministre s'en chargea avec son zèle ordinaire; il s'acquitta le même soir et avant la tabagie de ce que je lui avais recommandé; de retour chez lui, il écrivit à une heure après minuit le billet dont voici la teneur :

Ce 8 décembre. J'ai eu une audience de près d'une heure et demie et j'ai fait ce que vous désiriez de moi, et j'ai préparé tout pour que l'on ne soit pas surpris. Les larmes sont sorties à gros bouillons, quand j'ai fait comprendre que le beau-père de Sa Majesté abdiquerait. On s'est écrié : « A qui donc se fier, si l'on en use ainsi envers ce qui vous regarde de plus près ! » Enfin je puis dire que cela m'a vivement touché, et j'ai vu une véritable inclination pour le roi Stanislas et une haine contre les Saxons. En attendant vous gagnez que l'on soit préparé..... Je vous avoue que j'ai eu de la peine à défendre notre cause. Je souhaite que vous réussissiez mieux à votre audience. L'argument dont à la mienne j'ai osé me servir pour faire impression, quoique sans fondement, a été de dire au roi qu'il ne devait s'en prendre qu'à lui si les affaires ne tournaient pas davantage à sa satisfaction ; que la cour de Vienne l'avait sacrifié en faisant voir à la France les promesses qu'il avait tant de fois réitérées de marcher avec toutes ses troupes au secours de l'empereur; que c'était là le fruit de son zèle pour la cour impériale et qu'il ne serait pas impossible que la cour de France, sans une pareille découverte, n'eût pris des mesures très différentes. Mon discours a produit l'effet que je souhaitais. Mon maître a pleuré de dépit et de colère, et le contre-coup de son ressentiment contre les impériaux ne peut que vous être avantageux. N'oubliez rien, je vous prie, de tout ce que nous avons arrangé; que votre cour, en agissant mieux que celle de Vienne, soit la première à s'ouvrir avec mon maître; cela ne saurait avoir que de

bonnes suites, et il est d'autant plus à propos d'en tirer qu'encore un coup la plaie saigne prodigieusement. »

J'écrivis le jeudi au roi de Prusse pour lui demander audience, ainsi que j'en étais convenu la veille avec le comte de Grumbkow, et pour prévenir tout retardement, j'adressai ma lettre à un secrétaire du cabinet qui est fort dévoué à ce ministre et à moi. Le vendredi se passa sans que j'eusse aucune réponse, et ce ne fut que le samedi au soir que M. de Borck m'informa par un billet que le dimanche après l'église, le roi de Prusse, son maître, m'accorderait l'audience que j'avais demandée.

Je présentai d'abord la lettre de Sa Majesté au roi de Prusse, et je l'accompagnai de tous les discours propres à bien disposer ce prince. A mesure que je lui lisais les articles préliminaires, je lui en donnais une ample explication..... Cette façon d'agir eut le succès que je m'étais proposé, et grâce aux soins d'ailleurs qu'avait pris M. le comte de Grumbkow, je dois dire que le roi de Prusse m'écouta d'une manière aussi gracieuse que tranquille. Les objets qui le frappèrent davantage et qu'il releva, se peuvent réduire à six, savoir l'abdication du roi de Pologne, la restitution de ses biens, le prétendu abandon de ses partisans, le partage avantageux du roi de Sardaigne, l'acquisition de la Lorraine, et le départ du roi de Pologne de Königsberg [1].

Sur le premier point, il ne put se contenir : « Sans être uni par les liens du sang avec le roi Stanislas, me dit-il, je l'aime, il est vrai, autant qu'il est possible; mais vous, à qui il doit être cher, si vous l'abandonnez, qui peut désormais compter sur votre assistance? Cela crie vengeance devant Dieu et devant les hommes; souffrez que je vous le dise. Si par les suites d'une guerre malheureuse on vous avait repoussés jusqu'à Senlis, alors on fait la paix à quelque prix que ce soit. Vos armées, au contraire, ont prospéré presque partout, et

1. Ces points sont expliqués successivement plus loin.

vous sacrifiez néanmoins ce qui doit vous tenir le plus à cœur. » Je lui répondis que, loin d'abandonner le roi de Pologne, nous avions rempli tout ce que sa dignité exigeait, ainsi que la gloire de Sa Majesté. Je lui détaillai à ce sujet la manière dont nous avions considéré les deux qualités que réunit en sa personne le roi de Pologne, de proche parent et ami de Sa Majesté et de roi légitime d'une nation libre. Je lui fis voir par la façon dont on avait procédé en conséquence que nous avions satisfait en entier à ces deux objets, et que la royauté exercée en Pologne par l'électeur de Saxe ne serait jamais regardée que comme une chose précaire. Pour lui faire connaître en même temps d'une manière qui ne pût lui déplaire combien il avait à se reprocher son irrésolution, je rappelai la conduite et l'inactivité de la Suède; je m'étendis sur cet article autant que la décence le permettait, et à l'ombre de ce prétexte, je conclus qu'il n'était pas praticable d'exiger que la France fît des choses qu'une puissance voisine et intéressée plus que personne aux libertés de la Pologne, n'avait su mettre à exécution; que le roi eût cependant continué à employer bien volontiers la force des armes, si cela avait porté quelque influence sur le sort de la Pologne; que l'exemple du passé prouvant le contraire, cela n'eût donc servi qu'à perpétuer les malheurs de la Pologne, prolonger la guerre, occasionner une plus grande effusion du sang chrétien, faire périr de part et d'autre un nombre de braves gens et que de tels moyens ne peuvent être conformes aux principes de modération et de justice qui avaient toujours dirigé Sa Majesté. Ce raisonnement le satisfit; du moins les apparences eurent-elles de quoi me faire penser de la sorte, et il n'insista pas davantage.

La restitution des biens du roi et de la reine de Pologne fit un plaisir sensible au roi de Prusse, et il me le témoigna encore plus, lorsque je lui eus rendu compte des motifs pour lesquels on avait inséré cette clause.

Il fut également content d'être rassuré su le prétendu

abandon des Polonais attachés à la personne du roi de Pologne, et il ne put cacher sa joie quand je lui eus expliqué que par la façon dont on avait pourvu au maintien de leurs biens, charges et privilèges, il dépendrait d'eux, en se tenant unis, de traiter non seulement de pair à pair avec l'électeur de Saxe, mais même de lui donner la loi.

Ses réflexions sur les avantages considérables que retire le roi de Sardaigne me mirent à portée d'employer l'insinuation que vous m'aviez ordonné de faire; je ne pouvais m'en servir plus à propos, et par l'usage que j'en fis, je ne laissai aucun doute au roi de Prusse sur l'attention qu'aurait toujours Sa Majesté à faire le bien de ses alliés [1].

Touchant l'acquisition de la Lorraine, le roi de Prusse voulut me faire entrevoir que de notre part l'envie de nous agrandir avait eu lieu. Je combattis ce préjugé, ou en rapportant la chose entièrement à la dignité du roi de Pologne, ou en faisant entendre d'ailleurs qu'en concourant aux vues de l'empereur en faveur du duc de Lorraine, la prudence ne souffrait pas qu'on laissât posséder un État au milieu du royaume à un prince destiné à remplir un jour le trône impérial; que d'accorder la garantie de la Pragmatique [2] était donc une chose totalement étrangère à la cause de la guerre, et qu'ainsi l'on ne pouvait avancer que Sa Majesté se fût écartée des bornes du désintéressement qu'elle avait fait paraître. Le roi de Prusse applaudit à ce que je lui représentais, et pour m'en convaincre il me dit qu'il avait parlé de même il y a plus de quatre ans, au comte de Seckendorf.

Quant au départ du roi de Pologne de Königsberg, je ne crus pas le moment convenable pour toucher cette corde-là; je me contentai de répondre au roi de Prusse que cela ne

1. Le roi de Sardaigne, qui avait été l'allié de la France contre l'Autriche et l'Espagne, avait gagné une partie du Milanais.

2. Par les préliminaires de Vienne, la France garantissait la Pragmatique sanction, par laquelle la succession totale de l'empereur était donnée à Marie-Thérèse.

pouvait être fort éloigné ; qu'il devait toutefois être assuré que tant de la part de ma cour que de celle de Sa Majesté polonaise, il en serait prévenu à l'avance.

Dans une conversation que j'eus précédemment avec le comte de Grumbkow, nous avisâmes aux moyens de contenir le déchaînement du roi de Prusse, et nous fixâmes le langage qu'il serait bon à tenir pour cela lors de l'audience : le général Grumbkow, en convenant de la nécessité qu'il y avait de saisir cet instant, n'y mit d'autre restriction sinon que cela serait superflu, à moins que je ne fusse assuré des intentions du roi à faire plaisir au roi de Prusse ; ne fût-ce que pour en persuader ce ministre, je crus cette démarche inévitable. Après avoir donc informé le roi de Prusse de tout ce dont vous m'aviez chargé : « Votre Majesté, lui dis-je, me permet-elle de lui parler non comme ministre mais en qualité de son respectueux serviteur, et comme étant depuis assez longtemps à Berlin pour connaître les suites de certaines choses. Je sais, Sire, que depuis les bruits des préliminaires, vous nous avez fort blâmés ; je n'en ai rien marqué à ma cour par respect pour la personne de Votre Majesté ; le mal est qu'on l'a écrit en Hollande, en Danemark, en Suède, et cela m'est revenu de ces différents endroits. Qu'en pourrait-il arriver ? Les ennemis de Votre Majesté et les nôtres chercheront à en faire usage pour aigrir les esprits et pour diminuer la volonté réelle que le roi a dû seconder en tout ce qui sera possible les intérêts de Votre Majesté. Qu'Elle veuille donc bien ne leur pas fournir des armes et empêcher l'effet de leur malice ». Le roi de Prusse me témoigna être fort touché de ce que je lui disais et de ce que j'avais fait, qu'il était vrai que sa vivacité l'avait emporté tant qu'il n'avait point été instruit, mais qu'aujourd'hui qu'il l'était, j'aurais lieu d'être content. A la suite de cette assurance, et avant de passer dans la chambre où tout le monde attendait, le roi de Prusse m'ordonna de rester à dîner avec lui.

Pendant le repas, il était extrêmement gai, et, s'entretenant

de bonne chère, il me demanda s'il n'y avait pas moyen d'avoir des truffes de France et des fromages de Sassenage, de Roquefort et de Brie ; je lui dis que l'éloignement en rendant la chose difficile, d'autant plus que les postes des lettres en Allemagne ne se chargeaient d'aucun ballot, ne la rendrait cependant pas impossible, et que je chercherais à profiter de la première expédition d'un courrier pour avoir ce qu'il désirait; il me remercia de façon à me faire croire que cela lui ferait grand plaisir. Vous jugerez s'il conviendrait que le roi fît quelque chose en cette rencontre ; ce serait peut-être marquer toujours une attention, en attendant le présent que Sa Majesté est dans le dessein de faire au roi de Prusse et sur lequel M. de Grumbkow pense qu'il est nécessaire d'attendre encore un peu. En traitant pareille matière avec ce ministre, j'aurais craint d'avoir mauvaise grâce à ne lui point renouveler l'assurance de la reconnaissance du roi. J'ai d'ailleurs trop lieu de me louer de ses procédés pour ne le pas ménager et il m'en a donné une preuve par la joie qu'il a eue que tout se soit passé sagement de la part de son maître. La retenue de M. de Grumbkow fut de même ; il ne voulut pas s'expliquer, mais il me dit qu'en réglant ensemble lequel serait le plus convenable ou de la tapisserie ou de l'épée enrichie de diamants, il me ferait connaître en quoi et sur quoi il souhaiterait s'être rendu susceptible des grâces de Sa Majesté.

Le même jour de mon audience, je me rendis chez M. de Borck pour le remercier de m'avoir fait savoir les intentions du roi, son maître ; ce ménagement extérieur était concerté avec le général Grumbkow en vue de mettre celui-là de plus en plus dans son tort. M. de Borck mit sur le tapis l'affaire de Bergh et de Juliers. Je lui répondis de manière à le contenter dans un sens, sans cependant lui en trop dire ; ses sentiments et l'indécence de ses propos sur les préliminaires ne me permettaient pas d'espérer de le voir agir ainsi qu'il fit, et m'assurer que son maître serait tout à notre disposition, si

nous voulions bien mettre fin à ses différends avec la cour palatine.

La réception que m'avait faite le roi de Prusse ne pouvant que me déterminer à paraître dans les occasions publiques où se trouve ce prince, j'allai le lundi à la parade; ma surprise ne fut pas médiocre en voyant sa Majesté prussienne m'aborder aussitôt et me reprocher de sortir de chez moi par un si mauvais temps. Je répliquai que rien ne pouvait me retenir dès qu'il s'agissait de lui faire ma cour. « Je suis bien persuadé de votre attachement, me répondit-il; aussi me fais-je un vrai plaisir à présent de vous voir souvent avec moi; vous serez le maître de venir à Potsdam et à la chasse quand bon vous semblera, et ce que je vous dis est d'autant plus sincère que j'ai toujours eu pour votre personne beaucoup d'estime. » Je ne pouvais que l'entretenir de l'empressement que j'aurais toute ma vie de le convaincre de mon profond respect. Je m'en acquittai du mieux que je pus. Le roi de Prusse ne s'est point contenté de cela. Il m'a fait réitérer la même chose par M. de Grumbkow; ce ministre m'a communiqué à ce sujet une réflexion à laquelle je n'ai pu qu'applaudir, tant je l'ai trouvée fondée. « Mon maître, m'a-t-il dit, est toujours extrême dans ce qu'il fait, et il ne sait pas toujours ce qu'il aurait à faire de mieux; avant tout ceci, il aurait dû s'entendre avec la France et prendre des mesures vigoureuses. Il s'est éloigné de vous. Présentement qu'il pourrait n'être pas satisfait sur la forme qu'ont prise les affaires de Pologne relativement à lui, il se rapproche de vous et je ne réponds pas que cela n'aille si loin que vous n'en soyez à la fin fatigué. Prenez-le pour tel qu'il est et tâchez pourtant s'il est possible de faire quelque chose en sa faveur, ne fût-ce que par rapport à vous. »

Ces différentes circonstances me font assez prévoir ce qui va arriver et le but qu'on se propose. En tant que ministre du roi, on me témoignera tous les égards imaginables dans l'espérance et en vue de se rendre Sa Majesté propice : on

sent avec raison qu'on ne peut rien faire sans son assistance, et l'on veut tirer parti du dénouement de cette guerre à quelque prix que ce soit. Berg et Juliers sont donc en cet instant la principale pierre d'achopement, ainsi qu'elles l'ont toujours été, et le mobile de tout ce que l'on fera ; quel que soit le motif, le bien du service du roi me fait désirer que les conjonctures permettent que cette affaire se termine par l'entremise de Sa Majesté, non, je le répète, qu'il y ait à espérer que le roi de Prusse soit jamais sincèrement de nos amis et qu'il puisse nous être fort utile; mais j'envisage le règne de son successeur, et tout ce qu'on peut attendre d'un prince tel que lui, surtout si en forçant la cour de Berlin à la reconnaissance dans ce moment-ci, l'on autorise le prince royal à manifester ses heureuses dispositions et le ministre du roi à les cultiver.

Les attentions du roi de la Prusse à mon égard se sont encore manifestées ce matin : un des régiments qui ont été sur le Rhin a passé par cette ville pour retourner en Prusse. En faveur de cette circonstance, j'ai encore été à la parade, quoique les jours de poste je n'y paraisse jamais. A peine y suis-je arrivé que Sa Majesté prussienne me fait appeler, et jusqu'au moment qu'Elle s'est retirée, ce qui a duré une heure, elle ne s'est entretenue qu'avec moi. Tous les détails que peut comporter le militaire ont fait le sujet de cette conversation...

XIV

CONVERSATIONS DE LA CHÉTARDIE AVEC LE PRINCE ROYAL SUR LA PUCELLE DE VOLTAIRE.

(Dépêche de la Chétardie du 7 janvier 1736, t. 101).

. . . .

Il y a quelques jours aussi que dînant chez le roi de Prusse, j'eus la satisfaction d'entretenir un moment le prince royal;

il débuta par me demander des nouvelles du poème de la *Pucelle*. Je lui fis connaître à ce sujet l'empressement qu'on aurait de le satisfaire, dès qu'il aurait été possible d'avoir cet ouvrage. « Je suis extrêmement touché, me dit-il, de cette attention obligeante de votre cour... Je souhaiterais fort d'ailleurs ne point attendre que l'ouvrage fût fini; ce serait quelques lambeaux ou quelques fragments que je désirerais avoir en cet instant, et si vous vouliez prendre la peine de mander directement à Voltaire que c'est pour moi et que je n'en ferais aucun usage, je suis persuadé qu'il déférerait à ma curiosité. » Je répondis au prince royal que je ne négligerais rien de ce qui serait praticable, autant que cela pouvait se concilier avec l'envie que ma cour avait... de le prévenir en cette rencontre, ainsi que dans toutes les occasions qui s'en présenteront. Comme il y a tout lieu de croire qu'il reviendra encore à la charge, vous voudrez bien me prescrire la façon dont je dois en user.

Le comte de Grumbkow s'étant, sur ces entrefaites, approché de Son Altesse Royale, je rompis la glace au sujet de cette tristesse qu'on avait remarquée en Elle depuis quelque temps. Nous pressâmes de manière ce jeune prince qu'après m'avoir témoigné le gré infini qu'il me savait de la part que je prenais à sa situation, il nous avoua que cela avait été occasionné par des discours désobligeants que le roi, son père, avait tenus sur son compte. M. de Grumbkow et moi avons en effet découvert qu'il y avait eu quelque altercation; mais heureusement les choses se sont raccommodées avant le départ du roi de Prusse, qui partit avant-hier pour Potsdam.....

(Dépêche du 10 mars 1736, t. 101).

. . . .

Je ne puis trop louer la façon de penser soutenue du prince royal; tous ces jours-ci, il m'a fait la grâce de s'entretenir

avec moi à la parade; sa confiance à mon égard ne se dément point et ses sentiments pour la France sont toujours les mêmes. Il m'a demandé derechef si je ne lui procurerais pas bientôt quelques fragments du poème de la *Pucelle d'Orléans*..... Je crus ne pouvoir mieux éluder ses sollicitations qu'en disant que je connaissais Voltaire pour un auteur extrêmement inconstant; que voltigeant sans cesse d'un ouvrage à l'autre, j'étais persuadé qu'il aurait abandonné la *Pucelle d'Orléans*, pour achever *Alzire* qu'il venait de donner au théâtre; mais que, revenu à son poème, l'on ne négligerait rien pour en avoir quelques extraits. Le prince royal parut content de cette réponse que je lui ai faite ce matin. Il a continué à me parler sur des choses très intéressantes; il m'a rappelé avec regret l'inexécution des idées qu'il m'avait communiquées à Potsdam lors de la maladie du roi, son père [1]. Il a pris de là occasion de me marquer que, puisque les circonstances étaient changées, et que le roi de Prusse lui apprenait à user de moins de réserve, il comptait que j'irais dîner aujourd'hui avec lui. Pendant qu'il a été à table, tous les propos de ce jeune prince ont été aussi obligeants que propres à caractériser sa prédilection pour la nation française.....

XV

CONFÉRENCE CHEZ LES MINISTRES ET CONVERSATION DE LA CHÉTARDIE AVEC LE ROI APRÈS LA DÉMARCHE CONCERTÉE DES QUATRE PUISSANCES [2].

(Dépêche de la Chétardie du 22 février 1738, t. 106).

. . . .

Le long temps que j'ai résidé à cette cour m'a rendu si

1. Voir p. plus haut, nº VI.
2. Voir, au chapitre quatrième, pp. 222 et suiv.

souvent témoin de l'instabilité d'humeur du roi de Prusse que je me serais fait une peine en bien des rencontres de vous informer des différentes impressions qu'elle fait sur lui, si je n'avais regardé comme un devoir indispensable de vous en instruire. J'aurais volontiers pensé de même sur les démonstrations de ressentiment de ce prince; et effectivement pour les avoir éprouvées plus qu'un autre peut-être, j'ai pu mieux connaître combien peu elles sont à craindre.

Ce n'est pas que l'on ne dût revenir de cette opinion si l'on s'en rapportait trop légèrement à ce qui m'est revenu de l'effet qu'a produit sur l'esprit du roi de Prusse et de ses ministres la démarche des ministres des quatre puissances, et même à ce que m'ont dit sur cela MM. Thulemeier et Grumbkow; selon eux et de la manière que pense leur maître, cette démarche, par la partialité qui en est inséparable, ne doit être d'aucun poids; c'est le cas où ce prince doit risquer des provinces pour désabuser le public de l'idée désavantageuse que l'on a de la fermeté du roi de Prusse. Les moyens pour y réussir sont pour lui d'autant plus faciles que l'ordre qui règne dans ses troupes et dans ses affaires ainsi que l'autorité absolue qu'il a dans ses États le mettent en état de tout émouvoir d'un seul mot, tandis que les opérations deviendraient nécessairement lentes de la part des quatre puissances, vu l'éloignement qui les sépare et la nécessité d'expédier des courriers avant de pouvoir s'entendre et se concerter sur ce qu'il y aurait à faire. On se repaît ici de ces chimères en s'autorisant même par de prétendus exemples. Pourquoi, allègue-t-on, le vicomte de Turenne battait-il toujours avec trente mille hommes un ennemi qui en avait plus de quatre-vingt mille? C'est que, d'un côté, tout se faisant par la volonté d'un seul, on savait saisir à propos les circonstances, et que, de l'autre, il fallait obéir à un si grand nombre de princes différents que le temps nécessaire pour s'assurer de leur dernière résolution faisait perdre celui qui était le plus précieux. On infère de là qu'on peut agir avec succès à moins que la

France, contre laquelle on convient qu'on ne pourrait pas lutter, ne sé chargeât seule de l'affaire.

Je ne dissimulai point à MM. de Thulemeier et Grumbkow que j'étais d'un sentiment tout opposé au leur, que je croyais, au contraire, que le roi de Prusse n'avait jamais eu tant besoin de faire usage de sa prudence que dans cette occasion; qu'en n'usant pas de la plus grande circonspection, il s'apprêterait des embarras, et nuirait à ses intérêts; que c'était au reste se faire illusion de gaieté de cœur que d'imaginer que quatre puissances si considérables pussent se laisser distraire d'un concert qu'elles ont formé pour assurer la tranquillité publique; que, convaincu de ces vérités comme tout autre le serait à ma place, je souhaitais par l'attachement respectueux que j'avais pour la personne du roi, leur maître, qu'il n'en fît jamais l'expérience, et que qui lui conseillerait de faire autrement l'exposerait à mon avis à de fâcheux inconvénients. Je ne devais pas présumer que ces messieurs se rangeraient de mon sentiment, quand même ils en auraient été intérieurement; mais la fermeté avec laquelle je leur parlai sous le voile de l'intérêt que je prenais à tout ce qui pouvait être cher au roi de Prusse me parut exciter leur réflexion et les modérer.

Les choses étaient dans cette situation et vu la prochaine arrivée du roi de Prusse, le ministre de Hollande, le résident de l'empereur, le secrétaire d'Angleterre et moi nous étions au moment de nous rendre chez M. le maréchal de Borck pour hâter la réponse aux mémoires que nous avions remis, lorsque nous reçûmes chacun la lettre-circulaire. Nous allâmes, en conséquence, mercredi dernier, après midi, à la conférence extraordinaire à laquelle nous étions invités. MM. de Ginckel, Demeradt et Guy Dickens s'y trouvèrent en même temps, et les ministres du cabinet, en leur remettant la réponse du roi de Prusse, se bornèrent à leur faire remarquer la promptitude avec laquelle ce prince leur avait fait part de ses intentions. Les ministres des puissances maritimes de

l'empereur sortaient de chez M. le maréchal de Borck lorsque j'y arrivai.

Je m'aperçus d'abord que le vin avait fait sur lui son effet. Les propos qu'il me tint et la façon si remplie d'amitié dont il me parla, achevèrent de m'en persuader. Il me témoigna, en commençant, être très fâché de m'avoir donné la peine de passer chez lui. Je lui répondis que c'était plutôt à moi à le remercier du soin qu'il avait pris de me faire savoir les intentions du roi, son maître. « C'est aussi, reprit-il, pour vous communiquer sa réponse, que nous vous avons prié de venir ici. Souhaitez-vous, ajouta-t-il, que je vous en fasse lecture. » Je lui marquai que je lui en serais fort obligé ; après l'avoir lue, il me la remit.....

Cela fait, « le roi, mon maître, me dit-il, a été peiné de la possession qu'on établit en faveur du prince de Salzbach[1]. Croyez-moi, il n'est point de l'intérêt du roi très chrétien, d'opprimer nos droits ni ceux d'aucun autre. — Aussi, Monsieur, lui répondis-je, pouvez-vous être fortement assuré que Sa Majesté se conduira toujours sur des principes d'équité et de justice. — Hé bien donc, reprit-il, que la France qui a formé le concert et qui est la grosse cloche dans cette affaire, veuille nous donner des marques de son amitié. — Pour connaître, lui répliquai-je, si le premier point est fondé, il faudrait savoir ce qui a précédé le concert, et je n'en suis point instruit; mais, à présent qu'il est établi, il me paraît bien difficile que l'un puisse faire plus que l'autre. — Enfin, me dit-il, nous voulons espérer que le roi n'a point oublié tout ce que notre maitre a fait pour lui. » Cet objet, je l'avoue, me parut présenté d'une façon bien générale, et pour y donner les justes bornes qu'il devait avoir, je répondis à M. le maréchal de Borck que Sa Majesté conservait un tendre souvenir des attentions que le roi de Prusse lui avait marquées en la personne du roi Stanislas de Pologne. « Daignez donc, ajouta-

1. Voir p. 208.

t-il, cultiver ces dispositions et vous employer pour que nous en ressentions l'effet. — Ce soin, Monsieur, lui répondis-je, est beaucoup au-dessus de mes forces ; mais soyez persuadé, je vous en supplie, que rien ne me flatterait davantage que si mon ministère me mettait à portée de donner au roi de Prusse des preuves de mon respect et de mon attachement pour sa personne. » Ainsi finit cet entretien pendant lequel MM. de Podewils et Thulemeier ne dirent pas un seul mot.

Le roi de Prusse arriva ici avant-hier au soir, pour honorer le lendemain de sa présence les noces d'une des filles de M. le maréchal de Grumbkow. Le froid excessif qu'il fait depuis trois jours n'empêcha point ce prince d'aller hier matin à la parade, où les ministres étrangers se trouvèrent. Celui de Hollande fut le seul à qui il parla. Le roi de Prusse alla ensuite chez M. de Grumbkow, où, immédiatement après que la bénédiction eut été donnée, l'on se mit à table. Elle était de trente-deux couverts et ne se trouvait remplie que par les parents des mariés et les généraux qui sont ici. Le repas fut long et il y avait très peu de temps qu'il était fini, lorsque, à six heures, tout ce qu'il y a ici de distingué en hommes et en dames se rassembla chez M. de Grumbkow. Le résident de l'empereur, les ministres de Russie et de Hollande furent les seuls des ministres étrangers qui s'y trouvèrent avec moi, les autres n'ayant point été invités.

Pendant le bal qui précéda le souper, le roi de Prusse me fit la grâce de s'entretenir avec moi sur mon prochain départ. Il me témoigna à cette occasion des bontés personnelles dont je ne garantirais pas la sincérité, et qui, en effet, si elles eussent été sincères, auraient dû me fournir ici plus de moyens de servir utilement le roi ; mes doutes, à cet égard, n'altérèrent point la respectueuse reconnaissance dont je marquai être pénétré, et me renfermant du reste à répondre aux questions de ce prince, je remis toujours à l'audience que je prendrais la liberté de lui faire demander à m'acquitter des devoirs que mon départ occasionnerait.

Le roi de Prusse, vers la fin du bal, s'entretint une seconde fois avec moi. Il me rappela les représentations que je lui avais faites avant la guerre pour le dissuader d'envoyer des secours à l'empereur; que je lui prédisais alors qu'il en serait mal payé, qu'il le pensait peut-être de même et que l'événement, pour avoir justifié ma prédiction, n'empêchait pas qu'il ne fût très content d'avoir rempli de sa part tout ce à quoi il était engagé, parce que l'honneur lui avait été et lui serait toujours de préférence en recommandation. Je louai un sentiment si généreux en lui témoignant combien il était beau à un grand prince d'être inviolable sur sa parole. Ce début de conversation conduisit le roi de Prusse à me dire que ce m'était une preuve de la fidélité avec laquelle il observerait ses promesses quand il en ferait à Sa Majesté, et de même que lorsqu'il ne lui aurait rien promis, il ne se croirait tenu à rien; que je crusse d'ailleurs qu'il connaissait tout le prix du bon allié qu'il avait; que c'était Dieu, et qu'avec un tel secours, il n'imaginait pas qu'il eût quelque chose à craindre, surtout quand il ne demanderait que la justice et que sa conscience ne lui reprocherait rien. Quant aux États que la Providence lui avait donnés, qu'il en avait trop ou pas assez, que, s'il savait penser beaucoup en certaines rencontres, il en était aussi où il saurait tout sacrifier, et même avec d'autant plus de plaisir qu'il ne lui coûterait rien d'être obligé de vivre n'ayant à manger que deux écus par mois; que, s'il était possible qu'il ne les eût pas, on trouvait de l'eau partout et un peu de pain noir et qu'il s'en contenterait sans peine; qu'une telle façon de penser était d'une grande ressource et prévenait tous les embarras qu'on semble appréhender en ce monde; aussi qu'il se moquait de toute l'Europe; qu'il n'avait jamais été si satisfait que dans ce moment-ci, et qu'il croyait être enfin parvenu au point qu'il avait toujours ambitionné. Le roi de Prusse, sans me donner le temps de lui répondre, me quitta en prononçant ces dernières paroles; mais cette fin de conversation fut

accompagnée d'un rire si forcé et d'un air de satisfaction si peu naturelle que, plus j'observais les mouvements de son visage et ses gestes, plus, j'ose le dire, il me persuadait de sa faiblesse, au lieu de me convaincre de sa fermeté.....

XVI

SANTÉ DU ROI DE PRUSSE. — DISPOSITIONS DU PRINCE ROYAL. — CONVERSATION DE VALORI AVEC THULEMEIER AU SUJET D'UNE LIAISON ÉTROITE A ÉTABLIR ENTRE LES COURS DE FRANCE ET DE PRUSSE[1].

(Dépêche de Valori du 17 novembre 1739, t. 108).

. . . .

La santé du roi de Prusse est une énigme pour tout le monde ; actuellement et depuis qu'il a quitté Wusterhausen, elle passe pour être bonne ; ce que j'ai pu remarquer de son état est qu'il s'alarme aisément, qu'il est sujet à des espèces d'oppressions de poitrine ; il respire pour lors avec peine ; dans ces cas, il se dit très mal et veut qu'on le croie. J'en suis toujours pour ce que j'ai eu l'honneur de vous mander : je crois que la prétendue apoplexie annoncée au prince royal n'était autre chose qu'un accès d'oppression plus violent qu'à l'ordinaire, dont il a eu ses raisons de faire une apoplexie. Il est sûr qu'il ne lui en est resté aucun vestige...

Des gens qui connaissent bien le prince royal croient que la reine, sa mère, sera dédommagée à bien des égards de l'extrême contrainte où elle vit à présent, lorsque ce prince parviendra à la couronne ; qu'elle peut attendre de son fils les égards et les marques de respect les plus complets, mais qu'il aura son sentiment dont il ne démordra pas, non plus que de son système politique, dans lequel la reine n'entrera

1. Voir au chapitre quatrième, pp. 226 et suivantes.

pour rien. Il est bien à désirer qu'il soit tel que nous ayons effectivement lieu d'espérer bien des sentiments personnels de ce prince. Mais selon ce qu'on m'a dit, il sera ferme dans celui qu'il a embrassé. Je ne puis m'empêcher de regarder comme un problème sa façon de penser sur nos intérêts. Au reste, je n'en puis porter de jugement bien juste, d'autant plus que mes idées ne sont fondées que sur les rapports d'autrui.

. . . .

J'ai dit à M. de Thulemeier que j'avais rendu compte à ma cour de la conversation que j'avais eue avec lui, dans laquelle il m'avait dit qu'il serait très heureux que quelque chose de plus fort contribuât à resserrer les nœuds de l'amitié qui était entre les deux cours ; que cette façon de penser de sa part avait été d'autant plus agréable à la France, qu'elle était absolument dans les mêmes idées, et qu'étant plus instruit qu'un autre des choses qui pouvaient être l'objet de liaisons plus étroites, vous verriez avec plaisir qu'il voulût s'ouvrir à moi des moyens qu'il imaginera les plus propres à resserrer les nœuds d'union qu'il savait nous devoir être agréables et dont la maison de Brandebourg s'est toujours trouvée si bien en différents temps. Voici sa réponse : « On sait, Monsieur, à votre cour, combien mes sentiments lui ont toujours été favorables... dans un temps même où j'ose dire qu'il y faisait chaud[1] ; je ne varie point et je dis comme bon serviteur du roi, mon maître, que rien n'est plus convenable qu'une alliance entre nos deux cours pour les intérêts du roi, mon maître, et si vous me le permettez, pour votre cour, dans la circonstance présente, où les Anglais travaillent à gagner l'empereur qu'ils lui font envisager Naples et la Sicile comme son bien usurpé qu'il pourra recouvrer par leur moyen. Il est bien faible à la vérité ; mais son nom, dans une alliance, aidé de l'argent d'Angleterre qu'elle saura répandre

1. C'est-à-dire au moment du concert des quatre puissances.

à pleines mains, peut beaucoup influer... Quant au roi, mon maître, je puis vous répondre qu'il ne prendra pas de parti qui puisse être désavantageux à la France ; je suis assuré de cela. Mais vous pourriez me dire, Monsieur, ce que vous imaginez qui puisse être proposable sur cette union plus étroite entre nos deux cours, que je vous répète encore devoir nous convenir. » A cela, je lui dis qu'il était plus instruit que personne de ce qui pouvait faire l'objet des liaisons plus particulières... « Hé bien ! me dit-il, j'y penserai sérieusement. Je crois qu'une alliance offensive ne convient pas à la France, et qu'une défensive bien observée peut lui être avantageuse et à nous ; je vais travailler à cela ; mais sur quels principes croyez-vous que je puisse agir ? » Je répondis que j'étais trop novice pour avoir un sentiment sur d'aussi grandes affaires ; que j'étais persuadé que des ouvertures qui partiraient de lui, pourraient établir des principes sur lesquels il serait possible d'agir ; que tout ce que je pouvais faire était de rendre un compte exact des bons sentiments dans lesquels il me paraissait être, dont j'étais persuadé qu'on lui saurait bon gré. Je lui demandai ensuite si le travail qu'il se proposait de faire serait une chose qui dût se passer de lui à moi ; il me dit qu'il serait obligé d'en conférer avec ses collègues ; que je ne m'inquiétasse pas de M. de Borck ; qu'il n'avait plus son mot à dire, et que ce n'était pas un homme de tête, mais qu'il fallait que j'observasse de ne point parler de lui, Thulemeier, particulièrement dans les conférences que je pourrais avoir.

. . . .

Autant que j'en puis juger, l'article d'une alliance avec la France est un point sur lequel il a toujours médité conjointement avec M. de Podewils ; car ce dernier, en me parlant du traité de la Haye [1], il y a quelque temps, appuya beaucoup et à plusieurs reprises sur l'article qui dit que le roi et

1. Voir p. 227.

le roi de Prusse se réservent à prendre selon les conjonctures et les besoins des circonstances des engagements plus particuliers qu'ils estimeront convenables à leurs intérêts réciproques, déclarant d'avance qu'ils les regardent respectivement comme une seule et même chose, et me dit que c'était un chemin qui devait naturellement nous conduire à quelque chose de plus pour l'avenir.....

XVII

OPINION DU ROI DE PRUSSE SUR LA DISCIPLINE MILITAIRE. — SES PROTESTATIONS D'AFFECTION POUR LE ROI DE FRANCE ET LE CARDINAL FLEURY. — SES PROPOS SUR LES ANGLAIS[1].

(Dépêche de Valori du 5 décembre 1739, t. 108).

. . . .

Le peu de cas que le roi de Prusse paraît faire des Suédois n'est fondé à mon gré que parce qu'il ne les croit pas disciplinés, et la haute idée qu'il conçoit des Moscovites vient des récits de l'extrême et servile discipline dont ils sont observateurs. Il y a quelques jours, il me disait qu'il ne fallait pas que les soldats eussent de l'honneur ; que cela était pour les officiers ; mais qu'il faisait grand cas d'une troupe que la seule crainte faisait tenir en place. « Je savais bien, me dit-il, que vous ne pensiez pas comme cela, et le Français n'est pas propre à cette discipline ; un soldat chez vous veut savoir où il va et pourquoi on l'y mène ; moi je n'aime pas ces raisonneurs ; j'aime mieux que mes soldats craignent leurs officiers, de manière à être prêts à périr sur leur seule volonté. Voilà comme sont les Russes. » Ce prince reviendrait bientôt de sa prévention contre les Suédois, s'ils avaient quelque avantage sur les Russes.

1. Voir *ibidem*.

..... Il est en effet bien singulier, qu'un prince qui ne rêve et ne respire que troupes, qui a réussi à avoir les plus belles de l'Europe, avec ses arsenaux pleins et beaucoup d'argent, soit si timide quand il peut être question de les mettre en mouvement. Je crois même que rien ne pourrait l'y déterminer qu'une sûreté physique de réussir, et avec un appui tel que celui du roi ; ce serait dans le cas d'une alliance avec Sa Majesté que je présume qu'on pourrait lui en faire contracter une avec la Suède, qui de défensive parviendrait à devenir offensive, en cas que la Suède, entrant en guerre avec la Russie, eût un début avantageux.

. . . .

C'est sur le ton de confidence que j'ai parlé au roi de Prusse de l'affaire de Montbéliard[1]. J'ai ajouté que le roi ne veut pas laisser échapper la plus petite occasion de lui donner des marques de sa confiance. Il me dit qu'il était bien obligé au roi, qu'il avait pour lui un vrai respect et beaucoup de dévotion et qu'il lui en donnerait des preuves ; qu'il ne savait pas bien dire, mais qu'il était honnête homme, et « vous le verrez, me dit-il, le roi a raison et l'empereur n'a rien à dire chez lui. A l'égard des terres qui sont situées dans l'empire[2], il a ses lois, auxquelles je crois que le roi ne veut pas toucher, mais je n'ai point encore entendu parler de cette affaire. — En tout cas, lui dis-je, Sire, s'il en est question et que Votre Majesté veuille être instruite plus particulièrement que je n'ai pu le faire, dans ce moment, je m'offre à ne lui rien laisser ignorer. — Ho ! me dit-il, le roi est juste et ce cardinal est si honnête homme! Ma foi ! je l'aime bien..... » — Il fit ensuite apporter le portrait de Son Éminence qu'il a fait faire sur celui que

1. Le comté de Montbéliard était alors tenu en séquestre par la France.

2. Le comté de Montbéliard, à propos duquel il y avait des contestations entre la France et l'Empereur, ne faisait partie d'aucun cercle de l'Empire.

j'ai et me demanda beaucoup s'il ressemblait ; je l'assurai que oui. « Mais quoi ! me dit-il, a-t-il toujours cette physionomie riante ? — Oui, Sire, lui dis-je, et Votre Majesté conviendra que c'est celle d'un homme qui ne trompe jamais. — Pour cela, non ; voilà, Messieurs, dit-il en s'adressant à toute la cour, un honnête homme et que j'aime de tout mon cœur. »

. . . .

Il y a quelques jours, le roi de Prusse s'est expliqué désagréablement pour les Anglais. Il dit que c'était une nation sans foi et sans loi, qu'il aimerait mieux être lié avec le diable qu'avec eux. Ce discours a été suivi d'une exclamation pieuse. « Qu'est-ce que je dis, mon Dieu, pardonnez-moi mes péchés ! » Il me semblait qu'il n'avait point offensé Dieu, mais les Anglais avec ces propos.....

XVIII

CONVERSATIONS SUR UNE ALLIANCE ENTRE LA FRANCE, LA PRUSSE ET LA SUÈDE.

(Dépêche de Valori du 15 décembre 1739, t. 108).

. . . .

Dans la longue conversation que j'ai eu avec M. de Thulemeier..., il me dit, après beaucoup d'autres discours, que..... que son maître était tout français, et se fortifiait tous les jours dans cette façon de penser ; qu'il connaissait que son plus grand intérêt était d'être uni à la France. Je lui dis qu'il me paraissait que le roi de Prusse en avait encore un autre qui était celui d'abaisser la puissance russe, que son pays était ouvert de ce côté-là. Il en convint avec moi et ajouta qu'on ne faisait pas d'aussi sérieuses réflexions qu'il convenait sur cet article. « Ne croyez-vous pas, lui dis-je, qu'une alliance avec la France dans laquelle la Suède entrerait ne serait pas un moyen sûr de vous tranquilliser ? — Oui, me dit-il, cela est non seulement probable, mais selon moi convenable et je

crois que cette idée pourrait réussir; mais il faudrait que ce plan vînt de votre cour. Il est à mon avis de sa dignité d'indiquer les objets sur lesquels elle veut bien traiter. Je ne refuserais pas, continua-t-il, de donner ce projet: cela serait bientôt fait et le regarderais même à honneur. Mais ces démarches sont dangereuses pour nous: je donnerais mes idées, je les montrerais au roi mon maître, il y aurait même donné son approbation. Cependant si les choses ne tournaient pas à sa fantaisie, il s'en prendrait à celui qui aurait fourni le projet. Il n'en serait pas de même d'un plan qu'il croira venir de la main du cardinal. Le respect qu'il a pour ce que pense ce grand homme lui fera approuver des choses qui, peut-être, seraient mal reçues venant de notre part; mais je dois et puis vous dire que le roi de Prusse désire avec passion de s'unir le plus fortement qu'il est possible avec le roi. Vous pouvez tabler là-dessus.

Et moi, lui ai-je répondu, Monsieur, je crois pouvoir vous dire que si le roi, votre maître, a ses vues personnelles pour lesquelles il eût besoin du secours de la France, le roi s'y emploiera avec tout le zèle qu'il peut attendre d'un ami qui s'intéresse également à son avantage et à sa gloire.....

XIX

RETARDEMENT DU ROI DE PRUSSE A RÉPONDRE AUX QUESTIONS RELATIVES A L'ALLIANCE ENTRE LA FRANCE ET LA PRUSSE. — ÉTAT DE LA SANTÉ DE CE PRINCE[1].

(Dépêche de Valori du 5 février 1740, t. 109).

. . . .

Les ministres du roi de Prusse sont fort impatients de savoir comment la réponse du roi leur maître aux questions qui lui ont été faites aura été reçue[2]. Il me paraît qu'ils

1. Voir *ibidem*.

2. Question sur le projet et les conditions d'une liaison plus étroite avec la France, soumises au roi de Prusse par ses ministres.

comptent beaucoup sur cette pièce et qu'ils croient qu'elle doit leur faire un mérite auprès du roi et de son Éminence.

M. de Thulemeier m'a donné l'avis de prendre garde à mes lettres et m'a dit savoir bien certainement que la cour de Vienne les guettait aussi bien que les leurs, que lui personnellement était en butte à cette cour et qu'il s'en mettait peu en peine.

J'ai eu avec ce ministre une assez longue conversation. Il y a été question du retardement qu'on apportait à la réponse que nous attendons du roi de Prusse au projet qui lui a été présenté. Il me dit avec un ton de voix assez ferme que rien ne pouvait forcer son maître à la donner et qu'il pouvait y mettre tout le temps qu'il jugerait à propos ; que, pour lui, il avait fait ce qu'il avait dû ; que la pièce était traduite en allemand, que ses réflexions y étaient jointes et le tout entre les mains du roi, son maître, dont il fallait attendre la volonté.

Je lui ai dit qu'il me paraissait qu'il devait prendre pour motif du retardement l'état de Sa Majesté prussienne ; que, si Elle était en bonne santé, je ne saurais que croire de son peu d'empressement à répondre à l'activité de son Éminence, après avoir montré une forte envie de s'unir plus étroitement avec le roi, et d'avoir sur ce qui devait faire l'objet d'une alliance, le sentiment de M. le cardinal ; que cette matière a dû être digérée à fond depuis le temps qu'il en est question et que, sans l'état actuel du roi de Prusse, j'aurais cru pouvoir me flatter de consommer cette affaire en très peu de temps.

Il me répondit en baissant un peu le ton qu'il fallait avoir patience, que je savais mieux que lui l'état où en était ce prince, et qu'on pourrait gâter quelque chose en le pressant par trop, dans l'état où il était. Il m'insinua l'expédient d'écrire au roi, son maître ; c'est ce que je fis hier et ce prince a dû ouvrir ma lettre ce matin, en cas qu'il ait passé une moins mauvaise nuit. Je me plains dans ma lettre de la lenteur de ses ministres, qui ne répondent à la franchise et à l'activité

de ma cour que par des remises et de belles paroles. J'ai déjà eu l'honneur de vous mander que j'agissais de concert sur cela avec M. de Podewils. Il faut attendre ce qu'elle opérera.

L'état du roi de Prusse est, selon les uns, des plus fâcheux, et il n'en peut revenir; M. de Pöllnitz m'a confié que son médecin était de cet avis, qu'il lui croyait l'hydropisie dans les boyaux. Je sais que ce médecin a dit à d'autres avec confiance que la situation du roi, son maître, n'était point dangereuse, et qu'il comptait que le printemps le remettrait sur pied, comme l'année passée. Quoi qu'il en soit de ces deux avis différents, il passe pour constant que ce prince a la fièvre tous les jours, qu'elle lui prend à trois heures et comme il se trouve plus mal et plus oppressé à neuf, on juge qu'il y a du redoublement; son médecin le purge de jour à autre et suit en cela une maxime tout opposée à celle de celui qui l'a guéri de sa grande maladie, et qui disait que pour éviter l'hydropisie, il fallait qu'il fût resserré au point d'en avoir la goutte et la fièvre. En effet, ce n'a été que par ces deux maux que ce médecin a appelés à son secours que le roi de Prusse a été tiré d'affaire. Or, en suivant comme on fait une maxime absolument opposée et depuis longtemps, il est à craindre, ce me semble, qu'on affaiblisse le tempérament de ce prince au point qu'il y succombe. Son état actuel est déplorable. Il ne dort point, et, quand il attrape quelque moment de sommeil, son menton est appuyé sur une barre de bois du fauteuil où il est assis; ses jambes sont fort enflées.....

D'autres pensent qu'il en reviendra. Je me suis aperçu que la plus grande partie de ceux de cette opinion sont aussi ceux qui le craignent le plus. Il est assez singulier que sous un prince aussi craint, et aussi despotique, on s'explique sur son compte avec autant de liberté, si publiquement et dans des termes aussi peu ménagés.

M. de Thulemeier m'ajouta que ce qui me devait tranquilliser était que l'aversion du roi, son maître, pour la Russie, se

trouvait plutôt augmentée que diminuée et qu'il pensait avec un égal mécontentement de l'empereur et des Anglais. Il est vrai qu'il me dit le jour que j'eus l'honneur de le voir, que dans son tombeau, où il comptait aller bientôt, ses os tressailleraient d'apprendre l'humiliation des Anglais, et que le roi prenait avec son sage ministre des mesures merveilleuses pour y parvenir.

Je crois cependant qu'il fait servir son état de prétexte à son irrésolution naturelle. Elle ne paraît jamais tant que lorsqu'il est question de finir une affaire qu'il a paru désirer, et qu'il aurait même arrangée.....

XX

EMBARRAS DE VALORI AU SUJET DE LA NÉGOCIATION, A CAUSE DE L'ÉTAT DE LA SANTÉ DU ROI. — CONJECTURES SUR LA CONDUITE DU PRINCE ROYAL[1].

(Dépêche de Valori du 18 mars 1740, t. 110).

. . . .

Il est vraisemblable que c'est une question de savoir si, au moment que le roi de Prusse paraît tirer à sa fin, il n'y aurait pas de l'inconvénient à lier son successeur par un traité conclu peu avant son avènement au trône, et même une question très embarrassante. Je la crois également difficile pour ceux qui sont sur les lieux, et pour les plus éloignés. S'il n'y avait pas lieu de douter des bons sentiments du prince royal en égard à la France, la conduite à tenir ne souffrirait à mon sens aucune difficuité et il paraîtrait tout simple d'entretenir la négociation avec le père et de concerter s'il était possible avec le fils les démarches qu'on aurait à faire pour la traîner jusqu'au moment de sa mort; si ceux qui l'approchent le plus à présent doivent être nécessairement ceux qui aient le plus

1. Voir, au chapitre quatrième, p. 244 et suiv.

de part à sa confiance lorsqu'il sera roi, on pourrait également prendre des mesures et tâcher de les gagner. Si on pouvait moralement être certain que le roi de Prusse ne durât pas encore quelque temps, on pourrait prendre des mesures dont le manque de réussite n'aurait rien d'effrayant; si la défiance du roi de Prusse n'augmentait pas journellement avec ses infirmités, on pourrait se faire un plan de conduite avec le prince royal, mais il donne lui-même l'exemple d'une attention continue à s'observer sur les démarches les plus simples. Je sais qu'il a chez lui et renfermé dans sa chambre son chambellan, ami à qui il ne permet pas de mettre la tête à la fenêtre. Toute sa maison ignore qu'il y est. L'avis de bien des gens est que le roi de Prusse pourra encore traîner tout l'été, qu'il sera fort infirme, mais qu'il vivra. Il n'est pas douteux que, dans cet état, ses soupçons n'augmentent et qu'ils ne soient poussés peut-être jusqu'à l'excès; que ceux qui auraient formé des projets comptant sur sa mort ne s'en ressentent violemment s'ils viennent à sa connaissance, ou qu'il puisse au moins s'en douter.

Mais, au contraire, si on a tout lieu de penser que les vues du prince royal sont tournées du côté de l'Angleterre, que le sentiment de ceux qui l'approchent soit le même; s'il est possible que le roi de Prusse vive, quoique infirme, ne paraît-il pas de la prudence de prendre le parti de lier son successeur de manière à se donner le temps de lui faire comprendre tout l'avantage qu'il peut retirer d'une alliance, aussi utile qu'honorable, qu'il trouverait faite avec le roi ? Il pourrait en marquer son mécontentement d'abord, mais les effets n'en tomberaient que sur moi, selon toute apparence ; mais, peu m'importe, si j'ai réussi à servir le roi. Ce prince se trouverait toujours lié, et il faut des mesures et de la cérémonie pour rompre un traité et contracter des alliances absolument opposées. Pendant ce temps, on pourrait prendre des mesures pour lui faire approuver un acte politique, qui n'a d'autre défaut que celui d'avoir été imaginé et opéré par son père,

dont il est à croire qu'il se fera une affaire de rejeter la conduite à tous égards; et cela pourrait être même sans humeur et en suivant simplement son caractère, qui, à la dissimulation près, peut en tout tenir de celui du roi, son père. Je parle de sa dissimulation d'après ceux qui le connaissent le mieux et se piquent de lui être le plus attachés. Ils sont persuadés qu'il faudra recommencer à faire connaissance avec lui sur nouveaux frais, et que le prince royal ne sera pas le même homme. Mais ils ignorent ce qu'il fera, à qui il donnera son affection, si ce sera les mêmes à qui il donnera sa confiance dans les affaires, si ce sera la noblesse qui influera dans ses conseils, ou s'il prendra confiance en ses ministres dont le roi régnant n'aime pas les talents autant qu'il paraît le devoir faire.

M. de Thulemeier, dont j'estime beaucoup les lumières et la sagesse, sans asseoir un jugement sur l'avenir, est persuadé que le prince royal sur le trône sera tout autre qu'on ne l'imagine. Il croit que beaucoup de ceux qui comptent sur sa faveur se trompent; que les prodigieuses affaires que ce prince trouvera, le besoin qu'il aura d'ouvriers habiles, pour réparer les fautes du roi, son père, dans le gouvernement de l'intérieur, et pour profiter avantageusement des trésors qu'il trouvera, le forceront nécessairement à négliger les sciences, et à donner sa confiance à ceux dont les lumières peuvent lui être de quelque secours; qu'il cherchera à connaître par lui-même ceux qu'on aura tâché de desservir auprès de lui. On attend de grandes choses de ce prince, et avant peu il pourrait devenir l'amour de ses sujets et l'admiration de ses voisins. Le mécontentement du gouvernement présent est général, et l'on est mal venu à rappeler l'attention de qui que ce soit sur les bonnes qualités du prince régnant. Les discours les plus forts ne sont pas contenus par la crainte qu'on a de lui; ainsi, pour peu que le prince, son successeur, montre de douceur et de désintéressement, on aura les yeux fermés sur ses autres défauts, s'il en avait.

Voilà les réflexions que j'ai pu faire jusqu'à présent, qui ne peuvent que m'imposer une conduite circonspecte et me donner une singulière attention avant de faire choix des personnes à qui je pourrais m'adresser.

. . . .

La santé du roi de Prusse est un peu moins mauvaise depuis deux ou trois jours. Le raisonnement d'un médecin français qui est ici est que le roi de Prusse est sûrement malade, car, s'il ne l'était pas, il serait à Potsdam. Mais il ne l'est pas tant qu'il veut le faire croire, car il serait déjà mort, si son état n'avait été joué en partie de sa part et exagéré de ceux qui en ont parlé.....

XXI

TENTATIVE DE VALORI POUR ENTRER EN CONVERSATION AVEC LE PRINCE ROYAL. — RÉPONSE DU PRINCE. — LA SANTÉ DU ROI [1].

(Dépêche de Valori du 21 mars 1740, t. 109).

J'ai eu l'honneur de vous représenter par le récit exact de la situation des choses combien la question est difficile à décider et par conséquent la conduite à tenir de ma part était délicate pour savoir si le roi de Prusse, paraissant tendre à sa fin, il convenait de signer un traité qui devait lier son successeur. Je ne crois pas vous avoir fait part d'un autre embarras où je me trouve; c'est celui de négocier une affaire de la conséquence de celle d'un traité d'alliance à l'insu du prince royal, peut-être à la veille de monter sur le trône. J'ai lieu de croire que M. de la Chétardie lui communiquait les affaires autant que ce prince voulait y entrer; au moins avait-il par devers lui le mérite de s'être exposé aux refus qu'il pouvait avoir fait d'en prendre connaissance; d'ailleurs

1. Voir *ibidem*.

je ne puis me persuader que les ministres n'aient pas pris des mesures pour ne lui pas laisser ignorer des affaires de cette conséquence et j'ai cru qu'il pourrait me savoir mauvais gré de ne m'être pas offert à lui marquer la confiance qui paraît être due à sa qualité d'héritier présomptif de la couronne : de plus j'ai tâché de proposer au comte Truchsess[1] mon embarras, en parlant généralement de celui où devaient se trouver des ministres étrangers, qui auraient quelque chose d'important à négocier dans la conjoncture présente. Je l'ai amené insensiblement à me dire qu'il était extraordinaire qu'un prince qui devait régner eût aussi peu de part aux affaires, mais qu'il faisait prudemment de n'entrer dans aucune et d'écarter tout ce qui pouvait donner le plus léger ombrage au roi, son père ; il convint avec moi que, malgré sa sage résolution à cet égard, il pourrait savoir gré à ceux qui le mettraient dans le cas de refus par sagesse d'en prendre connaissance. Il m'ajouta que dans cette supposition, on pourrait lui écrire et lui marquer le désir que l'on avait de lui montrer son respect et sa confiance, en le mettant au fait des choses qu'il convenait qu'il sût.

J'ai jugé, qu'en prenant ce parti, supposé que ce prince refusât de m'entendre, j'étais disculpé envers lui à tout événement ; et après avoir fait croire au comte Truchsess que c'était par manière de conversation que j'avais mis la chose sur le tapis, et que je n'avais nulle confidence à faire digne de l'attention singulière du prince royal, et aussi après y avoir beaucoup réfléchi, j'ai pris le parti d'écrire à ce prince et de lui mander que, vu l'impossibilité de trouver les moments de lui faire ma cour et de lui parler, j'avais recours à l'écriture pour lui dire qu'ayant été chargé, de la part du roi, d'affaires de conséquence, je croyais être obligé, tant pour suivre les intentions de Sa Majesté que pour lui

1. Truchsess était en grand crédit auprès du prince royal, qui l'emploiera, au lendemain de son avènement. — Voir p. 297.

marquer mon respect, de lui demander ses ordres pour me rendre chez lui, et le mettre au fait des choses dont il paraissait naturel qu'il eût connaissance. Voici sa réponse :

« Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez envoyée. Je me ferais un grand plaisir de vous voir, si des occupations indispensables ne m'empêchaient de me procurer cette satisfaction. Les commissions dont vous êtes chargé de votre cour ne peuvent être que relatives à la personne du roi, et je ne crois pas qu'il soit séant que je m'en informe; vous ne trouverez donc point étrange, eu égard aux raisons que je viens d'alléguer, que je me dispense d'entrer avec vous en éclaircissements. Je suis, avec bien de l'estime, Monsieur, votre affectionné ami, etc..... »

Je m'étais bien attendu à cette réponse, mais je me flatte de m'être fait une espèce de mérite auprès de ce prince ; je vous avoue que j'ai un fardeau de moins sur les épaules.....

Si le roi de Prusse continue à donner le change à tout le monde sur son état, comme il fait depuis quelque temps, je serai incessamment réduit à vous mander que je l'ignore. Les avis qui viennent de ceux qui l'approchent le plus et qui paraissent également bons, varient. Deux jours de beau temps que nous avons eu lui ont donné des espérances de pouvoir aller à Potsdam; il a même ordonné qu'on exerçât ses chevaux; mais une nouvelle gelée et la neige qui tombe en abondance mettront de nouveaux obstacles à ce projet; on ne peut pas douter qu'il ne soit malade et fortement, mais il est très incertain qu'il ne puisse en revenir.

. . . .

P.-S. — S'il en faut croire les avis que je viens d'avoir chez la dame d'honneur de la reine de Prusse, le roi de Prusse est on ne peut plus mal depuis hier, et aujourd'hui toute la journée, les accès n'ont lieu qu'à six pas d'intervalle; à cela s'est joint une toux fréquente; il a craché du sang mêlé de pus et il songe sérieusement à la mort; mais, malgré

le bon endroit d'où me vient la nouvelle, je ne puis en garantir la vérité.

XXII

DEUX LETTRES DE FRÉDÉRIC [1]

a. Lettre à Chauvelin, du 10 octobre 1733, t. 95, *autographe.*

Monssieur,

Monssieur de la Chétardie, m'ayant assuré d'optenir la permission de faire quelque grands homes en France, j'ai envoyé pour cet efét un oficier de mon régiment à Paris, que je vous prie, Monssieur, de vouloir secondér dans sa comition. Je vous assure en revanje que je me ferai toujours un sensible plaissir de vous obligér et que je ne négligerai aucun occasion pour convaincre de l'estime avec la quelle je suis,

Monssieur

Vostre très affectionné ami.

FREDERIC P. R.

b. Lettre au cardinal Fleury, du 8 septembre 1737, t. 104, *autographe.*

Monsieur,

Le Marquis de la Chétardie m'a assuré que vous me faciliteryez l'enrôlement de quelques grands homes en France,

1. Frédéric cherchait partout des hommes grands soit pour les incorporer dans son régiment soit pour les offrir au roi. Il a dit souvent à la Chétardie qu'il ne comprenait pas comment la France, sachant la manie de son père, ne la flattait pas, comme faisait l'Autriche, qui lui laissait recruter chez elle des géants et même lui en offrait, par l'entremise de Seckendorf. Par ces deux lettres, il demande la permission de faire de hautes recrues en France. J'ai reproduit l'orthographe de Frédéric. Frédéric ne sut jamais parfaitement notre orthographe, ni l'orthographe allemande, mais, d'une lettre à l'autre, le progrès est visible. Quand Frédéric écrivit la seconde lettre, il avait commencé à s'appliquer à écrire notre langue.

pourquoi j'ai envoyé le chevailler de Bodenbourg avec ordre de s'adresser à vous pour en obtenir la permition. Vous me feriez d'autant plus de plaisir en voulant le favoriser que c'est au Roy mon père que je voudrais ofrir les homes qu'il aura engagés.

Je souhaiterais avec beaucoup d'empressement de pouvoir vous donner Monsieur des marques de la parfaite estime que j'ai pour vous, quoi qu'accoutumé come vous l'êtes à receuillir les témoignages de l'estime de l'Europe entyère mon sufrage vous paraitra de peu de poix.

Je suis avec beaucoup de considération

Monsieur

Vostre très affectionné amy.

Frederic P. R. D. P.

TABLE

CHAPITRE TROISIÈME

LES LETTRES ET LA PHILOSOPHIE

CHAPITRE QUATRIÈME

L'ÉTUDE DU TERRAIN POLITIQUE

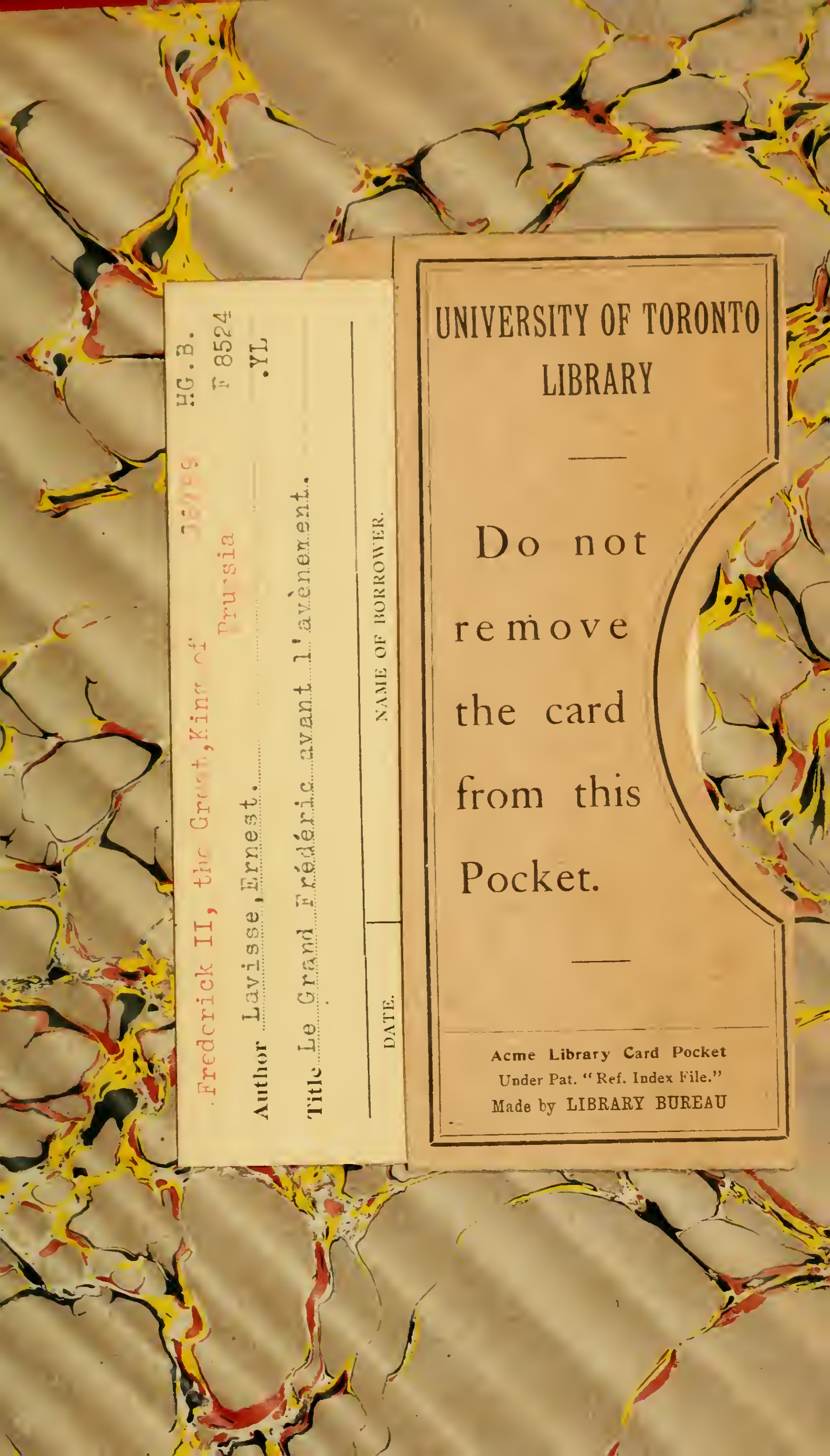
1. Ce titre doit être substitué p. 154, à celui de : *Théorie principale, devoir et vertu.*

CHAPITRE CINQUIÈME

L'AVÈNEMENT DU GRAND FRÉDÉRIC

Paris. — Imprimerie L. Maretheux, 1, rue Cassette. — 810.




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
HG.B.
F8524
.YL
Frederick II, the Great, King of Prussia
Author Lavisse, Ernest.
Title Le Grand Frédéric avant l'avènement.
NAME OF BORROWER.
DATE.

